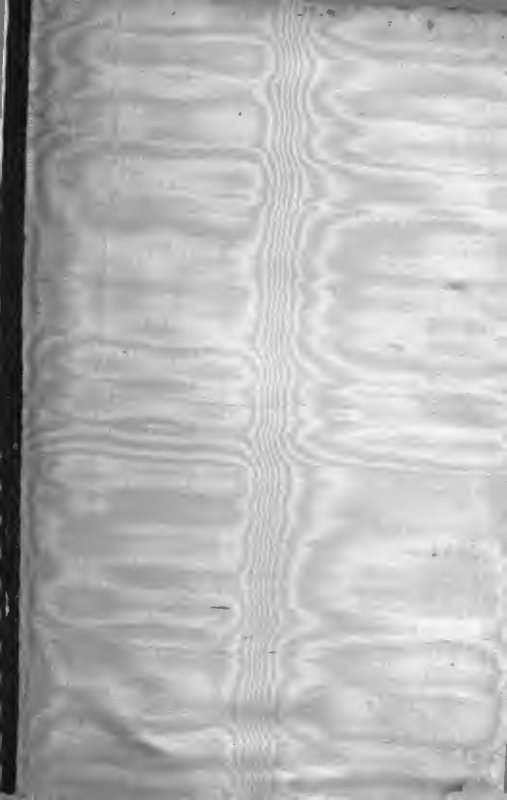








# HISTOIRE

DE

# L'EMPEREUR NICOLAS

(TRENTE ANNÉES DE RÈGNE).

TOME PREMIER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

8, RUE GARANCIÈRE

# HISTOIRE

DE

# L'EMPEREUR NICOLAS

(TRENTE ANNÉES DE RÈGNE)

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

AUTEUR DE
L'HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DU PEUPLE DE LYON,
L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE ROME,
L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'AUTRICHE,
L'HISTOIRE DES GUERRES DE HONGRIE,
ROME ET PIE IX, ETC., ETC.

TOME PREMIER.



PARIS
HENRI PLON, ÉDITEUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

1857

# INTRODUCTION.

Plusieurs personnes considérables, dont l'opinion fait autorité, m'ont fait observer que je devançais peut-être le temps voulu pour écrire l'histoire du grand homme dont les cendres, tièdes encore, entrent à peine dans le cimetière de l'histoire. Elles ont cherché à me montrer le danger qu'il y avait d'écrire au lendemain de sa mort la vie d'un souverain dont l'esprit, le caractère, l'action, la personnalité ont marqué si profondément dans les affaires européennes pendant plus d'un quart de siècle... Assurément ce danger existe, et je l'ai mesuré à mon courage le jour où, pour la première fois, j'ai pris la plume pour écrire l'histoire d'un grand homme ou d'un grand événement contemporain.

D'un autre côté, parfaitement d'accord avec l'avis du sage qui ne veut pas que l'on ajourne au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, je crois qu'il existe un plus grand danger encore à l'ajournement d'une œuvre semblable à celle que j'offre aujourd'hui à la publicité. Je vais en dire la raison :

Nous sommes dans un siècle où l'humanité vit en quelque sorte à la vapeur, où le temps, en sens inverse des distances, qui se rapprochent, s'éloigne avec une effrayante rapidité de son point de départ. Quel est, je le demande, l'événement de la veille qui ne soit pas effacé par celui du lendemain? Le règne de Louis-Philippe ne semble-t-il pas une date voisine de celle des assignats, et en plein empire, si près encore de

la révolution de février, ne croirait-on pas que la république trépassée de 1848 est aussi vieille que sa sœur aînée de 1793?

Or, à cette époque, dis-je, où les hommes et les choses, semblables aux morts de la ballade allemande, vont si vite, n'est-il pas juste, logique et raisonnable de saisir leurs traits au vol, sous peine de les voir s'effacer bientôt dans la pénombre d'un lointain et vague souvenir?

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les traits des hommes, comme la face des événements, s'altèrent sous l'action du temps. A la plume de l'historien comme au pinceau de l'artiste, il faut, pour que leur œuvre soit vraie, il faut la pose d'un modèle debout ou couché, n'importe!

Un tableau, un portrait, un livre fait uniquement de souvenirs, à l'aide de la tradition, sur les vagues données d'une gamme souvent effacée, n'atteindront jamais une ressemblance exacte, mathématique, avec le sujet qu'ils sont appelés à représenter; il leur manquera toujours le cachet de l'originalité. A mon avis, l'histoire doit être prise en flagrant délit s'il est possible, sur le fait, comme une œuvre daguerréotypique dans toute la vitalité de son ensemble et de ses détails.

Les impressions historiques recueillies tardivement dans les archives des chancelleries perdent toujours de leur sensibilité, et n'ont plus ce côté actuel, palpable qui donne du relief au récit de l'historien. Son œuvre devient alors un plâtre moulé imparfaitement sur la face d'un cadavre usé par les ravages d'une rapide décomposition. Les générations qui suivent, pour être plus éclectiques, plus maîtresses de leurs jugements, plus sûres de leur appréciation, n'obtiendront jamais la vérité des détails si nécessaire à l'ensemble d'un grand œuvre.

Il est vrai qu'en histoire les politiques préfèrent toujours à la passion du cœur celle de l'esprit, mais ceux qui ne vivent pas dans l'atmosphère étroite des chancelleries et des bureaux préfèrent à la passion de l'esprit celle du cœur, comme étant plus certaine sous le point de vue moral, et répon-

dant plus directement au tempérament et aux sympathies des masses.

Les hommes de cabinet ont toujours la facilité de poursuivre à fond l'étude d'une époque mémorable ou d'un grand caractère dans le loisir que leur fait leur position dans le monde ou leur état de fortune. Quant à ceux qui vivent en dehors des sphères politiques, dans un courant plus rapide, plus mouvementé, ce qu'il leur faut, c'est le côté humain, psychologique, de la grande figure exposée sous leurs yeux.

Sous ce rapport, les anciens, nos maîtres dans l'art d'écrire l'histoire, ont une grande supériorité sur les auteurs modernes, trop préoccupés des causes générales où les caractères, les physionomies s'effacent et perdent ces grandes lignes qui font des grands hommes placés par l'histoire sur le piédestal de l'antiquité, des héros que notre imagination se plaît à voir toujours rentrer en scène.

Il y a dans la vie des peuples des hommes prédestinés, sur la vie desquels, soit par la marche des événements, soit par l'impulsion qu'ils impriment à cette marche, s'accumulent et s'estompent tous les faits saillants de l'histoire d'une nation. Le caractère de leur génie, la nature de leur esprit expliquent la nécessité des progrès, le développement des idées et des transformations qu'ils ont amenés et provoqués.

L'empereur Nicolas n'est pas un homme prédestiné, dans ce sens qu'il était absolument nécessaire. L'avantage des nations gouvernées par le droit de l'hérédité monarchique est, lorsque de grands progrès doivent s'accomplir par le jeu non interrompu de la tradition, de trouver toujours un monarque préparé pour cette œuvre. Le génie de ce monarque sera l'accumulation, la conversion en lui des idées de sa race, plutôt que celui de certains hommes auxquels, pour les peuples qui sont sortis de leurs voies en des jours de perturbation générale, la Providence a remis à leur insu le pouvoir de manifester les effets de sa sollicitude ou de sa colère.

Dans certains États où le mouvement social est arrivé à un

haut degré de splendeur et de culture intellectuelle, le monarque n'est pas *tout;* son autorité est limitée par les arts libéraux qui l'entourent, et au milieu de la lutte constante des intérêts économiques qui se dégagent sans cesse du commerce et de l'industrie. Son pouvoir ne peut guère dépasser que par moments l'autorité anonyme d'une nation qui, de l'irradiation de la force morale qu'elle possède, se légifère bien avant que le texte de la loi légalise ses besoins.

Dans les États, au contraire, où la nation se dégage laborieusement d'une situation sociale primitive, le souverain est, sans contredit, celui qui peut le plus avancer, décider l'heureuse solution de ce travail. Tandis qu'ailleurs le mouvement régénérateur vient de tous, ici il ne vient et ne se produit que de lui-même.

Il n'est pas à dire toutefois que la nation, dans ces conditions, n'ait pas une action qui lui soit propre, et que le souverain placé providentiellement à sa tête ait toute l'initiative des actes qui le font marcher en avant, non! Quand une nation, par exemple, possède en propre une langue que les dix-neuf vingtièmes de ses enfants parlent sans la défigurer par des idiomes tranchés; lorsqu'elle pratique une religion reconnue par le même nombre, sans altération dans sa forme; lorsqu'elle obéit à un pouvoir homogène dont le principe s'applique d'échelon en échelon à toutes les classes de la société, parce que chacune d'elles le confirme au foyer domestique, il existe dans cette nation une puissance sérieuse avec laquelle on doit compter. Mais, précisément en raison de cette unité parfaite, l'uniformité en est le défaut et la conséquence immédiate, logique; elle ne se mouvra pas assez ou elle se mouvra trop tôt. Le peuple russe se trouvait dans ce cas d'être envahisseur, par la nécessité extrême du climat qu'il habite et par celle qui porte les peuples vers les points où l'activité humaine a plus de ressorts et d'étendue, si, par une des causes que Dieu tient en ses mains, les Romanoff ne l'eussent organisé et réglé. Slave, la Russie couvrant un vaste

territoire où la plupart des grandes tribus envahissantes se sont formées, en dehors de la communion catholique romaine, ne s'étant point mêlée aux luttes de la féodalité, aux mouvements des croisades ni aux œuvres de la renaissance, sa position exceptionnelle en Europe la rendait trop redoutable pour que les peuples ses voisins, ceux de l'Allemagne surtout, ne lui fussent pas entièrement hostiles.

Resserrée ainsi, la Russie ne pouvait que tenter de briser violemment les barrières qui la parquaient à l'extrémité de l'Europe et attachaient à ses flancs les Polonais, se trouvant eux-mêmes trop à l'étroit et toujours prêts à s'étendre vers l'est aux dépens de la Russie. A ce moment de son histoire, la Russie eût possédé la Crimée et les bouches du Danube, que son développement normal se fût effectué de ce côté de la Turquie où, depuis les Warègues jusqu'à Jean IV, elle avait des affinités établies, et en même temps vers l'Asie dont les mœurs avec les siennes ont des analogues que son origine et l'invasion ont établis. Dans ce cas, les Romanoff lui eussent été inutiles; mais arrêtée par les Turcs puissants alors, à l'ouest par les Allemands, au nord par les Scandinaves, il fallait à la Russie, pour vaincre ces obstacles, réduire les uns, dominer les autres; il fallait une action puissante, homogène, qui ne s'en tînt pas systématiquement à rester étrangère aux idées, aux progrès, à la marche de l'Occident.

Au début, la localisation de la Russie était nécessaire pour constituer son unité. Ce vaste empire a consacré des siècles au développement de la force qu'elle représente aujourd'hui, et l'on ne peut nier que la domination mongole, fatale sous plus d'un point de vue, comme celle des Arabes pour l'Espagne, ne lui ait été utile.

Ce fait accompli, un autre élément devait remplacer cette situation isolée et locale; c'est alors que la grande figure de Pierre Ier nous apparaît. Pierre le Grand! qu'a-t-il voulu? Il a voulu apporter la diversité là où régnait invariablement l'uniformité, et par ce moyen, remuer, produire, alimenter

la vie dans un milieu trop compacte pour donner accès à ce progrès incessant, jamais interrompu, qu'il avait surpris en Europe, là où une multitude d'intérêts divers et de principes opposés se combattent sans parvenir à s'exclure d'une manière absolue. L'agrandissement de la Russie en Europe est moins la cause que le fait de cette politique intelligente.

Les envahissements sur les États modernes retournent presque toujours aux vaincus s'ils ne sont point confirmés, assurés par les alliances et par une juste appréciation des nationalités.

C'est pour avoir compris que l'Europe ne pouvait être abordée avec succès qu'avec des éléments européens, que Pierre Ier, Catherine II et Alexandre ont donné tant d'éclat à leurs armes et tant d'autorité à leur diplomatie.

La Russie n'a, jusqu'à ce jour, entrevu la portée des actes de ses souverains qu'à travers le prisme de l'enthousiasme que les grands desseins font naître au cœur des peuples. Elle n'a pas la conscience que tout ce qui fait aujourd'hui sa force eût tourné contre elle, si l'Europe, de parti pris, se fût gardée inflexiblement de contracter des alliances sacrées avec elle. Dans ce cas négatif, on l'eût montrée aux peuples comme une nation tenue en réserve pour les grands bouleversements, et pour remettre de nouveau en question ce que l'épée de Charlemagne avait limité et ce que le traité de Westphalie avait défini.

Que les nations occidentales soient divisées entre elles par des questions et des intérêts divers, opposés, personne ne le conteste, mais cette division existe plus à la surface qu'au fond des choses. Elles se sont mêlées si souvent par les armes pendant la guerre, et sur un terrain plus pacifique pendant la trêve, qu'elles ont appris à se confondre dans une communauté d'idées, de sentiments et de principes. Leur travail dans les lettres, dans les arts, dans le commerce, dans l'industrie, s'il diffère ici par la qualité, là par la quantité, n'en a pas moins un caractère d'*homogénéité* qui prouve qu'aucune

de ces nations ne peut s'imputer d'une manière exclusive, absolue, la création des œuvres qui jaillissent de ce conflit de lumières.

De grandes perturbations, causées par un excès d'ambition, peuvent mettre en présence les antagonismes de religion et de races, qui, armés les uns contre les autres, ensanglantent leurs différends sur les champs de bataille; mais la cause de ces cartels disparue, les antagonismes se rapprochent dans un élan qui guérit promptement les blessures et ferme les cicatrices de la lutte.

Ce fait, que l'enseignement de l'histoire montre à chacune de ses pages, prouve combien la plus grande partie des idées déposées dans l'Europe occidentale par le mélange des races humaines qui l'ont formée par les mêmes études de l'antiquité et par l'héritage que Rome a laissé en tombant, les rend solidaires aussi bien des choses vraies qu'elles produisent que des erreurs qu'elles commettent.

En faisant abstraction, en Russie, des premières familles, qui par leur participation aux affaires publiques et par leur éducation se trouvent en rapport avec l'élément occidental, les autres classes montrent de la répugnance à l'accepter.

Qu'en résulte-t-il? C'est que l'Europe paraissant si antipathique à la Russie, celle-ci devient naturellement contraire à celle-là.

La grande politique des Romanoff dans leurs représentants Pierre, Paul, Alexandre, Catherine, Anne, Élisabeth, est d'avoir voulu les moyens de faire disparaître cette hostilité. Leurs alliances de famille, leur protection aux étrangers, l'introduction des arts et de l'industrie, qu'ils ont favorisée et patronée, sont les moyens qui les ont le mieux servis. Ils ont compris que les nations, comme les individus, trouvent leur raison d'être non pas en tournant toujours sur elles-mêmes, mais en cherchant en dehors d'elles ce qu'il peut y avoir de vrai, de bien et de beau.

Entré dans cet ordre d'idées par une révolution qui avait

mis son trône en péril, l'empereur Nicolas ne voulut pas moins que ses augustes prédécesseurs rester immobile au milieu de l'incessante activité de la civilisation moderne.

En suivant d'un œil attentif la marche rapide de l'industrie et du commerce de l'Occident, il voyait clairement que son peuple se trouverait un jour à l'étroit dans l'immense territoire continental qu'il occupe. Borné au nord par des mers que l'Angleterre peut occuper en un temps donné par de formidables escadres; à l'ouest par des puissances, sentinelles avancées, toujours sur le qui-vive de leur indépendance nationale; au midi par le patronage des puissances méditerranéennes; à l'est, et malgré les solitudes de la Sibérie, par l'accroissement continu des possessions de la Compagnie des Indes, le danger pour l'empereur Nicolas était réel, et peut-être les moyens excessifs qu'il employa pour le conjurer provenaient-ils de sa sollicitude pour ses successeurs à l'écarter lui-même, puisqu'il se sentait assez fort pour aborder et résoudre cette grande et vigoureuse question.

Les progrès de la civilisation européenne ne l'effrayaient point, comme ses détracteurs l'ont dit et le répètent encore aujourd'hui; au contraire, il les appelait en aide de sa politique en les subordonnant, il est vrai, dans l'application au système d'éducation qu'avant lui Catherine II et son frère Alexandre n'avaient fait qu'indiquer.

Mais, dira-t-on, c'est le lit de Procuste que cette subordination!... Pourquoi? La réponse est facile. Si on accorde que les sciences, les lettres, les arts, le commerce, l'industrie ont des forces relatives, on doit admettre que la réglementation de ces forces devient souvent nécessaire. Il y a un état faible de civilisation pour un peuple, comme il y a un état faible d'intelligence pour un individu. Si l'on reconnaît au chef de la famille le droit d'expurger les mauvais livres destinés à ses enfants, pourquoi refuserait-on à un empereur celui de sauvegarder les intérêts moraux de son peuple? Il y a des transformations successives, nécessaires; les nier ou

les pousser brutalement à leur dernière limite, c'est tomber dans une erreur absurde qu'un pouvoir quelconque, jaloux de son devoir et de sa dignité, n'acceptera jamais.

L'empereur Nicolas, qui avait un sentiment profond du véritable état des choses, s'affermit dans cette pensée, qu'il valait mieux exagérer la nationalité russe en lui donnant une large perspective à embrasser, que de la laisser en face d'elle-même, livrée à la merci des sarcasmes de l'Occident. Considérés à ce point de vue, les actes les plus importants du règne de l'empereur Nicolas donnent à son pouvoir toute la valeur d'une fondation d'empire.

En montant sur le trône, l'empereur Nicolas trouva des points stratégiques aux frontières d'où ses armées pouvaient manœuvrer avec avantage; dans sa bureaucratie, des hommes habitués au triturement des affaires diplomatiques; dans les ateliers, un outillage pouvant servir aux premiers besoins de l'industrie domestique : des établissements d'instruction où une partie de ce qu'on y enseignait avait un but pratique et essentiel; une armée dont les cadres principaux avaient été formés sur les champs de bataille de l'empire; mais, à côté de ces richesses et de ces éléments de prospérité, il rencontra dans les classes supérieures des idées et des intentions qui, avec des allures libérales, tendaient néanmoins à un féodalisme dont le résultat sur les classes inférieures eût été de les troubler en leur donnant ou trop d'espérances ou trop de craintes.

L'insurrection du 26 décembre 1825 confirma fatalement ce qui n'avait été que pressenti. Il n'était point douteux que les idées du dehors, autant que dans certaines familles le désir de se substituer violemment au pouvoir légitime, n'eussent mis les armes à la main des révoltés.

L'attitude des partis en France dans les dernières années de la Restauration, les idées tourmentées et vagues de la rêveuse Allemagne, les imaginations inquiètes et maladives d'une jeunesse égarée dans les nuages de la fantaisie, avaient

quelque peu refroidi le cœur d'Alexandre à l'endroit des idées de l'Europe. Les symptômes qui se manifestèrent peu de temps avant la mort de cet empereur affermirent probablement, par une suprême raison d'État, le grand-duc Constantin dans son projet de renonciation au trône en faveur de son frère Nicolas.

Cette transmission volontaire suivait et maintenait l'ordre de l'hérédité, mais elle devait avoir une portée autrement plus considérable pour l'avenir de la nation. Le grand-duc Nicolas était précisément l'homme de la circonstance, celui entre ses frères qui, faisant tête à la tourmente révolutionnaire, pouvait le mieux sauvegarder les droits du trône et les intérêts du peuple russe. Proclamé empereur par la victoire et par le peuple, reconnaissant en lui, par suite de l'abdication du grand-duc Constantin, le légitime héritier des czars, le successeur d'Alexandre aperçut devant lui deux systèmes avec des perspectives diverses :

D'après le premier, il devait exercer le pouvoir suivant les idées continentales, c'est-à-dire emprunter à l'Occident tous les moyens d'action dont il dispose.

D'après le second, il devait baser sa sphère d'action sur les idées russes, c'est-à-dire emprunter à l'élément slave toutes les ressources qu'il contient. Entre ces deux systèmes, l'Empereur n'hésita point : le second lui sembla préférable quoiqu'il n'offrît que des espérances; mais il savait que, mûries dans une volonté forte, les espérances finissent toujours par se changer en réalités.

Cette conduite, hautement avouée, a suscité contre l'empereur Nicolas des accusations dont le temps et une plus juste appréciation feront justice. Quoi qu'il en soit, ces accusations subsisteront longtemps encore, plus par le fait de l'ignorance que par celui de la mauvaise foi dans laquelle se trouvent placés les accusateurs au sujet du caractère constitutif de la nation russe. Ce que Catherine II avait de trop, l'empereur Nicolas l'avait de moins : c'est pour avoir regardé de trop haut l'opinion qu'il l'a trouvée tournée souvent contre lui.



Trop jaloux de ses prérogatives pour faire la moindre avance aux partis qui agissent le plus sur les masses par leurs paroles et par leurs écrits, ainsi que le fit Catherine aux applaudissements de Voltaire et des encyclopédistes, il aima mieux encourir leur blâme que de s'exposer à leur condescendance en renonçant à la suite de ses projets. A l'exception des cabinets, qui ont des idées plus exactes sur l'exercice du pouvoir en Russie, les hommes à petites vues n'en ont que de très-imparfaites à ce sujet.

Dans un temps moins éloigné qu'on ne le pense, la Russie aura à toutes ses frontières des éléments contraires. D'un côté, des nations acquises depuis des siècles à la civilisation occidentale; d'un autre côté, des peuples qui, sans posséder cette civilisation, lui sont cependant hostiles par le fait du joug politique que les nations occidentales en général imposent à la Turquie d'Europe, et le joug administratif que l'Angleterre en particulier impose aux populations de l'Inde.

Après la chute de Napoléon, en 1815, la France *pouvait cuire dans son jus*, suivant l'expression du comte Pozzo. Cependant ses idées, ses lois, son administration, rencontrèrent, malgré la lutte, des sympathies, des défenseurs et même des alliances. Il lui suffit de quelques années de repos pour retrouver son rang au sein des grandes puissances. Ce que l'épée de l'Europe, levée comme un seul homme contre la France épuisée, avait frappé à Waterloo, c'était une ambition désordonnée à laquelle la France avait trop sacrifié de sa sécurité morale et matérielle, mais ce n'était pas le principe vital qu'elle renferme; principe formé de tout ce qui, en Europe, depuis les Mérovingiens jusqu'à nos jours, constitue la société moderne. En serait-il ainsi de la Russie sillonnée bientôt de chemins de fer, et entourée de peuples qui, sous le couvert des ballots de marchandises, feront passer leurs idées et leurs intérêts pour l'éclairer d'abord, et l'entraîner ensuite dans leur orbite.

La Russie est chrétienne, mais d'une communion qui n'a

d'adhérents importants qu'en dehors de l'Europe proprement dite; elle a une administration civile avec des rouages européens, mais dont le mouvement est confié à des Allemands qui les font agir sur des mœurs orientales; enfin elle a trop ou trop peu de l'Occident pour avoir des relations intimes en dehors de celles que lui a faites la diplomatie des Romanoff.

L'orgueil de la noblesse russe ne peut ou ne veut admettre le plan secondaire qu'elle occupe encore dans la civilisation européenne. La position qu'elle s'est faite dans l'État par son instruction superficielle, touchant à tout comme une encyclopédie de poche, le rôle d'élite qu'elle joue dans les principaux salons des grandes capitales, ne contribuent pas peu à l'illusionner sur la véritable situation des choses. Un empereur puissant comme un autocrate de Russie ne pouvait accepter les prestiges d'un pareil mirage; il ne pouvait vouloir que sa noblesse accaparât les bénéfices de sa puissance sans en avoir la responsabilité morale, comme l'aristocratie en Angleterre. C'est sous la pression de cet ordre d'idées que l'empereur Nicolas a voulu s'assurer de la force du peuple; c'est un des signes les plus distinctifs de ce souverain que d'avoir tout fait pour réagir contre l'impuissante vanité de sa noblesse, dans laquelle la plus grande partie de ses membres seraient encore, s'il ne l'eût forcée à prendre du service dans l'État.

Les prédécesseurs de l'empereur Nicolas, préoccupés de se mettre en contact avec l'Europe, ont eu beaucoup plus en vue le développement intellectuel de leur noblesse que celui de leurs peuples. Ce système était rationnel; car, sans la noblesse, comment, à cette époque, auraient-ils pu avoir à l'extérieur des représentants de leur puissance, et à l'intérieur des agents de leur volonté pour correspondre avec intelligence à leurs mouvements d'action?

Ce qui, au dix-huitième siècle, du temps de Catherine II, devait être une des premières réformes à obtenir, pouvait

bien ne plus avoir les mêmes raisons d'être au commencement du dix-neuvième siècle, après les événements de 1814 et de 1815. Le peuple, qui par le nombre qu'il représente, le produit qu'il rapporte et le fonds social qu'il prête au soutien de la noblesse et du trône, avait certes bien droit qu'on songeât plus particulièrement à lui; il y avait même urgence, non pour éviter un mouvement de résistance qui n'existait pas, mais pour retremper dans la foi commune l'élément qui en était sorti et s'était altéré à la suite de la grande station des armées russes en dehors de leurs frontières en 1812.

Aussi dès son avénement au trône, et pendant tout le cours de son règne, l'empereur Nicolas fit-il de ses peuples l'objet constant de ses plus chères prédilections. Un souverain n'est pas seulement l'administrateur d'un royaume ou d'un empire, il est plus haut placé dans la conscience de l'humanité; il est, et doit être, par la tradition, le représentant des forces vives de la nation qu'il gouverne. Or, si ses vues ne doivent jamais être détournées des moyens qui peuvent améliorer le bien-être de son peuple dans les conditions matérielles de la vie, elles ne doivent pas non plus abandonner, pour obtenir ce résultat, la poursuite des grosses questions sans lesquelles les grandes nations ne sauraient avoir d'avenir.

Les nations qui, par le fait d'un certain équilibre, sont défendues au moyen des intérêts que cet équilibre sollicite, peuvent abdiquer toute idée d'ambition et se borner à vivre en dehors des luttes de l'humanité; mais les nations auxquelles est réservée l'impulsion de la société ne peuvent se soustraire aussi facilement à la loi qui les entraîne comme malgré elles dans le mouvement.

Il y a, selon les règles arbitraires de l'ordre moral, une telle progression dans la marche d'un peuple vers les destinées qu'il doit accomplir, qu'une longue suite de souverains se transmettant par la voie héréditaire l'application de ces règles, peut à peine suffire à cette tâche providentielle; c'est pour cela que, suivant les circonstances, tel membre d'une

dynastie établit son système sur les œuvres de la paix, et tel autre sur celles de la guerre.

Faute de considérer la royauté sous cet aspect, on la veut n'agissant qu'entre les bornes étroites que trace l'égoïsme individuel dépourvu du sens de l'appréciation des besoins et des intérêts de l'avenir.

Le plan d'après lequel une dynastie gouverne le tempérament de son peuple ne se reconnait qu'au fur et à mesure qu'il se déploie. En Occident, les événements marchent vite; les peuples devancent parfois leurs gouvernements. Le déploiement graduel d'un système, depuis un demi-siècle, est en quelque sorte impossible pour certaines nations pressées de jouir. Leurs passions, la direction de leurs idées, le tour de leur esprit inconstant et brouillon brusquent souvent l'application du système mis en pratique. C'est seulement en Angleterre et en Russie qu'une politique traditionnelle d'agression peut être suivie: en Angleterre, par la prépondérance constitutionnelle que l'aristocratie possède sur les autres classes et par sa position insulaire; en Russie, par la concentration patriarcale du pouvoir dans les mains des czars. Ces deux grandes nations n'ayant à redouter ni les envahissements ni les révolutions, qui changent radicalement toutes les conditions premières et essentielles de l'État, peuvent avoir dans leurs projets une suite, une continuité d'efforts vers un même but qui doit à la longue assurer le succès. Mais si le peuple anglais au moyen de sa constitution peut avoir la conscience de ce que son gouvernement se propose d'accomplir, le peuple russe n'a que la loyauté de son souverain qui peut lui faire pressentir la direction des affaires générales et lui inspirer la confiance que les actes du gouvernement ont moins pour but l'avantage du prince que celui de la nation appliquée à un système bien accentué de nationalité.

La perspicacité de l'empereur Nicolas lui a démontré que les questions extérieures étaient, au point de vue national, les plus importantes à résoudre. Si on ne perd point de vue



que, par sa position exceptionnelle, la Russie ne peut peser comme pèsent la France et l'Angleterre dans le mouvement européen, on comprendra que le soin d'assurer l'avenir de la Russie là où son génie pouvait se développer le plus sûrement, a dû être considéré par l'empereur Nicolas comme de première et impérieuse nécessité.

Les vastes États ne jouent de grands rôles que par l'importance de l'action qu'ils exercent sur ou dans la civilisation. Ils peuvent, avec un grand apparcil militaire, intimider les petits, inquiéter les grands États, comprimer les uns et les autres tant que ces moyens de pression ou d'intimidation auront de la force; mais cette prépondérance tout artificielle venant à cesser, l'autorité revient aux mains de ceux qui ont puissance de l'exercer. Une force spéciale ne suffit pas, elle doit être étayée par le concours de plusieurs autres.

L'Angleterre n'est pas seulement forte par son commerce et par son industrie, elle est encore puissante par ses institutions et par la haute culture intellectuelle que possèdent son aristocratie et sa haute bourgeoisie. L'Allemagne compte en Europe par la multiplicité des forces qu'elle emploie : puissante diplomatie à Vienne et à Berlin; amour des arts à Munich et à Dresde; science, enthousiasme des lettres partout. La France n'a rien à revendiquer en propre, sauf son goût et son énergique initiative en toutes choses; mais dans toutes les spécialités elle marche au premier rang et dépasse souvent ses rivaux par l'heureux effet de sa nature impressionnable et précoce.

Tout conspire donc contre l'ordre intime de la Russie, non pas les armes à la main, car, à ce jeu fatal, elle a prouvé dernièrement qu'elle pourrait reparaitre avec avantage sur le champ clos des grandes luttes, mais avec des moyens si contraires à son caractère, à ses mœurs, à ses institutions, que tôt ou tard ils devront courber sous cette pression. Le peuple ignore ce travail contre lui; la noblesse, qui le pressent, ne l'aperçoit que sous les dehors d'un mirage séducteur : com-

ment pourrait-elle dédaigner les langues, les lettres, les arts de l'Europe, qui lui inspirent le sentiment du beau, alors que fatiguée de son âpre climat, elle en cherche un plus doux à l'étranger? Comment n'accueillerait-elle pas le commerce et l'industrie de l'Europe: le commerce qui lui achète les matières premières que l'exploitation du domaine lui donne; l'industrie, sans laquelle, réduite à ses seules ressources, elle n'aurait qu'un bien-être relatif, restreint et d'une distinction équivoque?

Dans cette grave question, l'empereur Nicolas, dont le génie embrassait d'un regard toutes les sphères de son empire, ne pouvait avoir l'ignorance du peuple ni partager l'infatuation de la noblesse pour les choses de l'étranger. Il lui fallait absolument opter ou pour l'Europe ou contre elle : opter pour elle avait son côté dangereux. A part quelques mécomptes, quelques insuccès, les systèmes, les idées, les littératures, les industries peuvent se mêler, il y aura partout avantage à ce qu'il en soit ainsi. Cette proposition serait dangereuse à la Russie. Ce ne sont pas des variétés de nuances qui séparent la Russie des autres pays, ce sont des incompatibilités tranchées; or, le propre des choses contraires c'est de chercher, pour les plus fortes, à absorber les plus faibles. Le prosélytisme du dix-neuvième siècle ne ressemble en rien à celui du seizième, il porte ses vues moins haut. Il ne sort pas de la scolastique, il ne s'élance point à la poursuite d'Eurydice, mais il court à des résultats positifs. On voit qu'il a fréquenté la boutique d'un avoué, et qu'il a ouvert un compte courant dans le grand livre d'un négociant. Son action n'en est que plus insinuante et certaine; et, comme il l'a dit, une de ses grandes conquêtes sera celle de la Russie.

L'empereur Nicolas, qui connaissait la valeur de cette prétention, y répondit en localisant de plus en plus son pays; il improvisa presque les moyens qu'il employa pour arriver à ce but : le succès a couronné son œuvre. L'initiative de ce

système d'improvisation lui appartient-elle en propre? Non. Ses prédécesseurs, et notamment Pierre Ier, improvisèrent aussi, mais à un autre point de vue, dans le sens occidental; l'empereur Nicolas a improvisé dans le sens russe.

Avant le traité d'Aix-la-Chapelle, quand la Russie intervint pour la première fois dans les affaires occidentales, elle comprit que pour exercer d'une manière utile son influence il était rationnel que la classe appelée à traiter avec la civilisation occidentale s'inoculât en elle. Après le traité du 26 septembre 1815, elle reconnut l'importance qu'il y avait pour elle à ce que sa noblesse se retrempât à une autre source que la sienne même.

Il y a des lois prohibitives commerciales qui, appliquées à temps, grandissent l'importance du commerce de la nation chez laquelle cette mesure est adoptée. Au fameux acte de navigation de Cromwell, l'Angleterre doit sa prépondérance actuelle sur les mers. Aux lois prohibitives de l'empereur Nicolas contre les idées européennes, à ce qu'elles avaient de contraire aux intérêts de son empire, la Russie doit la grande force nationale dont elle dispose aujourd'hui.

Pour assurer le succès de son système éminemment national, le successeur d'Alexandre voulut que la Russie fût russe avant tout. Il voulut que les Russes cultivassent leur langue de préférence à toute autre; que la religion grecque devînt prépondérante en Russie, et qu'elle fût entourée des sympathies publiques là où il y avait un siége épiscopal, voire même une simple église; il voulut que la Russie, riche en matières premières, en conservât la principale part pour ses manufactures, et ne vendît à l'étranger que l'excédant de ses richesses; il voulut enfin que la science et les lettres s'acclimatassent en Russie par des institutions nationales. Il n'a rien négligé, rien épargné pour obtenir ces résultats dignes de ses grands desseins.

L'empereur Nicolas, beaucoup moins par sympathie peut-être que par raison d'État, a voulu toutes ces choses. Attaqué

par les idées européennes, il s'est couvert de l'élément russe pour leur résister. Pour cela faire, il a organisé un système de gouvernement où la noblesse devait participer aux charges du pays, non-seulement en fournissant des soldats aux armées et des officiers à la couronne, mais en servant l'État et la couronne dans les plus humbles comme dans les plus hautes fonctions. Du moment que le paysan russe vit que ses maîtres et seigneurs avaient des devoirs à remplir, et dont ils ne pouvaient s'affranchir sans déchoir et être privés de leur rang, il regarda sa position comme moins inexorable; sans croire, d'une manière absolue, à son affranchissement, il espéra dans sa condition des adoucissements, et il crut en la justice d'un pouvoir qui jurait en principe qu'en dehors du peuple russe il n'y avait point de grandeur et point de sécurité pour la chose publique.

La pensée dominante de l'empereur Nicolas était de faire prévaloir en tout et partout le sentiment de la nationalité russe. La nation ne se méprit point sur ses intentions; elle se savait la force vitale de la Russie dont l'Empereur consacrait chaque jour la puissance dans les efforts constants de sa politique essentiellement nationale.

Ceux qui, après un sérieux examen de l'autorité absolue des czars, s'imaginent que les czars l'ont créée au profit de leur seule puissance, sont dans une étrange erreur. Cette autorité existait avant la domination souveraine des czars; mais elle existait renfermée dans son application sur le domaine où le seigneur vivait dans des conditions omnipotentes, plus patriarcalement, il est vrai, que les hauts barons du moyen âge, mais non moins absolus et non moins maîtres de la liberté et de la vie du serf.

Avant l'avénement de Pierre I[er], les possesseurs du sol jouissaient de certaines libertés locales, que la volonté du puissant czar d'abord, et celle de ses successeurs ensuite, ont fait disparaître. Le peuple y a-t-il perdu? Non, si l'on regarde l'avenir, car si le peuple, ce qui nous semble

inévitable, doit conquérir un jour son affranchissement, le pouvoir unitaire concentré, que représente l'autorité du pouvoir, pourra seule donner une bonne solution à cette œuvre. Le peuple n'a rien à attendre du bon vouloir individuel impuissant dans une question de cette importance. La noblesse russe, qui vit de servage, ne saura jamais s'en passer, si le gouvernement, par une combinaison qui l'indemnise de ses pertes, ne trouve les moyens de résoudre ce problème.

Mais l'impossibilité absolue dans laquelle se trouve la noblesse de pouvoir exister sans le secours du gouvernement, le servage étant aboli, rend cette solution extrêmement difficile.

Le servage retient disséminé le travail manuel des champs sur toute la surface du territoire. Le jour où, sans préparation aucune, le servage serait aboli, il délaisserait immédiatement, il abandonnerait telle ou telle zone pour émigrer vers telle ou telle autre qui lui offrirait de plus grands avantages, si même, changeant de nature, il ne se transformait pas d'agriculteur en industriel ou marchand. L'un des plus grands dangers de l'affranchissement non préparé se trouve là.

L'empereur Nicolas, fortement préoccupé de cette question, lui a fait faire un grand pas, en appelant le paysan des domaines à une liberté relative, il est vrai, mais qui touche déjà à un commencement de libération.

A chaque homme sa tâche, à chaque jour son labeur. Bien que l'amélioration du sort des paysans fût une de ses plus sérieuses pensées, l'empereur Nicolas ne perdit jamais de vue celui de la noblesse. Par son organisation en classes, la noblesse russe est toute militaire ou toute administrative; mais, de sa nature, elle est oisive et indolente. Elle compte sur l'État pour les besoins de son existence matérielle; mais elle n'opère pour son service que tout juste ce qu'il faut pour que l'État ne s'aperçoive point qu'il est servi avec une indifférence déplorable. Elle prétend, de bonne foi, que sa tiédeur est la conséquence de son organisation réglée en couche, et qu'elle retrouverait dans ses terres l'activité

qu'elle a perdue dans les camps ou dans les administrations. Le fait est au moins problématique; quoi qu'il en soit, il nous paraît certain que si l'État ne reçoit pas tout ce qu'il est en droit d'obtenir, il est certain, disons-nous, que la noblesse, par l'organisation qui l'administre à cette heure, et par son contact constant avec la chose publique, lui rend les services que jamais elle ne lui rendrait dans ses terres. Ce résultat était bien dans les idées des prédécesseurs de l'empereur Nicolas, mais ils ne l'envisagèrent point dans son application avec la même netteté de vues.

L'empereur Nicolas a complété l'œuvre de Pierre le Grand en mobilisant la noblesse et en l'appliquant à tous les rouages de l'empire, en la rendant propre aux diverses fonctions qui constituent les grandes nations. Sans cette organisation indiquée par les besoins des temps, de deux choses l'une, ou il eût fallu constamment recruter à l'étranger les hommes spéciaux nécessaires au roulement des affaires de l'État, ou faire appel aux nationaux.

Dans le premier cas, la Russie aurait perdu son caractère typique, son individualité nationale; dans le second cas, la noblesse seule aurait pu répondre à l'appel fait au pays, puisqu'en Russie, la bourgeoisie n'existant pas, il n'y a pas de terme moyen, c'est-à-dire de classe intermédiaire entre le seigneur et le paysan. Et, d'ailleurs, en dehors de la noblesse, en l'état des choses, comment les hautes fonctions de l'État auraient-elles pu être remplies? Le souverain aurait trouvé, pour les hautes sphères, des hommes qui se seraient dénationalisés, les uns par ambition, les autres par intérêt; mais pour les places secondaires, pour les services plus humbles, il n'aurait pu trouver des éléments que dans les nationaux. Le jour où la noblesse russe reprendrait son ancienne vie féodale, asiatique, la Russie serait forcée d'arrêter brusquement sa marche ascendante, car le service des hautes régions administratives, qui correspondent à celles de l'Europe occidentale, manquerait de force vitale et agissante.

Les fonctions civiles ou militaires que l'aristocratie russe exerce lui donnent droit à la propriété du serf; il en résulte qu'elle est de fait entre les mains du gouvernement, et devient forte ou faible suivant la force ou la faiblesse du gouvernement. Son intérêt le mieux entendu est donc de lui prêter énergiquement son appui, et de ne pas s'en tenir à des à peu près de concours et de sympathie.

L'empereur Nicolas n'eût pas imposé à sa noblesse l'obligation absolue de servir l'État, que l'aristocratie se serait inféodée dans ses terres et aurait contracté vis-à-vis du pouvoir central des habitudes d'une indépendance à peu près semblable à celle que les planteurs de l'Amérique du Sud ont vis-à-vis du pouvoir, sans posséder, comme ces derniers, un lien qui les rattachât par la représentation à la responsabilité du gouvernement.

Pour fonctionner, l'État se serait vu forcé, nous le répétons, de confier ses moyens d'action à des éléments étrangers; or, si déjà les Allemands sont en majorité dans l'administration, ils auraient tôt ou tard absorbé, annihilé l'influence de l'aristocratie russe.

L'aristocratie russe ne s'est pas rendu suffisamment compte de son importance sous le règne de Nicolas. Elle lui a fait un reproche amer de ce que ce souverain l'a forcée à prendre part aux affaires publiques. En cela, elle a été ingrate autant qu'injuste, car elle n'a qu'à regarder dans elle pour reconnaître le progrès qui s'est opéré dans son instruction et les bénéfices moraux qu'elle a conquis de 1825 à 1854.

Elle s'est vue, elle s'est mêlée, elle s'est touchée dans la grande école mutuelle que l'Empereur a organisée pour elle. Sur l'immense territoire de l'empire, comment aurait-elle pu jamais compter les membres épars de ses familles disséminées? Comment aurait-elle pu se familiariser avec les idées et les habitudes du gouvernement sans l'organisation militaire et civile de l'empereur Nicolas? Isolés et éloignés les uns des autres, les nobles russes confinés dans leurs do-

maines, privés du choc des idées communes, qui fait jaillir la lumière dans la civilisation, ils se seraient abandonnés à l'indifférence la plus froide de la chose publique; ils se seraient endormis dans le sentiment de leur nationalité.

Avec le système de l'empereur Nicolas, la noblesse russe a participé à toutes les actions de son règne. Elle n'a pas été seulement spectatrice; mais elle a été encore partie agissante depuis le feld-maréchal jusqu'à l'enseigne, depuis le conseiller d'État privé jusqu'au plus infime employé de la quatorzième classe. L'empereur Nicolas l'a fait entrer dans la vie active de l'État et lui a donné des qualités morales, intellectuelles, sociales, qu'elle n'aurait point acquises autrement.

Au moyen du recrutement, la France voit disparaître rapidement les dissemblances d'idiomes, d'usages, de mœurs qui existent dans les populations variées de ses départements. Par la voix du soldat en congé, la langue qu'on parle dans la capitale porte ses racines dans les provinces les plus éloignées. Chaque jour les campagnes reçoivent des notions plus justes, plus vraies sur la nature, l'histoire et les forces de la patrie. A chaque étape de sa vie militaire, le conscrit éclaire son esprit et son cœur à une idée nouvelle qui fructifiera à l'ombre du clocher de son village, lorsque, libéré du service, il rentrera dans ses foyers.

En Russie, le système organisateur de l'empereur Nicolas a réalisé les mêmes transformations, a produit les mêmes résultats civilisateurs. La postérité, plus équitable que les contemporains, lui rendra justice.

La nation russe, avons-nous dit au commencement de notre introduction, est une nation à part. Avant Pierre I[er] elle pouvait se fondre en Europe par une invasion, ou se morceler en principautés que l'âpreté du climat et l'éloignement des distances auraient pu, pour un certain laps de temps, sauvegarder des envahissements des nations voisines. Dans l'un et l'autre cas, son rôle en Europe n'eût été qu'ac-

cidentel et purement local. Après Pierre Ier et avec les Romanoff, elle prend, du premier coup, son rang au sein des grandes puissances, et y occupe parfois, au milieu d'elles, une première place. Ce n'est jamais arbitrairement, et par des ressorts artificiels, qu'une nation se trouve ainsi placée dans le monde. Le génie d'un homme peut quelquefois et momentanément élever un peuple à des hauteurs suprêmes; mais si cette splendeur inouïe repose sur une seule individualité, ce peuple retombe bientôt dans l'état primitif et l'humble obscurité d'où un éclair de génie l'avait tiré.

Thèbes a dû tout son éclat à Épaminondas : après Mantinée, ce héros, blessé à mort, emporta dans le linceul de son triomphe la gloire et l'avenir de sa patrie. Avec Gustave-Adolphe, la Suède a joué un rôle de météore, car le génie de Richelieu était la cause occulte des forces vitales dont il disposait; mais cette cause ayant cessé même avec Charles XII, la Suède retomba bientôt au rang des puissances de troisième ordre.

Pourquoi la Prusse, qui ne compte que le grand Frédéric, qui a subi d'immenses désastres dans les guerres de la république et du premier empire, qui ne possède qu'un territoire de moyenne culture et qu'une industrie de moyenne importance, marche-t-elle au rang des cinq grandes puissances? C'est parce qu'en Allemagne, par sa savante organisation et par ses alliances, elle fait échec à l'Autriche, en l'empêchant de peser avec trop d'omnipotence sur les petits États de la Confédération. Il y a donc dans la grandeur d'une nation, quand cette grandeur se perpétue sous l'action des grands hommes qui l'éclairent et lui font franchir les difficultés que sans eux elle ne saurait aborder, des forces intimes, mystérieuses et indépendantes, que le temps féconde et mûrit, et dont un peuple se fait le dispensateur à l'heure voulue par la Providence.

La mission d'un souverain est d'aider au développement de ses forces. Il serait paradoxal d'avancer que l'empereur

Nicolas a été plus au service des idées russes qu'il ne s'en est fait servir. Parce qu'on l'a vu poursuivre ses projets avec une inflexibilité que nulle raison n'a jamais pu amollir, on en conclut que ses vues ont été purement personnelles. Elles le furent si peu, que le peuple, le meilleur juge en pareille matière, le croit avec une foi ardente, absolue, le représentant le plus vivace de sa nationalité, et professe un véritable culte pour la grandeur de sa mémoire. Tout le temps de son règne, l'empereur Nicolas, inspiré par l'amour de son peuple et de son pays, a été dictateur avec enthousiasme. Voilà pourquoi le peuple l'admire, pourquoi la noblesse l'a redouté peut-être plus qu'elle ne l'a aimé, et pourquoi, sous l'inspiration d'une réaction déplorable, elle s'insurge aujourd'hui contre sa mémoire.

Dans l'état présent de la société européenne et le mouvement des esprits, les fonctions de la souveraineté sont un labeur ardu, hérissé d'embûches, sillonné de mécomptes. Les princes qui ont reçu de Dieu la mission de gouverner les vastes empires ne peuvent être débonnaires comme Joseph II, ou sceptiques comme Louis XV. Avec le système parlementaire, la responsabilité étant partagée, l'habileté d'un souverain consiste à maintenir l'équilibre entre les divers rouages de la machine gouvernementale. Il faut avoir sans doute des aptitudes requises pour occuper convenablement cette position; mais il faut moins de caractère, moins de volonté, moins de naissance royale qu'à celui à qui tout incombe, à qui remonte toute responsabilité, et qui, par le pouvoir entier, inaliénable, absolu dont il dispose, peut précipiter des catastrophes que ceux qui le suivent dans la succession au trône ne sauraient prévoir et arrêter.

A cette heure, les peuples aspirent à une somme de bien-être que l'économie politique reconnait possible en principe, en droit peut-être; mais ce bien-être est relatif.

Dans l'application, il est aussi difficile de décréter un cottage à l'ouvrier anglais, 1500 francs de rente au paysan de

la France, que l'affranchissement immédiat aux serfs russes. Il est très-facile à la théorie de passer par-dessus les résistances présentes, mais elle s'arrête presque toujours devant l'application.

Sauvegarder le présent en assurant l'avenir, faire dériver le progrès du travail du jour, modifier les lois par ceux et au profit de ceux qui leur obéissent, tel doit être le but suprême du pouvoir. Un souverain, quelque bien inspiré qu'il soit, ne réalise jamais complétement cette donnée. Son caractère, ses passions, le caractère, les passions de son peuple, s'opposent constamment à ses desseins. Les intérêts de ses voisins le croisent dans ses plus habiles et ses plus probes conceptions. Il lui est bien difficile d'arriver au terme de sa carrière sans avoir soulevé contre son administration, contre ses intentions même, des reproches aussi injustes que souvent mal fondés. Il importe au souverain sur le trône de tenir compte de l'opinion publique. Cette préoccupation donne une plus grande régularité de mœurs, et produit dans les affaires de l'État, plus d'ordre, plus d'économie; mais, poussée trop loin dans l'esprit d'un monarque, elle lui ferait prendre la cause des intérêts du moment avec d'autant plus d'ardeur que, de leur nature, ces intérêts ont la voix haute, et intimident par la crainte du blâme et du scandale. L'intérêt du pouvoir est de résister, dans une juste mesure, aux acclamations des partis et des classes, en ne voyant au-dessus d'elles que ce qui le fait grand et durable.

A la rigueur, l'empereur Nicolas pouvait se borner à vivre avec sa noblesse dans des relations qui lui auraient assuré le calme dont certains princes d'Allemagne jouissent dans leurs États. Son règne eût été moins tourmenté; mais eût-il été plus stable, c'est une question qui autorise le doute. Eût-il été plus glorieux? Non, assurément, car ce n'est pas une sage stabilité que de se laisser aller à la remorque des événements; il n'y a point de gloire à subir la pression des intérêts privés alors que l'on doit les gouverner.

Que l'empereur Nicolas se soit trompé dans quelques-unes des applications de son système invariable comme sa volonté, les derniers événements de son règne le prouvent. Pressé d'en finir avec une question dont les éventualités agitent l'Europe depuis un siècle, il a voulu la liquider avant de remettre le trône à son héritier, car il était convaincu que tout ce qu'il avait fait dans la prévision de cette œuvre tournerait à l'avantage de son empire. Le résultat n'a pas répondu à son attente. Ses desseins ont été trahis par des forces que, trop superbe, il avait dédaignées.

En voulant tenir son peuple trop à l'écart, il a donné de la crainte aux plus faibles et des motifs d'armer contre lui aux plus forts.

N'importe, son action sur la société russe a été décisive. Il lui a appris à se connaître, à mesurer sa puissance et à compter sur elle.

La Russie, que bientôt toutes les idées de l'Europe occidentale cerneront de toutes parts, aurait été prise au dépourvu sans la concentration de toutes les forces que l'empereur Nicolas a su agglomérer sous le nom de slavisme. Cette concentration est un trait de génie; elle assure la base des stabilités dont il a doté la couronne qu'il a portée. La Russie avait besoin d'avoir une porte au midi pour échapper à la pression de tous les intérêts qui surgissent contre elle; l'empereur Nicolas a voulu lui faciliter les moyens de l'ouvrir. Aux yeux de son peuple, voilà sa gloire. Elle est dans les desseins, si elle n'a pas été dans le succès de l'exécution.

Quoi qu'il en soit, l'empereur Nicolas, comme homme et comme souverain, avec l'éclat de ses vertus, avec l'ombre de ses défauts, restera dans l'histoire comme l'une des plus grandes figures du dix-neuvième siècle.

# HISTOIRE

DE

# L'EMPEREUR NICOLAS

(TRENTE ANNÉES DE RÈGNE).

## CHAPITRE PREMIER.

Naissance du grand-duc Nicolas. — Prophétie de la grande Catherine. — Enfance du grand-duc. — Son éducation. — Précoce intelligence. — Tambour ou empereur. — Haine instinctive des révolutions. — Son admiration pour son frère Alexandre. — La sentinelle improvisée. — Belles paroles d'Alexandre. — Campagne de 1812. — Regrets et première victoire de Nicolas. — Son aptitude pour les sciences exactes. — Le sentiment du devoir. — Il prend part à la guerre. — Son séjour à Paris. — Beau trait. — Faute et réparation. — Retour en Russie. — Vie sérieuse — Voyage du grand-duc en Occident. — Walter Scott. — *Tu Marcellus eris.* — Il complète à Berlin son éducation de soldat. — Le moulin de Sans-Souci. — Mariage du grand-duc. — Bonheur domestique. — Pronostic du baron Alexandre de Humboldt. — Portrait du grand-duc par le prince Koslovsky. — Le palais d'Anitschkoff. — Naissance d'un fils aîné. — Lettre de Nicolas à l'archevêque de Moscou.

Le 13 décembre 1553, dans un sombre et mystérieux château du Béarn, une femme, forte comme les femmes de la Bible, mit au monde, en chantant, un fils, qui reçut le nom d'Henri. Pour préparer ses lèvres et son cœur aux grandes choses que semblait lui promettre la Providence, un vieux guerrier bardé de fer versa sur ses lèvres quelques gouttes d'un vin généreux du Jurançon. Reçu à son entrée dans la vie sous de tels présages, l'enfant devait trouver dans les chants maternels, indices

du bonheur, et dans le vin, symbole de la force, le germe de la bonté instinctive et des mâles vertus qui mûrirent si vite dans sa grande âme.

En effet, l'enfant devint bientôt un héros, et le héros un des plus grands rois du monde. La voix de Jeanne d'Albret en retombant sur le berceau de son fils, le vin du Jurançon en fortifiant ses lèvres, avaient promis à la France une ère féconde, glorieuse et forte, le règne d'Henri IV. Ces présages heureux se sont réalisés, le jeune Henri a été un grand roi, le roi a été le père de son peuple.

Le 6 juillet 1796, un enfant, le neuvième des dix que le sein fécond et béni de Maria Feodorovna, princesse de Wurtemberg, devait donner à son époux, Pierre Pétrowitsch, naquit dans le château solitaire et poétique de Tsarskoé-Sélo. La grande Catherine le prit entre ses bras; puis, déposant sur son front un brûlant regard et sur ses lèvres un ardent baiser, elle glissa dans sa vie, pour ainsi dire, une partie de cette âme forte qui devait lui survivre dans toute la majesté de sa grandeur et de sa puissance.

Cet enfant prédestiné, dont le premier regard s'éclaira au génie de Catherine la Grande, reçut le nom de Nicolas, et, comme le fils de Jeanne d'Albret, il s'éleva rapidement vers les destinées suprêmes que lui ménageait la Providence en ses mystérieux desseins. Au premier jour de la naissance de son petit-fils, le baiser de la grande Catherine avait marqué sur son front une place d'élite pour recevoir, quand les temps seraient venus, la couronne de Pierre le Grand.

La force déjà puissante de cet enfant, le signe mystérieux dont parfois la Providence se plaît à parer ses élus, avaient tellement frappé son illustre grand'mère, que la

Sémiramis du Nord écrivait peu de temps avant sa mort à l'un de ses amis : « Je suis devenue grand'mère d'un » troisième fils, qui, par la force extraordinaire dont il » est doué, me semble destiné à régner, quoiqu'il ait » deux frères aînés. »

Ses deux frères aînés étaient Alexandre et Constantin; le premier avait près de vingt années de plus que lui. Cette grande différence d'âge explique le peu d'attention que la Russie prêta à la naissance de celui-ci.

Les premières années de l'enfance du grand-duc Nicolas, semblables à ces grands fleuves de l'Amérique dont la vie ne prend de l'importance qu'en s'éloignant de leur source, ont laissé peu de traces dans l'histoire intime des princes de la Russie.

Sous la surveillance attentive de l'impératrice Marie, leur mère, dont l'esprit judicieux et éclairé a constamment présidé à leurs études, le grand-duc Nicolas et son frère, le grand-duc Michel, qui vint au monde après lui, grandirent sans ambition sur le plan secondaire qu'assure aux princes cadets des grandes dynasties l'ordre de succession au trône.

Accoutumés de bonne heure à voir dans leur frère Alexandre non-seulement leur souverain, mais encore un père, un bienfaiteur, ils lui avaient voué pendant sa vie une espèce de culte pieux qu'ils lui conservèrent même après sa mort. Leur éducation première fut confiée au général comte Lambsdorf, sous la direction duquel fonctionnèrent, en qualité de précepteurs, les conseillers d'État Storch et Adlung, le comte Muravieff et le professeur Dupuget de Lausanne. Adlung était frère du célèbre philologue allemand.

L'éducation du grand-duc Nicolas n'a pas eu le côté brillant que l'on donne aujourd'hui aux héritiers des

grandes races, mais elle a été solide, vigoureuse, simple dans son ensemble comme dans ses détails. Les hommes d'élite chargés de guider et d'éclairer ses premiers pas dans la vie n'ont point fait luire à ses premiers horizons l'éclat des grandeurs souveraines, mais ils ont fait naître dans son esprit une appréciation juste et vraie des choses au point de vue moral et humanitaire; ils se sont appliqués à lui donner cette justesse de pensées, cette délicatesse de sentiments, cette rectitude de jugement dont il avait reçu le germe en naissant, mais que l'enseignement devait développer si rapidement en lui.

Dans sa nature précoce, ainsi que chez tous les Romanoff, s'éveillèrent de bonne heure les dispositions guerrières de l'empereur Pierre III, son aïeul : un sabre fut son premier jouet, le son du tambour fut le premier bruit qui frappa son oreille; la vue d'un soldat sous les armes le faisait rêver.... La plus grande récompense qu'on pouvait lui promettre était celle de le conduire sur un champ de manœuvre un jour de parade. Il aurait passé des journées entières à écouter le récit d'un combat mémorable, celui d'une bataille décisive. Il fallait voir alors comme son grand œil bleu s'animait, et l'attention enthousiaste qu'il prêtait à la voix du narrateur, surtout quand celui-ci, acteur et témoin des grandes guerres, en racontait un dramatique épisode.

« Si le ciel ne vous avait pas créé prince, lui demanda un jour le général Lambsdorf, quelle position choisiriez-vous dans le monde?

— Celle de tambour, répliqua résolùment le jeune grand-duc.

— Et pourquoi, monseigneur?

— Parce que le tambour marque le pas à la gloire.... »

L'enfant n'avait pas encore atteint sa sixième année.

A dix ans, il savait par cœur toute l'histoire militaire de la Russie, et il la commentait avec une netteté d'appréciation bien au-dessus de son âge. Il savait également bien l'histoire de la France, et discutait avec beaucoup d'aplomb le mérite de ses grands hommes.... Il était séduit par le caractère chevaleresque de François Ier; il aimait Henri IV; il admirait Louis XIV, et, chose remarquable, il devait un jour résumer en sa personne les diverses qualités de cette trinité royale qu'enfant il choisissait pour modèle.

Les infortunes de la famille royale au Temple lui arrachaient des larmes de douleur; les cruautés et les crimes de la Révolution lui faisaient verser des larmes de colère et de sang....

« Oh! si j'avais été empereur de Russie en 1793, dit-il un jour à son professeur d'histoire, Louis XVI ne serait point mort sur l'échafaud du 21 janvier.

— Qu'auriez-vous fait pour cela?

— Je serais allé à Paris.... A la voix des défenseurs du roi-martyr, j'aurais joint ma voix... aux tigres de la Convention, j'aurais, au nom du peuple russe, qu'ils appelaient barbare, demandé la vie du meilleur des souverains.... A la prière, ils auraient accordé ce qu'ils refusaient à la menace, et la France n'aurait pas souillé sa gloire par le plus exécrable de tous les forfaits!... »

La haine instinctive que le grand-duc Nicolas portait déjà aux hommes, aux choses de la Révolution, devait croître encore avec la raison de l'âge et les leçons de l'expérience. En revanche, sa tendresse et son admiration pour son frère Alexandre grandissaient à mesure qu'il pénétrait plus avant dans l'histoire de sa vie.

Ces sentiments se traduisirent souvent par des manifestations où l'inspiration du cœur complétait toujours

celle de l'esprit. Une fois (c'était par une belle matinée du mois de septembre), la cour était à Tsarskoé-Sélo; l'empereur Alexandre, réveillé par les premiers rayons du soleil, venait de se lever, quand tout à coup il entendit un bruit de pas cadencés à la porte de sa chambre, où cependant il avait défendu qu'on mît des factionnaires.... C'était le grand-duc Nicolas, qui, de son propre mouvement, avait pris un fusil et s'était mis en faction à la porte de son frère....

« Que fais-tu donc là ainsi, mon ami? lui demanda l'Empereur.

— Vous le voyez, Sire, répondit l'enfant, je monte la garde devant la chambre du plus grand homme de notre siècle....

— Tu te trompes, mon enfant, répliqua vivement Alexandre, ou bien ceux qui te l'ont dit ont menti... le plus grand homme du siècle n'est pas en Russie....

— Où donc est-il, Sire?

— En France, et il ne se nomme pas Alexandre.

— Comment s'appelle-t-il alors?

— Napoléon.... »

A douze ans, le jeune grand-duc parlait avec facilité, avec élégance même, les principales langues vivantes; il montait à cheval dans la perfection, recherchant de préférence les montures fougueuses, difficiles. De bonne heure sa main s'apprenait à dompter; déjà le pressentiment de son caractère altier et superbe en certaines occasions se trahissait dans des nuances imperceptibles.

Sains d'esprit, robustes de corps, les deux jeunes grands-ducs, vivant de la même vie, par le même cœur, pour ainsi dire, et en dehors des pompes de la cour, d'où leur âge devait les exclure, se livraient avec ardeur à l'étude, d'une part, et aux exercices violents, qui,

d'autre part, convenaient à leur nature ardente et impétueuse. Nicolas voyait en Michel, quoique plus jeune, l'ami de son enfance, le compagnon de ses jeux, l'émule de son instruction; tous deux s'affectionnaient d'une amitié tendre et presque exclusive, que la mort seule a pu briser. Tous deux, dans une poitrine d'acier, portaient un cœur d'or, et cachaient, sous une écorce impénétrable, le germe d'une délicatesse de sentiments qui devait éclore et mûrir à la douce chaleur du foyer domestique.

A mesure que le grand-duc Nicolas sortait de l'enfance, sa taille devenait élégante et majestueuse comme celle d'Alexandre. La taille du grand-duc Michel, réduite à de moins grandes proportions, semblait avoir été coulée dans le moule de celle de son frère Constantin. Mais à mesure que Nicolas devenait homme, son caractère, se transformant avec l'âge, prit une teinte sérieuse, austère et concentrée même, qu'on pouvait prendre pour de la dissimulation, mais qui n'était réellement que l'impression d'une âme solitaire et méditative. Le côté grave, sévère, de la physionomie de Nicolas, servant de cadre aux qualités aimables qui se développèrent plus tard chez lui, ne devait que mieux faire ressortir la douceur, la cordialité, la franchise et la touchante affection formant les traits distinctifs de sa nature d'élite et privilégiée.

A quinze ans, le grand-duc, pressentant déjà l'orage qui se préparait au loin pour éclater sur la Russie, dirigea toute son activité sur l'art militaire; aussi ses connaissances théoriques en faisaient-elles un officier remarquable lorsque l'orage prévu retentit en trombes de colère au delà du Niémen.

C'était en 1812. Napoléon, suivant le vol de ses aigles

victorieuses, s'avançait sur la route du Kremlin.... Les destinées du monde allaient se décider dans les vastes steppes de la Russie. A l'ouragan de fer qui, de Smolensk et de la Moskowa (Borodino), marchait sur Moscou, la ville sainte préparait des murailles de feu... La torche de Rostopchine, se mesurant à l'épée d'Austerlitz, allait pour la première fois arrêter l'irrésistible élan de l'armée française.... Alors, prêtant l'oreille aux tressaillements du monde en armes, le grand-duc Nicolas, impatient de prendre part à la lutte, écrivit une lettre respectueuse à son empereur et frère, pour le supplier de lui permettre de prendre parmi les défenseurs de la patrie la place qui convenait à un Romanoff.... Alexandre, tout en appréciant la noblesse des sentiments qui avaient dicté cette lettre, y répondit par un refus motivé sur la trop grande jeunesse de son frère. Nicolas, désespéré, comprit sérieusement, pour la première fois peut-être, tout ce qu'il y avait de difficile et de sublime dans le devoir de l'obéissance.... Il se résigna.... Il avait compris que pour apprendre à commander à soixante millions d'hommes, il fallait apprendre d'abord à obéir. Ce fut là sa première victoire.

Profondément attristé de l'inactivité à laquelle l'ordre de l'Empereur l'avait condamné, Nicolas ne fit pas entendre une seule plainte, une seule parole de mécontentement; mais il s'attacha avec une application plus grande encore aux études qui possédaient ses plus chères prédilections.

Il se livra principalement à l'étude des mathématiques et du génie, sciences ardues dont il sut bientôt résoudre les problèmes les plus étendus et les plus difficiles. Ce goût inné pour les sciences exactes a dû nécessairement avoir une grande influence sur les dispositions de son

esprit naturellement sérieux; nul doute qu'il n'ait contribué encore à la rigidité de son caractère; mais ce goût des choses guerrières, justifié par une imagination brillante et une âme élevée, a dû produire aussi d'autres résultats. Il est certain que le grand-duc lui doit en partie la tournure chevaleresque de son esprit et son amour passionné pour les idées d'honneur, de gloire et de justice.

Bien jeune encore, Nicolas avait le sentiment du devoir qui maîtrise la fougue des passions, et l'instinct du sentiment qui fait éviter le danger de la passion elle-même. Quoique né avec des passions violentes, il avait assez d'empire sur lui-même pour leur imposer un frein. Sans professer pour les beaux-arts et la littérature un culte enthousiaste, il avait le sentiment du beau et du bien; il les aimait par instinct plutôt que par goût, par raison plutôt que par passion. Ce calme dans ses goûts, au point de vue littéraire et artistique, n'était point un parti pris, mais une suite de la marche réfléchie de ses idées. La réserve qu'il s'imposait pour toutes choses en dehors des sphères de son action fit naître en lui cette espèce de recueillement qui ne contribua pas peu à fortifier sa sévérité naturelle. Le grand-duc Nicolas n'a pas eu de jeunesse; sans transition aucune il a passé de l'enfance à l'âge mûr. Rarement les grands hommes ont eu une adolescence.

Tandis que les aigles impériales de la France et de la Russie se mesuraient aux éclairs de la foudre sur les rives glacées de la Bérésina, le jeune grand-duc, condamné par la volonté de l'Empereur à un pénible repos, trouvait dans les Commentaires de Jules César les premiers éléments de la science qu'il devait affectionner le plus.... Son goût prononcé pour l'art militaire prenait

chaque jour de telles proportions qu'il semblait être né soldat avant d'être prince.

S'il n'eût déjà compris les rigoureuses nécessités de la discipline, et surtout s'il n'eût craint d'attrister le cœur de sa mère par sa désobéissance aux ordres de l'Empereur, il se serait, des régions abruptes de la théorie, élancé dans les champs de la pratique pour combattre au besoin comme simple soldat les envahisseurs de sa patrie.

La victoire, fatiguée du joug que depuis si longtemps lui imposait le génie de Napoléon et de ses marches forcées à travers l'Europe, s'arrêta un jour tout à coup au pied d'un monticule de neige dont l'aspect représentait une forme humaine.... De longues files de fantômes tout blancs semblaient glisser comme des ombres dans les steppes glacées de la Russie... La voix d'un soldat mourant implorant le nom de sa vieille mère, le cri des corbeaux réclamant leur part de cadavres, troublaient seuls le silence de ces mornes solitudes.... Une clarté rougeâtre brillait au loin et montrait à l'horizon, comme à travers un sinistre mirage, le squelette en feu de Moscou.... Donc la victoire s'arrêta tout à coup auprès de ce monticule qui recouvrait le corps d'un vieux soldat d'Égypte, et rebelle pour la première fois au commandement du vainqueur des Pyramides, elle brisa son épée, disant : « Je n'irai pas plus loin.... » De ses deux bras alors pressant sa poitrine d'acier, Napoléon, plus grand encore dans l'infortune qu'il ne l'avait été dans ses triomphes, en fit jaillir un long cri de douleur qui se perdit dans les hourras des Cosaques s'abattant comme des vautours sur les flancs de son armée aux prises avec l'hiver. Il se reconnaissait vaincu.

La paix de Vienne succéda bientôt aux immenses

désastres de l'armée française. L'empereur Alexandre, reçu en libérateur plutôt qu'en ennemi dans la capitale de la France, car ce n'était pas à la France, qu'il aimait, que, fier Brennus du Nord, il venait dicter la loi du glaive, c'était à l'orgueil d'un presque demi-dieu, dont la main avait jeté si longtemps le poids de l'ambition dans les plateaux de la balance européenne. Alexandre entra donc dans Paris entouré de ses trois frères, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel. De lui-même, au commencement de la campagne, il avait offert aux deux plus jeunes ce qu'il avait cru devoir refuser en 1812 à la prière de Nicolas, le périlleux honneur d'assister aux dernières convulsions de l'aigle napoléonienne.

Le grand-duc Nicolas avait à cette époque mémorable dix-neuf ans. Sa taille haute, élancée, n'avait pas encore atteint cette majesté de forme qui devait en faire plus tard le plus bel homme de son empire, mais les qualités de son âme précoce pour le bien réalisaient déjà cette parole fameuse prononcée quelques jours après sa naissance par la grande Catherine : *Cet enfant sera le chevalier de la Russie.* Insensible aux séductions de Paris, dangereux écueils pour les natures impressionnables et indépendantes, il sut repousser avec une raison supérieure à son âge les louanges qui fascinent et les plaisirs qui corrompent ; il n'aperçut, pour ainsi dire, que le beau côté de la civilisation française. Aux fêtes brillantes et pacifiques qui avaient succédé au tumulte de la guerre, il préférait les causeries des hommes d'élite dont les noms commençaient à faire autorité dans les sciences et les belles-lettres, et entre tous ces noms, il avait remarqué celui du poétique auteur du *Génie du Christianisme.*

Il occupait avec son jeune frère Michel une partie de l'hôtel Infantado, que le duc de Talleyrand avait mis à

la disposition de l'empereur Alexandre, dans la rue Saint-Florentin. Sa principale, son unique distraction pour ainsi dire, était la fréquentation des théâtres : presque chaque soir on le voyait dans une loge d'avant-scène aux Variétés, applaudir Potier, Tiercelin, etc., et sanctionner ainsi l'engouement du public pour ces artistes à la mode.

Malgré les événements immenses et de toute nature qui depuis 1815 ont eu lieu dans la capitale de la civilisation du monde, tempêtes populaires, révolutions, écroulements de trônes, changements de cocardes et de drapeaux, de constitutions et de dynasties, Paris a conservé le souvenir d'un trait qui fit beaucoup d'honneur au grand-duc Nicolas. Un matin qu'il se promenait dans les Champs-Élysées, longtemps avant l'heure où la fashion s'y donne rendez-vous, une femme appartenant à la classe de la bourgeoisie se jeta à la tête de son cheval. Cette femme était d'un âge avancé; elle pleurait :

« Que me voulez-vous, ma bonne femme? lui demanda le grand-duc.

— Vous prier de rendre un grand service à une pauvre mère.... Vous êtes officier russe, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Vous connaissez l'empereur Alexandre?

— Beaucoup.

— Vous le voyez souvent ?

— Tous les jours ; je dois même dîner ce soir avec lui...

— On dit qu'il est aussi bon qu'il est beau.

— Et l'on ne ment point, en disant ainsi.

— Alors je suis sauvée, si vous le voulez, mon brave officier.

— Comment cela, ma bonne femme ?

— En daignant remettre vous-même à Sa Majesté l'Empereur une supplique que je n'ai pu lui faire parvenir....

— L'avez-vous sur vous ?

— La voici.... A ces mots, la pauvre mère qui pleurait toujours, mais d'espérance, lui remit une feuille de papier-ministre pliée en quatre....

— Puis-je en prendre connaissance? demanda le grand-duc...

— Je vous en prie, monsieur.... » La supplique était ainsi conçue :

« Sire,

» Je suis une pauvre veuve, sans soutien, sans fortune; je n'avais qu'une seule consolation en ce monde... un de vos officiers vient de me la ravir en m'enlevant mon enfant unique, une jeune fille de dix-sept ans : je ne crie pas vengeance contre le coupable, je vous demande justice pour la mère, réparation pour l'enfant! Sire, il me reste bien peu de temps à vivre ; rendez-moi l'espoir de ma vieillesse, rendez-moi mon enfant, afin que mon dernier soupir ne soit pas une malédiction pour les armées qui, sous le prétexte de rendre la paix à l'Europe, le bonheur à la France, seraient venues apporter la honte et le désespoir au sein des familles.... » etc. Le nom de l'officier séducteur, celui de la fille séduite et le domicile qu'ils occupaient depuis l'enlèvement, rue Notre-Dame-des-Victoires, étaient indiqués en postscriptum.

Le grand-duc prit l'adresse de la mère et lui dit : « L'Empereur aura ce soir votre lettre, et demain, ma bonne femme, vous aurez votre enfant.... »

L'empereur Alexandre était en effet aussi bon qu'il était beau. Or, comme la justice est la compagne inséparable de la bonté, il prit en considération la demande de la plaignante et fit appeler le soir même l'officier ravisseur, qui appartenait à l'élite de la société moscovite et occupait un rang assez élevé dans l'armée russe... Il résulta de son propre aveu que le séducteur, séduit lui-même par la grande beauté de la jeune Parisienne, n'avait pu triompher d'un irrésistible entraînement de cœur; et cet entraînement avait été d'autant plus facile que la jeune fille n'avait pas été trop insensible aux hommages et trop rebelle aux avances du brillant officier. Cependant, là où il y avait eu faute, il devait y avoir expiation... L'empereur Alexandre, réprimandant sévèrement l'officier dont la raison, mûrie par l'âge, aurait dû protéger contre elle-même l'inexpérience d'une jeune fille, lui dit :

« Un mariage en règle serait la seule réparation que vous devriez offrir à votre victime, si vous n'étiez point marié vous-même : demandez à votre cœur celle qui pourrait convenablement remplacer celle-ci.... »

— Je n'en vois qu'une, Sire, répondit l'officier repentant, c'est de remplacer le mari par la dot.

— Très-bien, répliqua l'Empereur; et quelle dot votre belle égarée rapportera-t-elle au bercail?

— Cinquante mille francs, Majesté. »

Le grand-duc Nicolas attendait dans une pièce voisine le résultat de cette conférence : l'Empereur le fit appeler, et il lui dit, au grand déplaisir de l'officier qui aurait bien voulu remettre au lendemain l'exécution du contrat :

« Je vous charge de reconduire à une mère désespérée que vous connaissez, une jeune fille que monsieur vous remettra avec cinquante mille francs. » Puis, se

tournant vers l'officier, il ajouta : « J'exige votre parole d'honneur, monsieur, que vous ne ferez rien pour revoir la malheureuse enfant que votre titre d'homme marié aurait dû respecter... Allez... »

Une heure après, la jeune fille fondant en larmes, se jetait aux genoux de sa mère et obtenait sur ses lèvres pleines de baisers, l'assurance d'un pardon qui se trouvait dans son cœur. Le grand-duc Nicolas contemplait avec émotion cette scène touchante. « Oh ! soyez mille fois béni, monsieur, lui dit la vieille femme, je vous dois plus que la vie, je vous dois mon enfant. Oh ! comment pourrais-je vous exprimer toute ma reconnaissance ?

— En me permettant de joindre à ces cinquante mille francs qui constituent la dot de mademoiselle Marie, une somme de dix mille francs, que je dois à la mère pour les honoraires de la commission qu'elle a bien voulu me confier.

— Si vous n'êtes pas un ange du bon Dieu sur la terre, qui êtes-vous donc, mon brave officier ? s'écria la bonne femme en joignant les mains.

— Je suis Nicolas, le frère de l'empereur Alexandre.

— Nicolas ! ajouta la mère au comble du bonheur, voilà un nom qui se trouvera matin et soir dans mes prières. »

Un mois après, le grand-duc Nicolas assista à un mariage qui se célébrait dans l'église de Saint-Roch ; la belle Marie épousait selon son cœur un jeune employé au ministère des finances. Sa première et unique faute de jeunesse avait disparu sous le bouquet nuptial béni par la religion.

Un jour, de la capitale de la France, l'empereur Alexandre ramena ses armées victorieuses à Saint-

Pétersbourg, et les palais de la capitale de la Russie s'animèrent d'une vie nouvelle. L'Europe était sauvée! Après un cataclysme, hélas! qui pour elle avait duré plus de quarante jours, une blanche colombe lui avait apporté, au nom d'Alexandre, le symbolique rameau vert.

Le grand-duc Nicolas associa sa voix et son cœur aux cantiques de la délivrance chantés solennellement dans l'église de Cazan; mais il demeura en quelque sorte étranger aux fêtes somptueuses par lesquelles la société russe semblait vouloir se dédommager des tristesses et des privations que lui avaient imposées les rigueurs d'une longue guerre. Les joies du monde, si séduisantes ordinairement pour la jeunesse des princes, dont chaque désir prévu instantanément est exaucé pour ainsi dire avant d'avoir été formulé, n'avaient aucun attrait pour Nicolas, dont le caractère sérieux, indépendant, suivait sa propre ligne.

L'année suivante, en 1816, les deux grands-ducs Nicolas et Michel quittèrent de nouveau la Russie pour entreprendre un grand voyage en Occident. Ils parcoururent non plus les armes à la main, mais en véritables touristes, une partie de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. De même que Châteaubriand, en France, avait produit sur l'esprit de Nicolas une vive impression, sir Walter Scott sut trouver en Angleterre le chemin de son cœur. Sous l'enveloppe silencieuse et réservée du jeune homme, le célèbre romancier avait deviné la pensée suprême qui devait un jour présider aux destinées du plus vaste empire du monde... Il lui adressa même des vers où le fameux *Tu Marcellus eris* semblait devancer l'avenir.

Comme s'il y eût été retenu par un secret pressentiment de cœur, le grand-duc resta plus longtemps à la

cour de Prusse, intimement liée à celle de Russie. Il résidait alternativement à Berlin et à Potsdam. Dans ce dernier lieu, il compléta son éducation de soldat en faisant une école militaire dans la compagnie d'élite du premier régiment de la garde à pied. Le général Möllendorf commandait alors cette compagnie en qualité de capitaine. Nicolas voulut étudier le service de l'infanterie prussienne non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses détails les plus infimes; il voulut tout apprendre, tout connaître, jusqu'aux signaux, jusqu'à battre de la caisse, jusqu'à faire la cuisine...

« Que voulez-vous, répondait-il aux observations qu'on lui faisait faire, je ne sais pas dans quelle position je puis me trouver un jour. »

En dehors de ses occupations militaires, le moulin du meunier Sans-Souci était sa promenade favorite. C'est à l'ombre de ce monument historique qu'il a conçu sans doute pour la justice cet amour profond que ni la clémence ni la sévérité n'ont jamais pu altérer en lui... A ses yeux, un bon juge avait plus de prix qu'un bon général.

Le 13 juillet 1817, Nicolas, qui à tous les plaisirs heureux apanages de la grandeur, préférait les joies modestes de la famille, épousa la princesse Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine de Prusse, née en 1798. Les grâces, la beauté, les qualités morales de cette auguste princesse, fille aînée de Frédéric-Guillaume et de la reine Louise, avaient produit sur le cœur du grand-duc une impression qui devait, sans les altérer en rien, dominer tous les autres sentiments de son noble cœur...

Entre toutes les princesses à marier, celle de Prusse était certainement celle que Nicolas eut dû choisir, si Dieu n'avait pris soin de la lui choisir lui-même. Son

âme, aussi belle que sa personne, était un diamant incomparable enfermé dans un céleste écrin.

Son mariage développa chez le grand-duc Nicolas les douces et les aimables qualités qui se cachaient dans le sérieux de son cœur, comme des violettes sous la mousse des bois. Au parfum qu'elles exhalaient autour d'elles, on les pressentait, mais on ne les voyait point. La tendresse active et sympathique de la grande-duchesse les fit paraître sinon au grand jour, du moins à l'ombre du foyer domestique. Dans le monde, en public, toujours sérieux et froid, pliant son front pour ainsi dire sous le poids de sa pensée, il marchait les yeux inclinés sur la terre, et lorsqu'il les relevait pour fixer sur un homme son regard fauve et pénétrant comme celui du lion, cet homme, si fort qu'il fût, sentait qu'il était devant son maître... Ce regard possédait sur les masses un pouvoir magnétique et fascinateur que nul ne pouvait supporter en face. Plus d'une fois, le peuple a eu l'occasion de le comparer aux éclairs du mont Sinaï.

Dans son intérieur, au contraire, le grand-duc transformant sa fière nature, devenait un tout autre homme : le lion se faisait agneau ; sa voix ne rugissait plus, elle chantait ; son regard ne brûlait plus, il séduisait ; il se faisait petit dans sa haute taille, pour se rapprocher davantage des siens ; ses lèvres alors se mettaient au niveau des cœurs qui battaient pour le sien.

Le ciel, après l'avoir bénie, féconda l'union du grand-duc Nicolas avec la princesse de Prusse... Celle-ci devenant mère, lui donna pendant les trois années qui suivirent son mariage trois enfants, dont la beauté typique portait d'une manière indélébile le caractère des grandes races. L'un était Alexandre, l'empereur actuel, les deux autres, les grandes-duchesses Marie et Olga. L'art d'une

femme, plus encore son premier devoir, est de rendre heureux l'homme qui l'aime ; que cet homme porte à la main un sceptre d'or ou un crochet de chiffonnier, n'importe !... La grande-duchesse possédait cet art et remplissait ce devoir avec toute l'inspiration de son cœur aimant, avec toute l'application de sa nature ardente et vertueuse. Aussi le grand-duc se disait-il le plus heureux entre tous les sujets de Sa Majesté l'autocrate de toutes les Russies.

« Que me demanderiez-vous, lui dit un jour Alexandre, si Dieu me prêtant en ce moment sa puissance surnaturelle, je vous disais : Mon frère, formulez vos désirs.... vos vœux seront accomplis.... »

Le grand-duc mettant ses trois enfants sur ses genoux et attirant sa femme sur son cœur, répondit :

« Je vous demanderais, Sire, de me laisser toujours tel que je suis. »

Le cœur du grand-duc se trouve tout entier dans cette réponse. Appelé au trône par des circonstances indépendantes de sa volonté, contraires même à ses espérances, il a prouvé qu'il en était digne, mais il ne l'a jamais ambitionné. Quoi qu'il en soit, le caractère de Nicolas comme époux et comme père se développait d'une marche lente, mais sûre, continue, intelligente. Comme prince, il se montrait de plus en plus magnifique, de plus en plus riche en espérances. Il exerçait sur tous ceux qui l'entouraient un ascendant dont nul ne cherchait à se défendre, car le respect qu'il inspirait à son insu était tempéré toujours par la bienveillance et la bonté.

Un illustre savant dont le nom est aujourd'hui une gloire européenne, le baron Alexandre de Humboldt, se trouvant en 1822 en présence du grand-duc, qui avait fait un voyage à Berlin, le considéra quelque temps en silence et dit à l'un de ses amis, avec l'accent d'une conviction profonde :

« Ou je me trompe fort, ou le grand-duc d'aujour-
» d'hui sera le plus grand monarque de son temps. »

Le prince de la science avait découvert l'empreinte suprême que le baiser de la grande Catherine avait tracée pour la couronne, sur le front de celui qu'elle se plaisait à appeler le chevalier de la Russie.

A l'heureux pronostic du baron de Humboldt, nous devons joindre le portrait que le prince Koslovsky a tracé du grand-duc, dans un journal inédit qui se trouve actuellement entre les mains de la grande-duchesse veuve de Mecklembourg-Schwerin. Ce portrait, fait d'après nature par un homme indépendant et antipathique sous plus d'un point de vue au système russe et aux représentants de ce système, a tout le mérite d'une œuvre originale.

« Le grand-duc Nicolas, écrit le prince artiste, a reçu de la nature l'un des plus beaux dons qu'elle puisse accorder à ceux que le sort a élevés au-dessus des autres. Il possède le plus bel extérieur que j'aie jamais vu de ma vie.

» L'expression ordinaire de sa physionomie a quelque chose de sévère et de misanthropique qui n'est pas attrayant. Son sourire est un sourire de complaisance, mais qui n'est point l'effet d'une disposition gaie ou communicative. L'habitude de réprimer cette disposition s'est si intimement unie à son caractère, qu'on ne peut y remarquer rien de forcé, rien de contraint ou d'étudié.

» De même toutes ses paroles comme tous ses mouvements sont aussi mesurés que s'ils étaient réglés comme un papier de musique. L'aspect général de ce prince a quelque chose qui tient à distance, mais, en même temps, qui impose singulièrement. Il parle avec viva-

cité, mais avec une simplicité égale à la dignité. Tout ce qu'il dit est plein de noblesse et de bon sens. Jamais de plaisanteries usées, jamais un mot courant après l'esprit ou employé mal à propos. Dans le ton de sa voix comme dans la composition de ses phrases, il n'y a rien qui trahisse l'orgueil ou la dissimulation; et, cependant, l'on sent bien que son cœur est fermé et que cette barrière est insurmontable, et même qu'il serait insensé d'espérer pouvoir arriver à sa pensée intime ou gagner complétement sa confiance.

» Le grand-duc ne s'occupe pas seulement des détails du militaire, mais on l'envisage aussi comme un excellent ingénieur, et, par conséquent, comme un parfait mathématicien. Il lit beaucoup, et toutes les personnes qui l'entourent m'ont assuré qu'il possède au plus haut degré cette puissance d'attention qui, d'après la célèbre définition de Montesquieu, n'est pas autre chose que le génie. Le grand-duc s'est contenté jusqu'à présent d'être général, mais tout indique qu'il ne lui serait pas difficile d'être homme d'État. Si ce prince terminait sa vie sans avoir fait de grandes choses il aurait manqué sa vocation, car évidemment la nature l'a destiné à quelque chose de grand.

» Je ne doute pas qu'il ne donne à son fils une excellente éducation; mais je crains qu'il ne l'occupe trop de science, en négligeant le goût pour la belle littérature, et particulièrement pour la poésie. Ce goût serait l'un des plus grands bienfaits pour l'avenir de la Russie, car le monde réel y exerce une influence si fâcheuse sur le caractère, qu'il faut nécessairement lui donner un contre-poids pour les attraits enchanteurs de l'imagination.

» Au cas que le grand-duc Nicolas monte un jour sur

le trône, je ne doute pas qu'on ne le serve avec enthousiasme. Il ne gagnera pas, comme Henri IV, le cœur de ses sujets par un aimable abandon, mais ils lui obéiront volontiers comme à un prince qu'on peut toujours contempler avec orgueil, et auquel on peut justement appliquer les deux célèbres vers de Bérénice :

> En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
> Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

» Et qui enfin, sous le sceau de majesté que lui a imprimé la nature, cache une haute intelligence qui relève encore l'impression que son aspect imposant avait produite.

» Notre individualité se manifeste aussi bien par nos inclinations que par nos répugnances. Le grand-duc aime sa femme, et montre cette affection comme il a coutume de faire en toutes choses, c'est-à-dire de la manière la plus franche et la plus noble. La grande-duchesse a une taille majestueuse, un air imposant, des traits agréables et harmonieux. Quand elle s'anime, la froideur de son regard scrutateur disparaît, et elle redevient entièrement la fille de la reine Louise de Prusse et la sœur de la grande-duchesse Alexandrine de Mecklembourg. Alors la princesse s'efface quelque peu, mais la femme apparaît d'autant plus ravissante sous ses traits vraiment angéliques..... »

Pour plaire et passionner, le grand-duc Nicolas n'avait pas besoin d'une couronne. D'une taille dépassant en hauteur la mesure de six pieds, mais parfaitement bien proportionnée, il aurait pu poser devant le statuaire antique pour servir de modèle au dieu de la guerre. L'uniforme militaire qu'il ne quittait jamais allait admirablement au caractère de sa physionomie. Ses traits étaient réguliers,

son profil superbe; son front élevé, légèrement dénudé sur les tempes; son regard olympien, mais plein de bienveillance quand ses lèvres souriaient; son coup d'œil scrutateur cherchant à plonger jusqu'au fond des cœurs pour y lire les plus secrètes pensées, intimidait parfois ceux qui l'approchaient; mais par un mot, par un geste, il provoquait bien vite la confiance retenue par un sentiment de crainte sur la réserve.

Lorsque son service ou le séjour de la famille impériale à Tsarskoé-Sélo n'exigeaient point sa présence en cette charmante résidence, il habitait à Saint-Pétersbourg le palais d'Anitschkoff, transformé, par ses soins, en un vrai sanctuaire d'élégance, d'ordre et de bonne tenue. C'est là qu'en dehors des affaires politiques, il charmait les loisirs que lui laissaient ses études militaires, par les joies de la famille et la culture de la musique qu'il affectionnait, la musique militaire surtout. Dans ce palais, il avait fait construire un petit théâtre sur lequel, tout frais encore des impressions dramatiques qu'il avait rapportées de Paris, il se chargeait d'interpréter parfois lui-même le répertoire à la mode de la scène française. Il jouait à ravir dans *l'Hôtel garni*, une de ses pièces de prédilection. Les artistes français engagés à Saint-Pétersbourg étaient souvent appelés à prêter leur concours aux fêtes qu'il donnait à sa famille, et ils l'accordaient avec d'autant plus d'empressement, que dans la bienveillance pour eux du grand-duc ils avaient trouvé un patronage intelligent et sûr.

Pour bien connaître un homme, qu'il soit né dans une condition infime, sur le seuil d'une chaumière, ou dans une position suprême, sur les marches d'un trône, il faut le juger par son esprit et surtout par son cœur.

Nous retrouverons le cœur et l'esprit du grand-duc

Nicolas dans cette lettre remarquable qu'il adressa, après la naissance de son fils aîné, l'empereur actuel, à l'archevêque métropolitain de Moscou :

« Très-vénérable prélat,

» J'ai vu, avec l'angoisse d'un faible mortel, mais aussi avec l'espérance d'un chrétien fidèle, s'approcher le moment le plus décisif de ma vie. Incertain de ce que me réservait la Providence, j'ai fortifié mon âme par un vœu religieux, et c'est avec résignation que j'ai attendu la volonté du Seigneur.

» Il a plu à la divine Providence de m'accorder le bonheur des joies de la paternité. Elle m'a conservé la mère et le fils. La manifestation de notre reconnaissance, qui n'est point nécessaire à Celui qui sonde les cœurs, devient un besoin pressant pour celui qui en est pénétré. Le vœu que je m'empresserai de réaliser consiste à ériger, sous l'invocation de saint Alexandre Nevsky, une chapelle dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem, à Moscou; c'est l'humble offrande d'un heureux père qui remet à la garde du Tout-Puissant son bien le plus précieux, la vie de sa femme et de son enfant.

» Votre Éminence voudra bien être mon conseiller et mon guide dans l'accomplissement d'un vœu si cher à mon cœur. Puissent de ferventes prières pour la mère et pour le fils s'élever au ciel du pied de cet autel élevé par la reconnaissance d'un père. Puisse le Tout-Puissant prolonger leurs jours pour leur propre bonheur, pour le service du monarque, pour l'honneur et pour la prospérité de la patrie.

» En vous demandant votre bénédiction pour eux et pour moi, je suis, etc.

» Nicolas. »

Nous avons cru devoir intervertir l'ordre usité par la routine de l'histoire, celui de tracer au dernier chapitre d'un livre le portrait du personnage mis en scène. Nous avons cru, disons-nous, devoir procéder différemment, parce que cet usage nous a semblé peu logique au point de vue de l'entente du sujet. A la première page d'une œuvre historique, comme au lever du rideau d'un théâtre, le lecteur, ainsi que le spectateur, doit être mis immédiatement en rapport avec le héros qui, pendant plusieurs actes ou plusieurs volumes, occupera son attention.

Cette présentation est, à notre avis, rigoureusement indispensable à l'intelligence d'une œuvre, qu'elle soit offerte à l'appréciation du public devant une rampe de théâtre ou à la méditation du penseur, dans le silence de son cabinet.

# CHAPITRE DEUXIÈME.

Coup d'œil rétrospectif. — L'empereur Alexandre. — Changement de caractère. — Lettres remarquables. — Alexandre et Napoléon. — Entretien solennel. — Jeannette de Grudzenska —Divorce et mariage du grand-duc Constantin.—Manifeste impérial. — Révélation. — Résolution décisive. — Lettre du grand-duc Constantin à l'Empereur. — Réponse. — Beaux vers de M. de Lamartine. — Testament secret d'Alexandre. — Départ de l'Empereur pour Taganrog. — Nuit en prières. — Le monastère de Saint-Alexandre Nevsky. — Sombres présages — Taganrog. — Voyage en Tauride. — Imprudence. — Maladie de l'Empereur. — Sombre réminiscence. — Signes mystérieux. — Confession. — Absolution. — Pénitence. — Affreux délire. — Mort de l'Empereur. — Désespoir et résignation de l'Impératrice. — Lettre admirable. — Attitude du grand-duc Constantin. — Douleurs muettes. — Scène domestique. — Premières mesures. — Serment de fidélité à Nicolas. — Départ du grand-duc Michel pour Saint-Pétersbourg. — Situation de cette ville. — Étrange perplexité. — *Te Deum*. — Fatale dépêche. — Crucifix voilé de deuil. — Rapide résolution du grand-duc Nicolas. — Serment de fidélité à Constantin. — Révélations de l'Impératrice et du chancelier de l'Empire. — Séance extraordinaire au conseil de l'Empire.— Explications tardives.— Premiers symptômes d'opposition. — Ouverture du testament d'Alexandre. — Débats orageux. — Le grand-duc Nicolas au conseil de l'Empire. — Manifeste du Sénat dirigeant. — Départ de nombreux courriers. — Situation de Moscou. — Prologue d'un grand drame.

Pour bien comprendre la vie du grand homme et les événements du long règne dont nous allons écrire l'histoire, il importe de jeter un coup d'œil rapide sur les dernières années de l'empereur Alexandre.

Au faîte de la grandeur et de la puissance, le souverain qui avait eu le bonheur d'achever par la force du glaive, au profit de l'Europe coalisée contre la France impériale, ce que l'Angleterre avait commencé par la séduction de l'or, devint tout à coup taciturne, triste, inquiet.

C'était à la fin de l'année 1820. L'assassinat du duc de Berry, réveillant dans son esprit un fatal souvenir de

famille, avait jeté comme un voile lugubre sur son front et dans son cœur.... Son front semblait avoir repris le deuil de Paul, que, depuis l'année fatale de 1801, il portait dans son cœur. Une révolution subite, imprévue, s'était opérée dans ses habitudes et dans son caractère. Dédaigneux alors des joies du monde, de l'éclat des fêtes qu'il avait tant aimées, il mit à fuir les bals, les spectacles, un empressement égal à celui qu'il apportait autrefois à satisfaire ses goûts prononcés pour les assemblées bruyantes et pour les plaisirs de la cour.

Ce changement moral, qu'il s'efforça d'abord de cacher à ses courtisans et aux membres de sa famille, prit bientôt une tournure mystique et recueillie qui pour quelques-uns parut un indice prochain, un avertissement de mort.

En dehors du temps qu'il donnait aux affaires, l'empereur Alexandre consacrait tous ses loisirs à de pieuses lectures ou à des entretiens religieux avec des prêtres de l'Église grecque, et même avec des pasteurs de l'Église réformée. « Laissez-moi, disait-il aux personnes de sa famille qui cherchaient par des distractions à détourner le cours de ses pensées inquiètes; laissez-moi, il est temps que je songe à expier les fautes que j'ai commises pendant mon règne. » Tel était alors ce prince dans sa vie intime. Si nous l'examinons comme homme public, nous serons plus surpris encore du changement inouï qui s'était fait en lui. Il ne supportait plus qu'avec peine et défaillance le poids des affaires, auxquelles il consacrait, avec une incroyable ardeur, toute l'énergie de son intelligence.

« Ce projet devra être soumis à l'appréciation de mon successeur. — Celui-ci est au-dessus de mes forces. — Je n'aurai pas le temps d'élaborer celui-là, » etc. Telles

étaient les paroles qui sortaient de ses lèvres, les phrases qui tombaient de sa plume chaque fois qu'il travaillait avec ses ministres ou qu'il traçait des observations en marge des rapports qui lui étaient présentés.

Quelle était la cause de ce découragement profond opéré d'une manière si brusque dans la vie d'un prince qui voyait soixante millions d'hommes courbés à ses pieds, et que l'Europe naguère avait salué comme son libérateur? Nous l'apprendrons peut-être dans cette lettre intime qu'il écrivit alors qu'il n'était encore que grand-duc, au plus cher de ses amis, à Victor Prolowitch Kotchoubey, alors ambassadeur à Constantinople.

Dans tous les cas, elle nous montrera quelles étaient les dispositions de son esprit, les mystères de son âme essentiellement honnête.

« Cette lettre, mon cher ami, vous sera remise par M. Garrick, duquel je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes; ainsi je peux vous entretenir librement sur quantité de choses.

» Savez-vous, cher ami, que réellement cela n'est pas bien que vous ne m'instruisiez sur rien de ce qui nous regarde, car je crains d'apprendre que vous avez demandé votre congé pour aller faire une cure en Italie, et que de là vous irez en Angleterre pour quelque temps. D'où vient que vous ne me dites rien? Je commence à croire que vous doutez de mon amitié pour vous, ou que vous n'avez pas assez de confiance en moi; car, j'ose le dire, je le mérite réellement par l'amitié sans bornes que je vous porte; ainsi, je vous conjure, instruisez-moi de tout ce qui vous regarde, et croyez que vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Au reste, je vous avoue que je suis bien charmé de vous savoir quitte de cette place qui ne pouvait que vous procurer des désa-

gréments sans être compensée par aucune jouissance quelconque.

» Ce M. Garrick est un très-joli garçon; il a passé quelque temps ici, et dans ce moment il va en Crimée d'où il s'embarquera pour Constantinople. Je le trouve bien heureux, parce qu'il aura l'occasion de vous voir, et je lui envie en quelque façon son sort, d'autant plus que je ne suis nullement content du mien. Je suis enchanté que la matière se soit engagée d'elle-même, car j'aurais été embarrassé de commencer ce sujet. Oui, mon cher ami, je le répète, je ne suis nullement satisfait de ma position; elle est beauconp trop brillante pour mon caractère, qui n'aime que la tranquillité et la paix. La cour n'est pas une habitation faite pour moi, je souffre chaque fois que je dois être en représentation, et je me fais du mauvais sang en voyant ces bassesses qu'on fait à chaque instant pour acquérir une distinction pour laquelle je n'aurais pas donné trois sols. Je me sens malheureux d'être obligé d'être en société avec des gens que je ne voudrais pas avoir pour domestiques et qui jouissent ici des premières places; tels que le prince S.... M.... P... et le prince B...., les deux comtes S.... M.... et une foule d'autres qui ne méritent pas même d'être nommés; qui, fiers avec leurs inférieurs, rampent devant celui qu'ils craignent. Enfin, mon cher ami, je ne me sens pas du tout fait pour la place que j'occupe dans ce moment, et encore moins pour celle qui m'est destinée un jour et à laquelle je me suis juré de renoncer, soit d'une manière, soit d'une autre.

» Voilà, mon cher ami, le grand secret qu'il me tardait depuis si longtemps de vous communiquer, et dont je n'ai pas besoin de vous recommander le silence, car vous sentez que c'est une chose qui peut me casser la

tête. J'ai prié M. Garrick dans le cas qu'il ne puisse vous remettre cette lettre qu'il la brûle, et qu'il n'en charge personne pour vous.

» J'ai beaucoup pesé et combattu cette matière, car il faut que je vous dise que ce projet m'est entré en idée avant même que je vous aie connu, et je n'ai pas tardé à me décider au parti que j'ai pris.

» Nos affaires sont dans un désordre incroyable, on pille de tous côtés, tous les départements sont mal administrés, l'ordre semble banni partout, et l'Empire ne fait qu'accroître ses domaines; ainsi, comment se peut-il qu'un seul homme puisse suffire à le gouverner, et encore plus à en corriger les abus? C'est absolument impossible, non-seulement à un homme de capacités ordinaires comme moi, mais même à un génie, et j'ai toujours eu pour principe qu'il valait mieux ne pas se charger d'une besogne que de la remplir mal. C'est d'après ce principe que j'ai pris la résolution dont je vous ai parlé ci-dessus. Mon plan est, qu'ayant une fois renoncé à cette place si scabreuse (je ne peux pas fixer l'époque d'une telle renonciation), j'irai m'établir avec ma femme aux bords du Rhin, où je vivrai tranquille en simple particulier, faisant consister mon bonheur dans la société de mes amis et l'étude de la nature.

» Vous vous moquerez de moi, vous direz que c'est un projet chimérique; vous en êtes le maître, mais attendez l'événement, et après cela je vous permettrai de juger. Je sais que vous me blâmez, mais je ne peux pas faire autrement, car le repos de ma conscience est ma première règle, et elle ne pourrait jamais rester en repos si j'entreprenais une chose au-dessus de mes forces. Voilà, mon cher ami, ce qu'il me tardait de vous dire; à présent que cela est fait, il ne me reste qu'à vous annoncer

qu'où je serai, heureux ou malheureux, dans le faste ou dans la misère, une de mes plus grandes consolations sera votre amitié pour moi, et croyez que la mienne ne finira qu'avec ma vie.

» Adieu, mon cher et vrai ami; ce qui pourrait m'arriver en attendant de plus heureux serait de vous revoir.

» Ma femme vous dit mille choses, elle a des idées toutes conformes aux miennes. »

Une seconde lettre, adressée quelque temps après au même personnage, prouve la persistance du grand-duc Alexandre dans ses projets de renonciation au trône; la voici mot pour mot :

« Cher ami, la pensée qu'un jour (et ce jour n'est pas si loin) où je serai, grâce au sort, placé à la tête d'un empire, me fait dresser les cheveux sur la tête. Je ne suis point fait pour gouverner; mon plus grand bonheur serait de rester simple citoyen comme je le suis en ce moment, entouré de ma femme, de mes enfants, de mes amis et de tous ceux que j'aime.

» Oh! si la Providence m'avait laissé libre du choix de ma destinée, j'aurais fini paisiblement ma vie dans un petit coin quelconque de l'Europe, quelque part; en Suisse, ce pays que j'aime tant depuis que j'aime ce cher Laharpe que j'aime comme mon père spirituel, car c'est lui *qui m'a fait homme.*

» Ah! que je suis malheureux! Pourquoi donc les désirs que je viens de vous écrire resteront-ils chimères et châteaux en Espagne? Le jour viendra, je le répète, où l'on me saluera César! Triste sort pour un homme qui veut vivre!

» Soyez heureux, cher ami, ne vous appesantissez pas

trop sur ces lignes quand vous les lirez, car elles vous donneront du noir, et pour rien au monde je ne voudrais vous attrister, vous qui m'êtes si cher au cœur !

» Voyagez, amusez-vous, saluez le beau lac Léman de ma part, portez-vous bien ; ma femme vous embrasse, et moi je me dis tout à vous,

» ALEXANDRE. »

Cette lettre remarquable, quoique à première vue elle paraisse insignifiante, écrite en français à un jeune homme, par un jeune homme placé sur la première marche d'un trône qui devait un jour lui appartenir, ainsi qu'il le dit lui-même, est une ébauche exacte des sentiments intimes d'Alexandre ; elle nous dépeint son cœur tout entier.

Un certain nombre d'années s'écoulèrent sur la manifestation de ces désirs modestes, formulés en vain, lorsqu'un jour de date lugubre pour la Russie réalisant les craintes du jeune prince, vit à ses pieds soixante millions d'hommes le proclamant César. Celui qui rêvait une vie paisible dans un chalet suisse ramassait une couronne au pied d'un cadavre, dans une chambre d'un palais impérial où Paul venait de tomber sous les coups d'illustres assassins. L'utopie poétique s'était envolée pour faire place à une position dont la splendeur inouïe, loin de le séduire, épouvantait les instincts modestes du disciple réaliste de Laharpe.

Alexandre apporta sur le trône tout un monde d'idées et de projets plus généreux les uns que les autres ; une vaste carrière, un vaste champ riches par leur nature et vierges encore s'ouvraient devant lui. Il se mit aussitôt à l'œuvre avec un zèle et une ardeur dignes de ses hautes destinées.

Les années qui suivirent son avénement au trône de

Pierre le Grand, son activité foudroyante, l'histoire de sa politique et de ses guerres n'entrent pas dans le cadre que je me suis tracé. Pour le présenter sous son véritable jour, il me suffira de citer la fameuse phrase qu'a prononcée son plus grand antagoniste et le premier génie de son siècle, Napoléon, phrase que le héros de Waterloo a répétée souvent depuis sur le rocher de Sainte-Hélène : « Si cela rentrait dans les limites de mon pouvoir, a dit le grand homme, je choisirais Alexandre pour mon successeur. Grand cœur, âme noble, rusé comme un Grec du Bas-Empire, fier et superbe comme un vieux Romain, il a été mon ennemi souvent, mais je l'ai toujours admiré... c'est un vrai César; Alexandre serait le seul homme capable de continuer mon œuvre en Europe, si, au lieu d'être Russe, il était Français. »

Donc, en 1820, nous voyons Alexandre sous le coup d'un découragement profond; les idées qu'il avait manifestées dans son enfance travaillaient dans son esprit comme homme, mais comme souverain leur expression se révélait sous l'aspect d'une tout autre nature. Il ne s'agissait plus pour lui d'une vie calme, de cette vie de famille qu'il avait rêvée sur les bords du Léman à l'heure des illusions; un désespoir sombre, sans consolation et sans autre issue que la tombe, germait dans son âme. Les appréhensions qui avaient assombri l'horizon de sa jeunesse l'avaient tourmenté pendant un règne de vingt ans. Le grand-duc avait été le prophète de l'Empereur.

Nous connaissons, d'après l'histoire, l'activité que l'empereur Alexandre déploya pendant les quinze premières années de son règne. Sans cesse occupé des guerres qui pour champ de bataille avaient choisi divers points de son empire; soldat par métier, diplomate par *nécessité* et non par goût, ainsi qu'il le disait

lui-même, il passa les trois quarts de sa vie *hors de chez lui* (textuel).

L'ardeur de ses premières passions avait fait place à une défaillance morale d'autant plus alarmante, que tous les moyens employés pour la combattre n'avaient servi qu'à prouver leur impuissance. L'influence que madame Krudner exerça alors sur son esprit aggrava le mal par ses tendances mystiques et idéologues.

Retiré dans sa résidence de Tsarskoé-Sélo, Alexandre ressemblait plutôt à un cénobite qui expie ses fautes qu'à un souverain occupé du bonheur de son empire. Le diadème d'or s'était changé, sur son front pâli avant l'âge, en une couronne d'épines. Il lui passait sur le front comme des nuages sombres, que des souvenirs terribles éclairaient parfois en mettant sous ses yeux le pâle fantôme de son père assassiné.

Levé à six heures pendant l'hiver, à cinq heures en été, Alexandre faisait ses prières, puis il entrait dans son cabinet pour expédier les affaires courantes. Son courrier terminé, il descendait dans le parc, où, malgré les bruits de conspiration qui l'assiégeaient chaque jour, il se promenait toujours seul sans autres gardes que les sentinelles du palais. Le reste du jour, entouré d'ouvrages mystiques, il oubliait, les yeux tournés vers le ciel, l'œuvre que Dieu lui avait imposée sur la terre.

A cette époque, la famille impériale se composait de l'impératrice mère Marie, de l'impératrice régnante Élisabeth, du grand-duc Constantin, présomptif héritier du trône, du grand-duc Nicolas et du grand-duc Michel. Constantin, vice-roi de Pologne, se livrait avec une ardeur qui ressemblait à de la passion aux études et aux exercices militaires qui convenaient le mieux à sa nature énergique et farouche. Nicolas, son frère, d'un carac-

tère plus sérieux, plus réfléchi, commandait la seconde brigade de la garde cantonnée dans les environs de Tsarskoé-Sélo.

L'empereur Alexandre n'initiait aux affaires de l'État que son auguste mère, femme d'un esprit supérieur; seule elle connaissait ses projets et ses intentions, ses désirs. Un jour cependant le czar sortit de sa réserve habituelle en faveur de son frère le grand-duc Nicolas.

Ce fut à Tsarskoé-Sélo. « Mon frère, lui dit-il après avoir passé en revue les troupes placées sous son commandement; je dînerai aujourd'hui chez vous en petit comité, en famille, seul avec vous et avec la grande-duchesse Alexandra votre femme. »

A la fin du repas, la conversation, qui dans le principe avait roulé sur des questions insignifiantes, prit tout à coup une tournure imprévue et d'une importance énorme. « Je vois avec plaisir, dit l'Empereur, et j'envie votre bonheur de famille, bonheur, hélas! que le sort m'a refusé en m'appelant au trône qui me revenait par voie d'hérédité, mais que je n'ai jamais ambitionné, j'en prends Dieu à témoin. En des vues mystérieuses que je dois accepter avec résignation, la Providence a frappé de stérilité le sein de ma compagne bien-aimée.

« J'ai vainement désiré les joies de la paternité, je descendrai tout entier dans la tombe. Constantin, notre frère, se trouve dans une position identique. Cette pensée n'est pas étrangère aux sombres préoccupations qui me dominent.... Aujourd'hui plus que jamais, ajouta-t-il, un empereur de Russie doit être doué d'une force morale et physique qui s'éteint en moi chaque jour.... Aussi, après de mûres réflexions, ai-je pris la résolution immuable de déposer le sceptre pour réaliser, dans une solitude obscure, les rêves de ma jeu-

nesse...., lorsque l'épuisement de mes forces me rendra inutile aux autres et à moi-même. Je me suis entretenu plusieurs fois à ce sujet avec notre frère Constantin, qui, se trouvant dans la même position que moi, m'a exprimé ses intentions formelles de renoncer à ses droits à la couronne en votre faveur, attendu que, d'accord avec moi-même, il reconnait en vous, dans la personne de votre premier-né, une marque évidente de la protection divine. »

Le grand-duc Nicolas, que nul indice n'avait préparé à cette ouverture, avait senti passer un frisson dans son cœur, et son front s'était couvert d'une pâleur mortelle. L'Empereur reprit d'une voix émue, mais ferme : « Nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu; ainsi, mon frère, dès aujourd'hui, préparez votre cœur et votre front à la couronne, car en vérité, je vous le dis, au nom de Dieu, c'est vous qui régnerez après moi. » Cette nouvelle si inattendue frappa de stupeur le grand-duc et sa femme, qui, les yeux pleins de larmes et sans pouvoir proférer une parole, se jetèrent tous les deux aux pieds du czar. Celui-ci, non moins frappé à la vue de l'effet produit par son ouverture sur l'esprit de son frère et de son auguste sœur, chercha à les consoler en leur disant que l'heure qui devait changer leur paisible existence, et leur imposer les rudes devoirs de la puissance souveraine, n'était point encore sonnée, mais qu'il avait voulu uniquement les préparer aux éventualités d'un avenir plus ou moins prochain, et qui ne pouvait leur échapper. « Plus heureux que moi, ajouta-t-il, vous pourrez continuer dans la paix l'œuvre de Pierre, notre illustre aïeul, de glorieuse et impérissable mémoire.... A moins que les idées d'indépendance, puisées pendant l'occupation de nos armées en

France, et qui germent dans bien des têtes, ne lèguent à ma mort de sanglantes funérailles à la Russie.... Mais non! Dieu veillera sur vous; mon frère, vous sauverez l'empire. »

Ce fut en vain que le grand-duc Nicolas, maîtrisant son émotion, assura à l'Empereur que jamais il ne s'était préparé à la pensée de monter un jour sur le trône, qu'il ne se sentait aucune des qualités voulues pour exercer dignement la souveraine puissance, qu'il ne se croyait pas de force à porter le sceptre de Pierre le Grand, qu'il n'avait, en un mot, qu'une seule ambition, celle d'être le plus fidèle et le plus dévoué parmi les sujets de Sa Majesté, qu'un seul désir, celui de la servir longtemps encore dans les limites de ses devoirs et de ses attributions.

L'Empereur lui répondit avec affection qu'il appréciait la loyauté de ses intentions et de son désintéressement, mais qu'il ne pouvait approuver un sentiment de répulsion que rien ne légitimait : « Ainsi que vous, mon frère, ajouta-t-il en lui prenant la main, je voulais fuir les destinées suprêmes qui m'étaient réservées; l'ombre seule du trône où je devais, hélas! m'asseoir trop tôt me causait des terreurs indicibles; mais, plus que les vôtres, mes craintes avaient leur justification dans l'état des choses. A la mort de mon prédécesseur, notre père bien-aimé, les affaires publiques, en l'absence de tout principe dans le gouvernement, se trouvaient dans un désordre déplorable. Paul, fatalement inspiré par l'idée de détruire tout ce qui avait été fait avant lui, avait ébranlé sur leurs bases les pierres fondamentales posées par Pierre le Grand et raffermies par Catherine la Grande. L'étoile de la Russie, enveloppée de ténèbres, ne répandait plus qu'une lumière incertaine et dou-

teuse.... Le chaos se faisait de toutes parts, les assassins de notre père, m'enlevant jusqu'aux soins de sa vengeance, m'avaient remis un sceptre taché de sang. J'ai dû passer par un cadavre pour arriver au trône qui vous fait peur, ô mon frère! Cependant, plus heureux que je ne l'ai été, vous trouverez à votre avénement la Russie plus grande, plus prospère, plus puissante que jamais. Je vous léguerai, avec une armée aguerrie, une épée que j'ai portée droite et ferme sur le champ de bataille pour imposer la paix à l'Europe fatiguée par vingt ans de luttes sanglantes. Je vous laisserai à exploiter, pour le bonheur de vos peuples, une mine riche et féconde en heureux résultats. Courage donc, mon frère! courage! Je vous promets un nom aussi glorieux que le règne dont il sera la brillante personnification. »

Ainsi se termina cet entretien solennel. L'empereur Alexandre se retira, mais le grand-duc Nicolas et la future impératrice de toutes les Russies restèrent longtemps encore après qu'il fut parti plongés dans les plus sérieuses réflexions....

Le grand-duc Nicolas ne s'étant jamais fait à l'idée qu'un jour il pourrait être appelé à recueillir l'héritage de son frère Alexandre, s'était constamment tenu à l'écart des affaires de l'État. Son ambition, ainsi qu'il venait de le déclarer lui-même, n'avait jamais dépassé les sphères de sa position de soldat et de sujet fidèle; ainsi ce n'était pas sans raison que la perspective d'un trône apparaissant pour la première fois tout à coup et sans préparation à ses yeux, avait dû déranger l'équilibre de sa vie réglée jusqu'à ce jour par les douces joies du foyer domestique.

Sur ces entrefaites, une femme blonde et pâle portant

une robe blanche serrée à la taille par une ceinture bleue, une véritable fiancée d'archange, avait apparu au grand-duc Constantin. Cette jeune femme, qui devait devenir un jour le bon ange, l'ange gardien de la Pologne, n'était point née sur les marches d'un trône, elle n'avait pas un de ces noms qui servent de greffe aux tiges princières et qui fleurissent dans la serre des cours pour perpétuer les races royales. Comme sa naissance, son nom était obscur; c'était la modeste fille d'un simple gentilhomme, Jeannette de Grudzenska; mais c'était un noble cœur et une ravissante beauté. A la vue de cette blanche apparition, l'homme aux passions ardentes, absolues, qui d'un regard faisait trembler tout un peuple, sentit s'opérer en lui une étrange transformation.... L'homme indomptable qui devait régner par droit de naissance sur la septième partie du globe, tomba comme foudroyé par l'éclair des yeux d'une fille presque sans nom!... De ce moment son sort et les destinées futures de la Russie furent décidées. Pâle et tremblant à son tour, lui qui n'avait jamais tremblé et pâli que de colère, il déposa aux pieds de la jeune fille son titre de Césarowitsch, sa double couronne d'Orient et d'Occident, sa fortune et son cœur.

Le jour même, en échange de son amour et de son nom, Jeannette de Grudzenska reçut pour cadeau de noces, de la part de l'empereur Alexandre, le titre de princesse de Lowicz.

Ce fut le 1er avril 1820 que fut déclaré le divorce du grand-duc Constantin avec la grande-duchesse Anne de Hollande, et le 1er juin de la même année que fut célébré son mariage avec la princesse de Lowicz. Le jour même de cette cérémonie parut un manifeste émané de l'Empereur, par lequel tout membre de la famille impé-

riale qui épouserait une princesse n'appartenant point aux familles régnantes, ne pourrait être apte à revendiquer les droits dus aux têtes couronnées, et que les enfants issus de ces mariages ne pourraient, en aucun cas, hériter de la couronne de leurs pères. Évidemment, ce manifeste, d'accord avec l'entretien précité de l'empereur Alexandre avec le grand-duc Nicolas, renforçait la valeur des idées conçues et préméditées au sujet de la concession directe au trône.

Ces mêmes idées trouvèrent une nouvelle force et furent communiquées plus tard par le grand-duc Constantin à son frère le grand-duc Michel qu'il aimait d'une amitié toute particulière, malgré la grande différence d'âge qui existait entre eux.

C'était en 1821; rétabli d'une maladie sérieuse qui avait motivé son séjour aux bains d'Ems, le grand-duc Michel s'était rendu de Carlsbad à Varsovie, où l'on attendait également le grand-duc Nicolas et sa femme. Un jour, pendant une promenade en voiture que le vice-roi de Pologne faisait avec son frère Michel, il entama la conversation suivante :

« Tu sais, mon ami, l'affection sincère et dévouée que je te porte... Eh bien, je me reproche de t'avoir caché jusqu'à ce moment un mystère qui pèse sur mon cœur....

— Tu as eu des raisons sans doute pour cela, répondit le grand-duc Michel.

— Ces raisons n'existent plus; je veux t'ouvrir toute mon âme.... L'inquiétude sombre et maladive de l'Empereur notre auguste frère est un symptôme qui renferme à mes yeux des pressentiments dont je ne puis me défendre. Dieu veuille nous préserver longtemps encore du malheur qui nous menace; mais souviens-toi de ce que

je te dis en ce moment, Michel, l'ange de la mort a déployé ses ailes sur notre famille.... » Il y eut alors entre les deux frères un moment de silence triste et solennel comme le sujet de cet entretien. Constantin le rompit le premier. « Si le malheur que je prévois dans un terme plus ou moins rapproché, dit-il, arrive de mon vivant..., je suis irrévocablement décidé à....

— Te consacrer entièrement au bonheur de la Russie! s'écria Michel en interrompant la phrase commencée et dont instinctivement il comprenait la fin....

— Oui, mon frère.

— Oh! merci! fit Michel abusé sur le sens de cette réponse....

— Oui, reprit Constantin, j'assurerai le bonheur de la Russie en refusant, au profit d'un autre, la couronne qui me semble au-dessus de mes forces.

— Cette résolution est-elle sérieuse?

— Irrévocable... je te l'ai dit; irrévocable et basée sur des raisons si puissantes que rien au monde ne saurait les détruire.... En premier lieu, j'aime et j'estime trop le caractère de notre frère Alexandre pour me croire un seul instant digne de lui succéder. En second lieu, j'ai épousé une femme qui, loin d'appartenir à une famille régnante, est catholique et Polonaise, double raison d'antipathie pour les Russes. Placé dans ces conditions, quel rôle pourrais-je jouer, je te le demande, comme empereur, et quels seraient mes rapports avec mon peuple?... Quel rôle l'impératrice elle-même jouerait-elle sous le manteau d'hermine qui n'aurait pas été taillé pour ses épaules? Que diraient nos grands seigneurs en apercevant sur le front d'une simple bourgeoise le diadème de la grande Catherine? Ce serait chaque jour une lutte incessante entre mes

devoirs et mes affections, entre mon amour et mon amour-propre. Mon parti est pris : ton frère Constantin ne sera jamais empereur.... Enfin, veux-tu savoir ma pensée tout entière... je vais te la dire : En mon âme et conscience, notre frère Nicolas, je te le déclare, me semble sous tous les rapports plus digne que moi des hautes destinées que la Providence impose aux souverains.... Un seul degré sépare Nicolas du pouvoir souverain, je le brise en abdiquant mes droits en sa faveur, et quand l'heure aura sonné sous le doigt de Dieu, qui dispose comme il lui plaît des peuples et des rois, je serai le premier à lui faire de mon genou un marche-pied pour monter au trône où ma place était marquée. »

Le grand-duc Michel écoutait avec une silencieuse admiration cette profession de foi aussi noble dans son expression que désintéressée dans ses résultats.

Constantin reprit :

« Le secret que je viens de te confier doit rester entre nous, en famille; cependant, si l'occasion s'en présentait un jour, si Nicolas te consultait à ce sujet, fais-lui part de mes intentions; dis-lui qu'elles sont inébranlables, que mon abdication est désormais un fait accompli, que dès ce jour je le regarde comme mon futur empereur, que le premier je prêterai serment entre ses mains, que je serai toujours le plus fidèle de ses sujets, le plus dévoué à sa personne, à sa famille, à son fils peut-être plus encore qu'à lui-même, puisque son fils Alexandre, avec le nom de mon bienfaiteur, porte la fortune à venir de la Russie. »

Le soir de ce jour-là, le grand-duc Constantin redoubla d'amour et d'attentions délicates pour sa femme; jamais il n'avait paru plus joyeux, plus satisfait de lui-

même : il avait comme la conscience d'un grand devoir accompli.

Dans le courant de l'hiver de 1821 à 1822, les grands-ducs Michel et Nicolas, le grand-duc héritier Constantin et la grande-duchesse de Weimar, sœur de l'Empereur, se trouvaient à Saint-Pétersbourg, où toute la famille impériale s'était réunie pour opposer aux progrès du mal moral qui dévorait l'Empereur une tendresse impuissante et inutile. Le grand-duc Constantin, jugeant le moment opportun pour accomplir définitivement le projet qu'il méditait depuis longtemps, écrivit le 26 janvier la lettre suivante à l'Empereur :

« Sire,

» Encouragé par toutes les preuves des dispositions bienveillantes de Votre Majesté à mon égard, j'ose y recourir encore une fois et déposer à vos pieds, Sire, une très-humble prière.

» Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talents, ni la force nécessaires pour être jamais élevé à la dignité souveraine, à laquelle je pourrais avoir droit par ma naissance, je supplie Votre Majesté de transférer ce droit à celui à qui il appartient après moi, et d'assurer ainsi pour toujours la stabilité de l'empire. Quant à moi, j'ajouterai par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à l'engagement que j'ai spontanément et solennellement contracté à l'occasion de mon divorce avec ma première femme.

» Toutes les circonstances de ma situation actuelle me portent de plus en plus à cette mesure, qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mon assentiment.

» Daignez, Sire, agréer avec bonté ma prière; dai-

gnez contribuer à ce que notre auguste mère veuille y adhérer, et sanctionnez-la de votre assentiment impérial.

» Dans la sphère de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir d'exemple à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

» Je suis avec un profond respect, de Votre Majesté, le plus fidèle sujet et frère,

» *Signé* : CONSTANTIN CÉSAROWITSCH.

« Saint-Pétersbourg, 14 janvier 1822. »

La réponse à cette lettre ne se fit pas attendre; le grand-duc Constantin la reçut le 14 février; elle était ainsi conçue :

« TRÈS-CHER FRÈRE,

» J'ai lu votre lettre avec toute l'attention qu'elle méritait. Ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur, je n'ai trouvé dans votre lettre rien qui pût me surprendre. Elle m'a donné une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'État et de votre sollicitude pour son inaltérable repos.

» Conformément à votre désir, j'ai présenté votre lettre à notre mère chérie; elle l'a lue avec le même sentiment que moi, en appréciant les nobles motifs qui vous ont guidé. Tous deux nous n'avons plus maintenant, après avoir pris en considération les raisons que vous alléguez, qu'à vous donner pleine liberté de suivre votre inébranlable résolution et à prier le Tout-Puissant de bénir les conséquences d'intentions aussi pures.

» Je suis à jamais votre sincèrement affectionné frère,

» *Signé* : ALEXANDRE. »

Les plus petits détails se rehaussent dans la vie d'un grand homme, surtout lorsqu'ils se rattachent à un grand prince. A ce point de vue, un fait infime, mais néanmoins intéressant, doit trouver ici sa place. A cette époque, l'empereur Alexandre reçut l'hommage d'un livre à lui adressé par un jeune homme qui devait un jour tenir suspendues aux cordes de sa lyre les destinées suprêmes de l'Europe. Ce livre était intitulé : *Méditations poétiques,* et le jeune homme se nommait Alphonse de Lamartine. A l'envoi de son livre, le poëte avait joint une épître que les amateurs de la belle poésie trouveront aux pièces justificatives[1].

Sur ces entrefaites, les médecins décidèrent qu'un voyage était nécessaire à la santé de l'Empereur, et d'eux-mêmes ils choisirent la Crimée comme l'endroit dont le climat tempéré convenait le mieux à la guérison d'un mal mystérieux dont le caractère déjouait l'orgueil de la science humaine. L'Empereur, qui pour cette année n'avait aucun projet de voyage arrêté, accepta l'ordonnance des médecins avec une indifférence égale au peu de valeur qu'il attachait à la conservation de ses jours, frappés déjà de mort par le pressentiment de sa fin prochaine.

Ce fut sous l'inspiration de ces sombres idées qu'il fit son testament, destiné à rester un mystère non-seulement pour le public, mais encore pour sa propre famille jusqu'au jour où la Russie devait prendre son deuil. Deux personnes furent initiées à la composition de cet acte mémorable, qui, suivant ses désirs, excluait Constantin de la succession au trône et assurait la couronne à son frère le grand-duc Nicolas. Ce fut le prince Galitzin, chancelier de l'empire, et l'archevêque de

[1] Voyez les Documents historiques, n° 1.

Tver, S. E. Philarète, actuellement métropolitain de Moscou. Ce dernier, mandé par un ordre secret de Saint-Pétersbourg, où il se trouvait à cette époque, à Tsarskoé-Sélo, rédigea lui-même, en présence du chancelier et sous la dictée de l'Empereur, le testament qui contenait les dernières volontés d'Alexandre.

Après avoir été examiné attentivement et corrigé par l'Empereur, cet acte fut copié en quatre exemplaires, dont l'un fut envoyé au sénat, l'autre au synode, le troisième, d'après la coutume, au trésor de la cathédrale de l'Assomption à Moscou, et le quatrième au conseil de l'empire. Alexandre traça de sa propre main sur chacune des enveloppes l'inscription suivante : « Garder jusqu'à ma réclamation; mais dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte. »

Le mystère dont Alexandre enveloppa ces actes fut une faute dont nous verrons bientôt les fatales conséquences; il devait fournir aux conjurés du 14-26 décembre le prétexte de combattre l'ordre de la succession au trône en se retranchant derrière un fantôme de légitimité. Cette faute trouve cependant sa justification dans l'intention inébranlable de l'Empereur d'abdiquer de son vivant, intention dont la mort seule, par une surprise fatale, devait empêcher l'exécution. On en trouve une preuve irréfutable dans cette inscription posée sur les paquets revêtus du sceau impérial : *Conserver jusqu'à ma réclamation.*

L'Empereur quitta Saint-Pétersbourg, où il s'était rendu la veille de Tsarskoé-Sélo, et partit pour Taganrog, le 13 septembre, à quatre heures du matin. Il avait passé toute la nuit en prières, une partie dans l'église cathédrale de Cazan, l'autre partie dans le couvent de

Saint-Alexandre Nevsky. Dans ce monastère, il s'entretint longtemps avec le métropolitain Séraphin sur le néant de la gloire humaine et sur les joies éternelles que les élus trouvent au sein de Dieu. Il écouta avec un intérêt marqué le rapport du métropolitain au sujet d'un religieux qui venait de s'enfermer vivant en un caveau pratiqué dans les murs du couvent, et s'était condamné à la plus rigoureuse austérité. L'Empereur voulut le voir et descendit dans sa cellule; c'était, nous venons de le dire, pendant la nuit; le religieux priait. Alexandre lui demanda ce qu'il demandait à Dieu. Le moine répondit :

« Mon salut, la prospérité de la Russie et la santé de l'Empereur.

— Que désires-tu de l'Empereur? ajouta Alexandre.

— Qu'il se retire de ma solitude, » répliqua vivement le religieux, comme autrefois le philosophe de la Grèce à un autre Alexandre.

Quelques officiers d'ordonnance attendaient à l'entrée du caveau. « Partons! » leur dit l'Empereur. Le soleil venait de se lever.... En dehors des barrières de la ville, l'Empereur fit arrêter sa calèche, et, s'y tenant debout, il promena pendant près d'un quart d'heure ses regards sur la silhouette de sa capitale plongée dans le sommeil et le silence.... Il avait le pressentiment qu'il la voyait pour la dernière fois.

Arrivé dans la matinée à Tsarskoé-Sélo, il ordonna qu'on le laissât seul, et il en parcourut à cheval tous les environs.... Là aussi il voulut dire un dernier adieu à la résidence qui lui était si chère. Quand il remonta dans sa voiture, qui l'attendait au pied de l'escalier du château, son valet de chambre lui demanda l'époque de son retour : « Celui-là seul le sait! » répondit l'Empereur en lui montrant une image de Jésus crucifié.

La veille de son départ, pendant qu'Alexandre écrivait une lettre à l'Impératrice sa mère, un nuage ayant obscurci tout à coup le jour qui l'éclairait, l'Empereur avait demandé deux bougies; mais un instant après le ciel s'était éclairci et le soleil avait reparu dans tout son éclat. Le valet de chambre de Sa Majesté, rentrant alors dans son cabinet, lui avait demandé s'il devait emporter les lumières.

« Pourquoi? lui dit l'Empereur.

— Parce que nous autres Russes nous regardons comme de mauvais augure d'écrire à la lumière quand il fait jour.

— Qu'est-ce qu'on en conclut?...

— Sire!...

— Dis-moi toute la vérité....

— On prétend, Sire, qu'une chambre ainsi éclairée est la chambre d'un mort....

— Dans ce cas, emporte vite ces flambeaux. »

Alexandre, accompagné de son premier médecin, le docteur Wylie, se mit enfin en route avec une suite peu nombreuse, composée d'officiers généraux, sous les ordres du major général Diebitsch. L'Impératrice régnante partit le surlendemain pour rejoindre son auguste époux à Taganrog; Sa Majesté, voyageant à petites journées, en raison de la faiblesse de sa santé, n'arriva dans cette ville que plusieurs jours après son époux, qui alla la recevoir le 5 octobre, et fit avec elle son entrée au milieu des transports de joie de la population de cette cité, qui devait bientôt devenir un théâtre de deuil et de lamentations.

Taganrog, située dans le plus doux climat de la Russie, sur un territoire fertile, à l'entrée de la mer d'Azov, près de l'embouchure du Don et du Wolga, n'était dans

le principe qu'une imposante forteresse élevée pour défendre les provinces méridionales contre les incursions des Turcs et des Tartares; mais la conquête de la Crimée lui avait fait perdre au point de vue militaire l'importance qu'elle avait acquise sous le rapport commercial. Elle était devenue le siége d'un commerce considérable, l'entrepôt de toutes sortes de produits du sol russe. Cette ville, qui naguère ne possédait que de misérables maisons construites en bois avec de la boue, offrait alors au regard des constructions nombreuses et élégantes, une physionomie de prospérité, que l'Empereur se proposait d'augmenter encore en accordant à Taganrog les franchises dont jouissait Odessa.

Dans ces conditions, le séjour de cette ville était agréable à Leurs Majestés, qui chaque jour faisaient dans les environs des promenades à pied et à cheval. Inquiet et sombre toujours, quoique sa santé, sous l'influence d'un climat meilleur, parût réaliser les espérances des médecins, l'Empereur, constamment occupé des soins de son empire, se délassait des affaires sérieuses par de nombreuses excursions sur les côtes de la mer d'Azov et dans les stanitzas des Cosaques du Don; mais son occupation la plus chère était le tracé d'un grand jardin public dont les travaux étaient dirigés par un architecte anglais qu'il avait fait venir de Saint-Pétersbourg. La nuit, il dormait sur un lit de soldat, la tête posée sur un oreiller de cuir.

Oublieux des soins de sa propre conservation, il négligeait, malgré les prières de son médecin, les précautions que les habitants du pays eux-mêmes prenaient contre les fièvres d'automne, qui cette année sévissaient avec une intensité peu ordinaire.

Au retour d'une de ses excursions à New-Tscherkask,

la beauté de la saison paraissant devoir se prolonger au delà du terme accoutumé, Alexandre voulut en profiter pour visiter les établissements de cette fameuse Tauride que la grande Catherine se plaisait à regarder comme une halte militaire devant Byzance.

M. Nariskkine, gouverneur civil de la Tauride, n'avait été prévenu que huit jours avant de l'exécution de ce projet par l'ordre de faire préparer aux stations indiquées les chevaux nécessaires pour neuf voitures de la cour. L'Empereur arriva le 5 novembre, au soleil couchant, à Symphéropol, siége du gouvernement; il se rendit d'abord à l'église, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire dans tous ses voyages. Il ne voulut s'arrêter qu'une nuit dans cette ville; il la quitta le lendemain matin pour continuer ses explorations sur les côtes et pour visiter les villages tartares. Le principal but de son voyage était de voir la terre d'Urjanda, située près d'Aloupka, non loin des terres que le comte Woronzoff possède en cette contrée charmante, l'Eden de l'empire russe, suivant Pallas et le docteur Clarke. L'Empereur avait été si charmé de la beauté de cette position, qu'il avait accepté l'offre transmise au nom du comte Woronzoff par le comte Kouschelew-Besborodko de la cession de cette propriété, en échange d'une autre équivalente sur cette même côte.

Après quelques visites au comte Woronzoff, à la princesse Galitzin à Aloupka, l'Empereur se rendit successivement à Sébastopol, où il fut reçu par le vice-amiral Greig, commandant de la flotte de la mer Noire, à Baktschi-Seray, ancienne capitale des kans de Crimée, où il admit à sa table le muphti et huit murses tartares. De là il se dirigea sur Kloslow.

Dans les derniers jours de son voyage, le temps s'é-

tait mis au froid... L'Empereur, malgré l'âpreté de la température et les avis du docteur Wylie, voulut faire à cheval un long trajet sur les côtes de la mer Putride, si souvent fatale aux Russes Le soir même il fut pris d'une toux obstinée, fatal précurseur d'une fièvre intermittente qui ne tarda pas à se déclarer. Le docteur Wylie désirait que le voyage fût interrompu, mais Alexandre, comme s'il eût compris le danger de sa position, et désireux de voir l'Impératrice avant de mourir, ordonna qu'on lui fît reprendre à l'instant même le chemin de Taganrog. Son humeur sombre avait fait place à une irritabilité nerveuse tout à fait contraire à la douceur habituelle de son caractère.

Les fatigues de la route ne firent qu'augmenter ce malaise moral : pour la première fois de sa vie peut-être il se plaignit du mauvais état des chemins ; ils étaient magnifiques, de la lenteur des chevaux; ils volaient avec une rapidité d'aigle. Son humeur chagrine, constamment en révolte contre les recommandations de son médecin, se manifestait chaque fois que celui-ci lui conseillait de se précautionner contre les vents glacés de la mer. En toutes choses il semblait rechercher avec avidité les dangers qu'on le suppliait de fuir.

Enfin, il arriva le 16 novembre à Taganrog : il s'évanouit en entrant au palais du gouverneur. Se trouvant moins souffrant dans la soirée du même jour, il écrivit, avant de se coucher, à l'Impératrice mère qu'il ne se sentait pas bien, mais qu'il se ménagerait et qu'alors il n'y aurait rien à craindre : se faisait-il illusion sur son état, ou voulait-il donner à sa mère des espérances qu'il ne trouvait plus dans son cœur?

Quoi qu'il en soit, comme il ne croyait avoir besoin que de calme et de repos, il refusa avec autorité les re-

mèdes efficaces qu'on lui prescrivit. Le 24 novembre, la fièvre, qui jusqu'à ce jour n'avait été qu'intermittente, dégénéra en une fièvre bilieuse inflammatoire et continue. L'érisypèle que l'auguste malade avait à la jambe rentra tout à coup; alors Alexandre, comprenant la gravité de sa position, s'écria, à l'approche du terme fatal: « Je mourrai comme ma sœur est morte! »

L'Impératrice, quoique fort malade elle-même, avait oublié ses propres souffrances pour s'occuper de celles de son époux; constamment au chevet de son lit, elle ne le quittait ni le jour ni la nuit.

Le 25 novembre, vers les quatre heures de l'après-midi, Alexandre demanda de l'encre et du papier, puis il écrivit à sa mère une seconde lettre qu'il cacheta lui-même; puis, à la vue de la bougie qui brûlait à ses côtés, il dit à son valet de chambre: « Les lumières qu'un jour tu emportas de mon bureau à Tsarskoé-Sélo pour conjurer un mauvais augure, ne sortent pas de ma mémoire; elles annonçaient le malheur qui me menace, elles brûlaient déjà pour mon agonie; Fedor, tu es un brave et fidèle serviteur, emporte cette bougie, on pourrait la prendre pour un cierge et croire que je suis déjà mort. »

Dans la nuit qui suivit cette conversation, plusieurs habitants de Taganrog aperçurent à deux heures du matin, au-dessus du palais qu'habitait l'Empereur, deux étoiles qui, brillant à une distance assez éloignée l'une de l'autre, se rapprochèrent et se séparèrent ensuite de nouveau. Ce phénomène se répéta trois fois. Alors un de ces astres se transforma en un globe lumineux d'un diamètre considérable, dans lequel le premier disparut tout entier. Bientôt après, le globe s'abattit sur l'horizon et disparut aussitôt ainsi que la première étoile. En

même temps le ciel devint noir comme un drap mortuaire, et se teignit après d'une lueur rougeâtre couleur de sang.

Les spectateurs de ce phénomène l'expliquèrent ainsi : « Ces étoiles représentent l'Empereur et l'Impératrice; ces deux astres, emblèmes de la puissance souveraine sur la terre, sont au déclin de leur éclat; la teinte sombre du ciel annonce que la Russie portera bientôt leur deuil, mais le premier, en mourant, léguera à la Russie de sanglantes funérailles. » Hélas! une vérité fatale ne devait donner que trop tôt raison à l'explication de ces tristes présages.

Le 26, le docteur Wylie, cédant aux prières de l'Impératrice, s'approcha du lit de l'auguste malade, et lui dit : « Sire, puisque vous persistez à refuser les secours de la science humaine, je supplie Votre Majesté d'accepter ceux de la religion.

— Oh! bien volontiers, répondit Alexandre en offrant sa main au docteur, et ceux-là, soit dit sans rancune, me sont plus utiles et me seront plus efficaces que ne l'auraient été tous ceux de votre docte savoir. »

Le confesseur de Sa Majesté fut aussitôt introduit.

« Mon père, lui dit Alexandre avec une admirable présence d'esprit, je connais ma position... La mort en veut à ma couronne. Traitez-moi donc en chrétien et non en empereur. » Alors, le front courbé sur les lèvres de l'auguste malade, le prêtre reçut sa confession, et lui donna en échange l'absolution qui promet la vie éternelle. Au moment où le médecin des âmes allait se retirer, l'Empereur le rappela et lui dit : « Vous avez oublié, mon père, de me donner une pénitence.

— C'est juste, répondit le prêtre. Je vous ordonne donc, au nom de Dieu, notre souverain maître, d'obéir

en tout et pour tout aux prescriptions de votre médecin, car Dieu pourrait considérer comme une intention de suicide la persistance que vous mettez à refuser les remèdes qui pourraient conserver les jours de Votre Majesté. »

Cette idée produisit sur Alexandre une impression si profonde, que rappelant aussitôt son médecin, il lui dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, je me remets entièrement entre vos mains. » Wylie ordonna aussitôt l'application de vingt sangsues à la tête. Le malade en éprouva un soulagement momentané, mais il était trop tard.... La fièvre reprit bientôt un nouveau degré d'intensité, un caractère nerveux qui résistèrent même à l'application des sinapismes répétés avec énergie.

Lorsque la nuit fut venue, l'Empereur dut joindre l'autorité de sa volonté aux instances du docteur Wylie pour décider l'impératrice Élisabeth à prendre un peu de repos. La princesse ne consentit à se retirer que lorsque le docteur lui eut promis de l'appeler à la moindre apparence de danger. Elle se jeta tout habillée sur son lit; le docteur Wylie la remplaça au chevet du malade.

L'Empereur se trouvait dans une agitation extrême. « Oh! si je pouvais dormir, disait-il : je sens que le sommeil me ferait du bien... » Puis il ajoutait : « Je crains que vous ne vous soyez trompé sur la nature de mon mal, mon cher docteur; ce sont mes nerfs qu'il faut guérir, ils sont dans un désordre épouvantable.

— C'est un mal, répliqua Wylie, dont les rois sont plus vigoureusement atteints que les simples particuliers.

— Surtout dans les temps où nous vivons, fit Alexandre. Ah! j'ai bien sujet d'être malade... Que deviendra

la Russie après moi ?... Et les noms de Constantin, de Nicolas, les mots de trahison, de révolte, de bataille et de sang expirèrent sur ses lèvres.

Un instant après, une heure venait de sonner à la pendule ; l'Empereur, sans apparence de fièvre aucune, se dressa tout à coup sur son séant... ses yeux étaient hagards : « O mon ami, s'écria-t-il en fixant sur le docteur un regard dont l'expression terrible pénétra jusqu'au fond de son cœur, quelle action, quelle horrible action ! ils l'ont assassiné traîtreusement pendant la nuit, et pour commettre leur crime ils se sont servis de mon nom, les infâmes ! Malgré moi ils ont mis sur mon front une couronne que je ne voulais point... Ils m'ont donné un cadavre pour marchepied du trône, ils ont jeté sur mes épaules un manteau de sang,... et à la place du sceptre j'ai trouvé un poignard dans mes mains. Oh ! les infâmes, ils ne lui ont pas même permis la prière que les mourants doivent à Dieu. Oh ! n'est-ce pas, docteur, que ce sont de grands misérables !... » Disant ainsi, la voix de celui que le meurtre de Paul avait fait empereur avant le temps devint brève et saccadée, haletante.... « Arrachez-moi ces tableaux, docteur, quittons ces palais qui sentent le crime et suent du sang ! Allons en Suisse, docteur, sur les bords du Léman, Laharpe m'y a fait construire un chalet ; c'est là que j'aurais dû naître, c'est là que je veux mourir... Partons, docteur.... Mais où donc est l'Impératrice ?...

— L'Impératrice repose en ce moment, là, dans cette chambre. Ne parlez pas si haut, Sire, vous pourriez la réveiller.

— Vous avez raison, docteur... Eh bien, nous partirons quand elle sera prête. » L'Empereur se trouvait sous l'impression d'un affreux délire. Sa main, perdue

dans le vide, cherchait à repousser loin de lui une sinistre image, celle de Paul, sans doute.

Le lendemain, le docteur Wylie fit appeler les plus habiles médecins de la Crimée pour les consulter et se concerter avec eux. Ils épuisèrent tout ce que l'art et le talent leur offrirent de ressources, mais ce fut en vain... La douleur de l'Impératrice faisait mal à voir : « O mon Dieu, prenez ma vie, s'écriait-elle, mais conservez les jours d'Alexandre ! »

L'état du malade empirait d'heure en heure. L'Empereur demanda d'une voix ferme la sainte communion ; c'était le 27 ; il reçut le saint viatique avec les sentiments de foi dont toute sa vie il avait fait preuve. Il passa la journée du 28 presque tout entière sans connaissance, sans parole, et dans une somnolence léthargique d'où il ne sortait que pour tomber aussitôt dans des convulsions nerveuses.

Dans la nuit du 29, les médecins eurent une lueur d'espérance qu'ils s'empressèrent de communiquer à l'impératrice Élisabeth. Cette pieuse princesse la transmit aussitôt à l'Impératrice mère par une lettre écrite au chevet du lit qu'elle ne voulait plus quitter. Un peu avant le crépuscule du jour, au moment où la population de Taganrog, réunie dans l'église, entonnait un *Te Deum* pour demander à Dieu la conservation de son souverain, celui-ci s'endormit et ne s'éveilla qu'à neuf heures.

Quelques instants avant son réveil, le soleil s'était levé radieux et promettait un beau jour d'automne. Alexandre fit ouvrir les stores, et à la vue des rayons qui se répandirent aussitôt dans sa chambre, il s'écria avec un air de satisfaction : « Oh ! que le soleil est bon à voir !... » Puis, se tournant vers l'Impératrice, il lui prit la main, et la pressant sur ses lèvres : « Combien vous devez être fatiguée ! »

lui dit-il. Un instant après il retomba dans un affaissement effrayant. Le même soir plusieurs symptômes survenus dans son état entretinrent les germes d'espérance qu'on avait conçus dans la matinée sur sa guérison. Un vésicatoire, appliqué à propos, avait dégagé l'estomac, la respiration était plus libre, la prostration des forces moins accablante, un mieux sensible se déclarait dans la marche de la maladie. Vain espoir! le rayon qui brillait dans les yeux du malade était le dernier éclat de la lampe qui va s'éteindre.

Le 30, les médecins déclarèrent qu'un miracle seul pouvait conserver les jours de Sa Majesté... Toute la journée, l'Impératrice, à genoux auprès du lit, le demanda à Dieu ; mais le miracle ne devait point se faire... Dans la soirée, Alexandre éprouva une faiblesse telle qu'il ne put recevoir les remèdes qu'on lui administrait.

Le 1er décembre, à dix heures vingt minutes du matin, l'Empereur sortant du sommeil léthargique dans lequel il était plongé depuis la veille, ouvrit les yeux et promena lentement son regard sur les personnes qui l'entouraient; c'étaient sur le premier plan l'Impératrice, puis, un peu en arrière, le major général Diebitsch, le docteur sir James Wylie et le prince Wolkonsky. Alexandre ne pouvait plus parler, mais il possédait encore toute sa connaissance ; il sourit à son auguste compagne, lui prit la main, et la portant à ses lèvres, il la serra sur son cœur pour lui dire que la mort seule pouvait mettre fin en ce monde à la tendresse qu'il lui avait vouée pendant sa vie. Un silence religieux et solennel régnait dans cette chambre, où le maître de soixante millions d'hommes allait mourir. Élisabeth, courbée sur le front de son époux, cherchait à retenir le reste d'une vie qui s'éteignait. Il était dix heures cin-

quante minutes ; tout à coup, elle jeta un cri terrible de désespoir et tomba à genoux ; elle venait de sentir passer sur ses lèvres le dernier soupir de son époux. Alexandre était mort!...

Après avoir prié pendant quelques minutes pour le repos de l'âme de celui que ses oraisons n'avaient pu conserver à la vie, elle se releva, calme et majestueuse dans sa douleur ; elle ferma les yeux de l'Empereur qui étaient restés ouverts, lui serra la tête avec un mouchoir, pour empêcher les mâchoires de s'écarter ; elle lui lava les mains et le visage, humides par la sueur de l'agonie ; puis, ces pieux devoirs remplis, ne désirant plus rien en ce monde, elle s'abandonna à toute l'effusion de sa douleur, en se jetant sur le corps inanimé de son époux.

Lorsqu'elle eut satisfait ainsi aux droits de la nature, se rappelant qu'elle avait encore des devoirs, elle écrivit à l'Impératrice mère cette lettre admirable de sentiments :

« Notre ange est au ciel! et moi je végète encore sur la terre. Qui aurait pensé que moi, pauvre femme faible et malade, je devais lui survivre!

» Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleurs. Notre cher défunt a repris son air de douceur et de bienveillance ; il me sourit, et son sourire me prouve qu'il est heureux et qu'il voit au sein de Dieu des choses plus belles qu'ici-bas...

» Ma seule consolation, dans cette perte irréparable, est que je ne lui survivrai pas ; j'ai l'espérance intime que je me réunirai bientôt à lui... Adieu, ma chère maman, priez pour lui, priez pour moi. »

Ainsi venait de mourir, à l'âge de 48 ans, après en

avoir régné 24, un prince qui de sa vie avait fait deux parts : la première, pour méditer le bonheur de ses peuples ; la seconde, pour l'accomplir. L'empereur Alexandre possédait toutes les qualités de la puissance souveraine ; un esprit juste, une âme élevée, une volonté énergique, un cœur pénétré de ses droits et de ses devoirs, le sentiment du juste et de l'injuste, tout ce qui rehausse enfin une grande fortune ; une taille imposante et une beauté majestueuse. Napoléon l'appelait le plus beau et le plus fin des Grecs. L'esprit de parti a contesté les services qu'il a rendus à l'Europe ; mais la Russie l'a mis avec raison au rang de ses plus grands souverains. A cet empire déjà si vaste il a incorporé, soit par des victoires, soit par des traités, le grand-duché de Finlande, la Bessarabie, les provinces de Perse jusqu'à l'Araxe et au Kur, la province de Bialijstock et le royaume de Pologne. Il a fait plus encore : par des institutions sagement combinées, il a préparé les éléments de la civilisation de son peuple, l'abolition du servage et le bonheur d'une nation dont il a augmenté la puissance et la renommée militaire. Aussi sa mort provoqua-t-elle partout d'immenses et d'unanimes regrets. L'Europe elle-même s'associa au deuil de la Russie.

Pendant que ces événements se passaient à Taganrog, le grand-duc Constantin, à Varsovie, devint tout à coup sombre et soucieux ; les dispositions de son esprit fatalement préoccupé n'échappèrent à personne. Retiré du matin au soir dans son cabinet, d'où il ne sortait qu'aux heures des repas, il fuyait jusqu'aux douces joies de la famille. Le grand-duc Michel, qui dans ce moment se trouvait à Varsovie, ne pouvait se rendre compte d'un si étrange changement ; lorsqu'un matin, en feuilletant les ordres du jour du commandant de la place, il remar-

qua que depuis plusieurs jours un nombreux échange de courriers se faisait entre Varsovie et Taganrog. Il en fut d'autant plus frappé, que des bruits vagues de conspiration avaient pénétré jusque dans l'intérieur du palais.

« D'où vient ce mouvement inusité de courriers? demanda-t-il à son frère.

— Cela ne te regarde pas, » lui répondit brusquement Constantin.

Et d'une voix basse, dont l'expression radoucie cherchait à réparer l'âpreté de cette réponse, il ajouta : « Tu ne le sauras que trop tôt peut-être... »

Le lendemain, dans le milieu du jour, un seul courrier arriva de Taganrog à Varsovie ; le vice-roi l'attendait avec une impatience telle qu'il lui arracha les dépêches des mains et courut s'enfermer dans son cabinet pour en prendre connaissance. Une heure après, il entra dans l'appartement de la princesse de Lowicz et lui dit : « Je désire dîner seul aujourd'hui, vous le direz au grand-duc Michel. »

La princesse s'inclina en signe d'assentiment; elle savait que pour arriver au cœur de son mari il ne fallait point l'aborder de front, mais le chercher par ces lignes de circonvolution dont le génie de toute femme aimée possède si bien le secret.

« Vous souffrez? mon ami, lui dit-elle ; votre front est pâle.

— Oui, je souffre, répliqua le grand-duc ; je souffre là; et il montra la place où, sous une écorce de bronze, battait un cœur d'or.

— Vos yeux sont humides, mon ami ; on dirait que vous avez pleuré.

— Vous savez bien, madame, que je ne pleure

jamais! » Disant ainsi, il détourna la tête pour cacher les larmes qu'il s'efforçait de retenir sous ses paupières.

La princesse alors lui prit la main et dit :

« Qu'avez-vous, mon ami, je veux le savoir...

— Vous voulez! s'écria le Césarowitsch avec un ton de colère; mais, le réprimant aussitôt, il ajouta : C'est juste, vous en avez le droit, puisque je vous aime. — Adieu, madame; ce que j'ai, vous le saurez ce soir. » Et sans attendre une nouvelle réponse, il s'enfuit dans son cabinet.

« Que Dieu protége la Russie, s'écria la noble femme, un grand malheur plane sur elle! » Et par intuition, sa pensée s'arrêta sur les rumeurs de conspiration qui depuis quelque temps résonnaient à son oreille. Suivant les désirs de son époux, elle dîna seule avec le grand-duc Michel. Le repas fut triste et silencieux, sombre comme le prologue d'un drame.

Le grand-duc Michel venait de rentrer dans son appartement, qu'il parcourait à grands pas comme pour chasser dans le mouvement les pensées sinistres qui arrivaient à son âme, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et le grand-duc Constantin parut devant lui, pâle et dans l'attitude d'un profond désespoir. Le Césarowitsch croisa les bras sur sa poitrine et dit :

« Frère, as-tu du cœur?

— Je suis un Romanoff, répondit Michel.

— Frère, as-tu de la religion?

— Je suis chrétien....

— As-tu du courage, enfin?

— Je suis Russe! » Et, instinctivement, à l'appui de ces paroles, il porta la main à la garde de son épée comme pour la prendre à témoin d'une vertu dont bientôt, à Saint-Pétersbourg, il devait donner des preuves.

« C'est bien, frère, » ajouta Constantin. Et un torrent de larmes se fit jour à travers le masque de plomb qui cachait une nature d'élite.

« Mon Dieu! s'écria Michel éloignant pour la première fois de son esprit la pensée d'une conspiration... un malheur aurait-il frappé notre mère chérie?

— Non, grâce à Dieu! répliqua Constantin d'une voix brève et brisée.

— De quoi s'agit-il donc alors?

— Du malheur irréparable qui vient de frapper la Russie. » Disant ainsi, Constantin étendit la main vers une image du Sauveur, et il ajouta :

« A cette heure, soixante millions d'hommes sont devenus orphelins.... A genoux, frère, et prie Dieu qu'il te console de l'affreuse nouvelle que je vais t'apprendre; l'empereur Alexandre est mort.... l'empereur est.... » Il ne put achever, il tomba sans connaissance dans les bras de son frère. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant que cette scène dramatique se passait au palais du vice-roi, la nouvelle de la mort de l'Empereur, d'après les ordres que le Césarowitsch avait donnés une heure auparavant, se répandit dans la ville avec la rapidité de l'éclair.

Lorsque Constantin eut repris ses sens dans les bras de son frère, qui l'avait déposé sur un canapé, il fit appeler sa femme, et s'agenouillant avec elle devant un crucifix, il lui dit : « Prions pour l'empereur Alexandre. à qui Dieu vient de donner, en échange de la sienne, une couronne immortelle en son saint paradis. » Un instant après il envoya chercher les principaux officiers et fonctionnaires de sa cour.... Alors, baisant la main de sa femme, qui fondait en larmes, il lui dit : « Ne

pleurez pas sur lui, car il est au ciel, pleurez sur nous qui venons de perdre notre bienfaiteur. » Puis, s'adressant au grand-duc Michel, il ajouta d'une voix qui ne trahissait nulle hésitation : « L'heure est venue où je dois accomplir mes grands desseins, et terminer mon rôle d'héritier à la couronne. Ce que j'ai dit secrètement à notre défunt empereur, je vais le dire hautement à tous ceux qui voudront l'entendre : Le grand-duc Nicolas est aujourd'hui l'autocrate de toutes les Russies ; vive l'Empereur !

— Vive l'empereur Nicolas ! » répétèrent le grand-duc et la princesse de Lowicz.

Novosilzoff, président du conseil de l'empire, se trouvant accidentellement à Varsovie, fut le premier fonctionnaire qui se rendit à l'appel du vice-roi.

« Quels sont les ordres de Votre Majesté Impériale? lui demanda-t-il en s'inclinant profondément devant lui.

— Monsieur, répondit Constantin en fronçant le sourcil, sachez, une fois pour toutes, que je vous défends de me donner un titre qui ne m'appartient pas! » Et il lui raconta en peu de mots son abdication, les motifs qui la lui avaient inspirée, et toutes les dispositions que du vivant de l'empereur défunt il avait prises pour assurer, en faveur de son frère Nicolas, l'ordre de succession au trône. Pendant ce court dialogue le président Novosilzoff, soit par oubli, soit par le sentiment d'un désir ou d'une conviction arrêtée, donna une seconde fois au Césarowitsch le titre de Majesté.

« Ah çà! monsieur, plaisantez-vous? s'écria le vice-roi en frappant du pied, et sa figure prit une expression de colère. L'empereur de toutes les Russies, ajouta-t-il, ce n'est pas moi, je vous l'ai déjà dit, c'est le grand-duc Nicolas. » Sur ces entrefaites, les personnages offi-

ciels qu'il avait fait appeler se présentèrent devant lui. Constantin leur répéta ce qu'il venait de signifier à Novosilzoff, et après leur avoir fait prêter serment, il le prêta lui-même en ces termes sur la croix et les saints Évangiles :

« Je soussigné le Césarowitsch grand-duc Constantin, promets et jure à Dieu tout-puissant, sur son saint Évangile, que je serai soumis en tout, et que je servirai fidèlement Sa Majesté Impériale, mon vrai et naturel empereur, Nicolas Paulowitsch, autocrate de toutes les Russies, et le successeur sur le trône de Sa Majesté Alexandre Nicolajéwitsch, sans ménager ma vie et jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

» Je promets de conserver et de défendre de tout mon pouvoir les droits et priviléges qui appartiennent ou qui appartiendront à l'avenir à la puissance et souveraineté de Sa Majesté; de faire en toute occasion ce qui pourra être utile au service fidèle de Sa Majesté et de l'empire; non-seulement de découvrir ce qui pourrait lui être nuisible aussitôt que j'en aurai connaissance, mais aussi de l'empêcher et de le détourner de Sa Majesté; de garder fidèlement les secrets qui me seront confiés; de remplir convenablement et consciencieusement les emplois dont je serai revêtu d'après les instructions, règlements et ordres généraux et particuliers établis, ou qui me seront communiqués à l'avenir par mes supérieurs; de ne rien faire contre mon serment et mon devoir, soit par intérêt personnel ou autre, soit par amitié ou inimitié, mais de me conduire et d'agir comme il convient à un fidèle sujet de Sa Majesté, et de manière à pouvoir en répondre en tout temps devant Dieu et son tribunal.

» Ainsi que Dieu me soit en aide! et pour consacrer

mon serment je baise les paroles et la croix de mon Sauveur. »

Cette formalité remplie, le vice-roi rentra dans son cabinet et rédigea coup sur coup une proclamation aux habitants de Varsovie pour leur annoncer les événements qui venaient de se passer, et deux lettres, l'une à l'Impératrice mère, l'autre au grand-duc Nicolas. Ces deux documents sont trop importants pour ne pas être reproduits en entier. La première lettre était ainsi conçue :

« Très-gracieuse souveraine et très-chère mère,

» C'est avec la plus profonde douleur que j'ai reçu hier soir, à sept heures, du baron Diebitsch, chef de l'état-major de Sa Majesté Impériale, et de l'aide de camp général prince Wolkonsky, l'information et l'acte ci-joints en originaux du décès de notre souverain adoré, de mon bienfaiteur, l'empereur Alexandre.

» Partageant avec Votre Majesté Impériale la douleur qui nous accable, je prie le Très-Haut que dans sa toute-puissante miséricorde il daigne soutenir nos forces et nous prêter celle de supporter le coup dont il nous a frappés. La position dans laquelle me place ce malheur m'impose le devoir d'épancher dans le sein de Votre Majesté Impériale, avec une entière franchise, mes sentiments sur cet événement important.

» Votre Majesté Impériale n'ignore pas que ne suivant que ma propre impulsion, j'avais sollicité de l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, l'autorisation de renoncer au droit de succession au trône, et que je reçus en conséquence un rescrit impérial autographe daté du 2 février 1822, et dont je joins ici une copie, par lequel l'Empereur témoignait son assentiment suprême à cette demande, ajoutant que Votre Majesté Impériale y

avait également adhéré, ce qu'elle a daigné elle-même me confirmer de vive voix. L'Empereur ordonna en outre que le rescrit suprême ci-dessus mentionné restât déposé entre mes mains, sous le sceau du secret, jusqu'à la mort de Sa Majesté.

» Habitué dès mon enfance à accomplir religieusement les volontés tant de feu mon père que celles du défunt empereur, ainsi que celles de Votre Majesté Impériale, et me renfermant maintenant encore dans l'esprit de ce principe, je considère comme une obligation de concéder mon droit à la succession, conformément aux dispositions de l'acte de l'empire sur l'ordre de succession dans la famille impériale, à Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas et à tous ses héritiers.

» C'est avec la même franchise que je me fais un devoir de déclarer que n'élevant pas plus haut mes désirs, je m'estimerais très-heureux, si, après plus de trente années de service consacrées aux empereurs mon père et mon frère, de glorieuse mémoire, il m'est seulement permis de les conserver à Sa Majesté l'empereur Nicolas avec cette même et profonde vénération, avec cette même ardeur de zèle et de dévouement sans bornes qui m'ont animé dans toutes les occasions et qui m'animeront jusqu'à la fin de mes jours.

» Après avoir ainsi exprimé mes sentiments aussi vrais qu'inébranlables, je mets aux pieds de Votre Majesté Impériale, en la priant très-humblement de l'honorer d'un bienveillant accueil, la présente lettre, et de m'accorder la grâce d'en faire notifier le contenu à qui il appartient pour être mis à exécution, ce qui réalisera dans toute sa force et dans toute son étendue la volonté de Sa Majesté l'Empereur mon défunt souverain et bienfaiteur, ainsi que l'assentiment de Votre Majesté Impériale. Je prends

la liberté de lui soumettre ci-joint la copie de la lettre que j'adresse simultanément avec la présente à Sa Majesté l'empereur Nicolas.

» Je suis avec la plus profonde vénération, très-gracieuse souveraine et très-chère mère, de Votre Majesté Impériale le plus humble et le plus soumis fils,

» *Signé* CONSTANTIN.

« Varsovie, le 26 novembre 1825. »

La seconde lettre était conçue en ces termes :

» TRÈS-CHER FRÈRE,

» C'est avec une inexprimable affliction de cœur que j'ai reçu hier, à sept heures du soir, la douloureuse nouvelle du décès de notre adoré souverain, de mon bienfaiteur, l'empereur Alexandre.

» En me hâtant de vous témoigner les sentiments dont me pénètre le cruel malheur qui nous a frappés, je me fais un devoir de vous informer qu'avec la présente j'ai adressé à Sa Majesté l'Impératrice, notre mère bien-aimée, une lettre qui lui annonce qu'en vertu d'un rescrit autographe que j'ai reçu de feu l'Empereur, le 2 février 1822, en réponse à la lettre que je lui avais écrite pour renoncer à la succession au trône impérial, lettre qui avait été présentée à notre mère et honorée de sa part d'un assentiment qu'elle a daigné me confirmer elle-même, ma résolution irrévocable est de vous céder mes droits à la succession au trône de toutes les Russies.

» Je prie en même temps notre mère bien-aimée de faire connaître à qui il appartient mon inébranlable volonté à cet égard, afin qu'elle soit dûment mise à exécution.

» Après cette déclaration, je regarde comme un devoir

sacré de prier très-humblement Votre Majesté Impériale qu'elle daigne accepter de moi, tout le premier, mon serment de sujétion et de fidélité, et me permettre de lui exposer que n'élevant mes vœux vers aucune nouvelle dignité ni aucun titre nouveau, je désire conserver seulement celui de Césarowitsch dont j'ai été honoré pour mes services par feu notre père.

» Mon unique bonheur sera toujours que Votre Majesté Impériale daigne agréer les sentiments de ma plus profonde vénération et de mon dévouement sans bornes, dévouement dont j'offre pour gage plus de trente années d'un service fidèle et du zèle le plus pur qui m'a animé envers Leurs Majestés les empereurs mon père et mon frère, de glorieuse mémoire. C'est avec ces mêmes sentiments que je ne cesserai, jusqu'à la fin de mes jours, de servir Votre Majesté Impériale et ses descendants dans mes fonctions et ma place actuelles.

» Je suis, avec la plus profonde vénération, Sire, de Votre Majesté Impériale le plus fidèle sujet,

» *Signé* CONSTANTIN.

» Varsovie, le 26 novembre 1825. »

Enfermé dans son cabinet, le Césarowitsch travailla jusqu'à cinq heures du matin. Alors il fit appeler le grand-duc Michel, et lui remettant les deux plis cachetés, il lui intima l'ordre de les porter sur-le-champ à l'Empereur et à l'Impératrice mère. Michel partit le jour même, 25 novembre, pour Saint-Pétersbourg.

Pendant que ces choses avaient lieu à Varsovie, que se passait-il dans la capitale de la Russie? Dans la soirée du 25 novembre, le grand-duc jouait avec ses enfants sous les yeux de leur mère, en son palais du pont d'Anitschkoff, lorsque vers les six heures on lui annonça la visite du

gouverneur général de Saint-Pétersbourg, le comte Miloradowitsch, célèbre général d'avant-garde que le prince Murat avait plus d'une fois admiré pendant la campagne de 1812, et avec lequel il était lié d'amitié.

« Que peut-il me vouloir à cette heure? » s'écria Nicolas; et, courant à sa rencontre, il le trouva fondant en larmes et marchant à pas précipités dans la pièce qui précédait le salon.

« Qu'avez-vous donc, mon général? » lui demanda le grand-duc inquiet à la vue de sa physionomie bouleversée.

Le comte ne prononça que ces mots : « Nous venons de recevoir une affreuse nouvelle. » Nicolas le prenant par le bras le conduisit aussitôt dans son cabinet, et ce fut là qu'éclatant en sanglots, le général lui communiqua une lettre qui lui avait été adressée de Taganrog par le prince Wolkonsky et par le chef d'état-major de l'Empereur, le général Diebitsch....

« Comme vous le voyez, monseigneur, ajouta-t-il, l'Empereur se meurt; il n'y a plus qu'un faible espoir. » Le grand-duc Nicolas désespéré, mais faisant violence à sa douleur, vola chez sa mère l'impératrice Marie pour la préparer au coup terrible qui la menaçait. Il rencontra en chemin une estafette qui venait le chercher de la part de cette auguste princesse, prévenue déjà de la fatale nouvelle....

Il la trouva dans un désespoir tel, qu'il ne put se décider à la quitter. Il passa toute la nuit près d'elle dans sa chambre, n'ayant pour consolation que son espérance en Dieu, et pour témoin que son aide de camp, le comte Waldemar d'Adlerberg... Durant cette longue nuit d'angoisses, nuit pleine de larmes et de sanglots, l'impératrice Marie courbée sur son prie-Dieu, ressemblait à

l'ange de la mort penché sur un sépulcre.... Le grand-duc Nicolas resta longtemps agenouillé près d'elle devant le général d'Adlerberg, qui debout, les bras croisés sur sa poitrine, admirait en silence cette scène de sombre désespoir et de muette résignation.

A quatre heures, le grand-duc dit à son aide de camp : « Si, comme nous devons nous y attendre, nous recevons demain la fatale nouvelle que tout est fini en ce monde pour l'empereur Alexandre, il n'y aura pas un instant à perdre; nous devrons aussitôt prêter et faire prêter serment au grand-duc Constantin comme à notre seul et légitime souverain. »

Cependant, contre ses prévisions, un courrier venant de Taganrog apporta à sept heures du matin la dépêche suivante, expédiée par l'impératrice Élisabeth elle-même : « Il y a du mieux, mais l'Empereur est toujours très-faible.... »

Si vagues que fussent les espérances que l'on pouvait baser sur une pareille dépêche, l'Impératrice et le grand-duc Nicolas, les rapportant à Celui-là seul qui pouvait les réaliser, donnèrent des ordres pour qu'un *Te Deum* fût immédiatement chanté dans la chapelle du palais d'hiver. La cour tout entière y assista.

Vers la fin de ce cantique, lorsque les voix des chanteurs s'élevaient avec des flots d'encens dans une sainte et suave harmonie vers le ciel, le grand-duc Nicolas fut prévenu qu'un courrier arrivé à l'instant même de la Crimée, venait de remettre ses dépêches au gouverneur général qui l'attendait dans la sacristie. Il s'y rendit aussitôt.

Le comte Miloradowitsch, ne lui donnant pas le temps de le questionner, fit le signe de la croix et lui dit : « C'est fini, monseigneur, c'est fini, le calice est bu jus-

qu'à la lie. » Puis lui présentant une lettre cachetée de noir, il ajouta : « Courage, monseigneur, courage, c'est à vous qu'il appartient d'en donner l'exemple.... La force dans l'adversité est la vertu des grandes âmes. »

Nicolas sentant ses forces défaillir, mais se trouvant dans l'implacable nécessité d'annoncer la fatale nouvelle à sa mère, fit appeler le docteur Ruhl, son médecin, qui se trouvait dans l'église, afin qu'il l'assistât dans cette rude épreuve. Alors, accompagné du docteur et du comte Miloradowitsch, il rentra dans la chapelle et tomba à genoux près de l'Impératrice en jetant sur elle un regard suprême.... L'Impératrice comprit tout ; mais en proie à une indicible douleur, elle ne proféra aucune parole et ne laissa échapper aucune larme. Les grandes douleurs sont muettes.

Effrayé par le silencieux désespoir de sa mère, Nicolas traversa rapidement le chœur, et montant les marches de l'autel, où dans ce moment officiait le Père Krinitzki, confesseur de l'Impératrice et aumônier du palais, il lui remit la sinistre missive, et le chargea d'apprendre à sa pénitente la nouvelle qu'elle contenait.

Au même instant, et sur un signe du Père Krinitzki, toutes les voix se turent; alors détachant de l'autel le crucifix qui le décorait et sur lequel il jeta un voile noir, symbole des douleurs terrestres que la religion seule peut consoler, il s'avança lentement, au milieu d'un silence de mort, vers l'impératrice Marie, et déposa sur ses lèvres glacées le crucifix voilé

« Que la volonté de Dieu soit faite! » s'écria l'Impératrice, et un torrent de larmes se fit jour à travers son désespoir.... A la vue du Christ, la mère d'un empereur mort avait compris la résignation de la mère d'un Dieu crucifié.

Ces pénibles devoirs remplis envers sa mère, le grand-duc Nicolas se rappelant ceux qu'il devait à la Russie, confia l'Impératrice aux soins de sa femme, et, se dirigeant vers le corps de garde du palais, il annonça la mort d'Alexandre aux deux compagnies du régiment de Préobragenski, ainsi qu'aux chevaliers-gardes qui s'y trouvaient de service, et leur fit prêter serment de fidélité au grand-duc Constantin, devenu, par la mort d'Alexandre, l'empereur légitime de toutes les Russies.

Aussitôt après, le conseil de l'empire, les hauts fonctionnaires de la couronne et les ministres se réunirent au palais, où le grand-duc Nicolas prêta serment à Sa Majesté l'empereur Constantin, et reçut en son nom celui des membres présents.

Quand il rentra au palais, il trouva l'Impératrice mère agenouillée devant une image de la sainte Vierge, et attendit qu'elle se fût relevée pour lui annoncer le grand acte qui venait de s'accomplir. En apprenant que le grand-duc Constantin venait d'être proclamé empereur, cette femme énergique, maîtrisant son désespoir, lui dit :

« Qu'avez-vous fait, au nom de Dieu, mon fils, qu'avez-vous fait ?

— Le devoir d'un bon et fidèle sujet, répondit Nicolas.

— Mais vous ne saviez donc pas que, par un acte irrévocable, vous êtes seul héritier présomptif de la couronne ?

— Je ne sais si cet acte existe et la Russie l'ignore ; mais nous savons tous que mon frère le grand-duc Constantin est à cette heure notre maître et notre souverain légitime. En lui prêtant le serment de fidélité que nous lui devons comme empereur, nous avons rempli notre devoir.... Arrive que pourra. »

Sur ces entrefaites survint le chancelier de l'empire, prince Galitzin, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était initié au contenu du testament d'Alexandre. Il confirma pleinement les paroles de l'Impératrice, et s'inclina devant Nicolas comme devant le représentant légitime de la puissance impériale; mais le grand-duc ne voulant rien entendre, resta inébranlable dans ses résolutions.

Cependant le peuple, qui pense et raisonne, le peuple, qui ignorait la renonciation formelle du grand-duc Constantin à l'empire, et que cette renonciation, soumise à l'Impératrice mère, avait été solennellement acceptée par l'empereur Alexandre, attendait avec impatience le manifeste qui devait officiellement mettre fin à la vacance du trône; il fallait à tout prix s'arrêter à un parti. A cet effet, le conseil de l'empire se réunit en séance extraordinaire, à deux heures, sous la présidence du prince Galitzin, qui, les larmes aux yeux, raconta à ses collègues le serment prêté, malgré ses instances, par le grand-duc Nicolas au Césarowitsch le grand-duc Constantin. Il ajouta qu'il connaissait le contenu du testament de feu l'empereur Alexandre, et que d'après son contenu et les annexes qui y étaient joints, le véritable empereur de toutes les Russies était légitimement le grand-duc Nicolas.

« Comment connaissez-vous le testament de feu l'Empereur? demanda une voix.

— Parce que je l'ai copié moi-même.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas déclaré plus tôt?

— Parce que j'étais engagé par une parole d'honneur. »

Le ministre de la justice, le comte Dmitri Lobanoff Rostowski, prenant alors la parole en sa qualité de membre du conseil de l'empire, répliqua au président

que les morts couronnés n'avaient plus de volonté, et que lui-même, ministre de l'empire, il s'opposait de toutes ses forces à ce que l'on prêtât serment à un prince qui n'avait aucun droit au trône, lorsque l'héritier légal et naturel ne s'était pas encore prononcé. Avant toutes choses, l'on devait attendre la volonté du grand-duc Constantin, qu'en son âme et conscience il considérait comme le seul véritable successeur de l'empereur défunt. A son tour le prince Galitzin répliqua que les volontés des *morts couronnés* devaient avoir force de loi, lorsque ces volontés étaient sanctionnées par celles de l'héritier direct à la couronne. Enfin après de longs débats, l'assemblée finit par décider le ministre opposant à ouvrir le testament, dont la lecture fut faite à haute voix au milieu d'un profond silence.

Après la lecture de ces documents, la question de la succession au trône n'était plus douteuse; aussi les membres du conseil de l'empire, se ralliant aux volontés de l'empereur défunt, s'apprêtèrent-ils à les sanctionner par un protocole, lorsque le comte Miloradowitsch, paraissant tout à coup au sein de l'assemblée, annonça que le grand-duc Nicolas, quoique connaissant le contenu du testament d'Alexandre, persistait dans sa résolution à reconnaître son frère le grand-duc Constantin comme autocrate de toutes les Russies. Cette déclaration imprévue souleva une tempête au sein de l'assemblée.

Ce moment est l'une des phases les plus critiques de l'histoire de la Russie; cette lutte inouïe entre deux frères dans la force de l'âge et de l'ambition pour céder l'un à l'autre la plus considérable, sinon la plus belle couronne du monde, est un des actes les plus émouvants, les plus dramatiques de l'histoire des nations. Mais ce moment et cette lutte étaient une lacune momentanée

où une mort et un avénement de souverain ouvraient une brèche aux idées révolutionnaires qui jusqu'à ce temps avaient germé à l'état d'espérances : le jour semblait venu où la main, obéissant à l'impulsion du cœur, devait mettre en action les rêves d'une théorie coupable et insensée. Ainsi que le dit plus tard, dans son interrogatoire, un des principaux conspirateurs, Alexandre Batenkoff : « Si le conseil de l'empire eût été composé *d'hommes d'esprit au lieu de l'être d'ânes*, ils auraient compris que cette lutte de désintéressement entre les deux grands-ducs fournissait une excellente occasion de prêter, de suite et sans contestation, serment à Constantin. » Nous verrons bientôt comment la conspiration, composée d'ambitieux et de dupes, sut tirer partie de cette situation étrange.

En attendant, les membres du conseil de l'empire, ne sachant d'abord à quelle détermination s'arrêter, se décidèrent enfin, sur la proposition du gouverneur général comte Miloradowitsch, à envoyer un message au grand-duc Nicolas pour l'inviter à venir lui-même rendre compte au sein de l'assemblée de ses intentions ultérieures. Ce prince se rendit aussitôt à cet appel, et, fidèle aux intentions qu'il avait émises, il déclara carrément qu'il persistait dans ses intentions de refuser la couronne, qui, de plein droit, revenait au front du grand-duc Constantin.

La situation ainsi dégagée de toute espèce d'équivoque, les membres du conseil de l'empire n'hésitèrent plus, sur les instances de Nicolas lui-même, à prêter au grand-duc Constantin un serment qu'ils répétèrent immédiatement après devant l'Impératrice mère au palais d'hiver. Le sénat dirigeant publia aussitôt un manifeste de la teneur suivante :

« Dans l'assemblée générale des départements de Saint-Pétersbourg, du sénat dirigeant, le prince Dmitri Iwanowitsch Lobanow Rostowski, ministre de la justice et général d'infanterie, a communiqué la douloureuse nouvelle que Sa Majesté l'empereur Alexandre a, d'après la volonté du Tout-Puissant, terminé sa carrière mortelle le 1er-13 décembre à Taganrog, à la suite d'une maladie aiguë. Le sénat dirigeant, après avoir prêté en assemblée générale serment de fidélité à l'héritier légitime du trône, Sa Majesté Impériale, notre souverain, l'empereur Constantin, a ordonné : 1° de faire connaître partout cet événement par des oukases imprimés; 2° d'envoyer à toutes les autorités civiles et militaires la formule du serment qu'elles ont à prêter comme fidèles sujets de Sa Majesté Impériale, et de leur faire prescrire par des oukases qu'aussitôt après ces communications elles aient à faire prêter serment à tous les fidèles sujets mâles de l'Empereur, quels que soient leur rang et leur état, à l'exception des paysans de la couronne et des domaines seigneuriaux, ainsi que des serfs, et à envoyer au sénat les procès-verbaux de cette prestation de serment revêtus des signatures des individus qui l'auront prêté.

» Mais afin que de son côté le synode dirigeant puisse en conséquence prendre aussi les dispositions qui dépendent de lui, il lui sera fait les communications nécessaires à cet égard, et envoyé un nombre suffisant d'exemplaires de la formule du serment, avec une annonce qui sera également envoyée avec des exemplaires pareils au département de Moscou et à l'assemblée générale du sénat dirigeant de cette ville.

» 3° Les oukases, à cette fin, seront expédiés avec les formules par des courriers exprès du sénat.

4° Il sera fait à S. M. l'Empereur un rapport sur cette résolution du sénat dirigeant. »

En conséquence, trois courriers partirent le même jour pour Varsovie, avec ordre de remettre, aussitôt leur arrivée en cette ville, leurs dépêches portant cette inscription : *A Sa Majesté Constantin Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies.* L'un d'eux était porteur d'une lettre du grand-duc Nicolas, le second portait la copie du protocole de la séance du conseil de l'empire ; enfin, au troisième était confié le procès-verbal de la prestation du serment. Ces courriers furent suivis par une vingtaine d'autres expédiés sur tous les points de l'empire, afin d'y faire prêter serment à l'empereur proclamé.

Les incertitudes et le malentendu que nous venons de signaler à Saint-Pétersbourg tenaient en échec au sénat de Moscou l'ordre de la succession au trône ; enfin, de même que dans la première de ces villes, le sénat de Moscou, se ralliant à la majorité de ses membres, avait reconnu pour empereur le Césarowitsch grand-duc Constantin. Nicolas, qui, avec un désintéressement digne des temps antiques, refusait une couronne que l'abdication de son frère et les volontés suprêmes de feu l'empereur posaient sur son front, se trouvait dans une position qui devenait à chaque instant de plus en plus fausse.

D'un côté, la réponse définitive du vice-roi de Pologne n'arrivant point, entourait de périls la vacance du trône, qui menaçait de se prolonger indéfiniment ; d'un autre côté, les affaires, entravées par l'incertitude qui régnait dans tous les esprits, demeuraient sans ressorts, exposées aux éventualités d'un avenir hérissé de difficultés. Que faire en cette occurrence ? telle était la question que s'adressait à chaque instant le grand-duc Nicolas. Devait-il, de sa propre autorité, remplir les fonctions de

vice-roi ou rester sur l'expectative ?... Le rôle passif qu'il jouait *lui torturait le cœur,* suivant son expression. Dans le doute, il se contenta d'ouvrir les paquets expédiés par la chancellerie du grand-duc Constantin. Là se borna toute la sphère de son action.

En ce moment solennel, la capitale, veuve de son souverain, semblait calme à la surface : elle se recueillait; mais, malheureusement, elle renfermait dans son sein non-seulement les germes d'une révolution imminente, mais une révolution elle-même. Plus de deux cents conjurés, liés par un serment terrible, et prêts à tout pour arriver à la réalisation de leurs desseins, travaillaient dans l'ombre avec cette activité d'énergie et cet ensemble d'efforts communs que les agents du mal apportent toujours dans les méditations de leurs œuvres.

Le rideau s'était levé sur le prologue du drame du 26 décembre, et les personnages mystérieux chargés des principaux rôles se préparaient à entrer en scène.

L'un d'eux, le prince Constantin Obolinsky, aide de camp du général commandant en chef, pénétrait à toute heure, à la faveur de ses attributions, et sous le prétexte de son service, au palais, où il prêtait un regard attentif à tout ce qui s'y passait pour en prévenir aussitôt ses complices. Un autre conjuré, le *Marat russe*, Basile Yacoubowitsch, aide de camp du général gouverneur, homme adroit et rusé, doué d'un grand courage et d'une volonté de fer, un véritable serpent à sonnettes, comme l'appelait le grand-duc Nicolas, remplissait le même rôle auprès de la personne de son chef, dont il avait su capter la plus intime confiance. Il avait un pied dans les deux camps, mais son cœur appartenait tout entier à celui qui bientôt après devait écrire avec du sang une des pages les plus sinistres de l'histoire de Russie.

# CHAPITRE TROISIÈME.

Arrivée du grand-duc Michel à Saint-Pétersbourg. — Le grand-duc Constantin refuse la couronne. — Perplexités du grand-duc Nicolas. — Le grand-duc Michel repart pour Varsovie. — Dépêche de Taganrog. — Révélation d'un complot. — Nature et éléments de ce complot. — Conciliabule des conspirateurs. — Scène étrange. — Que la volonté de Dieu soit faite! — Nicolas accepte la couronne. — Premiers actes. — Un dénonciateur. — Sages conseils. — Nouvelle réunion des conjurés. — Horrible proposition. — La mort de Nicolas est décidée. — Manifeste de l'empereur Alexandre relativement à la succession au trône. — Nicolas proclamé empereur. — Manifeste impérial. — Fermentation populaire. — Incertitude. — Bruits sinistres. — Insurrection militaire. — Premiers coups de feu. — Nicolas à la hauteur de la situation. — Il en appelle au peuple. — L'héritier présomptif. — Le feu s'engage sur toute la ligne. — Barricades. — Le général Miloradowitsch mis hors de combat. — Magnanimité de l'Empereur. — Le grand-duc Michel. — Iakoubowitsch. — Sombre tableau. — Dangers de la famille impériale. — Concours impuissant de la religion. — La constitution. — Courage et sang-froid de l'Empereur. — Défaite de l'insurrection. — Dispositions militaires des troupes fidèles. — Repentir et soumission des troupes insurgées. — Les deux Impératrices. — Nicolas présente et confie son fils héritier aux troupes. — Dernières paroles du général Miloradowitsch. — Belle lettre de l'Impératrice mère.

Retardé par le mauvais état des routes, le grand-duc Michel n'arriva que le 13 décembre à Saint-Pétersbourg.

Son premier soin, conforme aux instructions du grand-duc Constantin, fut de courir au palais d'hiver, où il resta enfermé avec l'Impératrice pendant deux heures un quart. Le grand-duc Nicolas, prévenu de l'arrivée de son frère, attendait dans une pièce voisine le résultat de cet entretien.... Son impatience était mêlée d'effroi. Enfin la porte s'ouvrit, et l'Impératrice s'approchant de Nicolas, lui dit :

« Eh bien, Nicolas, la question est décidée, inclinez-vous devant votre frère Constantin....

— Dieu soit loué! s'écria Nicolas induit en erreur par ce commencement de phrase et s'inclinant à la voix de sa mère comme devant une Majesté....

— Oui, inclinez-vous devant votre frère Constantin, reprit l'auguste princesse, car il est admirable et sublime dans son inaltérable résolution de vous céder le trône de toutes les Russies.

— Avant de m'incliner une seconde fois, comme vous me l'ordonnez, ma mère, répliqua Nicolas en pâlissant, veuillez me dire, je vous prie, pourquoi je dois le faire; car en vérité j'ignore lequel des deux sacrifices est le plus grand de celui qui refuse une couronne ou de celui qui l'accepte?... »

Cependant les affaires, malgré cet incident qui déblayait la situation, n'avaient point encore pris un caractère officiel. Les dépêches apportées à Saint-Pétersbourg par le grand-duc Michel avaient jeté les esprits dans une grande perplexité; car le contenu de ces dépêches, quelque importantes qu'elles dussent être, ne pouvait avoir trait à la proclamation de l'avénement de Constantin au trône et au message par lequel le ministre de la justice prince Lobanow Rostowsky lui avait transmis le rapport du sénat dirigeant, attendu que ces pièces importantes n'avaient eu le temps de lui être soumises. Les intrigants et les ambitieux ne supposaient pas que, par une fidélité si scrupuleuse à remplir des engagements que les autorités de l'État, la famille impériale elle-même, croyaient résiliés en fait et en droit par le refus de Nicolas; les courtisans, disons-nous, ne supposaient point que le grand-duc Constantin pût renoncer aussi facilement à la possession du plus vaste empire de l'univers.

De concert avec sa mère, le grand-duc Nicolas, pressé d'en finir, expédia un nouveau courrier au grand-duc Constantin, pour le supplier de lui adresser dans le plus bref délai un manifeste explicatif sur ses intentions

définitives. En même temps, le grand-duc Michel reçut l'ordre d'accompagner en personne ce courrier, pour hâter la réponse du Césarowitsch....

C'était le 17 décembre : au moment de son départ, l'Impératrice mère lui adressa ces mémorables paroles :

« Dès que vous verrez votre frère le grand-duc Constantin, dites-lui et répétez-lui qu'il ne perde pas une minute à nous répondre, car le sang pourrait couler....

— Il n'a pas encore coulé, répondit Michel en proie à un sinistre pressentiment, mais il coulera, soyez-en sûre, ma mère....

— Partez donc, mon fils, et que Dieu vous accompagne! »

Dans le cas prévu où Michel aurait rencontré sur la route un courrier venant de Varsovie, il devait, conformément à ses dernières instructions, ouvrir ses dépêches et revenir immédiatement à Saint-Pétersbourg. Selon toutes les probabilités, il devait se croiser avec ce courrier au relai d'Upsal, situé à 300 verstes sur la route de Varsovie. Ce fut là qu'il se décida à l'attendre, dévorant du regard, ainsi qu'il le raconta plus tard à l'Empereur, le chemin où il ne voyait rien venir, et de la pensée les heures qui lui semblaient longues comme des siècles.

De son côté, le grand-duc Nicolas attendait avec une fébrile impatience les dépêches qui devaient lui permettre de prendre enfin une attitude accentuée en face de la situation qui s'aggravait à chaque instant davantage.

Dans les premières heures de la matinée du 24 décembre, il venait de se jeter tout habillé sur son lit, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du baron Fridériks, porteur d'un paquet expédié de Taganrog par le chef

d'état-major le général Diebitsch, avec cette suscription : *A Sa Majesté Impériale.... (en propres mains), cause très-grave....*

« Qu'on l'introduise immédiatement! s'écria le grand-duc en sautant à bas de son lit; et marchant à sa rencontre il lui dit : Quelles nouvelles sont contenues dans ce paquet?

— Je l'ignore, répondit le baron; je puis vous dire cependant qu'un paquet semblable a été envoyé à Varsovie au Césarowitsch....

— Ce paquet ne m'est donc pas destiné? demanda Nicolas tourmentant dans ses doigts la mystérieuse dépêche.

— Mes instructions portent que je dois le remettre à Votre Altesse Impériale, si l'Empereur ne se trouve point à Saint-Pétersbourg... »

Le grand-duc rompit aussitôt le cachet et parcourut, sans trahir la moindre émotion, une dépêche dont la gravité aurait dû foudroyer un moins mâle courage. Le général Diebitsch lui mandait de la manière la plus positive la nouvelle d'un vaste complot qui devait éclater bientôt au sein de la capitale, si même les conspirateurs n'avaient déjà donné le signal de le mettre à exécution.

Cette nouvelle n'était que trop bien fondée.

Il existait depuis 1816, en Russie, parmi les intelligences pensantes et surtout au sein de l'armée, qui sur les champs de bataille, dans les débris de cartouches d'un simple soldat français, avait trouvé un fragment de la civilisation occidentale; il existait, disons-nous, des associations secrètes, modelées sur celles de la rêveuse et lymphatique Allemagne. Un grand nombre d'officiers dont plusieurs appartenaient aux premières familles de

l'empire, avaient rapporté de leurs stations militaires dans les diverses capitales de l'Europe des idées séduisantes peut-être, mais inapplicables à l'état moral et politique de leur pays. Les pygmées! dont la taille dépassait à peine la botte du géant! ils prétendaient refaire l'œuvre de Pierre le Grand, en substituant à sa forme monarchique des institutions représentatives et même républicaines.... De nombreux mécontents, des esprits inquiets, s'étaient ralliés à ces conspirateurs, et comme il arrive toujours dans les assemblées occultes où les passions, en dehors de la bonne voie, se trompent, s'égarent et se pervertissent mutuellement, ils en étaient venus à compliquer leurs plans de réforme et de constitution par des projets de bouleversement et de révolution. Ils voulaient cimenter leur œuvre d'anarchie avec du sang, et lui donner pour première pierre la tête d'un empereur!... En effet, ils devaient d'abord assassiner Alexandre, et faire révolter ensuite l'armée au nom de la liberté, le peuple au nom d'affranchissement. L'exécution de ces projets monstrueux, plusieurs fois arrêtée, fixée d'abord à l'époque d'un voyage que l'empereur Alexandre devait faire en 1825, avait été définitivement ajournée au mois de mai 1826.

Les trois fondateurs de ces sociétés subversives étaient le prince Troubetzkoï et les deux frères Alexandre et Nicias Mouravieff. Plusieurs fois les affidés, quoique peu nombreux dans le principe, avaient été forcés, soit par des révélations, soit par des indiscrétions, soit enfin par des divisions intestines, de suspendre leurs réunions, de se dissoudre et de se reformer sous d'autres noms. Il y avait à cette époque deux sociétés secrètes qui correspondaient entre elles, l'une dans le nord, l'autre dans le midi. La première, dont le siége était à Saint-Péters-

bourg, avait à sa tête le prince Serge Troubetzkoï, un nommé Ryleieff, sous-lieutenant en retraite, le prince Obolinsky et plusieurs officiers de la garde. La seconde avait son siége à Toulczyn, et fonctionnait sous la direction d'un colonel nommé Pestel, auteur d'une constitution qu'il appelait le *Code russe.*

L'existence de ces associations avait été révélée à l'empereur Alexandre, et peu de temps avant sa mort il avait reçu des renseignements si positifs, par un nommé Scherwond, sous-lieutenant de lanciers au 3e régiment, et le capitaine Maïboroda, attaché à un régiment d'infanterie du 7e corps d'armée, qu'il n'était plus permis de se faire illusion sur la réalité de la conspiration. C'était sans doute cette certitude qui arrachait à l'empereur Alexandre les douloureuses expressions que nous avons recueillies sur ses lèvres glacées déjà par l'agonie. Un instant, la mort de ce prince avait déconcerté les conjurés ; mais l'incertitude qui régnait dans les esprits au sujet de la succession au trône et la lutte des deux frères pour assurer en faveur l'un de l'autre les droits qui pouvaient lui procurer la couronne, offraient aux conspirateurs trop de chances favorables pour qu'ils ne résolussent point d'en profiter.

Tel était le contenu du message que le grand-duc Nicolas venait de recevoir de Taganrog, et qu'il crut ne devoir communiquer qu'au gouverneur général de Saint-Pétersbourg et qu'au grand maître de la poste, le prince Galitzin. Un instant déconcertés dans leurs plans par la mort d'Alexandre, les directeurs de l'association du nord, Ryleieff, prince Troubetzkoï, prince Obolinsky et leurs principaux complices, ne tardèrent pas d'apprendre que le grand-duc Constantin demeurerait inébranlable dans sa résolution de refuser la couronne. Cette nou-

velle ranima leurs espérances. Se faisant du mensonge un puissant auxiliaire, ils se flattèrent de pouvoir tromper le peuple et l'armée en leur persuadant que le Césarowitsch maintenait ses droits dans toute leur intégrité et que les reconnaître dans la personne du grand-duc Nicolas serait un crime de haute trahison. Ils espéraient, sous ce prétexte habile, soulever les troupes et la populace, et renverser, à la faveur d'une insurrection générale, l'ordre et le gouvernement établis. Pour concilier les ambitions qui pouvaient surgir en un moment décisif et pour concentrer sous une seule unité tous les ressorts du mouvement révolutionnaire, les chefs de section, entraînés par Alexandre Bestoujeff, Kaovski et le prince Obolinsky, nommèrent chef absolu ou dictateur le prince Troubetzkoï, qui dès ce moment dirigea toutes les mesures. Dès lors aussi les conjurés s'établirent en quelque sorte en permanence, afin d'arrêter d'un commun accord toutes les mesures nécessaires pour assurer d'une part le succès de la révolution, et d'autre part pour arrêter d'une manière positive la forme du futur gouvernement de l'État.

Sur la proposition d'un nommé Batenkoff, ils adoptèrent le plan qui suit, si toutefois on peut donner ce titre à des projets sans liaison, sans bases, et qui ne s'accordaient dans leurs moyens ni avec la situation de la Russie, ni avec aucune idée saine sur l'organisation des corps et des institutions politiques.

Les factieux devaient, après avoir arrêté l'action du pouvoir agissant :

1° Établir un *gouvernement provisoire* qui aurait ordonné dans les provinces la formation de chambres chargées d'élire des députés ;

2° Travailler à l'établissement de deux chambres lé-

gislatives, dont l'une, la chambre haute, devait être composée de membres à vie ;

3° Plus tard, et pour donner des garanties à la monarchie constitutionnelle, il devait être procédé :

A la formation de chambres de provinces qui auraient formé autant de législatures locales ;

A la transformation des colonies militaires en gardes nationales ;

A la remise de la citadelle de Saint-Pétersbourg entre les mains de la municipalité, citadelle qui, suivant Batenkoff, deviendrait le palladium des *libertés russes*, et où devaient fonctionner, dans les limites de leurs attributions, le conseil municipal et la garde nationale ;

Enfin, à la proclamation de l'indépendance des universités de Moscou, de Dorpat et de Vilna.

C'est ainsi que ces conspirateurs au maillot, plus fous encore qu'ambitieux, voulaient tout d'un coup, sans préparation aucune, sans transition, donner à la Russie un ordre de choses qui a coûté à la France et à l'Angleterre tant de sanglants labeurs et de si longs sacrifices ; ils voulaient, en un tour de main, élever une tour de Babel et construire en un jour une œuvre qui, chez des nations civilisées, avait demandé les études, les tâtonnements, l'expérience et les efforts de plus d'un siècle.... Ils voulaient enfin, avant les semailles, récolter dans leurs steppes arides la moisson de liberté dont, sous d'autres soleils, ils avaient convoité les épis plus ou moins heureux et féconds.

Tandis que quelques-uns des chefs arrangeaient ainsi leurs plans subversifs, les autres en préparaient l'exécution.... Pendant ces derniers jours, où l'inconnu présidait aux destinées de l'empire, on voyait dans les assemblées des conspirateurs s'allier, par un mélange

bizarre, la légèreté la plus innocente à la plus sauvage énergie, les préceptes de la fraternité chrétienne à la soif du sang; on voyait à côté d'une irrésistible opposition aux autorités légitimes une obéissance stupide passive à une autorité inconnue prête à se jeter dans les aventures.

Le 12-24 décembre, au moment même où le courrier du général Diebitsch apportait au grand-duc Nicolas les fils du complot, les principaux conspirateurs se rendaient chez Ryleieff, où bientôt après se trouvèrent réunis le prince Troubetzkoï, les frères Bestoujeff, le prince Obolinsky, Kaovski, Arbouzoff, Répine, le comte Konovnitzine, le prince Odoievski, Suthoff, Poutschine, Batenkoff, Yakoubowitsch, Stchépine-Rostovski, etc. Ils étaient sombres, inquiets, soucieux, car ils ne pouvaient ignorer qu'ils étaient engagés dans une partie où d'un côté se trouvaient le succès et des honneurs douteux, de l'autre des humiliations et une potence assurée.... Ils savaient qu'ils allaient jouer leur vie à pile ou face....

Ryleieff prit le premier la parole. « J'ai reçu ce matin, dit-il, une lettre qui m'annonce que parmi nous il est un traître.... Si je le connaissais, je lui brûlerais la cervelle comme à un chien enragé....

— Qui vous a écrit cette lettre ? demanda Kaovski.

— Un anonyme.

— Dans ce cas, nous ne devons y ajouter que peu de foi.

— Assez cependant pour nous tenir sur nos gardes.

— Je propose, fit Ryleieff, que tout membre de la société reconnu coupable de trahison soit immédiatement puni de mort.

— Adopté! répondirent tous les membres en levant la main.

— C'est bien, s'écria Ryleieff, pas un de vous n'a pâli.... Je ne vois parmi vous que des hommes d'honneur.... Quelle nouvelle apportez-vous, messieurs?...

— D'excellentes, répondirent Nicolas Bestoujeff et Arbouzoff. Nous pouvons compter sur les marins de la garde... ils sont à nous.

— Quant à moi, ajouta Répine, je puis vous garantir une partie du régiment de Finlande. Les officiers que j'ai sondés nous appartiennent corps et âme.

— Moi, fit un des frères Bestoujeff, officier au régiment de Moscou, je réponds de ma compagnie; elle marchera comme un seul homme. Je l'ai tout entière dans ma main.

— Vive la liberté! s'écria Alexandre Bestoujeff. Je passe le Rubicon, et je sabre tout sur mon passage. »

Kaovski, plus ardent encore, ajoute : « Point de demi-mesure, messieurs. Il ne s'agit pas de faire de la philanthropie à la Jean-Jacques, mais à la Danton.... Il faut ici tout massacrer, m'entendez-vous? Êtes-vous de mon avis, oui ou non?... Oui! eh bien, tenez-vous prêts à me suivre. Non! eh bien, j'irai me dénoncer moi-même.... »

Le prince Odoievski répétait avec l'accent d'un pitoyable enthousiasme : « Nous mourrons, c'est sûr! mais avec quelle gloire nous mourrons!

— Si nous devons mourir en effet, répliqua à son tour Ryleieff, nous vendrons chèrement notre vie d'abord; puis, en mourant, nous léguerons à la Russie le soin de notre vengeance....

— Voilà ce qui s'appelle parler! fit Kaovski; mais il vaut mieux encore agir.... A vous, messieurs, la parole, mais à moi l'action.... Que faut-il faire, quel coup dois-je frapper? Dites, mais dites vite, car je suis prêt....

— Bravo! s'écria Alexandre Bestoujeff en se jetant au cou de cet énergumène. Tu nous demandes ce qu'il faut faire? Je vais te le dire.... Tu n'as pas de famille, tu dois te sacrifier pour la société.... assassine l'Empereur! »

Les conspirateurs accueillirent cette proposition par des cris d'enthousiasme. Hourrah! hourrah! s'écrièrent-ils en pressant tour à tour dans leurs bras leur complice voué au régicide.... Kaovski promit d'obéir, et l'assemblée s'ajourna au lendemain dans la soirée du 13-25.

Au moment où les conjurés se séparaient, le courrier si impatiemment attendu de Varsovie arrivait enfin à Saint-Pétersbourg sans avoir rencontré le grand-duc Michel, que nous avons laissé au relais d'Ispal, que ce même courrier avait évité pour prendre un chemin plus court. La réponse définitive du Césarowitsch était laconique, froide, mais concluante. Il persistait d'une manière irrévocable à céder tous ses droits à son frère le grand-duc Nicolas, que le premier il saluait du titre d'empereur.... Nicolas, le front dans ses deux mains, tomba à genoux, se recueillit et pria. Puis se relevant il dit : « Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne. »

Ainsi prosterné devant Dieu, il venait de se reconnaître lui-même empereur.... Ce sacrifice accompli, il se rendit chez sa mère et lui communiqua les dépêches qu'il venait de recevoir....

« Eh bien, mon fils, lui demanda l'Impératrice, que pensez-vous faire maintenant?

— Accomplir les desseins de la Providence, répondit Nicolas, en me consacrant dès ce jour corps et âme à la grandeur et à la prospérité de toutes mes Russies.

— Enfin! « s'écria l'Impératrice en se jetant dans les

bras de son enfant! Nicolas fit aussitôt appeler le secrétaire d'État Speranski, et lui ordonna de préparer un manifeste basé sur le testament de l'empereur Alexandre, sur la lettre que le grand-duc Constantin avait adressée à son auguste frère au sujet de sa renonciation au trône, et sur divers documents non moins aptes à éclairer l'opinion publique.

Speranski venait de se retirer pour exécuter les ordres du grand-duc, et celui-ci s'apprêtait à prendre les dispositions indiquées par la gravité des circonstances, lorsqu'on lui annonça qu'un aide de camp du général en chef de l'infanterie de la garde demandait à lui parler. C'était un jeune homme âgé de vingt ans à peine, nommé Jacques Rostovzoff. Introduit aussitôt dans le cabinet du grand-duc, il fit le salut militaire et attendit :

« De la part de qui venez-vous? lui demanda Nicolas.

— De la mienne, monseigneur, répondit Rostovzoff.

— Ce n'est donc pas votre chef qui vous envoie ?

— Non, monseigneur.

— Que me voulez-vous ?

— Vous annoncer une nouvelle très-importante.

— Parlez, monsieur, je vous écoute....

— Sommes-nous seuls, monseigneur ?»

Nicolas fit signe à un de ses aides de camp de se retirer, puis prenant Rostovzoff par le bras, il le conduisit rapidement dans l'embrasure d'une croisée et lui dit :

« Maintenant nous sommes sans témoins, vous pouvez parler.

— Je viens auprès de vous, monseigneur, remplir un pénible devoir, un triste rôle, veux-je dire, celui de dénonciateur.

— Dans ce cas, vous pouvez vous retirer, s'écria Nicolas avec la fierté d'un noble cœur que n'avaient point

encore atteint les subtilités de la politique. Vous pouvez vous retirer, je n'en entendrai pas davantage.

— Il faut cependant que vous m'écoutiez, monseigneur, répondit Rostovzoff, car ce n'est point pour l'unique plaisir de me faire infâme et de vous livrer la tête de mes meilleurs amis que je suis venu près de vous....

— De quoi s'agit-il donc alors ?

— De votre salut, monseigneur, de celui de toute la famille impériale, du salut de l'empire de Russie.... Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis devant vous à cette heure?

— Je comprends que vous êtes un noble jeune homme, répondit Nicolas.

— Je le serai ce soir en me faisant assassiner par mes camarades dénoncés, ou demain, s'ils m'épargnent, en me faisant tuer pour le service de l'Empereur.... Mais il ne s'agit pas de moi en ce moment, il s'agit de vous, de ma patrie menacée par une révolution. »

Alors Rostovzoff révéla dans tous leurs détails les projets et les plans des conspirateurs.

« C'est bien, lui dit le grand-duc quand il eut cessé de parler; je vous remercie au nom de la patrie de la démarche que vous venez de faire. Quant à moi, ajouta t-il, je vendrai chèrement ma vie, et si je dois mourir, je m'estimerai heureux de tomber pour ma patrie au pied du trône de mes pères.... Adieu, monsieur, nous nous reverrons. »

Rostovzoff se rendit immédiatement chez Ryleieff, où il croyait trouver les conjurés en permanence.... Ryleieff allait se mettre au lit.

« A quelle heure se réunira-t-on chez vous demain? lui demanda l'aide de camp.

— A dix heures du matin....

— Il suffit... j'y serai. »

En effet, un des premiers il fut exact au rendez-vous; un instant après la séance fut ouverte. Alors Rostovzoff prit la parole et dit :

« Hier soir, messieurs, un de vos camarades ici présent a cru remplir un devoir de bon citoyen en se rendant au palais du grand-duc Nicolas....

— Pour le poignarder, sans doute? s'écrièrent deux ou trois voix perdues au sein de l'assemblée.

— Non, messieurs.

— Pourquoi donc alors?...

— Pour vous dénoncer.

— Mais c'est impossible ce que vous nous dites là, firent tous les membres en se dévorant d'un regard inquiet et scrutateur....

— Rien n'est plus vrai, comme vous allez voir; car le dénonciateur, qui a cru remplir un devoir de bon citoyen, croira dans un instant remplir un devoir d'honneur en venant à son tour se dénoncer à vous-mêmes. »

Un silence de stupéfaction régnait au sein de l'assemblée.

Rostovzoff reprit :

« Mais avant que le traître jette son masque à vos pieds, permettez-moi, en son nom, de vous donner un conseil.

— Lequel?... demanda Ryleieff.

— C'est de renoncer à des projets qui ne sont plus un mystère pour personne.... Maintenant que j'ai tout dit, regardez-moi bien en face, messieurs, le traître... c'est moi!...

— L'infâme! » s'écria Kaovski en s'élançant sur lui le poignard à la main.

Rostovzoff croisa fièrement les bras sur sa poitrine, et dit :

« Frappe !...

— Non, fit Pestel en retenant la main prête à frapper, l'acier de ce poignard est trop noble pour punir un pareil lâche... son sang souillerait la cause de la liberté!... Livrons-le à ses remords, et puisse-t-il vivre longtemps pour expier dans les tortures de sa conscience le crime qu'il a commis.

— Messieurs, répliqua Rostovzoff avec un admirable sang-froid, je tiens trop peu à ma vie pour vous remercier du don que vous m'en faites, mais j'estime assez la vôtre pour vous supplier encore une fois de renoncer à vos projets sinistres.... Ce n'est pas le poignard qui vous attend, c'est une potence. »

Et il se retira comme il était venu, calme, fier, d'un pas majestueux, et sans manifester la moindre émotion : la tache de la délation s'était lavée dans le courage de la confession.

Les conjurés se réunirent dans la soirée; leur assemblée fut moins nombreuse, mais plus turbulente. Tous les membres présents parlaient à la fois. Rostovski étonnait ses complices par un flux de sonores mais vaines paroles. Korniloviteh, à peine de retour dans la capitale, soutenait que cent mille hommes de la seconde armée n'attendaient que le signal pour marcher au secours de l'insurrection. Le jeune Poustchine, du régiment des pionniers à cheval, manifestant quelques craintes sur le succès de leur prise d'armes. Alexandre Bestoujeff lui dit :

« Dans tous les cas, nous aurons une belle page dans l'histoire.

— Une page, répondit le jeune officier, qui, passant

par les mains du bourreau, souillera l'histoire et nous couvrira de honte. »

D'un autre côté, le baron de Steinheil, effrayé de plus en plus des dangers de la situation et des suites d'un mouvement révolutionnaire, interpella Ryleieff en ces termes :

« Est-il possible que vous songiez à agir?

— Nous nous sommes trop avancés pour pouvoir reculer, répondit celui-ci. Rostovzoff a brûlé nos vaisseaux; il nous l'a dit lui-même....

— Mais il nous reste une planche de salut, répliqua Steinheil.

— Laquelle? demanda le prince Troubetzkoï, qui lui-même commençait à manifester de sérieuses appréhensions.

— Celle de la soumission aux lois de nos pays....

— Il est trop tard, fit Ryleieff; nous sommes tous voués à la mort; d'une manière ou d'une autre, il nous faut mourir.

— Faisons en sorte alors que notre mort soit utile à la liberté.

— Nos fourreaux sont brisés, dit Kaovski, nous ne saurions plus où cacher nos sabres, si ce n'est dans le cœur des ennemis de la vraie Russie. »

Au milieu de ces débats, qui rappelaient les scènes orageuses des clubs des Jacobins ou des Cordeliers, plusieurs membres émirent de nouveau la proposition horrible d'exterminer la famille impériale tout entière.... La mort du grand-duc Nicolas fut considérée, à l'unanimité, comme étant d'une indispensable nécessité.

Quelques conjurés cependant protestèrent contre un crime dont l'accomplissement provoquerait contre eux l'indignation de l'Europe. Steinheil, se rangeant à l'avis

de ceux qui conseillaient l'arrestation pure et simple de la famille impériale, cita pour exemple la révolution de la Suède en 1809. Ryleieff termina les débats, en disant :

« Puisque, parfaitement d'accord sur le but, nous ne pouvons nous entendre sur les moyens, les circonstances décideront ce que nous aurons à faire. »

Mais avant de se séparer, il demanda une carte de Saint-Pétersbourg et le plan détaillé du palais d'hiver.

« A quoi bon? lui répondit en riant Alexandre Bestoujeff; la famille impériale n'est pas une épingle, elle ne se cachera pas quand le moment de l'arrêter sera venu. »

Dans la matinée du 13, le secrétaire d'État Speranski remit au grand-duc Nicolas le manifeste qu'il avait rédigé pendant la nuit. Dans la soirée du même jour, le conseil de l'empire, réuni en séance extraordinaire, prit officiellement connaissance du paquet mystérieux que lui avait confié l'empereur défunt; il contenait, indépendamment des pièces que nous avons déjà citées, le manifeste de l'empereur Alexandre relativement à la succession au trône. Il était ainsi conçu :

### MANIFESTE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

« Par la grâce de Dieu, Nous, Alexandre I^er^, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., savoir faisons à tous Nos fidèles sujets :

» Dès le moment de Notre avénement au trône de toutes les Russies, Nous avons constamment senti qu'il était de Notre devoir envers le Dieu tout-puissant non-seulement de garantir et d'accroître dans le cours de Notre règne la félicité de Notre chère patrie et de Nos

peuples, mais aussi de préparer, d'assurer leur repos et leur bonheur après Nous par une désignation claire et précise de Notre successeur conformément aux droits de Notre maison impériale et aux intérêts de l'empire.

» Nous ne pouvions, à l'exemple de Nos prédécesseurs, le nommer immédiatement, dans l'attente où Nous étions s'il ne plairait pas à la Providence divine de Nous accorder un héritier du trône en ligne directe; mais plus Nos années augmentent, plus Nous croyons devoir Nous hâter de placer Notre trône dans une position telle qu'il ne puisse rester vacant même momentanément. Tandis que cette sollicitude préoccupait Notre cœur, Notre frère bien-aimé, le Césarowitsch et grand-duc Constantin, ne suivant que son impulsion spontanée, Nous adressa la demande de transporter son droit à la dignité souveraine, à laquelle il pourrait un jour être élevé par sa naissance, sur celui qui devait posséder ce droit après lui. Il manifesta en même temps son intention de donner ainsi une nouvelle force à l'acte additionnel sur la succession au trône promulgué par Nous en 1820, acte volontairement et solennellement reconnu de sa part en autant qu'il pouvait le concerner.

» Nous sommes profondément touché de ce sacrifice que Notre frère bien-aimé s'est décidé à faire avec une si généreuse abnégation à l'affermissement des statuts héréditaires de Notre maison impériale et à la tranquillité inébranlable de l'empire de toutes les Russies.

» Ayant invoqué l'aide de Dieu, ayant mûrement réfléchi à un objet aussi cher à Notre cœur qu'important à l'État, et trouvant que les statuts qui existent sur l'ordre de succession au trône ne privent pas ceux qui y ont des droits de la faculté d'y renoncer, lorsqu'en pareille circonstance il ne se présente aucune difficulté dans la suite

de la succession à la couronne, Nous avons, d'après l'assentiment de Notre auguste mère comme en vertu du droit suprême de chef de la famille impériale qui Nous a été héréditairement dévolu, et usant de tout le pouvoir que Nous tenons de Dieu, ordonné ce qui suit :

» Premièrement, l'acte spontané par lequel Notre frère puiné, le Césarowitsch et grand-duc Constantin, renonce à ses droits sur le trône de toutes les Russies, est et demeure fixe et invariable.

» Ledit acte de renonciation sera, pour que la notoriété en soit assurée, conservé à la grande cathédrale de l'Assomption à Moscou et dans les trois hautes administrations de Notre empire, au saint synode, au conseil de l'empire et au sénat dirigeant.

» Secondement, en conséquence de ces dispositions, et conformément à la stricte teneur de l'acte sur la succession au trône, est reconnu pour Notre héritier Notre second frère le grand-duc Nicolas.

» C'est ainsi que Nous conservons la douce espérance qu'au jour où il plaira au Roi des rois de nous rappeler, suivant la loi commune des mortels, de Notre règne temporel dans l'éternité, les hautes administrations de l'empire, auxquelles Notre présente et irrévocable volonté, ainsi que nos présentes dispositions légales, ne manqueront pas d'être communiquées en temps opportun et suivant Nos ordres, s'empresseront de prêter leur serment de fidélité à l'empereur héréditaire que Nous venons de désigner pour le trône de l'empire de toutes les Russies et ceux du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, qui en sont inséparables.

» Quant à Nous, Nous prions tous Nos fidèles sujets qu'avec ce même sentiment d'amour qui Nous faisait considérer comme Notre premier bien sur la terre le soin

que Nous avions de leur constante prospérité, ils adressent de ferventes prières à Notre Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il daigne par sa miséricorde infinie recevoir Notre âme en son royaume éternel.

» Donné à Tsarskoé-Sélo, le 16 août, l'an de grâce mil huit cent vingt-trois, et de Notre règne le vingt-troisième.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Après la lecture de cet acte, le grand-duc Nicolas, invité à faire connaître ses intentions, déclara qu'il était prêt à se soumettre à la volonté de feu l'Empereur et au désir de son frère le Césarowitsch. Il fut à l'instant même, aux cris de Vive l'empereur Nicolas! proclamé autocrate de toutes les Russies. Le peuple, qui attendait avec une sombre inquiétude les résultats de cette séance, joignit ses acclamations à celles du conseil de l'empire, au moment où le nouveau César traversa les flots de la foule pour se rendre chez sa mère.

Pendant que les conjurés préparaient dans l'ombre l'exécution de leurs coupables projets, l'ange de la Russie veillait à la conservation de la famille impériale. Le prince Odoievski, l'un des plus redoutables conspirateurs, se trouvait précisément de service au corps de garde du palais d'hiver. Prêt et décidé à exécuter le plus exécrable de tous les crimes, il envoya trois fois demander à ses complices les instructions dont il avait besoin pour frapper d'un seul coup l'Empereur et toute sa famille. Trois fois son affidé revint sans rapporter une réponse décisive. Aucun des conjurés, sans doute, n'avait osé prendre sur lui la responsabilité d'un pareil forfait. De ce moment, le prince Odoievski regarda la cause de la révolution comme perdue.

Enfin l'heure fatale allait sonner ; l'aurore du 14-26 décembre venait de se lever sur la capitale, qui ne se doutait pas qu'une journée terrible commençait pour elle.

L'empereur Nicolas s'était levé de grand matin ; tous les fonctionnaires civils et militaires en uniforme l'attendaient dans un des grands salons du palais. Ils le saluèrent du cri de Vive l'Empereur ! lorsque, paraissant devant eux, il leur lut d'une voix ferme le manifeste suivant :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., savoir faisons à tous Nos fidèles sujets :

» Dans l'affliction de Notre cœur, au milieu de la douleur générale qui Nous accable, Nous, Notre maison impériale et Notre chère patrie, en Nous humiliant devant les impénétrables décrets du Très-Haut, Nous cherchons en lui seul Nos forces et Nos consolations.

» Il vient d'appeler à lui l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, et Nous avons tous perdu un père et un souverain qui pendant vingt-cinq ans a fait le bonheur de la Russie et le Nôtre.

» Lorsque la nouvelle de cet événement déplorable Nous parvint, le 27 du mois de novembre, Nous nous sommes empressé, dans ce moment même de douleurs et de larmes, d'accomplir un devoir sacré, et, ne suivant que l'impulsion de Notre cœur, Nous avons prêté serment de fidélité à Notre frère aîné, le Césarowitsch grand-duc Constantin, comme à l'héritier légitime du trône de Russie, par droit de primogéniture.

» Nous venions de Nous acquitter de cette sainte obligation, quand Nous apprîmes du conseil de l'empire que le 15 octobre 1823 il avait été déposé entre ses

mains un paquet scellé du sceau de feu l'Empereur, et sur lequel il était écrit de la propre main de Sa Majesté Impériale : « Garder au conseil de l'empire jusqu'à ce » que j'en ordonne autrement; mais, dans le cas où je » viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraor- » dinaire avant de procéder à tout autre acte. »

» Nous apprîmes en même temps que cet ordre souverain avait été exécuté par le conseil, et que les pièces suivantes avaient été trouvées dans ledit paquet :

» 1° Une lettre du Césarowitsch grand-duc Constantin, en date du 14 janvier 1822, adressée à feu l'Empereur, et par laquelle Son Altesse Impériale renonce à la succession au trône, qui lui appartenait par droit de primogéniture;

» 2° Un manifeste du 16 août 1823, signé de la propre main de Sa Majesté Impériale, par lequel, après avoir exprimé son assentiment à la renonciation du Césarowitsch et grand-duc Constantin, elle statue qu'étant le premier en âge après lui, Nous sommes, suivant la loi fondamentale, le plus proche héritier de la couronne. Nous fûmes informé, en outre, que des actes semblables se trouvaient déposés au sénat dirigeant, au saint synode et dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou.

» Ces notions ne pouvaient changer en rien la détermination que Nous avions prise; Nous vîmes dans ces actes une renonciation faite par Son Altesse Impériale pendant la vie de l'Empereur, et confirmée par l'assentiment de Sa Majesté, mais Nous n'eûmes ni le désir ni le droit de considérer comme irrévocable cette renonciation, qui n'avait point été publiée lorsqu'elle eut lieu, et qui n'avait point été annoncée par une loi.

» Nous voulions, ainsi faisant, manifester notre respect pour la première loi fondamentale de notre patrie sur

l'ordre invariable de la succession au trône, et fidèle au serment que Nous avions prêté, Nous insistâmes pour que l'Empire entier suivît notre exemple.

» Dans cette grave circonstance, Notre dessein n'était pas de contester la validité des résolutions exprimées par Son Altesse Impériale. Il était bien moins encore de Nous mettre en opposition avec les volontés de feu l'Empereur, Notre frère et bienfaiteur commun, volontés qui Nous seront toujours sacrées; Nous cherchions uniquement à garantir de la moindre atteinte la loi qui règle l'ordre de la succession au trône, à dévoiler au grand jour la loyauté de Nos intentions, et à préserver Notre chère patrie même d'un moment d'incertitude sur la personne de son souverain légitime.

» Cette détermination, prise dans la pureté de Notre conscience devant le Dieu qui lit au fond des cœurs, fut bénie par Sa Majesté l'impératrice Marie, Notre mère bien-aimée.

» Cependant, la douloureuse nouvelle du décès de Sa Majesté l'Empereur était parvenue directement de Taganrog à Varsovie le 25 novembre, par conséquent deux jours plus tôt qu'ici. Inébranlable dans sa résolution, le Césarowitsch et grand-duc Constantin la confirma le lendemain par deux actes datés du 26 novembre qu'il chargea Notre frère bien-aimé le grand-duc Michel de Nous remettre. Ces actes consistaient :

» 1° En une lettre adressée à Sa Majesté l'Impératrice, Notre mère chérie, par laquelle, renouvelant sa décision antérieure et l'appuyant d'un rescrit de feu l'Empereur en date du 2 février 1822, qui servait de réponse à son acte de renonciation et dont copie était annexée, Son Altesse Impériale renonce définitivement et solennellement à tous ses droits au trône, et, d'après l'ordre établi

par la loi fondamentale, les reconnait en Nous ainsi qu'en Notre postérité;

» 2° En une lettre à Nous adressée, dans laquelle Son Altesse Impériale réitère l'assurance primitive de sa détermination, Nous donne le titre de Majesté Impériale, ne se réserve en propre que celui de Césarowitsch qu'elle portait antérieurement, et se nomme le plus fidèle de Nos sujets.

» Quelque décisifs que fussent ces actes et quoiqu'ils prouvassent jusqu'à l'évidence que la résolution de Son Altesse Impériale était constante et irrévocable, Nos sentiments et l'état même de l'affaire Nous ont porté à différer la publication desdits actes jusqu'à ce que Son Altesse Impériale eût manifesté ses volontés relativement au serment que Nous lui avions prêté ainsi que tout l'Empire.

» Maintenant que Nous venons de recevoir également cette assurance définitive des volontés de Son Altesse Impériale, Nous en faisons part à tous Nos sujets, ajoutant ci-après :

» 1° La lettre de Son Altesse Impériale le Césarowitsch grand-duc Constantin à feu l'empereur Alexandre I$^{er}$;

» 2° La réponse de Sa Majesté Impériale à cette lettre;

» 3° Le manifeste de feu l'Empereur qui confirme la renonciation de Son Altesse Impériale, et qui Nous reconnaît pour son héritier;

» 4° La lettre de Son Altesse Impériale à Sa Majesté l'Impératrice, Notre mère bien-aimée;

» 5° La lettre que Son Altesse Impériale Nous a adressée.

» En conséquence de tous ces actes, et d'après la loi fondamentale de l'Empire sur l'ordre de succession, le cœur plein de respect pour les décrets impénétrables de la Providence qui Nous conduit, Nous montons sur le

trône de Nos ancêtres, sur le trône de l'empire de toutes les Russies et sur ceux du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande qui sont inséparables, et ordonnons :

» 1° Que le serment de fidélité soit prêté à Nous et à Notre héritier Son Altesse Impériale le grand-duc Alexandre, Notre fils bien-aimé ;

» 2° Que l'époque de Notre avénement au trône soit datée du 19 novembre 1825.

» Enfin, Nous invitons tous Nos fidèles sujets à élever avec Nous leurs ferventes prières vers le Tout-Puissant pour qu'il Nous accorde la force de supporter le fardeau que sa sainte Providence Nous a imposé, pour qu'il Nous soutienne dans Nos fermes intentions de ne vivre que pour Notre chère patrie et de marcher dignement sur les traces du monarque que Nous pleurons.

» Puisse Notre règne n'être qu'une continuation du sien, et puissions-nous accomplir tous les vœux que formait pour le bonheur de la Russie celui dont la mémoire sacrée nourrira en Nous le désir et l'espoir de mériter les bénédictions du ciel et l'amour de Nos peuples.

» Donné dans Notre résidence impériale de Saint-Pétersbourg, le 12 décembre, l'an de grâce 1825, et de Notre règne le premier.

» *Signé* NICOLAS. »

« Maintenant, messieurs, leur dit l'Empereur, d'après ces actes et ces explications, la lumière s'est-elle faite dans vos esprits? Votre religion à l'endroit de la succession au trône vous paraît-elle suffisamment éclairée? Au nom de la Russie, devant Dieu qui nous voit et nous entend, je vous somme de me répondre. Me reconnaissez-vous comme l'héritier légitime d'Alexandre Ier, comme votre seul et souverain maître?...

— Vive notre empereur! Vive Nicolas! répondirent d'une seule et même voix tous les fonctionnaires présents.

— Vive la Russie!» s'écria à son tour Nicolas; et faisant deux pas en avant, il ajouta avec un geste plein de dignité : « De ce moment, messieurs, chacun de vous me répond sur sa tête de la tranquillité de son administration : du repos de vos départements dépend celui de la capitale. »

La cérémonie de l'avénement au trône eut lieu à onze heures; mais pendant qu'elle se célébrait une grande inquiétude se répandit parmi le peuple, ignorant le manifeste dont la publication avait été retardée par le fait des révolutionnaires qui avaient barricadé l'imprimerie où travaillaient les compositeurs. Bientôt à cette inquiétude succéda une violente fermentation.... L'abdication du grand-duc Constantin ainsi que les droits de Nicolas au trône étaient mis en doute. Mille bruits sinistres circulaient, semant partout l'incertitude et l'effroi... L'heure fixée pour la prestation du serment militaire était sonnée. Plus les conjurés approchaient de ce moment fatal, plus leur chef, le prince Serge Troubetzkoï, montrait de crainte et d'irrésolution; il avait disparu. Ses complices s'étaient rendus aux corps dont ils faisaient partie. Dans la plupart des régiments, ceux de la garde à cheval, des chevaliers-gardes de Préobrajensky, de Séménoffsky, d'Ismaïloffsky, des grenadiers de Pavlovsky, des chasseurs de la garde, des chasseurs de Finlande et dans le bataillon des sapeurs, le serment militaire fut prêté sans difficulté, malgré les efforts et l'opposition de quelques chefs qui furent immédiatement arrêtés. Mais il n'en fut pas de même dans les régiments de Moscou, des grenadiers du corps de la marine et des marins de la garde.

Dans le premier, le prince Stchépine Rostovski, le capitaine Michel Bestoujeff et son frère, ainsi que deux autres officiers, avaient harangué les 2ᵉ, 3ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ compagnies, s'efforçant d'égarer les soldats et de les empêcher de prêter serment à Nicolas, sous le prétexte qu'il n'avait aucun droit à la couronne.

« On vous trompe, disaient-ils, le grand-duc Constantin n'a point abdiqué, et on l'a jeté dans les fers, parce qu'il voulait revendiquer ses droits. Le chef de votre régiment, le grand-duc Michel lui-même, est également emprisonné. L'empereur Constantin aime votre régiment. Crions tous : Vive Constantin! et mort à ceux qui ne lui seront pas fidèles !

— Vive l'empereur Constantin! » répondent les compagnies insurgées.

On leur distribue aussitôt des cartouches; elles chargent leurs armes, et, prêtes à marcher, elles attendent le signal qui doit les engager dans une guerre impie et fratricide. Dans ce moment, un aide de camp du général-major Friedrichs, chef du régiment, arrive devant le front des insurgés, et somme les officiers de se rendre chez leur commandant pour la prestation du serment à l'empereur Nicolas.

« Je ne reconnais pas plus l'autorité du général que celle de Nicolas, » répond Stchépine. Au même instant le général Friedrichs, accompagné du général-major Schenschine et suivi de plusieurs compagnies restées fidèles, se présente devant les mutins et leur adresse des paroles de conciliation. Pour toute réponse, Stchépine ordonne aux révoltés d'enlever le drapeau des mains des grenadiers, et lui-même donnant le premier l'exemple, il se précipite sur le général Friedrichs et lui fend la tête d'un coup de sabre; puis il s'élance sur le général Schen-

schine, qu'il blesse ainsi que plusieurs officiers, et parvient par son audace à entraîner les compagnies insurgées vers la place du Sénat, aux cris de Vive l'empereur Constantin !

Pendant que ces scènes déplorables avaient lieu sur plusieurs points de la capitale, le général Soukasonet, commandant l'artillerie de la garde, accourait au palais d'hiver pour annoncer à l'Empereur que ses troupes refusaient de prêter le serment et déclaraient ne vouloir reconnaître que Constantin pour autocrate de toutes les Russies. Il avait à peine achevé de parler que le général Neidgardt, introduit devant l'Empereur, lui dit :

« Sire, les régiments de la garde et de Moscou sont en pleine insurrection. Le sang a déjà coulé, plusieurs officiers sont tombés grièvement blessés sous les coups des rebelles.

— Est-ce tout, général? demanda l'Empereur.

— Non, Sire. Les marins des équipages de la garde fraternisent avec les rebelles ; dans ce moment ils sont en marche sur le sénat : à peine ai-je eu le temps de les devancer pour venir prendre les ordres de Votre Majesté. Sire, il n'y a pas un instant à perdre, ordonnez aux troupes fidèles de faire leur devoir. »

Il était temps, en effet; les insurgés marchant en colonnes serrées commençaient à déboucher par les rues adjacentes sur la place du Sénat, aux cris de A bas Nicolas! vive Constantin! lui seul doit être notre empereur; nous n'en voulons pas d'autre. A bas Nicolas! mort à Nicolas! « Vous les entendez, Sire! dit le général Neidgardt.—Et je les vois, » répondit Nicolas. Alors, donnant des ordres aux officiers qui l'entouraient, il entra précipitamment dans l'appartement de la jeune Impératrice :

« Je viens vous apprendre une fâcheuse nouvelle, lui dit-il; quelques troupes égarées ont levé l'étendard de l'insurrection; mais je ne crains rien, car pour défendre mon droit, j'ai mon épée et Dieu.

— Allons prier Dieu, s'écria l'Impératrice, pour qu'en ce jour votre épée ne soit pas tirée pour la défense de votre droit. » Disant ainsi, la jeune princesse entraîna son mari dans la chapelle, et tous deux prosternés devant Celui qui dispose à son gré des sceptres et des couronnes, ils lui demandèrent la grâce de vaincre ou de mourir bravement en dignes Romanoff. Alors Nicolas se relevant embrassa sa femme et la quitta en répétant :

« Je ne crains rien, Dieu veillera sur vous. »

Il était sublime en ce moment; il était magnifique de courage, de calme, de sang-froid et d'énergie. Avant d'avoir mesuré ses forces au poids de la puissance souveraine, il prouvait le premier jour de son règne que son noble cœur, modelé sur celui de Pierre le Grand, se trouvait digne des hautes destinées qui lui étaient réservées.

D'un coup d'œil rapide et sûr, il envisagea les périls de la situation et se mit aussitôt en mesure de les conjurer. Après s'être assuré des dispositions des troupes fidèles qui se trouvaient de service au palais, il se dirigea majestueusement vers les masses populaires qui encombraient la place où l'on voit aujourd'hui la colonne Alexandre, et, de là, dominant de sa haute taille les flots de la foule, il s'écria d'une voix ferme :

« Écoutez-moi, mes enfants! » et un silence religieux s'établit au sein de cette houle humaine.

« Mes enfants, reprit l'Empereur, qu'êtes-vous venus faire ici?

— Savoir quel est enfin le légitime successeur d'Alexandre notre père....

— On ne vous l'a donc pas dit encore?

— Non....

— Comment! vous ne connaissez pas mon manifeste?...

— Non....

— Eh bien, je vais vous l'apprendre! » Et prenant des mains d'un des officiers de son état-major un exemplaire du manifeste, il lut à haute voix les documents qui établissaient d'une manière incontestable ses droits au trône.

Des hourras enthousiastes accueillirent la fin de cette lecture.

«C'est bien, mes enfants, ajouta l'Empereur. Alexandre, votre père, est mort; mais pour vous aimer, j'ai hérité de son cœur le jour où il m'a légué son sceptre pour vous gouverner et vous protéger. Maintenant, je vous prie et je vous ordonne au besoin de rentrer chacun chez vous, car d'un instant à l'autre la place où nous sommes pourrait devenir une position dangereuse pour ceux qui ne sont pas forcés d'y rester pour accomplir un grand devoir.... Allez, mes enfants, je compte sur vous, comptez sur moi. »

La foule obéissante jeta un dernier cri de Vive l'empereur Nicolas! et lentement elle s'écoula en silence. C'est ainsi que par son sang-froid et son énergie, Nicolas parvint à soustraire l'élément populaire à l'action des troupes rebelles.

Cependant l'insurrection prenait un caractère sérieux; des bourgeois et des officiers, dont le déguisement trahissait les desseins, s'étaient joints aux compagnies mutinées qu'ils entretenaient dans l'effervescence par des discours qui sentaient l'alcool et le sang.

De nombreux renforts arrivaient de tous les côtés au centre de l'insurrection.

« Bonjour, mes enfants, cria Nicolas, suivant un usage établi depuis un temps immémorial dans l'armée russe (Strastvoustië rebeti), à un détachement d'infanterie qui passait devant lui.

— Vive Constantin! répondirent les soldats en masse.

— Dans ce cas, répliqua Nicolas sans se déconcerter, vous vous trompez de chemin ; votre place est là-bas! » Et du doigt il leur montra celle où les traîtres prenaient position à l'extrémité de la place.

Un autre détachement, dont la marche et les allures étaient indécises, resta sans réponse devant le même salut que lui adressa l'Empereur.... Alors l'autocrate saisissant le moment avec une admirable présence d'esprit, s'écria : «Conversion à droite, et en avant, marche! — Vive Nicolas! » répondirent les grenadiers, et à la voix sonore du czar, ils se rangèrent du côté des troupes impériales.

Tandis que l'Empereur donnait ses derniers ordres pour les positions que les régiments fidèles devaient occuper, une voiture sans armoiries arrivait dans la cour du palais d'hiver; elle renfermait le petit grand-duc Alexandre, qui depuis la veille était devenu l'héritier présomptif de la couronne qu'il porte si dignement aujourd'hui. Le général auquel son illustre père avait confié la mission d'aller le chercher à son palais du pont d'Anitschkoff, l'avait trouvé dessinant à l'aquarelle un dessin représentant le passage du Granique par Alexandre le Grand [1].

Les mêmes moyens par lesquels les chefs des sociétés

[1] Cette page intéressante par les souvenirs qui se rattachent à son exécution se trouve encore aujourd'hui entre les mains de Sa Majesté.

secrètes avaient insurgé une partie du régiment de Moscou, servirent à opérer la révolte dans le bataillon de la marine, sous les ordres du lieutenant Arbouzoff, et dans un régiment de grenadiers, dont les lieutenants Suthoff et Panoff entraînèrent plusieurs compagnies sur la place du Sénat, où bientôt et successivement prirent position quinze à dix-huit cents soldats, appuyés par un certain nombre d'individus en frac, armés de poignards, de pistolets et de sabres de luxe.

De leur côté, les troupes fidèles n'étaient pas restées inactives ; massées devant et autour du palais, où dans ce moment toute la famille impériale se trouvait réunie, elles n'attendaient plus que le moment d'agir.

A six heures et demie, une sourde détonation se fit entendre dans la direction du sénat : le feu avait commencé.... L'Empereur se porta rapidement sur le front des troupes et fit charger les armes : au même instant, son aide de camp le prince Galitzin, les éperons enfoncés dans les flancs de son cheval, arriva de la place du Sénat et dit :

« Sire, je vous apporte une douloureuse nouvelle : Votre Majesté et la Russie viennent de faire une grande perte dans la personne du comte Miloradowitsch.... Ce brave capitaine est tombé sous les coups des insurgés. »

En effet, le comte Miloradowitsch, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, espérant que sa voix connue et aimée des soldats que si souvent elle avait conduits à la victoire, les ferait rentrer dans le devoir, s'était avancé vers les mutins et s'apprêtait à les haranguer, quand Kaovski lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

Un tel attentat ne changea en rien l'attitude de l'Empereur, décidé à ne recourir à la force que lorsque

tous les moyens de persuasion auraient été épuisés : la fermeté d'une part, la bonté de l'autre, se peignaient tout entières dans les paroles de paix et de miséricorde qu'il ne cessait de faire porter aux rebelles, sans jamais toutefois transiger avec eux, et sans leur dissimuler que leur soumission immédiate, sans condition, devait nécessairement et dans tous les cas être suivie de la punition exemplaire des fauteurs de la révolte.

Les rebelles persistant dans leurs prétentions hostiles, l'Empereur détacha en éclaireurs plusieurs compagnies d'élite, et se mettant à la tête des troupes disponibles, il se dirigea lentement vers la place du Sénat, occupée par les insurgés qui y avaient construit de formidables barricades, d'où par un feu nourri ils s'apprêtaient à repousser les efforts de l'attaque. Il fut bientôt rejoint par le grand-duc Michel. Ce prince, qui venait de rentrer à Saint-Pétersbourg, ayant appris que c'était dans un des régiments de sa division que l'insurrection avait arboré son étendard, avait volé seul aux casernes du régiment de Moscou, où sans coup férir il avait fait jurer obéissance et fidélité à l'empereur Nicolas par les six compagnies de ce régiment, qui, sans avoir voulu reconnaître le nouvel autocrate, avaient néanmoins refusé de se joindre au mouvement des révoltés ; c'est à la tête de ces six compagnies, aussi impatientes que les autres troupes fidèles d'en finir avec la révolution, que le grand-duc Michel rejoignit son frère. Les révoltés s'étaient formés en bataillon carré derrière leurs barricades. L'Empereur continuait à s'avancer vers le gros des rebelles, quand tout à coup il aperçut sur son passage un homme d'une figure hideuse, portant noué autour de sa tête un mouchoir noir qui ne parvenait point à cacher sous ses plis toute la laideur d'une physionomie

repoussante, quoique vigoureusement accentuée. Son regard, abrité sous d'épais sourcils, révélait une mâle résolution :

« Que viens-tu faire ici ? lui demanda l'Empereur.

— Un acte de soumission, Sire, répliqua l'inconnu.

— Tu es donc un rebelle ?...

— Je ne le suis plus, Sire, puisque j'ai quitté mes camarades pour venir auprès de Votre Majesté....

— C'est juste.... Comment t'appelles-tu ?

— Yakoubowitsch.

— Eh bien, je suis content de toi, ajouta l'Empereur en lui prenant la main, tu as fait ton devoir, je ne t'oublierai pas.... A propos, as-tu du courage ?

— Voici ma réponse, Sire; et d'un geste rapide arrachant le mouchoir qui couvrait son front, il inclina devant l'Empereur un crâne criblé de cicatrices.

— Où as-tu reçu ces blessures ?...

— En Turquie, Sire....

— Je vois que tu es un brave, et tu vas m'en donner une nouvelle preuve....

— Parlez, Sire, je suis prêt....

— Tu vas retourner auprès de tes anciens complices, pour les engager à suivre ton exemple....

— Et s'ils ne veulent point le suivre, Sire....

— Tu leur diras que je suis décidé à leur arracher par la force ce qu'ils refuseront à la clémence; va !...

— Je vais, Sire... » Yakoubowitsch disparut dans la foule, mais il ne revint pas. Le rebelle avait pris le masque de la soumission pour remplir à coup sûr un rôle d'espionnage.

Les groupes des insurgés grossissant à chaque minute, s'exaltaient par les cris de Vive Constantin ! A bas Nicolas ! Des gens sans nom et sans aveu, recrutés par l'insur-

rection dans les bas-fonds de la populace, répondaient à ces clameurs par des cris de mort; de grands feux allumés au pied des barricades répandaient leur clarté sinistre sur les pâles figures des rebelles, ivres de colère et de vin. Auprès des tonneaux vides, des caisses remplies de munitions de guerre indiquaient que la résistance serait terrible.

A dix heures moins un quart, l'Empereur donna l'ordre au général Ygnatief d'occuper fortement le pont de Saint-Isaac, afin de couper aux insurgés la retraite qu'ils auraient pu se ménager sur la rive droite de la Néva. Accompagné de son frère le grand-duc Michel et de son état-major, il se porta rapidement sur le front des rebelles pour les haranguer, mais il fut reçu par une décharge qui blessa quelques officiers et tua le cheval de son frère.

« Vous le voyez, mes amis, dit l'Empereur en se tournant vers le gros de ses troupes, ce n'est pas sur moi que devra peser la responsabilité du sang versé.... » Puis il ajouta : » Si des infâmes oubliant leur devoir osent ainsi méditer la ruine du gouvernement, j'espère que vous, du moins, vous resterez dignes du nom que vous portez, du beau nom de la vieille garde de l'empereur Alexandre! » Et d'un geste il abaissa les armes prêtes à faire feu contre les insurgés. Il voulait recourir à un moyen suprême avant d'en venir à la force des armes, l'*ultima ratio* des rois. Espérant que la vue et les paroles du métropolitain de Saint-Pétersbourg, l'archevêque Séraphim, exerceraient plus d'empire sur les masses insurgées, il envoya chercher ce vénérable vieillard.

Pendant que ces choses se passaient sur la place du Sénat, la famille impériale courait un immense danger.... Une colonne des grenadiers insurgés de la garde s'a-

vançant au pas de course sur le quai du palais d'hiver pour se réunir au gros de l'insurrection, fut tout à coup arrêtée par son chef Alexandre Panoff, l'un des plus ardents révolutionnaires. « Braves soldats, leur dit-il, regardez : la cour du palais est déserte, mais ce palais est un lupanar immonde qui renferme à cette heure toute la famille de celui qu'on veut nous imposer pour empereur.... Voyez-vous à travers ces fenêtres l'éclat de ces flambeaux volés à la sueur du peuple?... Il faut que ces flambeaux deviennent les torches funèbres de la famille de Nicolas.... Allons, courage; une bonne résolution, un coup de main hardi, et cette famille n'existe plus.... Soldats, êtes-vous prêts à me suivre?

— Oui, oui! mort à Nicolas!...

— Eh bien, *marche dessus!*... en avant!... »

Et les grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, s'élancèrent dans la cour sur les pas de Panoff brandissant une épée nue dans sa main. Ç'en était fait de la famille impériale; mais, comme l'avait dit son auguste chef, la Providence veillait sur elle. Au moment où la colonne régicide s'apprêtait à gravir le grand escalier qui conduit aux appartements impériaux, deux escadrons de la garde à cheval, conduits par le comte Alexis Orloff, débouchèrent au grand trot du côté de la place dans la cour.... Les rebelles s'arrêtèrent aussitôt, et se trouvant trop faibles pour engager la lutte, ils se retirèrent en disant : « Ce ne sont pas des nôtres. »

Cependant le métropolitain, revêtu de ses habits sacerdotaux, portant la mitre en tête et la croix à la main, venait de paraître sur la place.... Sa voix, pleine de paroles conciliantes et miséricordieuses, eut de la peine à percer le bruit des armes.... Pour la première fois les fronts des soldats russes, égarés par des traîtres, restè-

rent couverts devant le signe de la rédemption.... Pour la première fois la religion devait être impuissante et demeurer sans force devant l'anarchie en armes.... La voix de son ministre, couverte par des clameurs impies, fut accueillie par des huées et des vociférations.... et l'homme miséricordieux qui venait au nom de l'Empereur pour pardonner et pour bénir, reçut à bout portant une décharge sacrilége qui l'aurait renversé sans vie, si la main de Dieu n'avait eu soin d'écarter de sa personne les balles homicides.... Sa mitre cependant fut percée en quatre endroits.

Le feu des insurgés devenant de plus en plus nourri, l'Empereur donna l'ordre au grand-duc Michel d'aller chercher le régiment d'Ismaïloffsky, le seul qui n'avait point encore pris position sur la place; mais le grand-duc le trouva en pleine défection et prêt à fraterniser avec l'émeute. Michel, s'efforçant en vain de le ramener au sentiment du devoir, lui demanda : « Que voulez-vous ?

— La constitution, nous voulons la constitution !...

— Qu'appelez-vous la constitution ?...

— Vous le savez aussi bien que nous....

— Si je le savais, je ne vous le demanderais point....

— C'est la femme de Constantin.... rendez-nous-la, nous la voulons !... vive la constitution !... » L'absurde brochait sur l'horrible....

A minuit, la situation était des plus critiques, les balles sifflaient autour de l'Empereur, calme, impassible au milieu du feu, comme s'il se fût trouvé à la tête de sa division sur un champ de parade. Des éclats de pierre et de bois tombaient à chaque instant aux pieds de son cheval. Sa longanimité semblait défier la rage de ses adversaires.

« Sire, s'écria tout à coup une voix derrière lui, tous les moyens de conciliation ont été épuisés par Votre Majesté.... Faites avancer l'artillerie et répondez aux décharges de l'ennemi par la mitraille. » L'Empereur tournant la tête, aperçut le général Tol qui venait d'arriver de Taganrog. Avant de se rendre à cet avis suprême, Nicolas ordonna une charge de cavalerie; mais les chevaux lancés sur un terrain couvert d'une croûte de neige glacée, tombaient à chaque pas. Les lanciers de la garde parvinrent néanmoins jusqu'au pied des barricades, mais ils en furent repoussés par le feu des insurgés.

« Sire, s'écria à son tour le prince Wassiltchikoff, il n'y a pas un instant à perdre, il faut de la mitraille, ainsi que l'a dit le général Tol....

— Vous voulez donc, lui répondit l'Empereur, que le premier jour de mon règne je verse le sang de mon peuple?...

— Oui, Sire, je le veux, pour sauver votre empire, votre couronne, votre peuple lui-même!... » répondit Wassiltchikoff. Cette rude réponse, faite avec un ton d'autorité par un homme qui jouissait d'une estime générale, mit fin aux hésitations généreuses de l'Empereur.... Nicolas expédia un de ses officiers pour annoncer à l'Impératrice, qu'après avoir longtemps reculé devant une pareille extrémité, il se trouvait enfin forcé de tirer le canon... Puis après quelques minutes de recueillement, comme pour prendre Dieu à témoin de l'implacable nécessité dans laquelle il se trouvait, il s'écria d'une voix forte : « Canonniers, à vos pièces! » En effet, il n'y avait pas un instant à perdre.... Les révolutionnaires prenant pour de la faiblesse le sentiment généreux qui paralysait la volonté de l'Empereur, avaient

culbuté les premières lignes des tirailleurs et profité de ce premier succès pour gagner du terrain.... Les artilleurs, debout près de leurs pièces, attendaient, mèche allumée, la fin du commandement, que l'Empereur ne pouvait se décider à prononcer. Deux fois le mot fatal expira sur ses lèvres. Ce fut l'énergique général Tol qui la troisième fois le compléta en s'écriant : « Feu ! »

La première décharge, portée trop haut, passa pardessus le front des insurgés et alla se perdre dans les murs du sénat, mais celles qui suivirent tombèrent au milieu des barricades. La lutte alors devint terrible, sanglante, acharnée ; aux décharges de l'artillerie impériale, les rebelles ripostaient par des feux de peloton qui, dirigés sur des poitrines découvertes, moissonnaient de nombreuses victimes.... De part et d'autre on combat avec un égal courage ; ici avec le sentiment du devoir, là avec celui du désespoir.... Impétueuse est l'attaque, mais la résistance ne perd rien de son intensité résolue. Les éclats fulgurants de l'artillerie qui tonne sans intervalles, les décharges de la mousqueterie qui répondent, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les grincements des baïonnettes croisées contre les baïonnettes, la voix des chefs traversant cette tempête d'acier et de feu.... tout donnait à cette lutte sanglante un caractère qui portait la mort dans l'âme, avant de frapper les corps devant ou derrière les barricades.

« Au nom de Dieu, Sire, retirez-vous! » disaient à l'Empereur les officiers qui l'entouraient.

Mais l'Empereur, sourd à leurs prières, répondait : « Ma place est ici, messieurs!... » Ne pouvant le convaincre, ils l'entourèrent de plus près, pour lui faire un rempart de leurs corps....

La victoire enfin se rangea complétement du côté du droit.... Les insurgés, repoussés par la mitraille de leurs formidables retranchements, demandèrent à la fuite le salut qu'ils avaient refusé à la clémence.... Ils se dispersèrent dans toutes les directions en jetant leurs armes et en cherchant un refuge partout où ils espéraient échapper à la cavalerie lancée à leur poursuite. C'est ainsi que plusieurs d'entre eux se cachèrent jusque dans les canaux souterrains creusés pour recevoir les immondices de la ville. Une dernière décharge de mitraille tirée sur les glaces de la Néva engloutit dans les eaux du fleuve une colonne de rebelles qui cherchaient à s'échapper sur l'autre rive.

Lorsque le champ de bataille fut ainsi déblayé des derniers éléments de la résistance, l'Empereur décida que les troupes passeraient le reste de la nuit sous les armes, pour enlever aux factieux les moyens de renouveler leurs coupables tentatives. A cet effet, la place du Sénat fut occupée par le régiment de la garde de Préobrajensky, par le bataillon des sapeurs de la garde, par deux compagnies du premier bataillon des chasseurs de la garde, avec dix pièces de canon appartenant à la première et à la seconde batterie d'artillerie, et par trois escadrons des chevaliers-gardes.

Dans la grande Millionne, près du pont de la Moïka, une compagnie du régiment des chasseurs de la garde prit position avec deux bouches à feu; une autre compagnie du même régiment fut portée avec quatre pièces auprès du pont qu'on traverse au-dessous du palais de l'Ermitage. Le premier bataillon du régiment de la garde d'Ismaïloffsky et un escadron des chevaliers-gardes campèrent avec quatre pièces à l'angle du palais qui fait face à l'amirauté, du côté du fleuve; le second bataillon

du régiment des chasseurs de la garde occupa la place de l'Amirauté; un bataillon du régiment de Séménoffsky, un bataillon de celui de Moscou, le deuxième bataillon du régiment d'Ismaïloffsky, quatre pièces d'artillerie volante et quatre escadrons de la garde à cheval se formaient en bataille sur la place d'Isaac sous les ordres de l'aide de camp général Wassiltchikoff; deux escadrons du régiment de la garde à cheval, une division de pionniers à cheval, un bataillon du régiment de la garde de Finlande et quatre pièces d'artillerie volante sous les ordres de l'aide de camp général Benkendorff, prirent position à Wassili-Ostroff; enfin le régiment des Cosaques de la garde reçut l'ordre d'envoyer des patrouilles sur tous les points de la capitale, plongée dans le silence et la stupeur.

Par ces sages dispositions, la tranquillité de la ville se trouva rétablie et assurée partout. Une heure après le dernier coup de canon, il ne restait pas réunis deux hommes de l'armée révolutionnaire; plus de cinq cents insurgés étaient tombés aux mains des vainqueurs. Les principaux instigateurs de la révolte avaient été arrêtés et jetés provisoirement dans les cachots de la citadelle; plusieurs autres, se faisant justice, étaient venus d'eux-mêmes se constituer prisonniers.

Les marins de la garde étaient en grande partie rentrés dans leurs quartiers, où, repentants et effrayés des conséquences de leur conduite, ils imploraient pardon et miséricorde. Le grand-duc Michel, dont la conduite pendant tous ces événements fut admirable, acheva par ses remontrances de leur faire prendre une détermination à laquelle d'ailleurs leurs regrets les avaient déjà préparés. Ils se rendirent tous à discrétion à la clémence de l'Empereur. La plupart des soldats égarés

du régiment des grenadiers de la garde suivirent le même exemple.

L'empereur Nicolas ne rentra au palais qu'à sept heures du matin : aux droits de sa naissance, le Dieu des bataillons venait d'ajouter ceux de la conquête; aussi son premier soin, après avoir pressé sur sa poitrine l'Impératrice mère et l'Impératrice régnante, fut-il d'aller avec elles à la chapelle du palais pour remercier la Providence de la protection qu'elle lui avait accordée durant cette journée et cette nuit néfastes.

Si le courage, le calme, la froide énergie de l'Empereur pendant l'action avaient fait l'admiration de tous les hommes de guerre qui l'entouraient, la tranquillité et la pieuse résignation des deux Impératrices avaient produit la même impression sur toutes les dames de la cour qui, à la première nouvelle du danger, s'étaient groupées autour d'elles. Au premier coup de canon, l'Impératrice mère, songeant aux funérailles d'Alexandre le Grand, s'était évanouie; mais dès qu'elle eut repris connaissance, elle s'était mise en prière auprès de l'Impératrice régnante, à genoux comme elle, et n'avait cessé jusqu'à la fin du combat d'implorer la toute-puissance du Roi des rois. Un seul instant elle avait interrompu ses oraisons pour dire à l'aide de camp général Demidoff : « Prenez ce portrait en miniature, général, et courez le montrer aux insurgés; qui sait! le souvenir et les traits de l'empereur Alexandre les rappelleront peut-être au sentiment de leur devoir! » L'engagement des troupes put seul empêcher le général Demidoff de remplir cette pieuse mission. Les dalles de marbre où les deux princesses s'étaient agenouillées étaient littéralement arrosées de larmes.

Après avoir témoigné sa reconnaissance à Celui qui

lui avait si providentiellement conservé la couronne, disputée par une révolution militaire, Nicolas se rendit dans l'appartement du grand-duc héritier, qui dormait encore; il le réveilla, le prit entre ses bras, et se faisant ouvrir la porte du balcon qui donnait sur la place, il le montra à la foule groupée sous les fenêtres du palais; puis, descendant sur la place, il pénétra dans les rangs des troupes harassées de fatigue et noircies par la poudre, il remit l'enfant impérial dans les bras d'un vieux caporal de sapeurs, en lui disant : « Tiens, prends mon fils, et recommande-le à tous tes camarades; je t'adjure, au nom de tes frères d'armes, de l'aimer comme je vous aime et de le défendre comme vous m'avez défendu. » L'enfant passa de mains en mains, recueillant sur les lèvres de ces héroïques soldats des baisers pleins de larmes et qui sentaient la poudre.

Depuis le moment fatal où le gouverneur général comte Miloradowitsch était tombé mortellement blessé, l'Empereur avait plusieurs fois envoyé chez lui des officiers pour s'informer de ses nouvelles. Ce brave capitaine, qui s'était rendu fameux dans la compagne de 1812, touchait à sa dernière heure. Nicolas, couvert encore de la poussière du combat, se rendit auprès de lui pour lui adresser quelques-unes de ces paroles qui, si elles ne sauvent pas, adoucissent du moins les angoisses de l'agonie. Celui que la mort avait épargné sur quarante-deux champs de bataille pour le livrer un jour d'émeute à la balle d'un assassin, était étendu sur son lit de douleur. A la vue de son souverain il parut se ranimer; un éclair de joie passa dans ses yeux en même temps qu'un sourire sur ses lèvres. « Général, lui dit l'Empereur, la couronne que vous m'avez conservée semblera lourde à mon front, si je dois perdre en vous

le meilleur de mes amis, le plus fidèle de mes sujets!... » Le comte Miloradowitsch, recueillant le peu de forces qui lui restaient, répondit : « Sire, j'ai assez vécu, puisque Dieu m'a fait la grâce de voir Votre Majesté victorieuse de ses ennemis.... Soyez heureux, Sire, pour le bonheur de la Russie; quant à moi, je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir plus servir Votre Majesté.... Cependant je considère le jour de ma mort comme le plus beau de ma vie, puisque je meurs pour vous et pour l'auguste héritier de votre trône.... Vive l'Empereur! » Un instant après il n'était plus.

Pendant que cette scène se passait au pied du lit du glorieux martyr de la foi militaire, l'Impératrice mère écrivait la lettre suivante au prince Kotchoubey, le même personnage auquel l'empereur Alexandre, n'étant encore que grand-duc, avait adressé deux lettres que nous avons données au commencement de cette histoire :

« Si j'ai tardé, mon cher prince, à répondre à vos deux lettres, c'est que, d'une part, je voulais vous écrire de ma main, et que, d'un autre côté, j'étais si tristement accablée qu'à peine je pouvais suffire aux correspondances de ma famille. Je suis bien malheureuse, monsieur le prince; les trois mois qui se sont écoulés depuis la perte douloureuse que j'ai faite ont été dans ma vie trois mois de tourments et de larmes. La mort de mon fils, de cet ange bien-aimé, est venue nous surprendre, nous frapper comme un coup de foudre. Nous nous livrions à l'espérance, quoique, je l'avoue, mon cœur maternel éprouvât de mortelles angoisses, lorsque le 13 novembre a malheureusement justifié mes sinistres inquiétudes.

» C'est le 27 que j'ai appris la perte du fils qui faisait le bonheur, la gloire de ma vie, tout le charme, toute

la douceur de mon existence. La plume ne saurait jamais rendre tout ce que j'ai souffert; je croyais avoir épuisé la coupe des douleurs, lorsque la journée du 14 décembre m'a fait connaître un nouveau genre de tortures, en me montrant mes deux fils exposés à la mort et la prospérité de l'empire livrée à des chances funestes. La miséricorde divine a conjuré ces malheurs, et la noble conduite de mon fils Nicolas, sa magnanimité, sa fermeté et son admirable abnégation, ainsi que le mâle courage de son frère Michel, ont sauvé l'empire et ma famille.

» Cette journée a été bien cruelle! Cependant, lorsque tout a été fini et que le soir je me suis vue seule chez moi, j'ai béni Dieu de me retrouver dans ma douleur constante. Mais quelle horrible histoire, mon cher prince!

» Je remercie le ciel de ce que notre cher empereur Alexandre n'ait point vu l'exécution d'un complot dont il avait eu connaissance avant sa mort. Bénissons encore la Providence de ce que les coupables ne sont pour la plupart que des jeunes gens très-peu marquants, et qui, à l'exception des chefs, se sont laissé entraîner par l'orgueil et par l'ambition sans prévoir peut-être l'abîme qu'ils creusaient sous leurs pas. Les chefs eux-mêmes ne doivent pas leurs titres aux services qu'ils ont pu rendre à l'État; il y en a très-peu qui aient bien servi. Dans tous les cas, les malheureux qu'ils ont flétris par leurs crimes et déshonorés dans leur réputation d'officiers, seront la désolation de leurs familles.... Le convoi de notre ange bien-aimé arrive le 20 à Tsarskoé-Sélo, pensez quel jour de douleur et d'angoisses ce sera pour moi!... »

Tout le cœur de la femme, de la mère et de la souveraine se retrouve à chaque ligne dans cette lettre, écrite sous l'impression d'un événement qui pendant de

longues heures avait tenu en échec les principes fondamentaux de l'empire russe, et fait de l'ordre de succession au trône une question révolutionnaire, résolue par le triomphe de la justice et du droit.

# CHAPITRE QUATRIÈME.

**Journée du 15-27 décembre. — Revue militaire. — Ordre du jour à l'armée. — Amnistie. — Arrestation du prince Troubetzkoï. — Curieuse révélation. — Aveux complets. — Lâcheté. — Emprisonnement des principaux coupables à la citadelle. — Rétablissement de l'ordre. — Manifeste impérial. — Nicolas notifie aux puissances étrangères son avénement au trône. — Proclamation aux Polonais. — Engagements solennels. — Lettre du grand-duc Constantin. — Reconnaissance et proclamation de l'empereur Nicolas à Moscou. — Mouvements dans les provinces. — Arrestation des chefs. — Formation de la commission d'enquête.**

Le 27 décembre, à onze heures du matin, toutes les traces de la guerre civile avaient disparu. Le chant des saints cantiques rendant grâces à Dieu dans les églises remplaçait les clameurs de l'insurrection et les bruits de la bataille; une vaste tombe creusée dans les glaces de la Néva ensevelissait les cadavres des insurgés tombés les armes à la main, et ravis par la mort du soldat aux jugements de la justice humaine. L'Empereur, sacré par la victoire et par l'amour de son peuple fidèle, passa en revue toutes les troupes qui venaient de prendre part au combat, et les remercia chaleureusement du zèle, du courage, de la fidélité qu'elles avaient montrés durant la lutte qui avait ensanglanté la capitale. Il fut accueilli dans les rangs par les transports du plus vif enthousiasme. « Soldats, leur dit l'Empereur, vous avez bien mérité de la patrie, je me charge de sa dette de reconnaissance; le sceptre que vous avez raffermi dans mes mains sera pour vous un caducée de gloire et de bonheur.... — Vive la Russie! vive l'Empereur! » ré-

pondit l'armée d'une seule voix, comme l'eût fait un seul homme.

Quelques heures auparavant, l'Empereur avait adressé aux armées russes cet ordre du jour :

« Brave armée russe, fidèles défenseurs du trône et de la patrie !

» Qui d'entre vous n'a pas été accablé par l'affreuse nouvelle qui Nous a plongé ainsi que toute la Russie dans une douleur inexprimable? Vous avez perdu un souverain, un père, un bienfaiteur, un compagnon de vos immortels exploits. Mais que vos cœurs ne s'abandonnent point au découragement ; d'en haut ses regards sont fixés sur vous, et il bénit les fruits des soins infatigables qu'il avait consacrés à votre organisation.

» Fidèles et braves soldats, vous venez de nouveau d'acquérir dans ces mêmes jours de douleur une gloire immortelle égale à celle que vous avez achetée de votre sang, lorsque vous avez vaincu les ennemis du souverain et de la patrie; vous avez prouvé par votre conduite que, fermes défenseurs du trône impérial sur le champ de bataille, vous savez exécuter fidèlement en temps de paix les lois et la volonté souveraine.

» En témoignage de Notre affection pour vous, régiments des gardes Préobrajensky, Séménoffsky, Ismaïloffsky, chasseurs de la garde, chasseurs de Finlande, grenadiers de Pavlovsky, chevaliers-gardes à cheval, hussards, chasseurs à cheval et artillerie de la garde, et en récompense de vos services, je vous octroie l'uniforme que Sa Majesté l'Empereur, votre bienfaiteur, avait l'habitude de porter. Que dans chaque régiment, ce gage sacré soit conservé religieusement comme un monument transmissible aux races futures.

» J'ordonne en outre :

» 1° Tous les officiers et soldats des compagnies des régiments de Préobrajensky et de Séménoffsky, dites compagnies de Sa Majesté Impériale, porteront sur les épaulettes le chiffre de l'empereur Alexandre, et ce aussi longtemps que vivra un de ces braves.

» 2° Les généraux qui se trouvaient attachés à la personne de Sa Majesté Impériale, de même que les aides de camp généraux et les aides de camp de Sa Majesté, continueront de porter le même chiffre.

» Braves guerriers, conservez à jamais la mémoire sacrée d'Alexandre Ier; qu'elle soit la terreur des ennemis, l'espoir de la patrie, le garant de votre fidélité et de votre attachement à Ma personne.

» *Signé* Nicolas. »

Immédiatement après la revue, les troupes cantonnées hors de la ville et qui avaient reçu l'ordre de se rapprocher de la capitale, retournèrent dans leurs quartiers respectifs, à l'exception du régiment des dragons de la garde, chargé de faire le service des patrouilles, et de deux escadrons de hussards et de lanciers de la garde, campés aux environs de la ville pour arrêter les coupables qui chercheraient à prendre la fuite.

Dès lors, l'élu du peuple et de l'armée n'écoutant que l'impulsion de son cœur, appréciant les regrets sincères des marins de la garde, et convaincu qu'une surprise seule avait pu les détourner de leurs devoirs, daigna leur accorder un généreux pardon. Il ordonna même que le drapeau qu'ils avaient reçu de l'empereur Alexandre, et qui leur avait été enlevé, leur fût rendu, après avoir été purifié par une bénédiction nouvelle.

En même temps le grand-duc Michel, qui depuis plusieurs nuits n'avait pas pris un seul instant de repos,

vint annoncer à l'Empereur que la plus grande partie des officiers et des sous-officiers du régiment des grenadiers, trompés par d'infâmes artifices et pénétrés d'un semblable repentir, imploraient humblement sa clémence impériale. En considération de leurs regrets et de la conduite irréprochable qu'avaient tenue deux compagnies de ce régiment de garde à la forteresse, Nicolas leur restitua les drapeaux qui leur avaient été enlevés la veille. Ces aigles furent bénies une seconde fois, et le régiment tout entier, les prenant pour témoins de son repentir, jura avec élan obéissance et fidélité à son nouveau souverain. De même, le régiment de Moscou, se livrant à la merci de l'Empereur, obtint son pardon, et ses drapeaux lui furent restitués après avoir aussi été purifiés par une seconde bénédiction.

Ainsi qu'il arrive toujours, et comme nous l'avons vu depuis dans toutes les insurrections qui ont ensanglanté les diverses capitales de l'Europe, la plupart des chefs qui devaient au jour du triomphe se partager les places, les titres, les honneurs, les gros émoluments, tous les bénéfices de la victoire, s'étaient prudemment éclipsés à l'heure du travail; quelques-uns seuls avaient courageusement payé de leur personne, les autres avaient disparu au moment décisif. L'un des premiers, le prince Troubetzkoï, le futur dictateur du vaste empire rêvé par le génie et taillé par la puissante main de Pierre le Grand sur le globe du monde, s'était réfugié chez son beau-frère, le comte de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche; il espérait que la légation lui servirait d'asile; mais dans la nuit le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, ne pensant pas qu'un drapeau étranger pût abriter la tête d'un grand coupable, vint le réclamer et lui donna l'ordre de se rendre auprès de

l'Empereur. Le prince Troubetzkoï fut immédiatement conduit au palais d'hiver, où pâle et tremblant il se jeta aux genoux de l'Empereur, en lui dévoilant tous les détails de la conspiration.

Le journal semi-officiel de Vienne, l'*Observateur autrichien*, rend ainsi compte de ce curieux incident :

« Nous ne fûmes pas médiocrement épouvantés en apprenant que le prince Troubetzkoï, beau-frère du comte de Lebzeltern, était non pas soupçonné mais convaincu par ses propres aveux d'avoir joué un rôle principal dans cette entreprise coupable et insensée. Nous pensions le bien connaître : c'est un jeune homme qui a quelques connaissances, doux comme un agneau, tranquille, laborieux, aimant la vie de famille, excellent époux, sensible jusqu'à la faiblesse ; et pourtant ce bon époux, ce philanthrope sensible a pu se mettre à la tête d'une troupe de tigres qui, si leur complot eût réussi, auraient rendu bien des femmes veuves, et qui, pour première proie, demandaient la famille impériale tout entière.

» Le jour du combat, il a été assez lâche pour abandonner ses disciples et ses complices ; pendant que le canon ramenait ceux-ci à l'obéissance, il resta tout le temps en proie à une attaque de nerfs chez sa sœur. Il laissa dans sa maison tous les papiers qui prouvaient sa culpabilité, et, sous le prétexte que cette maison était trop voisine de la place où ses amis avaient fait une fin si triste, il se rendit auprès du comte de Lebzeltern, qui n'avait encore aucun pressentiment de son crime. Il espérait peut-être que l'inviolabilité de la demeure d'un ministre étranger lui servirait d'asile, et il s'inquiétait peu d'exposer son beau-frère aux plus grands désagréments. A quatre heures du matin, le comte de Nesselrode

arriva et pria le comte de Lebzeltern, au nom de l'Empereur, d'intimer au prince Troubetzkoï qu'il eût à se rendre auprès de Sa Majesté Impériale. Le comte de Lebzeltern s'empressa de transmettre cet ordre à ce singulier Catilina, qui paraissait se reposer des fatigues et des périls de la journée. Un aide de camp lui demanda poliment son épée et le conduisit en présence de l'Empereur. Le héros essaya de soutenir son innocence, mais à la vue des papiers qu'on mit sous ses yeux, il tomba aux pieds de l'Empereur, implorant sa pitié et demandant grâce de la vie.... »

Cette version est exacte. Le dictateur manqué était toujours aux genoux de l'Empereur. « Relevez-vous, monsieur, lui dit Nicolas ; cette position ne convient pas à un prince Troubetzkoï, tout coupable qu'il soit....

— Grâce, Sire, grâce ! s'écria le prince.

— Quelle lâcheté ! » fit l'empereur à voix basse. Puis, s'adressant directement au chef des conjurés, il lui dit : « Puisque vous vous sentez la force de survivre à votre honte et aux remords de votre conscience, vous pouvez annoncer à votre malheureuse femme que je vous fais grâce de la vie.... Écrivez.... » Le prince se mit à une table, et commença sa lettre par l'expression de ses sentiments de repentir. L'Empereur, se promenant de long en large dans son cabinet, jetait de temps en temps pardessus les épaules du prince un regard sur la feuille de papier, où, d'une main mal assurée, le conspirateur venait de tracer ces mots : Je vis.... « Ajoutez : Je vivrai.... » fit l'Empereur. Et lui tournant le dos, il murmura : « Je n'aurais jamais cru que tant de lâcheté pût s'allier à tant d'audace !... » Après avoir fait des aveux complets, le prince Troubetzkoï fut conduit à la citadelle avec une trentaine de ses complices.

L'ordre et la tranquillité étant rétablis sur tous les points de la capitale, l'empereur Nicolas adressa le manifeste suivant à ses peuples :

« A tous Nos fidèles sujets savoir faisons :

» Le déplorable événement qui a troublé la journée du 14-26 décembre, cette journée où Notre manifeste annonçait à Nos peuples que Nous venions de monter sur le trône, est connu dans tous ses détails par la relation que Nous en avons fait publier.

» Au moment où les premiers corps de l'État, tous les fonctionnaires militaires et civils, le peuple, les troupes Nous juraient unanimement obéissance et fidélité, et réunis dans les temples du Seigneur appelaient sur Notre règne les bénédictions divines, une poignée de factieux, s'opposant à cet acte national, osa braver les lois, l'autorité, la discipline militaire. Pour dissiper la tourbe des rebelles, il fallut employer la force. Tel est en peu de mots cet événement tout entier. Peu important par lui-même, il ne l'est que trop par son principe et par ses conséquences.

» Mais quelque douleur qu'elles Nous causent, Nous y retrouvons les impénétrables voies de la Providence, qui punit le mal, et qui, de ce mal même, fait sortir le bien. A la seule vue des premiers résultats de l'enquête dont les troubles du 14-26 sont l'objet, dans le mouvement qui les a produits, deux classes d'hommes se font reconnaître : les uns n'étaient qu'égarés, ils ignoraient le complot; les autres, véritables conspirateurs, les ont conduits.

» Que voulaient les hommes égarés? Garder la foi de leurs serments. Tous les artifices avaient été mis en œuvre pour leur faire croire qu'ils défendaient le trône,

et, sous l'empire de cette idée, ils n'ont pu se rendre à aucune persuasion.

» Que voulaient les conspirateurs? Les mots sacrés de fidélité, de serment, d'ordre légitime, le nom même du Césarowitsch et grand-duc Constantin n'étaient pour eux que des prétextes pour la trahison. Ils voulaient profiter du moment pour accomplir leurs criminels desseins, ces desseins longtemps tramés, longtemps médités, longtemps mûris dans les ténèbres, et dont le gouvernement n'avait qu'en partie pénétré le mystère, ils voulaient bouleverser l'empire, et sur ses ruines inaugurer l'anarchie.

» Quels étaient leurs moyens? l'assassinat. — Leur première victime fut le gouverneur militaire comte Miloradowitsch. Celui qu'au champ d'honneur le sort des armes avait respecté dans cinquante batailles, a péri sous le fer d'un assassin. Ce meurtre n'a pas été le seul : le colonel Sturter, commandant du régiment des grenadiers du corps, tué, le général-major Schenschine, le général-major Friedrichs, et d'autres, grièvement blessés, ont scellé de leur sang leur fidélité à l'honneur et au devoir.

» Entraînés dans le mouvement, les soldats des compagnies séduites n'ont participé à ces attentats ni de fait ni d'intention. Une enquête sévère m'en a donné la preuve, et je regarde comme un premier acte de justice et comme une première consolation de les déclarer innocents. Mais cette même justice me défend d'épargner les coupables. Tous ceux dont le procès s'instruit et qui seront reconnus coupables subiront un châtiment proportionné à leurs crimes.

» D'après les mesures déjà prises, le procès, le châtiment embrasseront dans toute son étendue, dans toutes

ses ramifications un mal dont le germe remonte à plusieurs années, et, j'en ai la confiance, ils le détruiront jusque dans sa racine, ils purgeront de cette contagion étrangère le sol sacré de la Russie, ils feront disparaître cet odieux mélange de tristes vérités et de soupçons gratuits qui répugne aux âmes nobles; ils tireront à jamais une ligne de démarcation tranchante et ineffaçable entre l'amour de la patrie et les passions révolutionnaires, entre le désir du mieux et la fureur des bouleversements; ils montreront au monde que la nation russe, toujours fidèle à son souverain et aux lois, repousse les secrets efforts de l'anarchie comme elle a repoussé les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés; ils montreront comment on se délivre d'un pareil fléau, et ils prouveront que ce n'est point partout qu'il est indestructible.

» Nous avons droit d'espérer et d'attendre ces résultats salutaires de l'attachement que toutes les classes de Nos sujets témoignent à Notre personne et à Notre trône. Au milieu des événements du 14-26, Nous avons trouvé avec joie, avec reconnaissance, dans les habitants de la capitale autant d'affection que de zèle, dans les troupes, le plus impatient désir de châtier la révolte au premier signal du monarque; dans leurs chefs, le plus sincère dévouement inspiré par un sentiment profond d'honneur et d'amour pour Nous. Parmi eux s'est distingué le comte Miloradowitsch, soldat intrépide, habile capitaine, chef constamment aimé, terrible dans la guerre, doux dans la paix, administrateur plein de justice, ardent à remplir les ordres de son souverain, fils dévoué de l'Église et de la patrie; il est tombé sous les coups d'une main lâche et perfide, loin des champs de bataille, mais il est tombé victime du zèle dont il brûlait

toujours; il est tombé fidèle à son devoir, et désormais, dans les annales de la Russie, sa mémoire sera impérissable.

» *Signé* NICOLAS. »

La pensée qui devait présider aux destinées de la Russie pendant le règne du nouvel empereur, se trouve moulée tout entière en caractères de bronze à chaque phrase de ce document. Elle se révélait déjà en ces trois mots : Justice, fermeté, expiation, c'est-à-dire haine implacable aux hommes et aux choses de la révolution.

Les premiers soins de l'empereur Nicolas en acceptant le trône furent de notifier son avénement aux puissances étrangères, et d'expédier dans toutes les provinces de la Russie, ainsi qu'en Pologne, l'ordre de reconnaître son autorité impériale et royale.

Dans la notification adressée aux ministres des puissances étrangères, Nicolas déclarait qu'il marcherait de tout son pouvoir sur les traces du souverain dont il pleurait la perte, qu'il professerait la même fidélité aux engagements contractés par la Russie, le même respect pour tous les droits que consacraient les traités existants, le même attachement aux principes et conventions de la paix générale, et qu'il ne négligerait rien pour resserrer plus encore les liens qui subsistaient entre toutes les puissances.

Dans sa proclamation aux Polonais, le nouveau roi déclarait que son désir invariable était de continuer en Pologne l'œuvre d'Alexandre, et de maintenir dans toute leur intégrité les institutions qu'il leur avait données. A cet effet, Nicolas promettait et jurait devant Dieu d'observer l'acte constitutionnel, et d'apporter tous ses soins à en maintenir l'observation.

Ces proclamations, qui constituaient des engagements solennels, furent accueillies avec enthousiasme et reconnaissance à Varsovie; en même temps, elles firent cesser les bruits vagues et les inquiètes préoccupations que la malveillance d'une part, et l'amour des nouveautés d'autre part, continuèrent à y répandre. Le jour même où l'on prenait le deuil pour l'empereur Alexandre, on chantait un *Te Deum* pour célébrer l'avénement de l'empereur Nicolas, et le grand-duc Constantin, qui depuis la nouvelle de la mort de son auguste frère n'avait pas quitté le palais du Belvédère, recevait en personne le serment des régiments de la garde russe; en même temps, il écrivait à l'Empereur, en réponse à la notification de son avénement, une lettre admirable qui, pour le fond et la forme des pensées, mérite d'être citée textuellement :

« Sire,

» C'est avec le plus vif sentiment de satisfaction que j'ai reçu le rescrit par lequel Votre Majesté Impériale a daigné me notifier son avénement au trône de nos ancêtres... au trône de la Russie, ma patrie bien-aimée.

» La loi suprême de cet empire, loi sacrée que la stabilité de l'ordre existant rend un bienfait du ciel, est la volonté du souverain que nous accorde la Providence.

» En manifestant cette volonté, Votre Majesté Impériale a exécuté celle du Roi des rois, qui inspire si évidemment dans les affaires d'une aussi haute importance les monarques de la terre.

» Les décrets de Dieu sont consommés. Si j'ai coopéré en quelque chose à leur accomplissement, je n'ai fait que remplir mon devoir, le devoir d'un sujet fidèle à un frère dévoué, le devoir enfin d'un Russe qui s'enor-

gueillit du bonheur de pouvoir obéir à Dieu et à son souverain.

» Le Tout-Puissant qui protége les destinées de la Russie et la majesté du trône, qui prodigue ses bénédictions au peuple fidèle à ses lois, le Tout-Puissant dans sa miséricorde sera votre guide, Sire, et vous éclairera de ses lumières.

» Si mes plus ardents efforts peuvent contribuer à alléger le fardeau que Dieu vous a imposé, je m'empresse d'apporter au pied de votre trône l'hommage de mon dévouement sans bornes, de ma fidélité, de ma soumission et de mon zèle à exécuter les volontés de Votre Majesté Impériale.

» Je prie le Très-Haut que sa sainte et impénétrable providence veille sur la santé si précieuse de Votre Majesté Impériale, qu'il prolonge vos jours, et que votre gloire, Sire, la gloire de votre couronne, puissent se transmettre de génération en génération.

» Je suis, Sire,

» De Votre Majesté Impériale, le plus fidèle sujet,

» *Signé* CONSTANTIN. »

Partout où l'on ouvrit solennellement le paquet qui contenait le manifeste de l'empereur Alexandre relatif à la succession de l'empire, dans tous les gouvernements, au milieu des regrets qu'excitait la perte que l'on venait de faire, on prêtait serment d'obéissance et de fidélité au successeur désigné par une volonté suprême. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe à Moscou.

Le sénat, les fonctionnaires civils et militaires s'étant réunis dans la cathédrale de l'Assomption au milieu d'un grand concours de fidèles, Son Éminence Philarète, archevêque de la ville et membre du saint synode,

revêtu de ses habits pontificaux, parut accompagné d'un nombreux clergé, et portant une boîte d'argent qu'il plaça sur une table devant les portes du sanctuaire. Alors, faisant face à l'assistance, il prononça une allocution dont la portée était d'autant plus grande, qu'il avait servi, comme nous l'avons vu, d'instrument à la pensée de l'impérial testateur.

« Prêtez l'oreille, ô Russes! s'écria-t-il; trois ans se sont écoulés depuis que ce temple saint, choisi pour le sacre de nos monarques, et ce vase exposé à vos regards, renferment la volonté suprême, la volonté dernière de l'empereur Alexandre. Les gardiens de ce dépôt auguste n'ont point osé soulever avant le temps le voile dont il avait plu au défunt de le couvrir.

» Il n'arriva que trop tôt le moment douloureux où nous devions chercher les dernières volontés du souverain qui avait terminé sa glorieuse et noble vie; mais nous fûmes longtemps à ignorer que ce moment était venu.

» Héritier des vertus et de la magnanimité d'Alexandre, Nicolas s'était empressé d'appeler à l'empire son frère aîné le grand-duc Constantin, et avait ordonné en même temps que le testament de feu l'Empereur demeurât sous le voile qui en gardait le mystère. Sans doute il nous était donné de le pressentir, ce secret qui renfermait un acte ajouté aux lois précédentes sur l'ordre de succession au trône; mais en le divulguant alors, n'aurions-nous pas déchiré le cœur de tout sujet fidèle par un cruel et inévitable partage d'affections et de dévouement? Que nous restait-il donc à faire dans ces graves circonstances?

» Ame bienheureuse d'Alexandre, tu as jugé nos intentions, tu as reconnu que le seul gage de fidélité qu'il

nous fût possible d'offrir à ta mémoire était de veiller religieusement sur le dépôt confié à notre garde, de l'envelopper de notre silence, et d'ensevelir un auguste secret au fond de ce vase, ainsi que dans un tombeau, jusqu'à l'instant marqué par la Providence où il serait permis de le faire connaître à la face du monde.

» Dans ses décrets adorables, le Roi des rois a hâté l'heure de la décision. Tous les obstacles ont disparu, et la volonté d'Alexandre va sortir vivante de son tombeau pour nous révéler notre avenir.

» Russes, vous avez trouvé pendant vingt-cinq années le bonheur dans l'accomplissement de cette volonté souveraine : vous allez l'entendre une dernière fois, mais cette fois encore vous y trouverez votre félicité. »

Après ce discours, prononcé et écouté avec un religieux recueillement, la boîte fut ouverte, puis, lorsqu'on eut constaté l'authenticité du cachet et de l'inscription autographe apposés sur l'enveloppe du paquet, l'archevêque Philarète lut les divers documents qu'il contenait. La prestation du serment à l'empereur Nicolas termina cette imposante cérémonie.

La tranquillité que la fermeté de l'empereur Nicolas venait de rendre à la capitale ne fut troublée sur aucun autre point, si ce n'est à Vassilkoff et aux environs. Dans le Midi, l'arrestation des chefs de la conspiration s'effectua d'après les ordres apportés de Taganrog par l'aide de camp général Tchernycheff, et provoqués par la dénonciation du capitaine Mayboroda. La colère des conjurés se voyant ainsi découverts ne connut plus de bornes.

« Il ne nous reste plus qu'une chose à faire, dit Poggio à Basile Davidoff; il faut aller à Saint-Pétersbourg assassiner l'Empereur, et à cette œuvre j'offre mes deux mains....

— Ce n'est pas assez, répliqua Davidoff, il en faut six....

— Eh bien, j'en aurai douze!... »

Poggio comptait sur le concours de Mitkoff, du prince Valérien Galitzin, du prince Obolinsky et de Matthieu Mouravieff.

Informé de l'arrestation du colonel Pestel, le général-major prince Serge Volkonsky se procura le moyen d'avoir une entrevue avec lui. « Ne craignez rien, lui dit le colonel; sauvez seulement mon code russe.... Pour ma part, je serai muet comme la tombe qui m'attend. » Malgré ces pompeuses promesses, il fit des aveux complets et des révélations dont le premier résultat fut l'arrestation de ses complices, transférés immédiatement à Saint-Pétersbourg à la demande de la commission d'enquête.

Cette commission, appelée à instruire l'affaire du 14-26 décembre et à statuer sur le sort des coupables, était ainsi composée :

Tatitscheff, président, ministre de la guerre;

Le grand-duc Michel, grand maitre de l'artillerie;

Prince Galitzin, conseiller privé actuel;

Golénistcheff-Kotousoff, aide de camp général, gouverneur de Saint-Pétersbourg;

Tchernycheff, aide de camp général;

Benkendorff, aide de camp général;

Potapoff, aide de camp général.

Un seul mouvement d'une certaine importance éclata du côté de Kieff, et il fut plutôt inspiré par le désir d'échapper au châtiment que par l'espérance de reformer les anneaux brisés de la conspiration.

Serge et Matthieu Mouravieff avaient été arrêtés par le lieutenant-colonel Gebel au moment où, prévenus par

un message de Bestoujeff-Rumine du sort qui les menaçait, ils cherchaient à se cacher. Mais dans la nuit même de leur arrestation, plusieurs officiers appartenant à la société des *Slaves réunis*, notamment les lieutenants Kouzmine, Soukhinoff et Chipilla, et le capitaine en second baron Solovieff, les avaient délivrés après avoir blessé le lieutenant-colonel Gebel et s'être emparés des hommes qui l'accompagnaient. Serge Mouravieff conçut aussitôt le projet d'insurger le régiment de Tchernigoff. A cet effet, du bourg de Trilessié où il se trouvait, il se porta rapidement sur Kovalevka afin d'y réunir la seconde compagnie de grenadiers. En même temps, le lieutenant Kouzmine devait y conduire la cinquième compagnie; et les lieutenants Solovieff et Chipilla devaient, après avoir soulevé les leurs, se porter à marches forcées sur Vassilkoff.

De Kovalevka, Serge Mouravieff, à la tête des deuxième et cinquième compagnies, marcha sur Vassilkoff. Bestoujeff-Rumine, qu'il avait envoyé en reconnaissance à Broussiloff, le rejoignit sur la route.

A huit verstes de Vassilkoff, Mouravieff apprit par ses éclaireurs que cette ville était défendue par une compagnie sous les ordres du major Troukhine. Les insurgés l'occupèrent sans résistance. Maître de cette position, Serge Mouravieff y fut rejoint par plusieurs officiers avec lesquels il concerta son plan d'opérations. Après avoir reconnu la nécessité d'opérer sa jonction avec les officiers de la société des *Slaves réunis*, il prit la résolution de faire un mouvement sur Broussiloff, d'où il aurait pu en un jour de marche gagner Kieff ou Jétomir, suivant les circonstances; mais avant toutes choses il comprit qu'il fallait exciter l'enthousiasme des troupes rebelles en donnant à l'insurrection une espèce de consécration

religieuse. En conséquence, l'aumônier du régiment de Tchernigoff consentit, moyennant une somme de huit cents francs, à célébrer l'office divin devant le front des troupes, et à lire un catéchisme composé par Serge Mouravieff et Bestoujeff-Rumine, dans lequel, en donnant à quelques passages de l'Ancien Testament une interprétation arbitraire, les auteurs avaient voulu démontrer que la démocratie était la seule forme de gouvernement agréable à Dieu. Mais, suivant la déclaration de Mouravieff lui-même, cette lecture ayant produit sur l'esprit des insurgés un effet contraire à celui qu'il espérait, il dut invoquer faussement le nom du grand-duc Constantin pour justifier par des apparences de légitimité une prise d'armes qui ne se réduisait plus qu'à une question de personne.

Sur la route de Broussiloff, Serge Mouravieff trouva dans le village de Motovilovka la première compagnie de grenadiers et la deuxième de mousquetaires. Il les harangua avec véhémence pour les engager à se réunir à lui. Une partie de la compagnie des mousquetaires seule y consentit; celle des grenadiers, inébranlable dans son devoir, se replia sur Belaïa-Tserkoff. Ayant appris le lendemain que le gros des troupes qu'il voulait soulever ne se trouvait point dans cette position, Serge Mouravieff, changeant de plan, retourna vers Trilessié pour se rapprocher du centre de la société des Slaves. Il venait à peine de quitter le village d'Oustimovka, lorsque tout à coup il aperçut devant lui la colonne volante lancée à sa poursuite sous les ordres du général Geismar. Il fit aussitôt ranger ses troupes en bataille, et se mettant bravement à leur tête, il les entraîna l'arme au bras sur les pièces, mais il fut reçu par un feu de mitraille qui mit le désordre dans ses rangs : une charge de cava-

lerie acheva la déroute. Alors les factieux rendirent leurs armes. Serge Mouravieff, blessé au commencement de l'action, tous les officiers, à l'exception d'Hippolyte Mouravieff resté mort sur le champ de bataille, et sept cents soldats furent faits prisonniers les armes à la main. Le lieutenant Kouzmine se brûla la cervelle le même jour en présence des deux frères Mouravieff, avec lesquels on l'avait enfermé.

Les événements de la journée du 14-26 décembre, les bruits dont l'esprit de parti et la malveillance les accompagnaient, jetèrent sur les premiers jours du règne de l'empereur Nicolas une couleur sombre : on aurait dit, à lire les sinistres prophéties répandues en Europe par les journaux du temps, que la Russie, précipitée sur les champs de bataille, allait arborer pour drapeau le sanglant linceul légué par Alexandre à l'heure de ses funérailles ; mais le caractère loyal et chevaleresque du nouveau monarque, les preuves de magnanimité qu'il avait données avant le combat, pendant la lutte et après le triomphe, rassuraient les inquiétudes les plus systématiques. Le nouveau règne s'annonçait par des actes de sagesse, de clémence, de modération qui devaient plus tard se traduire par la grandeur et la prospérité de la Russie, acclamant avec enthousiasme Nicolas empereur, et par droit de conquête et par droit de naissance.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

Influence de la journée du 14-26 décembre sur l'esprit de l'empereur Nicolas. — Hommages du corps diplomatique. — Profession de foi de l'Empereur. — Note du comte de Nesselrode. — Aspect de Saint-Pétersbourg. — Mesures contre les abus de l'administration. — Monument législatif. — Améliorations. — Composition du ministère. — Belle scène militaire. — L'épée de l'empereur Alexandre. — Récompense impériale. — Vœu politique de Nicolas. — Funérailles d'Alexandre I[er]. — Le cocher Ilia.

Aucune époque de l'histoire russe n'offre au poëte et au penseur un spectacle plus intéressant et plus digne d'être étudié que celui de l'avénement de l'empereur Nicolas au trône. Le défi jeté à l'ambition humaine par deux frères jaloux de céder l'un à l'autre ses droits à l'héritage de Pierre le Grand; la révolution armée de pied en cap se jetant tout à coup au milieu de cette lutte de désintéressement, pour imposer avec du sang ses prétentions impies; la guerre civile bivouaquant sous les fenêtres du palais impérial et confiant son dernier mot à la bouche des canons; l'insurrection militaire étouffée à sa première explosion dans les provinces; l'enthousiasme du peuple, le repentir des vaincus, la magnanimité du vainqueur, voilà des tableaux dont on ne saurait trouver les pendants dans les annales d'aucun peuple.

Ainsi que nous venons de le voir, une grande leçon attendait le grand-duc Nicolas entre le cercueil et le trône de son frère Alexandre. Ce grand enseignement ne lui permettait point d'apporter sur le trône que lui avait dressé le cercueil d'Alexandre, les généreuses illusions de la jeunesse. Un prince de vingt-huit ans, qui depuis le

jour où sa raison précoce avait étudié la valeur des mots, n'avait jamais compris et cru possibles ceux de mensonge et lâcheté, devait naturellement croire au dévouement, à la franchise, à la loyauté. Quelles ne durent pas être les déceptions de Nicolas, lorsque devant son premier réveil d'empereur, il aperçut la révolution debout au milieu de son cortége de perfidies, de calomnies et de trahisons !

Ainsi que nous l'avons dit, le grand-duc Nicolas, quoiqu'il connût dans tous ses détails l'abdication de son frère Constantin, n'avait pas voulu profiter du bénéfice de cet acte avant qu'il n'eût été de nouveau sanctionné par la déclaration du Césarowitsch, tant il y avait en lui de sentiments de délicatesse et de religion. Sans comprendre toute la sublimité de sa conduite, combien cependant il dut souffrir dans le sentiment de sa fierté en voyant une partie de ses sujets, tout infime qu'elle fût, mettre en question sa loyauté et l'accuser de vouloir arracher du front de son frère Constantin un diadème qu'il repoussait du sien avec tant d'énergie !

Animé des meilleures intentions et plein de foi dans l'avenir, il arrivait au pouvoir avec des plans de réforme, avec le désir sincère de se consacrer entièrement à l'amélioration de son gouvernement et de la condition sociale de son peuple, et voici que là où il croyait rencontrer confiance réciproque et dévouement, il trouvait résistance et répulsion.... Là où il se présentait comme l'élu de Dieu, il était reçu à coups de canon comme l'ennemi du peuple.... Oh! dans cette mêlée terrible, où pendant plusieurs heures il resta exposé aux balles des rebelles, en vue des fenêtres du palais qui renfermait toutes les affections de son cœur de fils, d'époux et de père, dans ce moment suprême où la fidélité et la

trahison portaient le même uniforme et combattaient avec les mêmes armes, une pensée fatale dut passer dans son esprit et graver dans sa mémoire un impérissable souvenir, une résolution immuable peut-être.... Il y a des situations dans la vie dont le souvenir laisse des traces ineffaçables dans l'âme qui en a été témoin. La journée du 26 décembre a dû péniblement réagir et peser sur les intentions loyales et généreuses du jeune empereur. Cette journée, en effet, constitue une de ces situations qui ne détruisent pas le sentiment de la clémence, mais qui opposent le calcul à sa raison d'être. La perte de la confiance inspire aux natures d'élite le mépris pour l'humanité.... Alors la miséricorde devient un moyen de politique, et le pardon n'est plus que le dédain d'un cœur noble et haut placé.

On a vu que jusqu'au jour de cette insurrection, le grand-duc Nicolas n'avait pas encore eu l'occasion de développer son caractère en dehors des vertus modestes et tranquilles qui fleurissent à l'ombre du foyer domestique; mais le 26 décembre, jeté tout à coup dans une tempête de fer et de feu, il déploya au milieu des plus grands dangers le calme, la présence d'esprit, la dignité d'un roi, l'énergie, le courage, l'intrépidité d'un héros! Il prouva, ce jour-là, que s'il avait le droit de la force, il aurait aussi la force du droit; que s'il avait la voix de l'autorité, il aurait l'autorité du commandement; et que s'il savait bien commander, il saurait encore mieux au besoin se faire obéir. Ce qui en ce jour fatal aurait assuré la ruine d'un homme faible, constitua la force du grand-duc Nicolas, et lui a fait prendre comme empereur, sur tout ce qui l'entourait, un ascendant qu'il devait conserver jusqu'à la dernière heure de sa vie.

Dans les premiers jours de son avénement au trône,

l'empereur Nicolas donna audience aux ambassadeurs et aux ministres des puissances étrangères accrédités auprès de sa cour. Ils vinrent en corps lui offrir leurs félicitations. Ces hommages officiels, diplomatiques furent cette fois d'autant plus sincères, que le salut de ceux qui les offraient avait dépendu de celui du czar; car les projets liberticides des conspirateurs, mis en lumière par les travaux de la commission d'enquête, ont prouvé que la révolution préparée de longue main dans leurs conciliabules ne devait ressembler en rien à celles dont plus tard les principales capitales de l'Europe devaient faire l'expérience. La révolution du 26 décembre était dans ses fins ultérieures une révolution à la turque. Victorieuse, elle devait faire main basse sur tout et table rase partout.... Le trône brisé aurait entraîné dans sa chute tout ce qui d'une manière plus ou moins directe se rattachait à la couronne. Après les membres de la famille impériale, les agents diplomatiques et les étrangers eussent été les premières victimes offertes au triomphe des idées révolutionnaires.... Ils savaient parfaitement bien qu'ils n'auraient pas été mis à couvert sous l'inviolabilité de leur drapeau, et c'est parce qu'ils en avaient la conviction profonde, que pour la première fois peut-être les hommages de leurs lèvres furent d'accord avec les sentiments de leurs cœurs.

L'Empereur prononça dans cette occasion un discours improvisé avec autant de force que de chaleur. Il parla de la répugnance qu'il avait eue de recourir à des mesures coërcitives pour étouffer l'insurrection, de son affliction à la pensée du sang versé de ses sujets fidèles et même de ses sujets égarés, de la peine profonde où il se trouvait d'être obligé de sévir pour l'exemple contre les coupables, dont le succès eût non-seulement com-

promis l'existence de l'empire, mais l'eût replongé dans la barbarie sous prétexte d'affranchissement et de liberté.

Il énuméra avec beaucoup de netteté les principes d'ordre et de paix qui lui servirent de règle pendant son règne; il témoigna son désir de voir continuer les relations amies entre les grandes familles de la société européenne, et son respect pour les traités existants; il parla en termes clairs et précis de la solidarité qui devait exister entre les chefs de ces familles et leurs peuples, puisque de l'union intime de leurs droits et de leurs devoirs réciproques dépendait le bonheur des gouvernants et des gouvernés.... Il termina en disant qu'il avait chargé le comte de Nesselrode, son ministre des affaires étrangères, de leur adresser à tous une note relative à son avénement, avec prière de la faire parvenir à leurs souverains respectifs.

Tous les diplomates sortirent de cette audience ne sachant ce qu'ils devaient le plus admirer, ou de la sagesse que le jeune monarque apportait au trône, ou du courage qui lui en avait ouvert le chemin.

Le lendemain, conformément aux ordres de l'Empereur, le comte de Nesselrode adressa la note suivante aux représentants des cours étrangères accrédités auprès de celle de Russie.

« Appelé à l'héritage de l'empereur Alexandre, l'empereur Nicolas hérite aussi des principes qui ont présidé à la politique de son auguste prédécesseur, et Sa Majesté Impériale a fait prescrire à ses ambassadeurs, ministres et agents auprès des puissances étrangères, de leur déclarer que marchant de tout son pouvoir sur les traces du souverain dont elle pleure la perte, elle professera la même fidélité aux engagements contractés par

la Russie, le même respect pour tous les droits que consacrent des traités existants, le même attachement aux maximes conservatrices de la paix générale et des liens qui subsistent entre toutes les puissances.

» En retour, l'Empereur se plaît à espérer de leur part les mêmes dispositions à entretenir ces rapports d'intime amitié et de confiance mutuelle qui, établis et maintenus sous l'empereur Alexandre, ont donné dix années de repos à l'Europe. »

Depuis le jour où le char de l'État, relevé par une main habile et courageuse, avait repris son cours interrompu momentanément par les baïonnettes de la rébellion, Saint-Pétersbourg offrait un aspect tranquille mais sombre et silencieux, car c'est en Russie surtout que la mort du souverain devient un malheur public. Toutes les classes se trouvaient donc en deuil. Les personnes des deux sexes qui n'avaient pas le droit de porter le costume de cour indiqué par les règlements funèbres de la maison impériale, ne paraissaient en public que vêtues de noir. Les marchands, les artisans même évitaient de porter des couleurs vives et tranchées.... Les théâtres étaient fermés, les salles de bal et de concert étaient silencieuses et désertes : ainsi que la cour, le foyer de la famille était triste et recueilli ; la mort d'Alexandre avait jeté un long crêpe noir sur la ville tout entière.

Les familles russes, indépendamment de la perte qu'elles venaient de faire dans la personne de leur souverain, avaient une autre raison pour vivre dans la retraite et le recueillement. Il en était peu, même parmi les plus illustres et les plus élevées, qui n'eussent un de leurs membres impliqué dans les conspirations, sinon de fait, du moins par les relations d'une complicité

morale. Tous les coupables ne s'étaient point trouvés au rendez-vous des barricades. Comme toujours, ainsi que nous l'avons vu depuis, la pensée dirigeante et contemplative s'était prudemment tenue loin des boulets; les hommes d'action seuls avaient donné. Néanmoins un grand nombre d'individus, principalement des officiers, arrivaient chaque jour des provinces les plus reculées, soit comme prévenus, soit comme témoins, pour être jugés ou pour fournir des éclaircissements à la commission d'enquête. La crise dont on venait de sortir, et dont seulement alors on commençait à comprendre la gravité, laissait les personnes qui s'y trouvaient intéressées d'une manière plus ou moins directe sous le coup de la stupéfaction et comme absorbées dans l'attente d'un avenir plein d'ombres et de mystères. Cet avenir, il est vrai, offrait en perspective de grandes améliorations, basées sur le caractère loyal et chevaleresque du nouveau czar; mais ces espérances, vagues, indéfinies, étaient dominées par de sérieuses inquiétudes.

La cour elle-même, naguère si brillante, si animée aux heures où la couronne, abdiquant sa puissance, reconnaissait le plaisir pour son unique souverain, la cour était triste et méditative.

Le travail de la commission d'enquête, que le jeune empereur suivait avec attention, étalait chaque jour devant ses yeux les profondes blessures que les sociétés secrètes avaient faites à la société russe. D'autre part, et en dehors des sociétés secrètes, les papiers de plusieurs familles, examinés avec soin, fournissaient les preuves déplorables des abus sans nombre qui existaient dans l'administration des gouvernements, dans les justices seigneuriales, jusque dans le sanctuaire des tribunaux. Celui des lois, encombré depuis un temps immémorial

d'oukases sans force ni valeur, de décrets tombés en désuétude, était un véritable labyrinthe, sans le moindre fil d'Ariane pour indiquer la bonne route. Partout une négligence funeste de la part des autorités, un mépris absolu des ordres de la couronne et des droits du peuple, partout des actes irréguliers, des punitions injustes et des vexations arbitraires, des dénis de justice s'affichaient effrontément jusque sur les marches du trône.

Cet état de choses était une autre conspiration, une conspiration morale qui, sans procéder ouvertement par le poignard, n'en poursuivait pas moins sa marche souterraine pour arriver, au moyen de la corruption, au cœur de la société russe.... L'Empereur comprit de suite qu'il fallait l'attaquer carrément de front, comme celle de la place publique, non pas avec de la mitraille, mais avec des lois justes et positives, avec des réformes immédiates appropriées aux besoins des temps et à l'état des choses. En conséquence, il fit expédier dans toutes les provinces de son vaste empire les recommandations les plus sévères pour remédier à tous les abus signalés, pour les réparer autant que faire se pourrait, et pour les rendre impossibles à l'avenir. En même temps, rappelant aux autorités et aux nobles la nature de leurs devoirs, il leur recommanda énergiquement la sagesse et la modération dans l'exercice de leurs droits. Puis, par un de ces actes qui suffirait à lui seul à l'illustration de tout un règne, il jeta le premier fondement de sa propre gloire en arrêtant dans sa volonté la création immédiate d'un monument législatif à l'usage de ses peuples.

La pensée de coordonner les lois de l'empire russe et d'en former un seul corps n'était point nouvelle. Pierre le Grand le premier en avait eu l'heureuse initiative. En effet, par un oukase du 18 février 1700, il avait ordonné

de *conférer* le code de 1649 avec les actes législatifs émanés depuis cette époque, c'est-à-dire avec les *novelles* новоу-козныя статьи, les oukases et les arrêts du conseil des boyards. Mais le mérite de l'exécution rapide, instantanée, pour ainsi dire, de cette œuvre commencée, interrompue, reprise, suspendue et renouée à nouveau par dix commissions différentes, de 1700 à 1804, revient uniquement à la spontanéité de l'empereur Nicolas. En quelques années, ce jeune monarque, par l'impulsion seule de son génie, devait compléter et terminer l'œuvre d'un siècle.

Par un oukase du 31 janvier 1826, un mois à peine après son avénement au trône, Nicolas déclara qu'il avait résolu de prendre sous sa direction immédiate les travaux relatifs à la codification, et que l'ancienne commission serait en conséquence transformée en deuxième section de sa chancellerie particulière. D'après cette nouvelle organisation, on avait à résoudre dès le début les principales questions suivantes :

1° Définir exactement la nature et les principes de la codification ;

2° Former un plan pour la division générale des lois ;

3° Disposer d'après ce plan les travaux préparatoires ;

4° Régler les travaux définitifs.

Les motifs de cette résolution, exposés dans le manifeste impérial, étaient : le manque de lois dans beaucoup de circonstances, leur surabondance dans beaucoup d'autres ; la confusion, le mélange de lois permanentes et de lois provisoires ; l'obscurité et l'incertitude que les temps et les changements fréquents, ainsi que les interprétations arbitraires, avaient répandues sur l'esprit dans lequel les anciennes lois avaient été conçues ; la différence des temps et des mœurs entre le passé et le présent.

La tâche de la commission, fonctionnant sous la surveillance de l'Empereur et dans sa propre chancellerie, consistait dans la composition d'un nouveau code dans le sens le plus étendu du mot.

L'empereur Nicolas, moins les idées d'ambition et de conquête qu'on lui prêtera plus tard, ne voulait pas être seulement le César de son règne, il devait en être le Justinien. Le corps des lois russes sera l'un des plus beaux titres de Nicolas à l'admiration et à la reconnaissance de ses peuples.

Après avoir assuré ainsi sur des bases solides l'édifice législatif de son empire, le Czar, convaincu que l'ordre et l'économie étaient indispensables à la prospérité d'un bon gouvernement, soumit toutes les branches de l'administration à l'investigation la plus sévère, et fit dans les dépenses particulières d'importantes réductions. De même qu'en mathématiques, les chiffres ont leur éloquence en histoire : il résulte donc, d'après un tableau dont nous avons reconnu le caractère officiel, que le budget de 1823 avait offert, comparativement à celui de l'année précédente, une diminution

| | |
|---|---|
| de. . . . . . . . . . . . . . . | 8,700,000 roubles. |
| Celui de 1824. . . . . . . . | 32,800,000 |
| Celui de 1825. . . . . . . . | 59,300,000 |
| Celui de 1826 fut réduit par Nicolas de . . . . . . . . | 67,500,000 |
| Soit une réduction de . . . . . | 168,300,000 roubles. |

sur quatre années, dans le cours desquelles il n'a été fait aucun emprunt.

Pendant les premiers mois qui suivirent l'inauguration du nouveau règne, la malveillance, que la générosité du souverain n'avait pu désarmer, et que l'action de

la police ne pouvait atteindre, répandit à dessein les bruits d'un changement dans le personnel du ministère, et d'une modification dans le système du gouvernement, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Mais Nicolas, malgré les circonstances qui semblaient justifier ces bruits et rendre vraisemblables les changements signalés à l'attention du public, conserva presque tout entier le ministère qu'il avait trouvé ainsi composé le premier jour de son avénement au trône :

Le comte de Nesselrode, à l'extérieur;

De Lanskoy, à l'intérieur;

Le général Kankrin, aux finances;

Le prince de Labanow-Rostowsky, à la justice;

L'amiral Schiskow, instruction publique et affaires ecclésiastiques;

L'amiral Moller, à la marine;

Le général Tatitscheff, à la guerre,

Le général Diebitsch, chef de l'état-major de la maison de l'Empereur;

Le comte Aratscheiew, colonies militaires;

Le conseiller Guriew, ministre de la maison de l'Empereur;

Le duc Alexandre de Wurtemberg, à la direction des communications par terre et par mer;

Le prince Alexandre de Galitzin, à la direction des postes;

Le général Kutusow, directeur des écoles de l'empire;

Le prince Pierre Lapuchin, président du conseil d'État.

Pendant que la commission d'enquête poursuivait avec rapidité l'instruction de la journée du 26 décembre, l'empereur Nicolas, voulant donner à son peuple l'assurance que les devoirs de la justice n'étoufferaient jamais

dans son cœur les besoins de la clémence, publia, à la date du 1[er] janvier, un rescrit portant que les criminels qui, jusqu'au jour de son avénement au trône, avaient été condamnés à passer par les mains du bourreau et aux travaux forcés en exil, seraient libérés de la première punition et ne subiraient que la seconde partie de leur peine. Par le même acte, il ordonnait la remise des créances du fisc existant à la même date et ne dépassant pas la somme de deux mille roubles; en outre, il ordonnait la mise en liberté des débiteurs de l'État détenus pour dettes dont la valeur ne s'élevait pas au-dessus de cette même somme [1].

Il est à remarquer que dans ce manifeste la générosité du souverain ne s'étendait point jusqu'aux individus compromis dans l'insurrection qui avait ensanglanté le premier jour de son règne. Elle crut ne pas devoir interrompre le cours de la justice ni celui des travaux de la commission instituée pour instruire cette grande procédure. Cependant, profondément touché de leurs regrets, l'Empereur ne voulut pas prolonger les angoisses dans lesquelles se trouvaient encore les soldats des régiments de la garde qui avaient pris une part active aux événements du 26 décembre. Environ trois cents d'entre eux, désignés comme les plus coupables, et enfermés dans la forteresse, étaient sous le coup de leur jugement; les autres s'attendaient à être licenciés et répartis dans les corps de la ligne. L'Empereur désira passer la revue de ces régiments; il en fut reçu avec un tel enthousiasme, et il fut si satisfait de leur belle tenue, qu'il joignit plusieurs fois à ses félicitations des assurances de pardon et d'oubli. Après le départ de son frère, et un instant avant le défilé des troupes, le grand-duc

[1] Voir les Documents historiques, n° 2.

Michel leur exprima de nouveau le contentement de Sa Majesté, et, leur rappelant pour la première fois les tristes événements qu'elle avait généreusement oubliés, il dit que le pardon du czar ne devait pas suffire à des soldats, à des gens de cœur; qu'à toute faute il devait y avoir une expiation, que toute souillure se purifiait au feu. « Oui, braves soldats, s'écria-t-il, votre repentir, votre noble tenue, les acclamations avec lesquelles vous avez reçu votre souverain, me donnent la certitude que vous désirez une occasion de prouver votre zèle et la sincérité de vos regrets.... Oui, j'en suis certain, le jour où cette occasion se présentera, pas un de vous ne fera défaut à l'appel de l'honneur et du devoir! »

Les régiments accueillirent cette allocution par d'immenses hourras en signe d'assentiment.

« Je m'attendais à cette réponse, ajouta le grand-duc Michel, car, soldat moi-même, je connais tous les généreux sentiments qui se résument dans le cœur du soldat par courage, franchise et loyauté.... Le courage est la vertu la plus facile au soldat, la franchise est la sœur du courage, vous allez le prouver à l'instant même.... Soldats, attention! » A l'immobilité silencieuse et recueillie de ces troupes en ligne et au port d'armes, on aurait dit qu'elles avaient été convoquées pour assister à une exécution militaire.... Jamais la physionomie naturellement sévère du grand-duc Michel n'avait paru plus sombre et plus imposante. Son geste était impérieux, sa voix éclatante.... « Soldats, ajouta-t-il, que ceux d'entre vous qui reconnaissent avoir pris part à l'insurrection du 26 décembre sortent des rangs. En avant, marche!... » Douze cents hommes obéissent sans hésiter à ce commandement, et trois pas en avant sur le front des lignes ils présentent les armes. Le grand-duc Michel, impas-

sible toujours, mais contenant à peine l'élan de son admiration devant ce mouvement qu'on ne trouvera dans l'histoire militaire d'aucun peuple, abaisse son épée comme pour rendre hommage à cette sublime abnégation; puis la relevant tout à coup pour la mettre au cap de la gloire, il s'écrie : « Ah! je savais bien que j'avais affaire à des braves; en ce moment, soldats, vous venez de rendre à vos aigles égarées en des chemins mauvais leur antique honneur. Je vous en remercie au nom du Czar et au nom de la patrie reconnaissante, qui vous réhabilitent aujourd'hui par ma voix et par le salut de mon épée. L'occasion que je vous faisais espérer il y a cinq minutes à peine, je vous l'offre à l'instant même; les hasards de la guerre, mais le prestige de la gloire vous attendent en Géorgie. Je ne vous les offre plus comme une expiation, mais comme une récompense de votre généreuse conduite; vous avez des frères qui vous attendent dans le Caucase, voulez-vous les rejoindre?

— Vive l'Empereur! s'écrièrent à la fois les douze cents hommes.

— Vous avez là-bas des peuplades insoumises qui osent mettre en doute la puissance de la Russie; voulez-vous en appeler contre elles à la puissance des armes?

— Vive la Russie! » répondirent les douze cents hommes, et ce cri, répercuté comme une pression électrique, retentit sur toute la ligne.

En ce moment, les troupes fidèles et les coupables confondaient dans une immense acclamation l'amour de l'Empereur et de la patrie. Cette scène fut solennelle, elle devint sublime, lorsqu'un prêtre apparaissant tout à coup appela les bénédictions du ciel sur cette résolution spontanée. Un grand nombre d'officiers non compromis supplièrent le grand-duc Michel de leur accorder comme

une grâce l'autorisation de faire partie des renforts destinés au Caucase. Cette faveur leur fut accordée. Alors un vieux sous-officier, portant au front la décoration d'un coup de sabre reçu à la bataille de la Moskowa, s'approcha du prince et lui dit :

« Monseigneur, quand partirons-nous ?

— Dans trois jours, répondit le grand-duc.

— C'est plus qu'il ne nous en faut pour dire adieu à nos femmes et à nos enfants, répliqua le vétéran.

— C'est juste, répondit à son tour le prince ; mais que ceux d'entre vous qui sont époux et pères se rassurent, l'Empereur prendra soin de leurs femmes et de leurs enfants ; quant à moi, je vous promets de veiller à leur bien-être ; maintenant, mes amis, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir ; car à ceux d'entre vous qui n'auront pas l'honneur de payer la dette du sang à notre chère patrie, je donne rendez-vous à Saint-Pétersbourg dans deux ans. A cette époque, ils retrouveront dans leurs corps respectifs non-seulement la bienveillance de l'Empereur, mais, avec leurs anciens priviléges, le cœur de leur camarade et frère le grand-duc Michel. » A ces mots, il fit un signe avec son épée, les tambours battirent, les douze cents hommes rentrèrent dans les rangs, et le défilé commença au cri de Vive l'empereur Nicolas ! Le Czar pleura de joie lorsque le soir au palais d'hiver son frère lui raconta avec enthousiasme cette scène digne d'être conservée dans les annales de la Russie.

A côté de ce trait qui prouve avec quel soin le gouvernement russe nourrit, dirige et caresse l'esprit militaire de la nation, nous devons raconter une scène non moins saisissante qui eut lieu à l'occasion du présent que l'empereur Nicolas fit en ce temps-là aux Cosaques du Don, de l'épée que portait l'empereur Alexandre, et

que ces troupes reçurent comme un gage de la bienveillance de leur nouvel empereur, et comme la récompense de leurs services militaires.

Cette cérémonie eut lieu à Novotcherkask, conformément aux anciens usages. A l'heure indiquée, le lieutenant général Hovaiski, premier hetman, accompagné du général Bogdanovitch, du quartier maître général de l'Empereur, et de tous les généraux et officiers des Cosaques, se rendit processionnellement à la cathédrale. Là une messe de *Requiem* pour le repos de l'âme de l'empereur Alexandre et un *Te Deum* pour la conservation de son successeur, furent chantés au son de toutes les cloches de la ville accompagnées des mâles accents du canon.

La cérémonie religieuse terminée, l'hetman et tous les généraux et officiers ainsi que le clergé se portèrent devant le front des troupes rangées en bataille sur le parvis de l'église; puis leur ayant fait former le cercle, le général Hovaiski ayant reçu des mains du général Kamannoff, qui l'avait apporté de Saint-Pétersbourg, le précieux gage de la bienveillance impériale, fit briller aux yeux des Cosaques le sabre qui leur avait tracé de glorieux chemins; les tambours battirent aux champs, les troupes présentèrent les armes, et un officier lut à haute voix ce rescrit que l'Empereur avait joint au sabre de son prédécesseur.

« A NOS FIDÈLES TROUPES DU DON.

» Les services distingués des braves troupes du Don leur ont constamment mérité la bienveillance des monarques nos prédécesseurs. Feu l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, qui leur avait voué un intérêt particulier, s'est occupé au milieu d'elles de leur orga-

nisation et de leur bien-être, même pendant les derniers moments de sa précieuse existence; et, d'un autre côté, la garde de sa personne sacrée a été faite jusqu'à son heure suprême par les zélés et fidèles Cosaques du Don.

» En mémoire de cette circonstance, et voulant récompenser la fidélité inébranlable de ces troupes et leur donner un témoignage de Notre bienveillance impériale, Nous avons résolu de leur faire présent du sabre qu'avait porté l'empereur Alexandre I$^{er}$. Que ce sabre soit ajouté aux autres insignes de ces troupes; qu'il soit dans les temps à venir le trophée de leurs exploits et de leurs services, et le gage des sentiments de sollicitude invariable qui m'animent pour elles.

» *Signé* NICOLAS. »

Afin de conserver le souvenir de cette journée mémorable pour les Cosaques du Don, l'hetman leur proposa : 1° d'en célébrer annuellement l'anniversaire par une cérémonie semblable à celle qui venait d'avoir lieu; 2° d'en consacrer à jamais la mémoire par l'établissement d'une maison d'éducation pour les orphelins. Cette maison, fondée au moyen d'une souscription volontaire, devrait porter le nom d'Alexandre I$^{er}$. Les troupes acceptèrent ces propositions avec enthousiasme.

Après un discours de circonstance prononcé par le révérend père Merkhaleff, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers, le peuple s'assit à des tables dressées sur la place; les officiers se réunirent chez l'hetman, où, pendant le banquet, les toasts à la santé de l'Empereur et de son auguste famille furent portés au bruit des salves de l'artillerie. Dans la soirée, la ville entière fut illuminée, et les réjouissances publiques se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Dans son compte de justice et de reconnaissance, l'empereur Nicolas ne pouvait oublier la part que le clergé avait prise aux événements du 26 décembre. De même que l'épée du soldat, la croix du prêtre s'était montrée haute et droite à l'heure du danger, non comme une arme de guerre, mais comme un symbole de paix, comme un signe de réconciliation et de salut. Mais, ainsi que nous l'avons vu, la voix de Celui qui met un frein à la fureur des flots s'était brisée devant les barricades de la place du Sénat; des balles sacriléges même s'étaient frayé un chemin à travers les vêtements sacerdotaux. Nicolas ne l'avait point oublié; aussi voulut-il confondre dans un même élan de reconnaissance l'épée du soldat et la croix du prêtre. A cet effet, après avoir payé sa dette à l'armée, il s'acquitta envers la religion en adressant les rescrits suivants aux deux prélats qui l'avaient assisté sur le champ de bataille.

« AU MÉTROPOLITAIN DE NOVGOROD ET DE SAINT-PÉTERSBOURG.

» Très-éminent Séraphim! La belle conduite que vous avez tenue le 26 décembre, lorsque avec un véritable zèle pastoral et au péril de votre vie vous vous êtes présenté devant une tourbe de factieux armés contre l'autorité légitime, et que par vos douces exhortations vous vous êtes efforcé de ramener à l'obéissance ces brebis égarées, vous a concilié Ma bienveillance la plus particulière.

» Voulant vous en donner un gage et vous prouver toute ma gratitude, je vous transmets ci-joint, comme un gage de ces sentiments, Mon image ornée de brillants pour être portée par vous : Me recommandant à vos prières.

» Je suis toujours votre affectionné

» NICOLAS. »

« AU MÉTROPOLITAIN DE KIEFF.

» Très-éminent Eugène, métropolitain de Kieff, je m'empresse de vous témoigner Ma reconnaissance pour le service que vous avez rendu à l'Église, au trône et à la patrie, le jour où votre zèle vous a porté à exposer votre vie en partageant le danger avec le très-éminent Séraphim, métropolitain de Saint-Pétersbourg. En conséquence, je vous accorde avec Mon image ornée de pierres précieuses le droit de la porter sur vous.

» Je suis votre affectionné

» NICOLAS. »

C'est par ces actes de haute justice, et par le dévouement le plus absolu aux intérêts de la chose publique, que le nouvel empereur confirmait chaque jour ces belles paroles prononcées lors de son avénement au pouvoir :

« Vivre exclusivement pour la patrie qui m'est si chère; continuer le règne de l'empereur Alexandre le Béni, afin d'accomplir tout ce qu'il avait entrepris pour le bonheur de la Russie; mériter comme lui la bénédiction de Dieu et l'amour de mes peuples, telles sont les pensées qui ne cesseront de m'animer jusqu'au jour où la loi commune me réunira à mes ancêtres. »

Vivre exclusivement pour la patrie, tel était le vœu politique que formait le successeur d'Alexandre en montant au trône : les trente années du règne dont nous suivons l'histoire prouvent qu'il lui a été fidèle.

Tandis que Nicolas ralliant tous les suffrages se montrait digne du glorieux héritage que lui avait légué la main mourante d'Alexandre, le convoi funèbre de ce prince traversait toute l'étendue de l'empire : de Taganrog

à Saint-Pétersbourg, et partout, malgré les rigueurs de l'hiver, accourait sur son passage une foule immense, dont la douleur vraie et le recueillement religieux consacraient à chaque station les hommages funèbres rendus à la mémoire d'Alexandre *le Béni*.

Si les sentiments que les peuples font éclater à la mort de leurs souverains devancent toujours les jugements de la postérité sur un règne qui vient de finir, serait-il besoin d'un témoignage plus imposant, plus solennel, plus irrécusable en faveur d'Alexandre Ier, que la relation fidèle de cette marche triomphale d'un illustre mort s'avançant des bords de la mer Noire aux rives de la Baltique? En effet, sur une étendue de deux mille verstes, on vit éclater à chaque pas l'explosion de la douleur publique avec une énergie qui parfois prenait le caractère de l'enthousiasme et souvent même celui d'une véritable adoration.

Les habitants des villes et des campagnes, bravant une température de vingt degrés de froid, accouraient de toutes parts, et se disputaient l'honneur de traîner le corps de leur *bien-aimé*. Les femmes, les enfants, les vieillards, vêtus de deuil, trop faibles pour prendre part à cette pieuse lutte, s'agenouillaient à l'approche du char funèbre, et invoquaient déjà parmi leurs protecteurs dans le ciel celui qui pendant vingt-cinq ans avait été leur bienfaiteur sur la terre. Dans ce concert unanime d'éloges et de regrets, les riches, s'associant à la douleur des pauvres, formaient la résolution de conserver par des fondations de charité le souvenir du jour où le cortége avait traversé leurs terres. Après sa mort, Alexandre répandait ainsi sur la route de son cercueil les bienfaits qu'il dispensait à chaque pas durant sa vie.

Enfin, après cette longue marche triomphale de la mort

à travers les steppes de la Russie et au milieu des hommages des populations, le convoi arriva le 10 mars à Tsarskoé-Sélo, où l'Empereur et l'Impératrice mère, l'impératrice Alexandra et tous les membres de la famille impériale alors réunis s'étaient rendus pour assister au service funèbre et rendre leurs derniers devoirs au corps de l'illustre défunt. Dc là, il fut transporté au palais impérial de Tschesmé, et le 18 mars à Saint-Pétersbourg. Ce jour-là l'Empereur, qui n'était allé à Tsarskoé-Sélo que pour rendre un hommage privé à son glorieux prédécesseur, se rendit à cheval dans toute la pompe du cortége impérial à la barrière de Tschesmé, pour recevoir le corps et le conduire à la cathédrale de Cazan, où il devait demeurer exposé pendant huit jours. Huit chevaux de race caparaçonnés de deuil traînaient le char funèbre sur lequel reposait le corps d'Alexandre. Quatre généraux-majors se tenaient sur les gradins du char; les cordons et lcs houppcs du dais étaient portés par huit géuéraux; les aides de camp généraux et les aides de camp du czar défunt, désignés pour enlever le ccrcueil, marchaient à quelque distance et de front avec le char. Des deux côtés du char funèbre, soixante pages s'avançaient en tenant une torche à la main; les chevaux étaient mcnés par huit fonctionnaires en manteau de deuil et en chapeaux rabattus garnis d'un long crêpe.

Deux chevaux de selle qui avaient accompagné l'Empereur en France précédaient le char mortuaire. Conduits chacun par deux colonels, des chevaliers-gardes en grande tenue, ils étaicnt équipés comme aux jours où l'Empereur les montait.

Près de disparaître sous le voilc de l'éternité, les dépouilles mortelles du Czar furent cxposées sur un catafalque d'une dimension colossale, recouvert d'étoffes

précieuses et resplendissant de lumières. Le reste du temple, fermé à la lumière du jour, était tendu de noir; les colonnes de granit qui en soutiennent la voûte avaient disparu depuis la base jusqu'au chapiteau dans des flots de velours noir semé de lames d'argent.

L'effet de cette décoration lugubre, le recueillement de la foule, le silence de la prière interrompu parfois par les sanglots de la douleur, tout donnait à cette scène un caractère mystérieux et imposant. Deux fois par jour, le matin et le soir, la famille impériale se rendait dans cette nécropole ardente pour assister à l'office des morts; les fidèles de toutes les classes, admis à rendre leurs derniers hommages à celui que le peuple appelait son bienfaiteur, accouraient en foule aux heures fixées pour le public. Ces pieux courtisans de la splendeur éteinte montaient un à un les degrés du catafalque, baisaient le cercueil et redescendaient de la même manière du côté opposé.

Le 25 mars avait été fixé pour l'inhumation; ce jour-là, l'empereur Nicolas et tous les membres de son auguste famille se rendirent avec leur suite à la cathédrale de Cazan, où dès dix heures du matin se trouvaient réunies toutes les personnes désignées pour former les diverses sections du cortége. Après les dernières prières prononcées avec émotion par le métropolitain de Saint-Pétersbourg, le cercueil fut enlevé de dessus le catafalque par les aides de camp généraux et les aides de camp de l'Empereur défunt, et le cortége s'avança processionnellement vers le lieu des sépultures impériales, dans le même ordre et avec le même cérémonial qui avait été observé lors de l'entrée du convoi à Saint-Pétersbourg. Les troupes de la garnison formaient la haie sur son passage; une population immense

se pressait dans les rues, sur les balcons, aux fenêtres, tapissées de noir en grande partie. La Russie tout entière semblait s'être donné rendez-vous pour saluer une dernière fois les restes mortels du *Béni* dont elle portait le deuil.

Le char funèbre s'avançait décoré avec magnificence et environné des pompes de la religion. L'Empereur, entouré de sa famille et d'illustres personnages, parmi lesquels on remarquait le prince Guillaume de Prusse, le duc Alexandre de Wurtemberg et le prince d'Orange, suivait le char; venaient ensuite le chef de l'état-major de l'Empereur, ainsi que toute la maison militaire, puis une voiture de cour semblant porter le deuil du peuple, dont les regards pleins de larmes se concentraient sur elle, pour apprendre tout ce qu'il y avait de douleurs dans l'âme de deux grandes princesses abîmées devant la majesté de la mort. En effet, cette voiture portait le deuil de la Russie, représentée par l'impératrice Alexandra et l'Impératrice mère.

Les membres du corps diplomatique et les étrangers de distinction se trouvaient réunis dans la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, quand le funèbre cortége y arriva. L'intérieur de l'église, tendu de noir, offrait aux regards une décoration plus sombre et un caractère plus solennel encore que celle de l'église de Cazan. A l'église de Cazan, les hommages publics s'adressaient au grand monarque qui de son sceptre faisait un caducée de paix à vingt peuples réunis sous sa puissance dans une immense félicité. Dans cette cathédrale, la douleur de tous, quoique profondément ressentie, était tempérée dans ses démonstrations par le respect que commande la majesté souveraine dormant sur le linceul de l'éternité; mais dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul

on voyait en ce moment les membres et les serviteurs intimes d'une seule et même famille pleurant dans toute la liberté de leur cœur son chef adoré.

Il est impossible, dit le comte de Sancé, alors rédacteur du *Journal de Saint-Pétersbourg*, et l'un des témoins oculaires de cette imposante cérémonie, il est impossible de se faire une idée du spectacle déchirant qu'offrait cette scène funèbre pendant les derniers adieux de la famille impériale aux restes sacrés dont elle allait se séparer pour toujours. Que l'on se représente un auguste souverain, une mère que le ciel a éprouvée si souvent dans ses affections d'épouse et de mère, prosternée sans mouvement au pied du cercueil d'un fils, l'orgueil, la joie, la gloire de son âme, d'un fils qui paya son amour par l'affection la plus constante et la plus respectueuse, et qui ne causa de chagrins réels à son cœur maternel que lorsque le sien eut cessé de battre. Que l'on se représente d'une autre part l'impératrice Alexandra, pâle, tremblante, anéantie sous le poids de son affliction, le prince grand-duc héritier paraissant s'identifier par une sensibilité au-dessus de son âge à la perte immense de celui qu'il devait imiter un jour. Que l'on se représente le prince Guillaume de Prusse en pleurs, le prince d'Orange courbé sous l'excès de sa douleur, le grand-duc Michel retrouvant dans sa propre faiblesse la force de soutenir le courage de sa famille; l'Empereur lui-même livré à un accablement que rien ne saurait dépeindre, mais se relevant bientôt dans toute la mâle énergie de son caractère pour faire violence à deux femmes, dont l'une était sa mère et l'autre la mère de ses enfants, et les forcer à sortir de l'église au moment où le cercueil allait descendre dans la tombe.

De toutes les personnes présentes, russes ou étran-

gères, princes ou plébéiens, il n'en est aucune dont ce spectacle n'ait déchiré l'âme et fait couler les pleurs....

Deux épisodes surtout produisirent une vive impression. De vieux grenadiers qu'on avait fait entrer dans l'église pour aider à transporter le cercueil, oublièrent la sévérité de tenue qu'impose la discipline militaire, et l'on vit s'échapper de grosses larmes de ces yeux qui, sur vingt champs de bataille, avaient regardé sans effroi la mort en face.

De son côté, agenouillé derrière un pilier de l'église, un vieillard, un pauvre enfant du peuple, dont le nom d'Ilia devra servir de synonyme à la fidélité domestique, fondait en larmes, et demandait à Dieu pourquoi il ne l'avait *pas pris avant son maître.* Ilia était le cocher d'Alexandre, Alexandre était l'ami d'Ilia.... Plus d'une fois Alexandre lui avait dit : « Je n'ai jamais eu et je n'aurai probablement jamais d'autre cocher que toi; aussi, mon brave Ilia, *si nous ne nous cassons pas le cou en route*, et si je dois mourir loin de notre capitale, c'est toi qui auras l'honneur de conduire Sa Majesté trépassée à son dernier relais. » Une raison d'étiquette faillit cependant compromettre ce désir impérial, mais le vieux cocher avait déclaré qu'il conduirait son maître de Taganrog à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, ou sur le siége ou au timon. « Je ne veux pas, avait-il ajouté, que l'Empereur, à qui sa vie durant j'ai fait faire sans accident cinquante et quelques mille lieues, me reproche dans l'autre monde d'avoir cédé à un autre en celui-ci l'honneur de le conduire à sa dernière station. » L'énergique volonté du vieux serviteur avait eu tant d'éloquence, que par sa voix la fidélité l'avait emporté sur l'étiquette : conformément au désir de son maître,

il l'avait conduit au bord de sa tombe... en attendant celle que la douleur devait bientôt ouvrir pour lui.

L'instant de l'éternelle séparation était arrivé; les grands officiers de la couronne s'acquittèrent du dernier devoir qui restait à remplir. La religion, la voix pleine de larmes, chanta une suprême prière, et trois salves d'artillerie apprirent à la capitale de la Russie que le cadavre d'Alexandre Ier en avait fini avec les choses de ce monde.

## CHAPITRE SIXIÈME.

**Le duc de Wellington à Saint-Pétersbourg. — Situation politique de la Russie. — Soulèvement de la Grèce. — Le protocole du 4 avril. — Le régiment Wellington. — Ultimatum. — Préludes du couronnement de l'Empereur. — Mort de l'impératrice Élisabeth. — Visite de Nicolas à la Bourse. — Le but de l'empereur Alexandre. — Admiration de Nicolas pour son prédécesseur. — Nicolas protecteur des belles-lettres. — Karamsin. — Le génie et la vertu n'ont pas de patrie. — Réformes. — Procès des conjurés du 26 décembre. — Cour de justice. — Jugement. — Curieux incidents. — Commutation des peines. — Souvarow. — Un Brutus. — Manifeste impérial. — Les condamnés à mort. — Exécutions. — Cérémonie funèbre. — Énergique proclamation. — Dévouement sublime. — Départ des condamnés à l'exil. — Désespoir de madame Ryleieff. — Bonté de l'Empereur.**

L'arrivée à Saint-Pétersbourg d'un personnage figurant au premier rang de la pléiade militaire, qui a répandu tant d'éclat sur les commencements de ce siècle fécond en grands hommes et en grandes choses, fit en ce moment diversion à la douleur publique. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant parvenue à Londres, le cabinet britannique avait compris la nécessité de s'assurer des dispositions du nouvel empereur à l'endroit des affaires de l'Orient.

Les armées russes avaient donné des preuves d'intérêt à la cause de leurs coreligionnaires; d'un autre côté, on assurait avec raison que le souverain qu'elles venaient de perdre avait pris en considération les griefs de ceux-ci, qu'il supportait impatiemment les lenteurs du divan et les embarras que l'intervention étrangère jetait dans la politique nationale. Il était donc urgent de prendre une résolution et de choisir un négociateur dont les services, le caractère et la haute renommée, fussent au niveau de sa mission. Le ministère anglais jeta de

prime abord les yeux sur le duc de Wellington, comme réunissant toutes les conditions voulues. Cet illustre capitaine accepta, et quoique malade il entreprit aussitôt un long voyage, d'autant plus pénible que la saison était plus rigoureuse.

Après avoir reçu à Berlin des honneurs qu'on ne rend guère qu'aux souverains, il arriva dans les premiers jours de mars à Saint-Pétersbourg, plutôt en prince couronné qu'en négociateur. Le prestige de son nom lui servait d'escorte d'honneur.

Dès son arrivée, il avait eu de longues et fréquentes conférences avec le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, et même avec l'empereur Nicolas. Mais pour mieux apprécier l'importance de ces négociations, il importe de bien établir la situation politique extérieure de la Russie à la mort de l'empereur Alexandre.

A cette époque, la Russie se trouvait dans les meilleurs termes avec les puissances occidentales, mais en désaccord complet avec la Turquie. Ce n'était pas sans raison, car la Porte Ottomane avait provoqué à plusieurs reprises le mécontentement du cabinet de Saint-Pétersbourg, par de continuelles infractions au traité de Bucharest. Par ce traité, la Sublime Porte avait promis d'accorder une amnistie générale aux Serbes, de donner des immunités à la Moldavie et à la Valachie ; en outre, elle s'était engagée à ouvrir le passage du Bosphore et des Dardanelles au commerce russe, et à faire l'abandon de plusieurs forteresses de l'Asie, reconnues d'un commun accord indispensables à la sécurité des frontières de la Russie. Malgré ces engagements, la Porte alléguant différents prétextes, n'avait exécuté aucune des clauses de ce traité.

Tandis que l'empereur Alexandre consacrait toutes ses

forces à la grande lutte qu'il soutenait avec la France, les troupes turques envahissant la Servie, se frayaient avec le fer des chemins qu'elles éclairaient avec l'incendie. Contrairement au traité, elles surchargeaient d'impôts la Moldavie et la Valachie, et soumettaient les navires sous pavillon russe à des visites dont l'humiliation dépassait l'illégalité. Il y a plus, pour comble de mauvaise foi, la Porte prolongeait d'une part à l'infini le différend au sujet des places fortes des frontières de l'Asie, et entretenait d'autre part au Caucase les peuplades ennemies de la Russie, en fournissant du fer à leur courage et de l'or à leur cupidité.

La conduite hostile de l'empire ottoman pendant les trois années qui suivirent le traité de paix de Bucharest avait porté de telles atteintes à la dignité de la Russie, que la crainte de rouvrir les blessures à peine cicatrisées de l'Europe avait seule empêché l'empereur Alexandre de confier ses droits et son honneur à la force des armes. C'est alors que préférant en appeler aux voies pacifiques de la diplomatie, il entama de nouvelles négociations, dont le principal but était de garantir l'exécution des engagements réciproques.

Néanmoins, l'affaire traînait toujours en longueur; cinq années s'écoulèrent sans qu'aucune des questions en litige fût résolue, lorsque le soulèvement de la Grèce vint tout à coup compliquer la situation déjà si tendue. La Porte, exaspérée contre cette prise d'armes, et confondant dans ses colères sans distinction aucune tout ce qui portait le nom de chrétien, arma contre la Russie. Vainement Alexandre, inspiré toujours par un sentiment d'humanité, proposa au Sultan les moyens les plus capables de rétablir la bonne harmonie. Mahmoud ne voulut rien entendre; aveuglé par les lueurs d'un fana-

tisme prêt à s'éteindre, il repoussa les conseils de la prudence et se jeta tête baissée dans les aventures d'une guerre religieuse. Ce fut après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, que le représentant de la Russie en Orient demanda ses passe-ports et quitta Constantinople.

Cependant, à la prière des cabinets européens effrayés des dangers qui menaçaient la Turquie, Alexandre consentit à renouer avec cette puissance, par l'entremise de l'ambassadeur anglais auprès de la Porte, les négociations rompues. De la part de la Turquie ce n'était qu'un moyen de gagner du temps, car non-seulement le Sultan continuait à fermer le Bosphore aux navires russes, à occuper la Moldavie et la Valachie; mais il imprimait un tel caractère aux persécutions de la Grèce, que la longanimité de l'empereur Alexandre dut avoir un terme. En effet, ce prince déclara quelques jours avant sa mort qu'il était résolu à imposer à la Porte le respect de ses droits et de la dignité de sa couronne.

La mort seule pouvait empêcher Alexandre de donner suite à ses belliqueux projets. Sur ces entrefaites, les cabinets européens ignorant encore l'ordre d'idées dans lesquelles relativement à la Turquie le nouveau czar venait de monter sur le trône de Russie, observaient avec une sérieuse attention les affaires d'Orient. Ils pouvaient craindre avec raison qu'un prince bercé par la gloire et habitué depuis son enfance aux bruits de la bataille, ne laissât pas échapper une si belle occasion d'inaugurer son règne par une victoire. D'un moment à l'autre l'équilibre européen pouvait être remis en question. Ce fut sous le coup de ces appréhensions que le cabinet britannique, conduit alors par le célèbre Canning, se décida à envoyer le duc de Wellington à Saint-Péters-

bourg, avec la mission de sonder les intentions de l'empereur Nicolas et de ne rien négliger pour l'entraîner dans l'alliance qui se formait en faveur des Grecs.

Aux avances du duc de Wellington, Nicolas répondit qu'il ne dérangerait pas d'un iota le manifeste adressé d'après ses ordres par le comte de Nesselrode aux souverains de l'Europe, pour leur annoncer son avénement et la politique qu'il voulait suivre. Tout ce que je pourrais faire, dit-il, ce serait d'envoyer une escadre pour arrêter, conjointement avec la France et l'Angleterre, l'effusion du sang en Grèce.

Comme on le voit, le jeune czar, fidèle aux principes de la politique conciliante et modérée dont il avait accepté l'héritage, mais en même temps irrévocablement décidé à conserver dans toute leur intégrité les droits et la dignité de son empire, ne se refusait point à suivre la Grande-Bretagne sur un terrain commun d'humanité, et dans un but d'intérêt pour un pays dont la destinée future occupait déjà l'Europe; mais il déclinait péremptoirement toute espèce d'immixtion du cabinet de Saint-James dans ses rapports avec la Porte Ottomane, au sujet des infractions faites par celle-ci au traité de Bucharest.

L'Empereur représenta au duc que ni le gouvernement russe, ni l'armée, ni la nation ne pouvaient souffrir plus longtemps que la Turquie les trompât, ni que les puissances étrangères les empêchassent de se faire rendre justice par le seul moyen en leur pouvoir. « Quelques jours avant sa mort, dit-il, mon frère Alexandre avait pris la résolution de soumettre à la force des armes une question inutilement proposée à la bonne foi, à la loyauté du Sultan. L'empereur Alexandre n'est plus! mais un jour, sur sa tombe, n'ayant pour témoins que

ma conscience et Dieu, j'ai fait un serment, celui de marcher sur les traces de mon prédécesseur.... Avec l'aide de Dieu, j'espère conduire à bonne fin les œuvres dont en mourant il m'a confié l'exécution. »

Tout ce que le duc de Wellington put obtenir fut la parole que lui donna l'Empereur de ne recourir à la force qu'après avoir épuisé avec le Sultan tous les moyens pacifiques conciliables avec l'honneur de ses peuples et la dignité de sa couronne.

La question se trouvant ainsi parfaitement éclairée quant à la Grèce, le duc de Wellington signa le protocole du 4 avril, s'en rapportant pour le reste à la générosité de l'empereur Nicolas. Sa mission étant ainsi terminée, le célèbre général partit de Saint-Pétersbourg le 6 avril, après avoir été comblé des témoignages de la considération particulière de Nicolas. La veille de son départ, le Czar le pria de passer en revue le régiment de Smolensk, l'un des plus beaux de l'armée russe. Les premiers rangs étaient composés en partie de vieux soldats. « Voici de belles troupes, s'écria le duc, et je suis sûr, ajouta-t-il en les saluant de son épée, qu'elles sont aussi bonnes que belles. Quel est le nom de ce régiment, Sire?

— Le régiment de Wellington, répondit l'Empereur.

— Depuis quand, Sire?

— Depuis qu'il a eu l'honneur d'être passé en revue par vous, général.

— Eh bien! Sire, je vous remercie, répliqua le duc profondément touché de cette gracieuse attention; je vous remercie, car jamais mon nom n'aura été mieux porté. »

Les exigences du cabinet de Saint-Pétersbourg n'avaient rien d'exagéré : il réclamait l'exécution pure et simple du traité de Bucharest, mais il la voulait im-

médiate, et il se prononça d'une manière tellement précise sur cette question que le Sultan s'empressa d'envoyer à Akkerman deux grands dignitaires munis de pleins pouvoirs pour traiter définitivement avec le général comte Voronzoff et le conseiller privé M. de Ribeaupierre. Mais les plénipotentiaires turcs, dociles instruments de la pensée qui les faisait agir, ne cherchèrent qu'à gagner du temps, en opposant la force de l'inertie à la volonté expresse du Czar. Cet état de choses ne pouvait se prolonger davantage sans porter atteinte à la dignité de l'empire; Nicolas le comprit; aussi adressa-t-il à la Porte un ultimatum conçu dans ces termes :

« Si dans le délai de trois semaines le traité que j'exige n'est pas conclu et signé, mes troupes passeront immédiatement le Pruth et occuperont la Moldavie. »

Les envoyés turcs, effrayés de cette menace à laquelle ils auraient dû s'attendre, se hâtèrent de demander des instructions au divan : elles ne pouvaient être douteuses. Le Sultan intima l'ordre à ses agents de signer la convention conformément aux demandes du cabinet de Saint-Pétersbourg. Par cette convention, signée la veille du jour fixé pour l'expiration du délai accordé, Mahmoud s'engageait à exécuter fidèlement toutes les conditions du traité de Bucharest, à savoir :

1° Rendre, dans un délai qui ne dépasserait pas six semaines, aux principautés de la Moldavie et de la Valachie, tous les droits et priviléges promis par le hatti-schérif de 1802;

2° Garantir également à la Servie la jouissance de toutes ses anciennes franchises et immunités augmentées par de nouveaux priviléges; déterminer en outre tous les droits du peuple serbe par un hatti-schérif spécial,



rédigé d'un commun accord sur les bases indiquées dans la convention d'Akkerman;

3° Accorder une juste satisfaction aux sujets russes créanciers du gouvernement turc;

4° Laisser une liberté pleine et entière au commerce russe, n'entraver en rien et sous aucun prétexte la navigation des navires russes dans les eaux de l'empire ottoman;

5° Conserver les frontières d'Asie entre les deux empires au point où les avait trouvées la convention de Bucharest, et renoncer à toute espèce de prétention sur les forteresses conquises par les armes russes durant les dernières guerres dans la contrée transcaucasienne.

C'est ainsi que la politique ferme et énergique de l'empereur Nicolas assoupit une question qui devait bientôt se ranimer plus ardente dans le mensonge et la mauvaise foi d'un orgueilleux et défiant voisin.

Sur ces entrefaites, la Russie, fière des succès qu'elle venait d'obtenir sans recourir à la force des armes, accueillit avec enthousiasme un manifeste impérial qui fixait au mois de juin le couronnement du successeur d'Alexandre. Cette cérémonie devait avoir lieu, suivant l'antique formule et le cérémonial usité, dans l'église cathédrale de l'Assomption à Moscou. L'Europe entière s'émut à cette nouvelle, et s'empressa de témoigner au jeune empereur ses sympathies par le soin que ses souverains mirent dans le choix des personnages chargés de les représenter en cette occasion solennelle; la cour, la noblesse, tous les heureux privilégiés par la naissance, la position ou la fortune, faisaient des préparatifs immenses pour donner à cette fête un caractère digne du prince qui devait en être le héros, lorsqu'une triste nouvelle vint jeter une teinte sombre sur ces projets de

réjouissance. Un nouveau malheur venait de frapper la famille impériale et la Russie dans la personne de l'impératrice Élisabeth. L'Empereur voulut lui-même faire part à son peuple de la profonde affliction où l'avait plongé ce nouveau deuil de famille. A cet effet il publia le manifeste suivant :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.,

» Savoir faisons à tous Nos fidèles sujets que l'impératrice Élisabeth, Notre belle-sœur bien-aimée, a, par les décrets du Très-Haut, quitté cette terre pour passer à la vie éternelle, le 4 de ce mois, dans la quarante-huitième année de son âge. Ce douloureux événement a eu lieu à la suite d'une longue maladie d'âme et de corps, laquelle a amené finalement une ample extinction des forces vitales, au point que Sa Majesté dut, en venant de Taganrog, s'arrêter dans la ville de Bélëff, gouvernement de Toula, où elle est décédée.

» La Russie tout entière partagera, Nous en sommes persuadé, la nouvelle affliction qui vient d'atteindre Notre maison impériale, et unira ses ferventes prières aux Nôtres pour le repos de l'âme de la défunte impératrice.

» *Signé* Nicolas. »

L'impératrice Élisabeth possédait les qualités morales et physiques attributs distinctifs de la femme appelée à de hautes destinées : princesse par la naissance, elle l'était encore par le cœur et par la beauté. Belle comme une fiancée d'archange, chaste comme une sainte, bonne comme un sourire de la Providence, douce comme une pensée de consolation, elle prouvait chaque jour, en honorant son trône par la pratique constante de toutes les

vertus, qu'elle était digne de sa haute mission. L'effort prodigieux que cette auguste princesse devenue veuve dut faire sur elle-même pour élever sa résignation au niveau de son malheur, parut communiquer à sa nature sensitive quelque chose de l'énergie de sa grande âme. Elle avait supporté avec le courage d'une héroïne et la piété d'une sainte le coup qui, la frappant dans ses plus chères prédilections, vouait désormais son existence à une douleur dont la tombe seule devait être le terme. Mais elle ne pouvait résister longtemps à cette dure épreuve, sa santé déclinait rapidement depuis deux mois. Parfaitement au courant de sa position, elle n'avait plus qu'un vœu à former en ce monde, celui de se réunir à la famille impériale pour lui faire ses derniers adieux et recevoir ses derniers embrassements. A cet effet, elle s'était mise en route de Taganrog pour Kalouga, où de son côté l'Impératrice mère se rendait afin de lui prodiguer ses soins les plus tendres, lorsque la maladie, faisant des progrès de relais en relais, la força de s'arrêter à Bélëff.

Un courrier fut aussitôt expédié à l'Impératrice mère pour l'informer du danger où se trouvait sa belle-fille, et la supplier en son nom, puisqu'elle ne pouvait plus écrire, de se rendre le plus tôt possible auprès d'elle. L'Impératrice mère, livrée à de cruels pressentiments, redoubla de vitesse; mais la mort qui lui disputait le prix de ce cruel voyage fut la première au rendez-vous. Lorsqu'elle arriva à Bélëff, l'impératrice Élisabeth avait rejoint *son ange* au ciel.

Le corps de l'auguste princesse, morte le 16 mai, à cinq heures du matin, fut transporté de Bélëff à Saint-Pétersbourg avec un cortége digne de son rang et au milieu des regrets universels, pieux hommages rendus à l'éclat de ses vertus.

Dès les premiers jours de son règne, l'empereur Nicolas, considérant avec raison le commerce comme l'artère la plus nécessaire à la vie d'un grand peuple, voulut lui prouver ses sympathies au milieu même du sanctuaire de sa richesse et de sa représentation. Un jour, et sans s'être fait annoncer, il se présenta tout à coup à la Bourse à l'heure habituelle des transactions commerciales. Accueilli, malgré l'incognito sous lequel il se couvrait, par les cris de Vive l'Empereur! il adressa la parole même aux plus simples négociants avec une bienveillance si cordiale, et promit sa protection au commerce en général avec tant d'assurance dans ses protestations d'intérêt, que le commerce lui voua, à dater de ce moment, une admiration enthousiaste, un culte vraiment national.

Après avoir visité ce monument dans ses principaux détails, et au moment de le quitter, Nicolas s'arrêta dans la salle où se trouvait le buste de l'empereur Alexandre, et se plaçant devant cette image vénérée, il dit à haute voix : « Messieurs, à travers les préoccupations de la guerre, qui au point de vue militaire a fait du règne précédent l'un des règnes les plus glorieux de l'empire, mon frère portait un grand intérêt et prêtait une sérieuse attention au commerce; il n'a pas dépendu de ses désirs et de sa volonté que, fleurissant à l'ombre de l'arbre de la paix, le commerce ait reçu de plus vastes développements.... ceux que j'espère, avec la grâce de Dieu, lui donner conformément à sa pensée.... » Interrompu quelques instants par de nombreux hourras, l'Empereur reprit : « En attendant, messieurs, conservons toujours en honneur la mémoire de ce monarque; il a été votre bienfaiteur, il fut aussi le mien. » Puis s'adressant aux négociants qui se pressaient autour de lui, il ajouta :

« Aimez-moi toujours, messieurs, comme moi-même je vous aime, car je vous aime de tout mon cœur. »

L'empereur Nicolas ne laissait échapper aucune occasion de témoigner en public la vénération profonde qu'il gardait à la mémoire de son frère Alexandre, malgré les différences qui avaient existé entre leurs caractères, et cette manifestation n'était point l'effet d'un calcul de famille ou de politique, mais l'expansion sincère et non préméditée de son âme essentiellement aimante. Le récit que lord Londonderry, mort dernièrement, a laissé d'une audience chez l'Empereur doit trouver ici, à titre de preuve, une place que l'époque plus éloignée où le fait s'est passé semble devoir lui assurer à sa date respective. Le noble lord s'exprime ainsi :

« L'Empereur me reçut dans sa magnifique enfilade d'appartements du palais d'hiver. Les immenses portes vitrées de glaces d'une seule pièce ouvrent une vue grandiose sur la Néva et sur les vastes places de la capitale; rien de ce qui tient au luxe et au confort n'a été épargné. L'Empereur portait son surtout militaire, et il vint à ma rencontre avec la plus grande bienveillance. Je remerciai Sa Majesté des nombreuses marques de faveur que j'avais reçues d'elle, puis j'exprimai sans réserve mes sentiments d'admiration pour la marche merveilleusement rapide de son empire dans la voie de la civilisation. « Oui, c'est un bon pays, il faut lui rendre » cette justice, » fut la brève réponse de l'Empereur.

» Puis il se mit à me communiquer familièrement ses vues sur l'Angleterre, son gouvernement et sa position vis-à-vis de la Russie. Sa Majesté parla ensuite d'une manière générale des affaires extérieures, et se tournant vers sa table, il me montra de la main un manuscrit assez volumineux en disant : « Vous voyez ici les der-

» nières pensées et les dernières instructions de mon » bien-aimé frère Alexandre, fondées sur les traités de » 1814 et de 1815. Je les ai toujours devant les yeux, » ainsi que vous pouvez vous en convaincre vous-même, » et je m'y tiens attaché avec une fidélité religieuse : » avec l'appui du souverain Maître de toutes choses, » j'espère que rien ne pourra m'en faire dévier. »

» L'Empereur prononça ces paroles d'une manière qui me convainquit profondément qu'il parlait avec sincérité. Puis, rompant de nouveau la conversation, il ajouta : « Mais parlons de votre pays et de vous-même. » Alors il s'exprima de la manière la plus affectueuse sur l'Angleterre, et dit que la Grande-Bretagne et la Russie avaient été placées par la Providence dans une position géographique telle, qu'elles devaient toujours se comprendre et rester sur un pied d'amitié; que pour lui il s'était toujours efforcé de faire tout ce qui était en sa puissance pour que cela eût lieu. « Vraiment, ajouta-t-il, » j'aime tant l'Angleterre, que lorsque les feuilles publiques et les radicaux m'insultent avec si peu de retenue, j'ai souvent la plus grande envie de m'embarquer sur un bateau à vapeur et d'aller directement en » Angleterre me montrer au milieu des citoyens intelligents et loyaux de la Grande-Bretagne, et leur prouver » combien c'est à tort qu'ils me haïssent. Mon vœu le » plus ardent est celui de conserver avec toutes les puissances des relations pacifiques et amicales. J'ai besoin » de repos intérieur et de temps pour m'occuper des » importantes mesures nécessaires à la consolidation » des différentes parties de mon vaste empire. »

Nous verrons avec quel scrupule religieux l'Empereur a été fidèle à ce plan de conduite jusqu'au jour où son esprit, frappé d'aveuglement, fit une question européenne

d'une question d'amour-propre. Son cœur, fermé à toute crainte, était constamment ouvert à une idée généreuse, à une pensée d'amélioration générale; d'une main il montrait à ses amis et à ses ennemis le rameau d'olivier comme un symbole des sentiments pacifiques qui germaient dans sa volonté souveraine, mais de l'autre, toujours armée et prête à la bataille, il présentait l'épée qui, en évitant la lutte, lui assurait le repos dont il avait besoin pour continuer sûrement la grande œuvre de la civilisation de la Russie. Nous verrons comment il a maintenu et poursuivi jusqu'à son dernier jour le système gouvernemental qu'il avait conçu dès l'origine, et qui, mûri par le nombre des années, devint toujours de plus en plus net à ses yeux.

Des écrivains prévenus ou de mauvaise foi ont représenté l'empereur Nicolas comme l'ennemi juré des sciences et des belles-lettres. Ce reproche ne se trouve justifié que par la logique des passions mauvaises auxquelles les partis extrêmes ont recours pour pervertir l'opinion publique. L'indifférence ou l'hostilité du czar en matière scientifique ou littéraire ne portaient que sur les demi-savants ou les demi-littérateurs qui, interprétant fort mal aux autres ce qu'ils ne concevaient qu'à un faux point de vue eux-mêmes, devenaient nécessairement les apôtres du mensonge ou de l'erreur. Ce n'était point l'idée que Nicolas redoutait, c'était l'abus de l'idée.... Autant il estimait la pensée vraie, autant il méprisait le rêve. Selon lui, les rêveurs en politique étaient les thaumaturges en médecine. Aussi, parodiant un jour avec esprit le mot fameux du grand Frédéric, qui pour punir son peuple aurait voulu lui imposer le sceptre d'un philosophe, il dit : « Pour punir le mien, je connais un moyen meilleur encore, j'abdiquerai en faveur d'un poëte. »

Plus que tout autre il avait appris à connaître par lui-même le sentiment du beau, du bien, du juste, du bon et du vrai; non-seulement il l'appréciait, mais il savait au besoin le récompenser partout où il le rencontrait. Nous en trouvons une preuve admirable dans la lettre suivante qu'il écrivit le 6 juin 1826 à Karamsin, atteint à cinquante-neuf ans d'une affection de poitrine :

« Nicolaï Mikhaïlowitch, le dérangement de votre santé vous oblige à quitter pour un temps votre patrie et à chercher des climats plus doux. C'est un plaisir pour moi de vous exprimer à ce sujet le vœu sincère que vous puissiez revenir bientôt au milieu de nous avec des forces nouvelles, afin de vous consacrer de nouveau à l'utilité et à l'honneur de notre patrie, ainsi que vous l'avez fait jusqu'à présent. De même je me plais à vous témoigner au nom de feu l'Empereur, qui avait éprouvé votre attachement si noble, si désintéressé à sa personne, et pour mon propre compte, ainsi qu'au nom de la Russie, toute la reconnaissance que vous méritez comme citoyen et comme auteur.

» L'empereur Alexandre vous avait dit : « Le peuple » russe est digne de connaître son histoire. » Je vous dis, moi, que l'histoire que vous avez écrite est digne du peuple russe!

» Aujourd'hui je remplis une intention à laquelle mon frère Alexandre n'a pas eu le temps de donner suite. Le papier ci-joint vous mettra au fait de ma volonté, qui n'est en ce qui me concerne qu'un acte de justice, mais que je regarde également comme une disposition conforme à un legs sacré de l'empereur Alexandre. Je désire que votre voyage vous soit favorable, et qu'il vous rende les forces dont vous avez besoin pour terminer l'œuvre principale de votre vie. » NICOLAS. »

Par un oukase joint à ce rescrit et adressé au ministre des finances, l'Empereur accordait à Karamsin une pension annuelle de vingt mille francs réversible sur sa femme, et après elle sur ses enfants, de manière que les fils en jouissent jusqu'à leur entrée au service et les filles jusqu'à l'époque de leur mariage.

Si ces témoignages de la bienveillance impériale ne purent le sauver, elles adoucirent du moins les dernières heures du célèbre historiographe. Karamsin mourut vingt jours après au palais de Tauride à la suite d'un abcès qui s'était formé dans sa poitrine. Pénétré de reconnaissance pour les bontés de l'Empereur et rassuré sur le sort de sa famille, il mourut avec calme et avec une pieuse résignation. On assure qu'à l'heure de son agonie le nom de Nicolas se trouva plus d'une fois sur ses lèvres mêlé à celui de Dieu. Son dernier soupir fut un élan de reconnaissance et une prière pour le prince qui promettait un règne de bonheur à la Russie.

L'empereur Nicolas s'occupait à la fois de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du système d'éducation dans toutes ses branches, dans tout ce qui se reliait à un plan de réformes rationnelles et sagement préparées. Artiste distingué lui-même, il aimait les arts et leur accordait la somme de protection qu'il croyait nécessaire pour développer chez son peuple le sentiment du beau sans porter préjudice au sentiment du positif. Parfait musicien, excellent dessinateur, charmant fantaisiste, il sacrifiait son goût aux œuvres plus sérieuses, car il aurait considéré comme un vol fait à son peuple les loisirs qu'il aurait dérobés aux labeurs de la puissance souveraine.

C'est à l'empereur Nicolas que l'université de Kieff doit son existence, la société impériale russe de géogra-

phie ses progrès dans la science, et l'observatoire de Saint-Pétersbourg les succès et les travaux importants qui en ont fait l'un des plus beaux observatoires du monde.

Ce n'étaient pas seulement les hommes savants et les choses littéraires de son pays que l'empereur Nicolas honorait ainsi de ses sympathies et favorisait de sa munificence; son regard appréciateur, portant plus loin, allait chercher au delà des frontières de son empire, pour les récompenser, le génie qui s'élevait radieux dans l'humanité, le talent modeste qui avec moins d'éclat n'en traçait pas moins un sillon utile dans les champs d'un juste et sage progrès. A ses yeux, le génie, le talent, la vertu, pouvant servir à tous d'exemple et d'enseignement, n'avaient point de nationalité distinctive; car, selon lui, le génie s'allumait à la pensée divine, essence et principe de toute vertu, reine et maîtresse de tout l'univers.

Plusieurs oukases ayant pour objet d'accélérer les jugements et de modifier les vices reconnus de l'ancienne jurisprudence, en attendant l'établissement de la législation nouvelle que nous avons laissée en cours d'exécution, prouvent la sollicitude constante et éclairée du nouveau monarque pour la réforme des abus et pour le bien-être de ses peuples. Cette sollicitude active avait déjà obtenu d'immenses résultats, car il résulte des rapports officiels exposés dans ce moment sous nos yeux, que sur 2,850,000 procès pendants devant les tribunaux à l'époque de l'avénement de l'Empereur, presque tous ont été vidés dans le courant de 1826, et que sur 127,000 individus mis en état d'arrestation, il ne restait que 4,900 détenus en janvier 1827. Nicolas en témoigna sa satisfaction au ministre de la justice prince

Labanow-Rostowsky, par une lettre écrite de sa propre main.

Mais de toutes les affaires d'État aucune n'occupait et n'intéressait davantage la cour, la capitale et même les provinces, que celle de l'insurrection dont l'existence avait été révélée au peuple russe à la suite des mouvements du 26 décembre à Saint-Pétersbourg et du 15 janvier du côté de Kieff. La commission d'enquête nommée par l'Empereur, et chargée d'embrasser l'affaire dans son ensemble, de pénétrer jusqu'aux racines du mal, d'en constater les progrès et l'étendue, investie en outre de l'autorité nécessaire pour assurer le secret de ses opérations, avait fait arrêter comme prévenus ou citer comme témoins un nombre considérable d'individus à Saint-Pétersbourg, à Moscou, dans les provinces, en Pologne, et surtout dans les états-majors de l'armée. Enfin, après cinq mois de recherches, d'interrogatoires, de confrontations et de travaux, continués sans relâche avec un zèle infatigable, elle venait d'accomplir la tâche difficile qui lui avait été confiée. Elle résuma ses travaux dans un rapport volumineux, où les faits expliqués avec une grande netteté d'appréciation s'enchaînaient les uns aux autres sans se confondre, et laissaient une part égale à la justice et à la miséricorde. Évidemment les membres de la commission s'étaient inspirés de l'esprit de clémence émané de la volonté impériale.

Nicolas ne voulant rien livrer à trop de précipitation, voulut examiner lui-même ce rapport, qui ne contenait pas moins de cent trente-sept pages consciencieusement élaborées. Il reconnut deux espèces d'accusations parfaitement distinctes, et deux catégories de coupables, les uns de haute trahison, les autres d'un entraînement sans but déterminé, sans participation active à la révolte; mais,

quoique non compromis au même degré, ils lui parurent cependant devoir être compris dans le même jugement. En conséquence, le Czar institua pour prononcer sur le sort de tous les accusés une haute cour de justice présidée par le conseiller privé prince Lapoukin, et composée d'après les anciens usages des trois premiers corps de l'État, le conseil de l'empire, le sénat dirigeant et le saint synode, en y adjoignant des personnes choisies dans les grades supérieurs de l'armée et de l'administration civile. Le ministre de la justice prince Labanow-Rostowsky fut chargé de remplir auprès de cette haute cour les fonctions inhérentes à la charge de procureur général. « En confiant le sort des accusés à une cour suprême, dit l'Empereur dans un manifeste du 1^er^ juin, Nous n'attendons d'elle, et Nous ne lui demandons qu'une justice impartiale rigoureusement fondée sur la force et sur l'évidence des preuves. »

La haute cour, procédant sans délai au jugement, ne se contenta pas d'examiner le rapport général de la commission d'enquête et les documents qui l'accompagnaient, elle voulut encore recueillir de la bouche même des accusés la confirmation de leurs dépositions, de leurs aveux et de leur repentir. Une commission, tirée de son sein et nommée *ad hoc,* entendit tous les prévenus, qui, à l'exception de quatre seulement, persistèrent dans leurs dépositions premières et y apposèrent leurs signatures. Cinq d'entre eux ajoutèrent à leurs aveux précédents quelques éclaircissements, mais de peu d'importance dans l'espèce de la cause.

Quand la commission eut achevé l'examen des dossiers, elle procéda à la formation des catégories. Il lui restait à définir les principaux genres de crimes, à les considérer sous toutes leurs faces, à les classer en les

graduant, à faire sortir enfin de la combinaison des degrés de culpabilité les principes à suivre pour l'établissement des catégories. Envisagées dans leur ensemble, les diverses parties de ce vaste complot présentaient le caractère d'un seul complot principal convergeant vers le but d'ébranler l'empire, de renverser les lois fondamentales de l'État et de subvertir l'ordre établi. Pour accomplir ces projets, les auteurs du complot se proposaient d'employer trois moyens : le régicide, la révolte générale et l'insurrection militaire.

Dans ces trois moyens, ramenant les divers degrés de culpabilité à trois chefs principaux, la haute cour formula de cette manière la classification des trois genres de crimes :

1° Complot de régicide avec ordre spontané de l'accomplir, ou désignation d'autres individus pour en être les instruments, ou acceptation personnelle d'une désignation semblable, ou bien indication des moyens pour la faire agréer à d'autres complices, etc., etc.

2° Établissement et direction des sociétés secrètes ayant pour but la révolte générale; réunion des moyens de la provoquer ou de fixer le terme où elle éclaterait; rédaction de plans, de règlements, de projets de constitution, de proclamations, de formules de serment, tentatives d'instigation ou de séduction faites sur le soldat, etc., etc., etc.

3° Participation active à l'insurrection militaire accompagnée d'effusion de sang et d'une connaissance complète du but secret du complot; acceptation du titre de chef de l'insurrection, quand bien même elle n'aurait été accompagnée ni d'effusion de sang, ni de participation active, etc., etc., etc.

Ces trois grandes lignes se trouvant ainsi parfaitement

indiquées, la cour suprême les subdivisa en onze catégories basées sur la gravité du délit et sur l'application de la peine.

Après les avoir pesées avec une sérieuse attention, la cour reconnut, à la pluralité des voix, qu'en dehors des attentats dont l'énormité n'admettait pas de classement, le nombre des catégories se trouvait en rapport exact avec les divers degrés de culpabilité. Dès lors elle s'occupa de statuer sur les peines dont les coupables appartenant à chacune de ces catégories étaient passibles. Nous reproduisons dans leur ordre respectif les décisions suivantes, qu'elle devait à cet effet soumettre à la sanction impériale :

1° Tous les coupables, qui par la nature particulière et l'énormité de leurs attentats ne sauraient être rangés dans aucune catégorie, sont condamnés à la peine de mort et à être écartelés;

2° Tous les coupables appartenant à la première catégorie sont condamnés à la peine de mort et à être décapités;

3° Tous les coupables appartenant à la deuxième catégorie sont condamnés à la peine désignée par nos anciennes lois sous le nom de mort politique, et consistant à poser la tête sur le billot pour être envoyés ensuite aux travaux forcés à perpétuité;

4° Les coupables appartenant à la troisième catégorie sont condamnés à être dégradés, privés de la noblesse et envoyés aux travaux forcés à perpétuité;

5° Les coupables appartenant à la quatrième catégorie, ainsi qu'à la cinquième, à la sixième et à la septième, seront dégradés, privés de la noblesse, et envoyés aux travaux forcés pour un temps limité, au bout duquel ils subiront un exil perpétuel en Sibérie;

6° Les coupables appartenant à la huitième catégorie seront dégradés, privés de la noblesse, et subiront un exil perpétuel en Sibérie;

7° Les criminels appartenant à la neuvième catégorie seront dégradés, privés de la noblesse et déportés à perpétuité en Sibérie;

8° Les coupables appartenant à la dixième catégorie seront dégradés, privés de la noblesse, et inscrits dans les rôles de l'armée comme simples soldats, mais avec faculté d'avancement par leurs services;

9° Les coupables appartenant à la onzième catégorie seront dégradés, et inscrits dans les rôles comme simples soldats avec faculté d'avancement.

Récapitulation faite de ces divers jugements, il résulte que la haute cour, sur cent vingt et un prévenus mis en cause, en condamnait cinq placés hors de toute catégorie à la peine de mort et à être écartelés; trente et un composant la première catégorie, à la peine de mort par la décapitation; dix-sept individus formant la deuxième catégorie, à la mort politique et à l'envoi aux travaux forcés à perpétuité; deux individus formant la troisième catégorie, à l'envoi aux travaux forcés à perpétuité; trente-huit individus dont se composent la quatrième, la cinquième, la sixième et la septième catégorie, aux travaux forcés pour un temps limité, et ensuite à l'exil perpétuel en Sibérie; quinze individus placés dans la huitième catégorie, à l'exil à perpétuité en Sibérie avec dégradation préalable et privation de noblesse; trois individus composant la neuvième catégorie, à la déportation en Sibérie à perpétuité avec dégradation et privation de noblesse; un individu, formant à lui seul la dixième catégorie, à servir dans les rangs en qualité de soldat avec dégradation préalable et privation de noblesse, mais

ayant la faculté d'avancement par ses services; enfin, huit individus composant la onzième et dernière catégorie, à servir comme simples soldats, mais sans privation de noblesse et même avec facilité d'avancement.

A l'exception de cinq ou six, tous les condamnés appartenaient à l'ordre de la noblesse ou faisaient partie de l'armée ou des administrations civiles. Dans la catégorie militaire il y avait deux cornettes, douze enseignes, dix-neuf sous-lieutenants, vingt et un lieutenants, vingt capitaines, trois majors, dix lieutenants-colonels, treize colonels et deux généraux-majors; en dehors de l'armée et dans l'ordre civil, il y avait, outre un individu non classé, deux assesseurs et un secrétaire de collége, un chirurgien, un scribe et deux conseillers d'État; enfin, les castes nobles avaient fourni à la conspiration trois barons, deux comtes et sept princes.

Un incident intéressant signala la dernière séance de la haute cour au moment où les membres du conseil de l'empire et du sénat dirigeant sanctionnèrent par leurs signatures les arrêts qu'ils venaient de prononcer; les membres du saint synode, refusant de signer, se bornèrent à émettre leurs votes dans les termes suivants :

« Après avoir ouï dans la haute cour la lecture des actes du procès relatifs aux criminels d'État Pestel, Ryleieff et à leurs complices, qui ont tramé le régicide et l'introduction en Russie du régime républicain; après avoir vu leurs forfaits constatés avec la dernière évidence et confirmés par leurs propres aveux, nous reconnaissons que ces criminels d'État méritent les derniers supplices; en conséquence, nous ne nous opposons pas à la sentence qui sera portée contre eux; mais en raison de notre condition sacerdotale, nous ne pouvons revêtir de notre signature ladite sentence. »

L'Empereur, tout en reconnaissant que la sentence portée par la haute cour de justice était conforme à la nature de la cause et au texte des lois existantes, commua les peines prononcées contre les coupables, dans la proportion de leur criminalité et suivant la catégorie dans laquelle ils étaient classés : quant aux cinq individus mis en dehors des catégories, le colonel Pestel, le sous-lieutenant Rylcieff, le lieutenant-colonel Serge Mouravieff Apostol, le sous-lieutenant Bestoujeff-Rumine et le lieutenant Kaovsky, le Czar abandonnait leur sort à la haute cour. Celle-ci, s'inspirant de la clémence dont Nicolas venait de donner l'exemple par la commutation des châtiments prononcés contre les condamnés des onze catégories, décida par un arrêt d'accord avec les rigueurs de la justice humaine et les lois de l'humanité, que les cinq condamnés mis hors des catégories seraient pendus au lieu d'être écartelés [1].

Ainsi fut terminé un procès dont nous avons cru devoir reproduire les pièces les plus importantes, autant par la nature de la cause que par la position des parties intéressées. On peut regretter dans ce procès, le plus grave peut-être que l'on puisse trouver dans l'histoire d'un peuple, puisque ce n'était pas seulement la vie de l'Empereur et de la famille impériale, mais l'existence politique de la Russie, que les insurgés avaient mises en question le 26 décembre, on peut regretter, disons-nous, l'absence des formes judiciaires observées dans les pays constitutionnels, la privation des défenseurs, le secret des débats et des procédures; mais on doit rendre justice entière à la sage lenteur des précautions judiciaires, à la scrupuleuse impartialité des recherches, à la lumineuse indépendance des

[1] Voyez les Documents historiques, n° 3.

jugements basés sur l'évidence des preuves acquises par les propres aveux des accusés.

L'Empereur lui-même, redoutant les excès de zèle des courtisans que le succès avait ralliés à sa cause, toute légitime qu'elle fût, avait voulu mesurer à sa clémence le degré de culpabilité ou le repentir des conjurés; il les avait, ainsi que nous l'avons dit, presque tous interrogés en défenseur plutôt qu'en juge d'instruction, faisant la part de l'initiative et de l'entraînement, de la volonté intelligente qui égare et de l'obéissance passive qui subit fatalement l'empire de la séduction... Plus d'une fois, de ses yeux assombris par l'indignation, il était sorti un rayon qui trahissait comme malgré lui la bienveillance de son cœur généreux; plus d'une fois, reconnaissant des services rendus à ses ancêtres, il avait rayé de sa propre main sur la liste des compromis des noms dont la fidélité traditionnelle semblait exclure toute idée de trahison. Dans une de ces listes, il avait reconnu un nom cher à la Russie, un nom synonyme du courage et de l'honneur, celui de Souvarow; Nicolas avait mandé près de lui le jeune homme qui le portait par adoption. Ce jour-là, les courtisans de la fortune triomphante encombraient les antichambres qui précédaient le cabinet du czar. Passant devant eux, le jeune Souvarow vit s'écarter devant la main qu'il leur offrit ceux qui naguère lui mendiaient le titre de l'amitié. Admis en la présence de l'Empereur, Nicolas lui dit : « S'il est vrai que noblesse oblige, il est impossible que le nom du petit-fils du vainqueur de la Trebbia figure au nombre de celui des traîtres qui ont conspiré contre la Russie... Dans tous les cas, ajouta-t-il, je ne veux pas, pour l'honneur de la Russie, que ce nom soit taché par du sang ou par une dégradation... Allez, jeune homme,

retournez à votre régiment, et rappelez-vous toujours que ce nom ne vous appartient pas uniquement, mais que la gloire en a disposé en faveur de la Russie. » Un instant après, la porte du cabinet de l'Empereur s'était ouverte, et tous les courtisans avaient pu voir la main de l'Empereur dans la main qu'ils venaient de repousser. Le jeune Souvarow, dont le cœur en cinq minutes venait de vieillir dans la connaissance du cœur humain, passa fièrement devant ceux qui volontiers auraient imprimé leurs lèvres sur l'empreinte de la main impériale.

Un autre jeune homme, l'héritier d'un nom qui comptait dans le cours du dix-huitième siècle plusieurs ministres et plusieurs feld-maréchaux, se trouvait au nombre des compromis. Cependant il n'avait point pris part à la lutte, mais séduit par les mots sonores d'indépendance et de liberté, il s'était laissé entraîner dans les sociétés secrètes par l'un des Mouravieff, son beau-frère. Il avait un cœur d'or, mais une tête de feu; dans le feu de sa tête, l'or de son cœur passant par le creuset des sociétés secrètes, était devenu du plomb qui, sans doute, en cas de succès, n'aurait point fait défaut à la cause de l'insurrection.

L'Empereur voulut l'interroger lui-même : « Est-il possible, lui dit-il, que vous soyez sous le coup d'une peine infamante, vous qui appartenez à la famille des Tchernychef. Oh! non, cela ne peut pas être; dites-moi que votre nom a été mis par erreur sur ces listes, et je le bifferai pour qu'il ne soit pas plus longtemps déshonoré par un odieux contact... Mais vous baissez la tête, vous ne me répondez pas.... Si vous êtes coupable, vous avez raison, car le mensonge est une chose aussi odieuse que la lâcheté... Voyons, mon enfant, reprit l'Empereur après un instant de silence, je veux vous sauver;

dites-moi que vous vous repentez, et je vous pardonne. » A ces mots, Tchernychef s'inclina et dit d'une voix ferme : « Sire, pardonnez-moi si vous croyez que j'ai mal fait; quant à moi, je ne puis me repentir d'avoir agi selon ma conscience... » Dans ce moment, un vieux militaire, commandant du premier corps de cavalerie de réserve et aide de camp de l'Empereur, fut introduit auprès de Nicolas, qui lui dit : « Je vous ai fait appeler pour que vous plaidiez au besoin la cause de votre fils... » Ce vieux militaire était le père de l'accusé, il était pâle et profondément ému; on voyait au tremblement de ses lèvres que le sentiment de la nature livrait dans son cœur une lutte implacable à celui de l'honneur et de la fidélité...

« Vous vous trompez, Sire, répondit le vieux soldat avec ce ton respectueux mais ferme que n'a jamais connu un courtisan.... je n'ai plus de fils.... » D'un regard, Nicolas lui montra le jeune Tchernychef, qui, debout, les bras croisés sur sa poitrine, avec une dignité froide mais sans ostentation, attendait l'explosion de la colère paternelle.

« Vous vous trompez, Sire, répliqua le général, cet homme n'est pas mon fils!

— Eh bien, dit l'Empereur profondément ému de cette scène saisissante, puisque vous ne voulez pas plaider la cause de ce jeune homme, moins coupable que vous ne le pensez, j'en suis sûr, prononcez-vous même sa sentence... » Le vieux soldat, immobile, debout au port d'armes devant l'Empereur, jeta un long regard sur le fils qu'il reniait. Celui-ci était moins pâle que l'Empereur et que son père.

« Eh bien, général, que décidez-vous? demanda une seconde fois Nicolas.

— Sire, répondit le père avec une sombre énergie, si vraiment votre clémence prend ce misérable sous la protection de Votre Majesté, mettez-le sous bonne garde, autrement je le tuerais... » Ce fut en vain que l'Empereur tendant sa main au jeune homme, pria le père de suivre son exemple. Celui-ci se retira en disant : « Je ne le reverrai jamais! »

Le jour où la justice des hommes devait livrer les coupables à la miséricorde de Dieu, l'Empereur se retirait à Tsarskoé-Sélo pour mettre entre son cœur et l'exécution de la sentence la distance de vingt-cinq kilomètres, et préparer un manifeste qui produisit une immense sensation en Russie, autant par la noblesse des sentiments et l'élévation des pensées, que par les sages conseils empreints à chaque ligne de ce document historique [1].

Une journée après le prononcé de leur sentence avait été accordée aux condamnés à mort pour se recueillir devant l'éternité qui allait commencer pour eux, et pour se préparer à paraître devant Dieu. Tous acceptèrent avec empressement le secours de la religion, offrant à leur repentir l'assurance des joies célestes, alors qu'ils allaient en finir avec les tristesses de la terre. A l'audace du crime, l'espérance en Dieu donna le courage de l'expiation. Pieusement résignés au sacrifice, les malheureux qui avaient joué leur tête dans la journée du 26 décembre étaient prêts à payer au bourreau le prix de la partie perdue contre les droits du trône et les lois existantes de la patrie. Ryleieff, le vigoureux chef de l'association du Nord, reconnut comme acte de justice, d'après ces mêmes lois, l'arrêt qui le condamnait à mourir. « La fougue de mon patriotisme, l'amour de mon

[1] Voyez les Documents historiques, n° 4.

pays m'ont trompé sans doute, disait-il; mais comme aucun but d'intérêt personnel et d'ambition privée n'a guidé mes actions, je mourrai sans crainte. » Ses dernières heures cependant furent attristées par le souvenir d'une jeune femme qu'il aimait, et à laquelle depuis peu de temps il avait uni ses destinées. Il obtint la permission de lui écrire. Dans une lettre touchante, il lui adresse ses adieux suprêmes, il lui demande pardon du chagrin qu'il va semer dans sa vie; il la console par l'espérance d'un rapprochement éternel dans un monde meilleur, où les âmes ne conspirent plus que par amour dans les amours de Dieu; il la supplie de ne pas se livrer au désespoir, d'accepter comme il les accepte lui-même en chrétien les arrêts de la Providence et de la justice de l'Empereur. « Quand je ne serai plus, disait-il en terminant, vous partirez, je le désire, pour Novgorod, votre pays; mais avant, vous recevrez le prêtre qui doit m'assister à l'article de la mort. Il vous fera part de mes dernières volontés, et vous redira mes dernières paroles.... Adieu, ma pauvre amie, pardonnez-moi si à votre amour j'ai cru devoir préférer celui de la Russie. Tout mon malheur vient de là... Adieu; encore la dernière pensée de mon âme, le dernier battement de mon cœur seront pour vous... » Ces lignes étaient à moitié effacées par des larmes. Pestel, l'homme fort de la conspiration, le dictateur du Midi, était également prêt à mourir avec la résignation du chrétien, avec le courage du soldat. Sincèrement convaincu de la sagesse des principes consignés dans son code russe : « Je suis certain, disait-il, qu'un jour la Russie trouvera dans ce livre un refuge contre de violentes commotions. Ma plus grande faute est d'avoir voulu récolter la moisson avant les semailles. » Cependant, ainsi que ses complices, il

acceptait sans murmurer le jugement qui le condamnait à mourir.

Le 25 juillet (6 août), à trois heures du matin, les troupes désignées pour assister à l'exécution des cinq condamnés à mort quittèrent leurs quartiers et traversèrent lentement les rues désertes; le bruit seul de leurs pas troublait le silence de la capitale endormie; un léger brouillard avait jeté un voile de crêpe blanc sur le crépuscule, qui, sous cette latitude boréale et à cette époque de l'année, remplace la nuit; une longue ligne rouge se dessinait à l'horizon; à l'exception de quelques barques qui semblaient glisser comme des ombres sur ses flots, la Néva était silencieuse et déserte aussi. Pour épargner au peuple les émotions d'un sanglant spectacle, les autorités avaient gardé le plus profond secret sur le jour et l'heure de l'exécution. Quelques rares curieux cependant, refoulés bientôt par des patrouilles, regardaient avec inquiétude la construction de cinq potences sur le rempart de la forteresse placée comme une sentinelle par Pierre le Grand sur les bords de la Néva, à l'entrée du vieux Saint-Pétersbourg.

A trois heures et demie, un long roulement de tambours se fit entendre; un instant après, ceux des condamnés auxquels la clémence impériale avait fait grâce de la vie parurent en grand uniforme, et prirent position devant les régiments où chacun d'eux avait servi; à un second roulement de tambours, ils se mirent à genoux pour entendre la lecture de leur jugement. Cette lecture terminée, on leur arracha leurs décorations, leurs épaulettes et leurs uniformes, puis, sur leurs têtes nues, on brisa leurs épées en signe de dégradation. Ensuite, revêtus d'une longue capote grise, ils défilèrent au pas devant le gibet, en regardant d'un

œil désespéré le bûcher dont les flammes dévoraient en ce moment leurs uniformes, les insignes de leurs grades et de leur honneur militaire. Lorsque le bûcher expirant eut jeté ses dernières lueurs, ils furent immédiatement reconduits dans la forteresse.

Cette première partie de l'exécution achevée, les cinq condamnés à mort, Pestel, Ryleieff, Serge Mouravieff Apostol, Bestoujeff-Rumine et Kaovski, couverts de capotes grises dont le capuchon enveloppait leurs têtes, furent amenés sur le rempart. Les traits de leurs visages étaient cachés, mais à la fermeté de leur démarche on devinait le courage de leur cœur. Ils montèrent d'un pas décidé, mais sans ostentation, militairement, un à un, sur la plate-forme et sur les escabeaux rangés de front sous les potences. Suivant l'ordre prescrit par le jugement, Pestel occupait la droite et Kaovski la gauche. Les potences étaient dressées sur un échafaud de bois dont le plancher, fabriqué à la manière anglaise, s'ouvrait, au moyen d'une trappe, sous les pieds des patients.

Il était quatre heures. Le silence anticipé de la tombe régnait autour de ceux qui allaient mourir. On leur permit de s'embrasser, puis on leur passa au cou le nœud fatal; l'exécuteur des hautes œuvres, se retirant aussitôt, fit un signe, et la trappe disparut sous les pieds des condamnés. Dans ce moment un cri de terreur s'éleva sur toute la ligne : tandis que l'expiation s'accomplissait pour Pestel et Kaovski, les cordes, usées ou mal affermies, se brisant ou glissant sur le capuchon des trois autres, ces malheureux, rebelles cette fois à la mort, tombèrent dans le gouffre béant sous leurs pieds. Cet incident imprévu produisit une vive émotion sur des esprits habitués à voir partout des signes providentiels et mystérieux. La justice des hommes, plus implacable

que celle de Dieu, devait-elle imposer une seconde fois à la mort un sacrifice qu'elle semblait refuser? L'Empereur seul pouvait résoudre cette question; et l'Empereur, retiré dans ce moment dans la chapelle de son palais de Tsarskoé-Sélo, priait avec l'Impératrice pour les malheureux que les inexorables rigueurs de la politique avaient soustraits à sa clémence. En son absence, personne n'osa prendre l'initiative et la responsabilité d'un sursis qui aurait abouti sans doute à une commutation de peine. La justice humaine, interrompue quelques instants, reprit son cours. Remontés sur la plateforme de l'échafaud rétabli, les patients durent assister une seconde fois aux préparatifs de leur supplice. Ryleieff, d'abord étourdi par sa chute, marcha d'un pas ferme vers la potence qui lui était destinée; il ne put cependant retenir cette ironique exclamation : « Malheureux le pays où l'on ne sait pas même pendre un homme! » Serge Mouravieff Apostol fit observer que la haute cour ne l'avait point condamné à subir une double mort. « D'ailleurs, ajouta-t-il, si j'ai mérité la mort, le mode d'exécution est illégal, puisque, militaire, je devais être fusillé et non pendu! » Bestoujeff-Rumine, plus maltraité que ses complices, n'eut pas la force de se soutenir sur ses jambes, on dut le porter sous le gibet. Une seconde fois le nœud fatal se noua autour de leur cou, et au bout de quelques secondes, le roulement des tambours se chargea de prononcer l'oraison funèbre des suppliciés. C'est ainsi que, commencé dans le sang, se termina, sept mois après, le drame du 26 décembre.

Le lendemain une cérémonie funèbre et religieuse eut lieu sur la place du Sénat, où le général Miloradowitsch et plusieurs soldats fidèles avaient fait à leur devoir le sacrifice de leur vie. En présence de toutes les troupes

rangées en bataille et devant l'Empereur à cheval au premier rang, cette place fut purifiée et bénie par la religion; puis, un instant avant le défilé, Nicolas, par une énergique proclamation, témoigna aux armées russes sa gratitude au nom de toute la Russie :

« Braves soldats, leur dit-il, lorsque, dans les mémorables journées du 26 décembre 1825 et du 15 janvier 1826, votre fidélité a formé autour du trône un rempart inexpugnable, lorsqu'elle a sauvé nos temples de la profanation et délivré la patrie des horreurs de la révolte, je vous ai prévenus que vos rangs avaient le malheur de recéler quelques-uns de ces fauteurs de trouble et d'anarchie. Vous les avez repoussés avec effroi et indignation. La justice a prononcé sur leur sort; la sentence qu'ils avaient méritée a reçu son exécution, et l'armée est purgée de la contagion qui la menaçait, ainsi que la Russie tout entière.

» Aujourd'hui, avec l'aide du Tout-Puissant, dans le lieu même où sept mois auparavant vous avez versé votre sang et sacrifié votre vie pour la défense de votre souverain, sur cette même place où le vaillant capitaine dont la mémoire est impérissable dans l'armée russe, le comte Miloradowitsch, a succombé sous vos yeux, de solennelles actions de grâces ont été offertes au Seigneur, qui par vous a sauvé l'empire, et des prières lui ont été adressées pour le repos de l'âme de ceux qui sont morts pour leur foi, leur empereur et la patrie.

» Braves soldats russes, en portant ces faits à votre connaissance, je vous témoigne ma reconnaissance et celle de toute la Russie. Conservez à jamais les nobles vertus qui vous ont toujours distingués. Soyez religieux, fidèles, braves et infatigables, et le monde reconnaîtra que Dieu est avec nous ! »

Quelques jours après, les hommes du 26 décembre condamnés aux travaux forcés et à la déportation en Sibérie partirent par petits détachements et sous une escorte militaire pour leur destination. L'Empereur avait donné des ordres pour que tous les moyens de douceur compatibles avec l'esprit de la justice humaine leur fussent accordés. Les anges, que la Providence a créés sans doute pour alléger le poids des douleurs humaines, s'étaient interposés entre la clémence du souverain et les rigueurs de l'expiation ; ils avaient fait plus encore : ils s'étaient jetés aux genoux de Nicolas pour solliciter, non pas la grâce des condamnés, mais celle de partager les destinées de ceux dont, en des jours plus heureux, ils avaient accepté la fortune, les honneurs et le nom. Ces anges de dévouement et de tendresse étaient les femmes des condamnés. A leur tête se trouvaient les princesses Troubetzkoï, Wolkonsky et madame de Mouravieff. Insensibles aux prières de leurs familles, qui avaient cherché à les dissuader de leur généreux dessein, indifférentes aux joies du monde où elles étaient destinées à briller au premier rang par tous les dons de la fortune, de la naissance, de la jeunesse et de la beauté, envisageant sans effroi la vie nouvelle de souffrances et de privations qui s'offrait à elles, ces nobles femmes avaient sollicité et obtenu comme une faveur la permission de suivre leurs maris dans un exil dont le terme devait se trouver au bord de leur tombe. L'âme de l'Empereur ne pouvait être insensible à ces généreux sacrifices de la piété conjugale ; vainement d'abord il avait joint ses prières à celles des familles désolées ; il avait fini par approuver une résolution qu'il admirait, disant : « Comme vous je ferais, mesdames, si j'étais à votre place. » Alors il témoigna par différents actes

émanés de son autorité suprême qu'il désirait ne point étendre aux familles la responsabilité de leurs chefs frappés par la loi. Aux unes il offrit des secours, aux autres des espérances, à toutes des consolations.

Madame Ryleieff en apprenant l'exécution de son mari était tombée comme terrassée par un coup de foudre : elle avait espéré qu'au moment suprême une main miséricordieuse aurait arrêté celle du bourreau. Elle s'était fait répéter par un témoin oculaire toutes les phases qui avaient présidé à l'exécution. Les paroles de son époux, disant, en remontant sur l'échafaud, que la haute cour ne l'avait point condamné à mourir deux fois, l'avaient frappée à ce point qu'elle les entendait bourdonner incessamment à son oreille; chaque bruit traversant le silence de ses nuits sans sommeil devenait un sombre écho de cette protestation; sa main alors s'étendant dans les ténèbres comme pour disputer au bourreau une image chérie, se perdait dans le vide, avec les sanglots de son âme désespérée : la pauvre veuve se trouvait sous le coup d'une aliénation mentale, interrompue aux heures d'une raison passagère par une profonde mélancolie. L'Empereur, touché de sa situation, lui avait envoyé à plusieurs reprises un de ses aides de camp pour lui porter des paroles consolatrices et l'assurer de sa protection. Le père du colonel Pestel, réduit à une profonde détresse, avait reçu une gratification impériale de deux cent mille francs, et Nicolas avait doublé ce bienfait en lui accordant pour plusieurs années la rente d'un bien de la couronne dont Alexandre lui avait donné l'usufruit. Enfin, il avait attaché à sa personne, en qualité d'aide de camp, le propre frère du colonel Pestel. Il prouvait ainsi magnifiquement que s'il acceptait la solidarité de l'honneur et de la vertu, il re-

poussait des familles la responsabilité des fautes et la honte du châtiment. En outre, il s'efforça, en comblant de faveurs et de grâces plusieurs autres parents des condamnés, à écarter de leurs personnes toute idée de blâme et de soupçon. Les condamnés eux-mêmes, s'avançant sur la route de la Sibérie, eurent plus d'une fois l'occasion de remarquer que la clémence impériale veillait sur eux et marchait à leurs côtés.

Il restait à prononcer sur le sort d'un grand nombre d'officiers qui, mis hors de cause, avaient cependant paru passibles de peines correctionnelles. Par l'ordre de l'Empereur, la plupart furent changés de régiment; quelques-uns même furent renvoyés aux leurs avec un rang égal à celui qu'ils occupaient avant l'insurrection.

La couronne de Pierre le Grand et de Catherine la Grande, raffermie sur le front de Nicolas par la puissance de l'épée jointe à la puissance du droit, avait reçu la sanction du peuple, il lui manquait encore la consécration de Dieu. Le nouveau czar, déjà couronné par les vœux de la Russie, avait attendu pour se faire sacrer par les mains de la religion que les moindres traces de la conspiration fussent effacées. Plus rien désormais ne s'opposant à ce que, suivant l'exemple de ses ancêtres, il reçût l'onction sainte, il décida par un manifeste que cette solennité aurait lieu dans les derniers jours du mois d'août, dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

Arrivée d'illustres personnages à Saint-Pétersbourg. — Acte en prévision d'une régence. — Départ de Leurs Majestés pour Moscou. — Entrée solennelle. — Absence du grand-duc Constantin. — Son arrivée à Moscou. — Première entrevue des deux frères depuis leur lutte de désintéressement. — Revue militaire. — Enthousiasme du peuple. — Le duc de Raguse. — Couronnement de l'Empereur. — Série de fêtes. — Trait d'esprit. — Clémence. — Amnistie. — Promotion. — Guerre avec la Perse. — Réformes à l'intérieur. — Sociétés secrètes en Pologne. — Commission d'enquête. — Rapport. — Mise en accusation. — Jugement. — Colonies militaires. — Armements.

Dans ce temps-là, les personnages chargés de représenter la France et l'Angleterre au couronnement de l'empereur Nicolas arrivèrent à Saint-Pétersbourg. C'étaient, d'une part, le maréchal duc de Raguse, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté le roi Charles X, les maréchaux de camp le vicomte de Talon, le comte de Damrémont, le comte de Broglie, le marquis de Castries, colonel des chasseurs à cheval de la garde, le marquis de Podenas, colonel du 6ᵉ régiment de dragons; le marquis de Komierowsky, lieutenant-colonel d'état-major, aide de camp du duc de Raguse; le marquis de Guise et le baron de Larue, chefs d'escadrons et aides de camp du maréchal; le comte Alfred de Damas, chef d'escadron d'état-major aux grenadiers à cheval de la garde; le comte de Saint-Léger, capitaine d'état-major, aide de camp du duc de Raguse; les capitaines d'état-major le comte de Caumont-Laforce aux lanciers de la garde, le vicomte de Brézé, le comte de Villefranche, au 6ᵉ régiment de hussards; le comte de Durat, aide de camp du général Damrémont; le comte de Croix, lieu-

tenant d'état-major au 2e régiment des carabiniers; le marquis de Vogué, sous-lieutenant d'état-major aux hussards de la garde; les sous-lieutenants le comte de Maillé, aux lanciers de la garde; le comte de Biron, aux dragons de la garde; le vicomte de la Ferronays, au 4e régiment des chasseurs de la garde, l'élite de l'armée et les plus beaux noms de la monarchie française.

C'étaient, de la part de l'Angleterre, le duc de Devonshire, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique; le vicomte de Morpeth, MM. Townsend, Fane, Dundas et Cavendish.

En attendant son départ pour Moscou, Nicolas signala les derniers jours de sa résidence à Saint-Pétersbourg par diverses mesures d'administration importantes à la prospérité de l'empire, notamment par une diminution considérable dans l'impôt des patentes, par un rapport favorable du ministre des finances sur l'amortissement progressif de la dette publique [1], et par un nouveau règlement de censure dont la direction suprême fut confiée au ministre de l'instruction publique. D'après ce règlement, des commissions de censure devaient être établies à Moscou, à Dorpat et à Wilna. La censure devait porter sur les écrits publics dans l'étendue de l'empire, sur les livres et sur les journaux étrangers; mais la censure des ouvrages publiés sur des matières religieuses revenait de droit aux membres du saint synode.

Un acte plus important aux yeux de l'historien et pour les destinées futures de l'empire, un acte dont la publication, d'après la volonté de Nicolas, ne devait être faite à Moscou qu'à l'époque de son couronnement, mais qui fut rendu le 28 juillet à Saint-Pétersbourg, est le

[1] Voyez les Documents historiques, n° 5.

manifeste qui, d'après l'usage immémorial dans la monarchie russe, règle, dans le cas de mort de l'empereur régnant, l'établissement d'une régence, et dans celui de la mort de l'héritier présomptif, à défaut d'autre enfant mâle, l'ordre de succession au trône. Dans le premier cas, le grand-duc Michel devait prendre, en qualité de régent, les rênes du gouvernement jusqu'à la majorité légale du grand-duc héritier Alexandre Nicolaïevitch; dans le second cas, il devenait empereur par le fait de l'ordre légitime de la succession au trône.

Ce manifeste était sanctionné par la bénédiction de l'Impératrice mère Marie Feodorowna et par le consentement du Césaréwitsch le grand-duc Constantin [1].

Ce fut après avoir signé cet acte qui parait à toutes les éventualités de l'avenir, que l'Empereur et l'Impératrice se mirent en route pour Moscou. Pendant le voyage, que Leurs Majestés Impériales firent en peu de jours, le deuil de l'empereur Alexandre fit place aux témoignages d'allégresse qu'inspirait partout le passage d'un prince dont les premiers actes, marqués au coin de la justice et de la clémence, semblaient continuer le règne heureux qui venait de finir sous la double consécration de la gloire et des bénédictions du peuple russe. Cinquante mille hommes des plus belles troupes des armées russes avaient été réunis dans les murs de l'ancienne capitale des czars pour former un cadre militaire au tableau des fêtes du couronnement. Le grand-duc Michel s'y était rendu lui-même pour présider aux préparatifs de cette solennité et passer les premières revues des troupes impériales.

A cette époque, les blessures de la guerre de 1812 étaient si complétement cicatrisées, que la Moscou nou-

[1] Voyez les Documents historiques, n° 6.

velle était sortie des cendres amoncelées par le comte Rostopchin plus brillante et plus populeuse que l'ancienne. Le phénix semblait avoir présidé à sa réédification. Le fait est que plus de dix mille maisons étaient relevées, et que les traces de l'incendie patriotique avaient disparu sous des constructions dont l'élégance et la richesse paraissaient braver toutes les éventualités de l'avenir. La retraite de Napoléon avait donné un brevet d'immortalité à la capitale antique de la Russie. Telle qu'elle s'offrait alors avec ses innombrables coupoles et ses flèches dorées, avec son Kremlin, fier d'avoir résisté au milieu d'une tempête de feu au premier soldat du monde, avec ses édifices où l'art européen se marie au goût asiatique, avec sa mosaïque de races diverses, la ville sainte de la Russie, la Rome des czars, placée sur la limite des deux premières parties du monde, se montrait digne de l'honneur qu'elle allait recevoir et du sentiment d'orgueil national qu'elle inspire au point de vue du patriotisme aux cœurs de tous les Russes.

De leur côté, les ambassadeurs extraordinaires, les membres du corps diplomatique avec leurs nombreuses suites, les étrangers de distinction, la noblesse et tous les délégués des nations diverses qui forment l'empire de la Russie, se rendaient à Moscou pour assister au couronnement, et rendre ensuite hommage à l'Empereur couronné.

L'entrée solennelle de Leurs Majestés à Moscou fut fixée au 5 août. Dès le matin de ce jour une foule immense se porta sur la route, où l'on avait construit, ainsi que dans les rues de la ville situées sur le passage du cortége impérial, des échafaudages élégamment décorés. Toutes les maisons depuis la Sastawa jusqu'au Kremlin étaient pavoisées de draperies, de drapeaux, d'étoffes de soie

et de velours ornées de franges et de glands d'or. A cinq heures de l'après-midi, par un temps magnifique, une salve de soixante et onze coups de canon et le son de toutes les cloches de la ville annoncèrent l'arrivée du cortége impérial à la Sastawa. L'Empereur, s'avançant à cheval entre le grand-duc Michel à sa droite et le prince Charles de Prusse à sa gauche, était accompagné d'une nombreuse escorte de généraux russes et étrangers. L'impératrice Alexandra était dans un carrosse magnifique avec le grand-duc héritier. Partout sur leur passage le peuple faisait éclater les transports de sa joie. La marche de ce cortége, offrant aux regards une riche variété d'uniformes militaires et de costumes de cour, dura deux heures depuis son point de départ jusqu'à son arrivée au Kremlin. Le soir une brillante illumination termina cette première journée, prologue des fêtes du couronnement.

Cette solennité, retardée plusieurs fois déjà, remise encore en raison du carême de l'Assomption, que les Russes observent fidèlement suivant les commandements de l'Église grecque, fut enfin définitivement fixée au 3 septembre. En attendant, la famille impériale quitta le Kremlin pour aller habiter jusqu'au jour du couronnement le palais de la comtesse Orloff situé dans un des faubourgs de Moscou, au milieu de jardins délicieux, comme un nid d'oiseaux caché sous un bouquet de fleurs. L'Empereur consacra cet intervalle de temps à des réceptions particulières, à des revues, à des exercices et à de grandes manœuvres militaires, ne laissant échapper aucune occasion de témoigner publiquement devant tous au maréchal duc de Raguse ses sympathies particulières pour sa personne, représentant à ses yeux la gloire militaire de l'empire et l'honneur héréditaire de l'illustre maison de Bourbon. Entre tous les souve-

rains régnant alors en Europe, Charles X était celui dont le caractère loyal et la riche nature cadraient le mieux avec les sentiments et les idées de Nicolas. L'Empereur chevalier de la Russie était fait pour comprendre le roi chevalier de la France.

Cinquante mille hommes de la garde et de troupes d'élite, deux cents pièces de canon avaient été conviés aux fêtes du couronnement; mais au milieu de cet assemblage de gloires vivantes et d'illustrations en tout genre qui se pressaient autour du nouveau monarque, il manquait un personnage dont nul courtisan sans doute n'osait faire remarquer l'absence. C'était le Césaréwitsch grand-duc Constantin. Mille bruits divers couraient à ce sujet. L'Empereur, regardant une invitation formelle comme une chose trop délicate, avait-il préféré s'en rapporter à la sagesse de son frère? Celui-ci, en proie à des regrets tardifs, ne se sentait-il pas la force d'assister à une cérémonie dont il aurait pu être le principal héros, ou bien encore un point de mésintelligence s'était-il placé entre les deux frères qui venaient de donner à l'Europe l'exemple du plus généreux désintéressement? Telles étaient les vagues données sur lesquelles chacun établissait des conjectures, lorsque le grand-duc Constantin arriva inopinément de Varsovie aux portes du Kremlin. Que son arrivée fût un acte d'obéissance ou un mouvement spontané de sa propre volonté, elle combla de joie la famille impériale. Nous trouvons une preuve de la satisfaction personnelle de l'Empereur dans le rescrit qu'il adressa au gouverneur général de Saint-Pétersbourg pour faire publier le programme de la célébration de son couronnement.

« Notre capitale de Moscou, dit-il, a eu le bonheur de recevoir dans ses murs Son Altesse Impériale le Cé-

saréwitsch grand-duc Constantin; l'auguste voyageur dont la présence manquait à nos vœux et à la tendresse de la famille impériale, n'était point attendu. »

Un témoin oculaire raconte en ces termes l'entrevue entre les deux frères, dont l'un venait par sa présence sanctionner la générosité d'un sublime sacrifice, dont l'autre avait pu craindre un instant des regrets rendus dangereux par la popularité, qui s'attache toujours au sacrifice. Cette scène eut lieu à la villa Orloff, où l'Empereur s'était arrêté :

« Depuis la mort d'Alexandre, depuis le combat d'abnégation dont cette mort pour eux avait été le signal, Nicolas et Constantin ne s'étaient point vus. Un aide de camp avait annoncé l'arrivée de celui-ci à l'Empereur. A ces mots : Le grand-duc! Nicolas, occupé de sa toilette, ne pense qu'à son frère Michel, et le fait prier de l'attendre un instant; mais l'aide de camp hésite. Interrogé par un regard de l'Empereur, il ajoute avec émotion : « Sire, ce n'est point le grand-duc Michel, c'est le » Césaréwitsch. » Aussitôt l'Empereur jette un cri de joie et s'élance à la rencontre de Constantin, qui, de son côté, s'inclinant devant le Czar, lui saisit la main et la porte respectueusement à ses lèvres; mais Nicolas, profondément ému, l'attire dans ses bras, le presse sur sa poitrine, lui prodigue les plus tendres caresses et les plus doux témoignages de reconnaissance. En ce moment solennel les larmes de ses yeux prouvèrent la sincérité de son cœur. »

Quel moment en effet pour les deux frères! l'un venant couronner son œuvre d'abdication et plier le genou devant un sceptre qu'il avait refusé de porter; l'autre pliant le genou aussi devant la majesté du sacrifice, et couronnant son acceptation par l'hommage de

sa gratitude pour l'abandon d'un titre qu'il n'avait point ambitionné.

Le lendemain 27 août, fête de l'Assomption, suivant le calendrier russe, il y eut une parade que l'Empereur, le grand-duc héritier, le Césaréwitsch et le grand-duc Michel honorèrent de leur présence. Lorsque les trois frères parurent devant le front des troupes réunies au Kremlin, le peuple et l'armée firent retentir les airs des cris trois fois répétés, et chaque fois intimement unis comme le paraissaient à cette heure les trois frères, de Vive l'Empereur! vive Constantin! vive le grand-duc Michel!... Dans ces acclamations unanimes, Constantin dut trouver le prix de l'empire et la récompense de sa vertu....

Au moment où les troupes s'ébranlèrent pour le défilé, le grand-duc, se détachant du groupe impérial, se mit à leur tête pour être le premier à saluer avec son épée celui que son cœur avait salué césar. « Monseigneur, lui dit quelques instants après le duc de Raguse, vous êtes sublime comme la vertu antique.... » Au moment où Constantin passait devant lui, l'Empereur s'était jeté dans ses bras. Enfin, après les jours d'agitation qui précédèrent les grandes solennités, arriva celui du couronnement, auquel la famille impériale s'était préparée par des prières et le sacrement de l'Eucharistie. Suivant l'antique usage, la cérémonie du sacre devait avoir lieu dans l'église de l'Assomption.

Longtemps avant l'heure, cette église, surchargée de peintures et d'images enrichies d'or, d'argent et de pierres précieuses, offrait aux yeux un spectacle dont nulle expression humaine ne saurait rendre la magnificence et la richesse. Au milieu de l'église on avait construit une estrade fort élevée, sur laquelle étaient placés

sous un même dais les trônes de l'Empereur et de l'Impératrice ; en avant et obliquant à droite, s'élevait le trône de l'Impératrice mère ; plus loin, sur le côté, devait se placer la grande-duchesse Hélène ; des tribunes à la gauche du trône avaient été réservées aux membres du corps diplomatique, vis-à-vis des tribunes que les dames des premières classes de la cour devaient occuper sur la droite.

Une salve de cent un coups de canon et le son de toutes les cloches de la ville annoncèrent l'entrée de l'Empereur à la cathédrale. La cérémonie commença aussitôt. Les grands-ducs Constantin et Michel, en qualité d'assistants, se tenaient debout auprès du trône, et le grand-duc Constantin remplissait près de l'Empereur les fonctions d'aide de camp général, dont il portait l'uniforme. Immédiatement après le couronnement et pendant que l'on chantait le *Domine salvum*, les membres de la famille impériale quittèrent leurs places pour aller présenter leurs hommages à l'Empereur. L'Impératrice mère, Marie Feodorowna, s'approcha la première ; mais Nicolas la prévenant, se précipita de son trône pour lui baiser la main ; alors l'illustre veuve de Paul Ier le serra dans ses bras et le retint pendant plusieurs minutes enlacé sur sa poitrine, le couvrant de caresses et de larmes. Cette effusion de tendresse maternelle dominant encore la puissance souveraine, la piété filiale dépouillant son front de la couronne pour le courber devant la majesté d'une mère et lui rendre les hommages qu'elle s'apprêtait à lui offrir elle-même, produisirent parmi les spectateurs une émotion que notre pensée partage sans pouvoir l'exprimer. Mais une scène plus saisissante encore s'empara bientôt de l'attention générale, et changea l'émotion en enthousiasme.

L'Impératrice venait de se détacher des bras de son fils, lorsque tout à coup l'on vit le grand-duc Constantin s'approcher majestueusement de son frère et plier le genou, lui l'aîné de la famille, devant le frère cadet qui le remplaçait sur le trône, auquel il était appelé lui-même par les droits de sa naissance. Nicolas le relevant aussitôt, se jeta à son cou et l'embrassa avec des élans d'une tendresse trop naturellement sentie pour être feinte ou étudiée.... Un long tressaillement d'admiration circula dans toute l'église, malgré la sainteté des lieux, lorsque l'Impératrice mère, pâle, mais rayonnante de bonheur et de joie, se rapprochant de l'Empereur, leva ses deux mains pour réunir dans une même bénédiction deux fils dont elle avait le droit d'être fière devant Dieu et devant les hommes.

L'émotion produite par ce spectacle, devant lequel s'effaçaient toutes les pompes de la grandeur et de la puissance souveraine, gagna même les hauts dignitaires de l'Église; presque tous les yeux étaient pleins de larmes; la prière elle-même s'était arrêtée sur toutes les lèvres, comme pour donner un libre cours à cette péripétie, la plus saisissante de ce drame imposant et solennel.

Le couronnement de l'empereur Nicolas dans l'église de l'Assomption, comparé à celui de Charles X dans la cathédrale de Reims, a présenté peut-être un caractère moins grandiose sous le rapport du monument qui lui a servi de théâtre, ainsi que sous celui du bon goût des costumes, des décorations, de l'ensemble harmonieux du cérémonial; mais il a été certainement plus remarquable par la variété d'une perspective où se confondaient les costumes, les grandeurs, les pompes pittoresques de l'Europe et de l'Asie. D'un autre côté, le

sacre des czars présente une physionomie qu'on ne saurait voir dans aucune autre cérémonie de ce genre [1].

L'illumination générale de Moscou termina brillamment cette journée mémorable dans les fastes de l'empire russe : elle se renouvela trois jours de suite. Les édifices publics, les églises, les palais, les hôtels, les maisons particulières rivalisèrent de luxe et d'élégance. Au milieu du Kremlin, resplendissant de lumières, s'élevait la tour de Saint-Ywan, illuminée en verres de couleurs variées. Elle portait à son sommet une couronne impériale, dessinée avec des couleurs vertes, et surmontée d'une croix dont les lignes de feux rouges formaient un effet surprenant.

La France militaire, représentée par le maréchal duc de Raguse, n'assista pas seule au couronnement de l'Empereur; la France littéraire y eut aussi un représentant, sinon officiel, du moins poétique, dans la personne de l'auteur de *Louis IX*, alors sur le chemin de l'Académie. M. Ancelot, témoin oculaire des pompes qne nous venons de décrire, composa à cette époque et sur ce sujet une ode dont l'hommage agréé par Nicolas, se traduisit pour l'auteur en un poëme de munificence impériale [2].

Le lendemain de son couronnement, l'empereur Nicolas offrit aux représentants de l'Europe le spectacle d'une grande parade militaire.

Lorsque les troupes s'ébranlèrent pour le défilé, le grand-duc Constantin se mit une fois encore à leur tête, ponr donner en passant le premier salut à son auguste frère. Le soir même, partant pour Varsovie, ce prince laissa les ambassadeurs, le peuple, l'armée, la cour

[1] Voyez les Documents historiques, n° 7.

[2] Voyez les Documents historiques, n° 8.

elle-même dans l'admiration d'une abnégation et d'une loyauté dans le sacrifice dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Les jours qui suivirent furent marqués par une série de fêtes publiques et particulières, qui se succédèrent pendant plusieurs semaines, sans autre interruption que celle désignée d'avance dans le programme comme étant nécessaire au repos de ceux dont la présence active y était indispensable. Comme toutes les choses dont la durée se prolonge, les plaisirs ont aussi leurs fatigues.

Des représentations théâtrales, de grands dîners, des bals masqués remarquables par la richesse et la variété des costumes nationaux, des illuminations, tout ce que l'art et la fantaisie peuvent créer en fait de magnificences, semblait s'être provisoirement fixé à Moscou pour rendre hommage au nouveau czar. A ce point de vue même, le maréchal duc de Raguse prouva que la France était digne de la réputation qu'elle s'est justement acquise en Europe, pour l'élégance et le bon goût de ses fêtes. On se rappelle encore aujourd'hui, et l'on cite comme un modèle du genre, le bal qu'il donna le 17 septembre. Ce soir-là, toutes les dames reçurent à leur entrée dans les salons de l'ambassade française un magnifique bouquet de fleurs naturelles apporté dans la journée par un courrier venu de Paris. On aurait dit que ces fleurs venaient d'être cueillies sur leurs tiges. « Ma foi, mon cher duc, dit à l'illustre maréchal le grand-duc Michel, avec ce charmant esprit d'à-propos qui formait l'un des traits les plus saillants de son caractère, il paraît que vous cultivez avec un égal succès les lauriers et les roses.... Ce n'est pas étonnant, ajouta-t-il, puisque les fleurs sont les filles de la gloire. »

Une fête d'un autre genre procura au grand veneur

un égal succès : M. Nariskkine donna le lendemain, sur la place située entre les barrières de Tver et de Presna, une grande chasse aux faucons. Seize fauconniers à cheval et en livrée conforme à la tradition historique, précédés d'un officier de la fauconnerie, et ayant chacun un faucon sur le poing droit, s'avancèrent vers le milieu du champ, et le combat aérien s'engagea à un signal donné par le grand veneur. Une douzaine de faucons furent lancés un à un contre un nombre égal de corbeaux, qui d'abord résistèrent bravement au choc, mais finirent par succomber après une résistance acharnée. Ce spectacle rappela les plus beaux jours de la vénerie du moyen âge. Mais la fête la plus remarquable en incidents curieux fut le festin donné le 28 septembre par l'Empereur dans la vaste plaine de Devitchies Pole.

On avait construit au centre de cette place un pavillon richement décoré pour recevoir l'Empereur et la famille impériale ; près de ce pavillon quatre galeries en colonnades avaient été disposées pour les personnes appartenant aux trois premières classes et pour le corps diplomatique ; puis, tout autour, des pavillons d'où plusieurs corps de musique mêlaient leurs flots d'harmonie aux flots de vin blanc et de vin rouge qui jaillissaient pour désaltérer l'enthousiasme du peuple ; des théâtres forains, un cirque de voltigeurs, trois amphithéâtres pour une ascension d'aérostats ; deux cent quarante tables longues de vingt-cinq mètres chacune et couvertes de nappes, de viandes de toute espèce, de vin, de bière, d'hydromel, de pains blancs, de pâtisseries, de fruits et de fleurs distribués avec élégance et profusion, complétaient le programme de cette fête et le menu de ce repas pantagruélique. Une foule immense répandue dès le matin sur cette place circulait autour des tables qu'elle

dévorait du regard sans oser autrement y toucher. Sur les deux heures l'Empereur, précédé d'une voiture dans laquelle se trouvaient les Impératrices, s'y rendit à cheval. Leurs Majestés firent le tour de la place au milieu des plus enthousiastes acclamations, et, chose digne de remarque, les séductions d'un repas impérial où le désir de chacun retenait d'avance une place, disparurent un instant devant le bonheur de pouvoir contempler face à face la personne du souverain.

Lorsque la famille impériale se fut installée dans le pavillon qui lui avait été préparé, l'Empereur fit arborer un drapeau, puis, s'adressant au peuple qui l'entourait, il étendit la main dans la direction des tables et s'écria : « Mes enfants, tout ceci est à vous. » Le peuple, prenant cette allocution au pied de la lettre, se précipita au nombre de deux cent mille hommes sur les richesses dont la libéralité du Czar lui abandonnait la propriété, et en quelques minutes tout fut dévoré, gaspillé, détruit ou enlevé. Ce fut un véritable pillage; vainement les Cosaques cherchaient à rétablir l'ordre, le peuple répondait : *Tout ceci est à nous,* l'Empereur l'a dit... Les pavillons réservés aux spectateurs, pris d'assaut pour ainsi dire, tombèrent au pouvoir du peuple, qui des lambeaux de tentures et de draperies mises en pièces se faisait une relique ou un trophée conservé précieusement encore aujourd'hui dans chaque maison.

Aux yeux de l'Empereur ces fêtes n'auraient pas été complètes si la miséricorde et la clémence, ces magnifiques attributs de la puissance souveraine, n'avaient eu leur part mesurée largement mais avec sagesse. Aussi, par un oukase signé le jour même de son couronnement et adressé au Sénat dirigeant, Nicolas daigna

adoucir encore le sort des individus compris dans la sentence rendue par la haute cour de justice.

Par un manifeste rendu le même jour, le Czar libéra tous les individus mis en jugement, à l'exception de ceux qui étaient prévenus d'assassinat, de vol, de brigandage et de vénalité; il accorda une amnistie pleine et entière aux déserteurs militaires appartenant aux armées de terre et de mer; il fit remise des sommes dues au fisc pour amendes, déficits, ainsi que des arrérages sur les redevances et les impôts; enfin, il donna les plus grandes facilités pour le remboursement des sommes avancées par le gouvernement aux communautés et aux particuliers. L'Empereur joignit à ces grâces un manifeste où chaque parole témoignait des bonnes intentions dont son cœur était animé.

« En accordant les exemptions, les immunités et les grâces ci-dessus détaillées, dit le manifeste, nous suivons avec plaisir les mouvements de notre cœur. Qu'elles soient le garant de notre constante sollicitude pour nos fidèles sujets. Que la justice et l'impartialité règnent dans les tribunaux, l'ordre et le désintéressement dans les administrations territoriales et municipales, la liberté dans le commerce; que l'industrie redouble d'émulation, l'agriculture d'activité; que la bonne foi soit la garantie des engagements; que l'inviolabilité des propriétés soit respectée, mais que la crainte de Dieu et une éducation solide et patriotique de la jeunesse soient la base de toutes les espérances d'amélioration et le premier devoir de toutes les classes. »

Le même jour, l'Empereur fit de nombreuses promotions où l'on vit figurer en première ligne les noms des généraux en chef comtes Osten-Sacken et de Wittgen-

stein, élevés à la dignité de feld-maréchal, et celle de l'aide de camp général prince Wolkonski, appelé au ministère de la cour impériale tout récemment créé par un oukase du 22 août. Enfin, pour perpétuer parmi les soldats le souvenir des victoires remportées par les illustres guerriers Romanzow, Souvarow, Kutusoff et Barclay de Tolly, Nicolas donna leurs noms aux régiments qui avaient le plus contribué au succès de ces affaires glorieuses pour les armes de la Russie.

Le comte de Nesselrode et plusieurs grands officiers de la couronne ne furent pas oubliés dans la répartition des faveurs impériales, car, malgré ses prédilections marquées pour les hommes et les choses militaires, prédilection qui sous les derniers temps de son règne devait devenir exclusive, Nicolas savait alors reconnaître et récompenser tous les genres de services.

Tandis que la Russie célébrait ainsi l'avénement d'un prince qui promettait à l'empire la continuation de la pensée d'Alexandre, des affaires de la nature la plus sérieuse occupaient le cabinet russe au milieu des pompes et des joies du couronnement. Les traces de l'onction sainte étaient à peine effacées sur son front lorsque l'Empereur apprit l'invasion de la Géorgie par une armée persane.

Ce défi jeté à la Russie ne surprit personne, car depuis quelque temps on soupçonnait la cour de Téhéran d'exciter à la rébellion les Tscheschenes, belliqueuses peuplades du Caucase que le général Ermoloff avait battues souvent mais jamais soumises, et contre lesquelles de nouvelles troupes brûlaient du désir de se mesurer, notamment les soldats compromis dans la journée du 26 décembre à Saint-Pétersbourg. Cependant on était loin de supposer que les Persans, tant de

fois vaincus, osassent se lancer dans les hasards d'une nouvelle guerre.

Les premiers renseignements transmis par le général Ermoloff, gouverneur militaire du Caucase, ne permettaient pas de discerner exactement le caractère de cette agression. Pour mieux l'apprécier, il importe de remonter à des circonstances antérieures.

Par le traité de paix conclu le 24 octobre 1813, sous la médiation de l'Angleterre, entre la Russie et la Perse, celle-ci s'était engagée à reconnaître comme base de la pacification la possession des territoires que les parties belligérantes occupaient au moment où les hostilités avaient cessé. Mais pendant plusieurs années le gouvernement russe, absorbé par les affaires de l'Occident, avait négligé de s'occuper de la délimitation en prenant possession de la Géorgie et de l'Iméreth. Elle fit une autre faute; elle laissa aux anciens khanats de Karabagh et Gandscha les droits dont ils jouissaient sous la domination persane, de sorte que ceux-ci, tout en reconnaissant la suzeraineté russe, étaient restés fidèles à leurs lois et à leurs coutumes. L'hommage qu'ils rendaient à Alexandre était un tribut de convention; celui qu'ils conservaient pour le schah de Perse était un dévouement cimenté par d'anciens souvenirs et consacré par la conformité de religion. Il résultait de cet état de choses que les troupes russes réunies sur ces points se trouvaient au sein de la paix exposées à plus de périls que ne leur en auraient fait courir les hasards de la guerre.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg, comprenant enfin la nécessité d'accentuer la position par la délimitation des frontières, et ayant peut-être l'intention de les étendre jusqu'à l'Araxe, avait donné l'ordre à ses troupes d'occuper le littoral du lac Goktcha dans le khanat d'Érivan

et offert en échange, d'un autre côté, l'abandon des steppes du Mughansk. Afin de déterminer ces compensations, des commissaires investis de pleins pouvoirs avaient été nommés des deux côtés. Le prince Abbas-Mirza, second fils du schah Feth-Aly, que la Russie s'était engagée par l'article 4 du traité de Gulistan à reconnaître comme héritier présomptif du trône, semblait se prêter de bonne foi à ces transactions pacifiques. Malgré les haines provoquées par les hauteurs du général Ermoloff, nonobstant les défiances des deux parties sur leurs dispositions secrètes, tout faisait espérer un arrangement à l'amiable, lorsque la mort d'Alexandre et le noble débat qui s'éleva entre deux frères de la maison Romanoff au sujet de la succession au trône, vinrent jeter la perturbation dans les rapports de la Russie avec la Perse. Ici, comme en certaines contrées de l'Europe, l'insurrection militaire de Saint-Pétersbourg, les mouvements de Kieff, réveillant des espérances coupables et des projets odieux, purent faire croire aux politiques persans que le linceul d'Alexandre, servant d'une part de drapeau aux fureurs de l'ambition, et d'autre part aux passions révolutionnaires, fournissait à la Perse l'occasion favorable de reprendre au besoin par les armes les provinces que la fortune de la guerre lui avait fait perdre. Soutenue de l'influence anglaise, cette pensée punique, qu'on est sûr de rencontrer partout et dans tous les temps là où le mensonge s'insurge contre la vérité, l'injustice contre le droit, la révolution contre les gouvernements légitimes, la Perse avait une armée régulière bien exercée, et surtout une excellente artillerie dirigée par des officiers anglais.

Cependant Nicolas, successeur de la politique et des principes d'Alexandre, écartant de sa loyauté tous les

soupçons, et jaloux de rétablir la bonne harmonie entre la Russie et la Perse, avait envoyé dans les premiers jours de janvier au schah Feth-Aly le général-major prince Menschikoff[1] pour lui faire part de son avénement au trône et de son intention de terminer définitivement la question des limites. Nous ne nous arrêterons point sur les détails de cette mission. Nous constaterons seulement, d'après les documents mis sous nos yeux, le caractère de vérité qui ressort de tous les actes russes, auxquels nous devons opposer, conformément aux griefs de la Perse, les empiétements successifs de son puissant voisin, les hauteurs arrogantes du gouverneur général du Caucase à l'égard du sardar d'Érivan, dans ses relations avec le prince Abbas-Mirza, et même dans ses rapports avec la cour de Téhéran. Contrairement aux usages de l'étiquette, il s'était refusé, ainsi que toutes les personnes de sa suite, à revêtir une pelisse sur son uniforme et à quitter ses bottes en entrant dans la salle d'audience. Le prince Menschikoff devait prouver, en imitant vingt-sept ans plus tard à Constantinople les allures blâmées sévèrement à cette époque, que les leçons de l'expérience sont perdues souvent pour l'instruction de l'humanité.

D'accord avec les instructions dont il était muni, le prince Menschikoff, reçu à Tauris avec une grande courtoisie, s'empressa de communiquer les dispositions cordiales de Nicolas, prêt à ajouter à la province qu'il céderait une partie du khanat de Talichah. Mais le mot fameux qui par la suite devait jouer un si grand rôle dans les perturbations européennes, dominait la situation : *il était trop tard.* L'ambassadeur russe put se

[1] Aujourd'hui l'amiral Menschikoff devenu célèbre dans les dernières questions d'Orient.

convaincre, d'après le plan concerté entre le premier ministre du schah et le prince Abbas-Mirza, que la guerre prêchée par les mollahs était une question résolue. Vainement le prince, insistant sur la restitution du littoral du lac Goktcha, opposa aux résistances du premier ministre persan Alaïr-Khan une lettre du prince royal Abbas-Mirza au général Ermoloff, lettre par laquelle il consentait à céder ce littoral en échange du territoire compris entre le Kapan et le Kapahatschag; Alaïr-Khan répondit que le schah n'ayant jamais donné son approbation à cet échange, il devenait inadmissible.

Tandis que dans les mosquées les mollahs prêchaient au peuple la guerre sainte, le prince royal partait pour réunir ses troupes sur les frontières du Karabagh et le schah pour Ardebil.

L'envoyé britannique, qui se trouvait à cette époque à la cour du schah, M. Willock, effrayé des conséquences de ces résolutions belliqueuses, fit une tentative pour renouer les négociations; mais voyant que la cour de Perse était décidée à la guerre, il donna l'ordre aux officiers anglais et aux instructeurs de sa nation chargés d'exercer l'armée persane de ne pas la suivre au delà de Tauris; il déclara en même temps qu'il abandonnerait ce souverain dans le cas où les troupes du schah se rapprocheraient des frontières russes au delà d'Ardebil.

L'attitude du représentant de l'Angleterre faisait encore espérer un rapprochement, lorsque le khan de Talychyne donna le signal de la guerre par le massacre de la garnison russe établie à Arkivan. Dès ce moment, le prince royal et le premier ministre persan ne dissimulèrent plus leurs intentions belliqueuses. Tous deux voulaient la guerre, mais avec des vues bien opposées. Le premier, nature d'élite, âme vaillante et jalouse de la grandeur

de sa patrie, voulait rendre à la Perse le prestige dont elle jouissait sous le schah Nadir, désirait venger son drapeau des nombreuses défaites qu'il avait essuyées dans ses luttes avec les aigles de la Russie; il n'avait d'autre ambition que celle de la gloire. Mais le mobile qui faisait agir Alaïr-Khan était moins noble et moins généreux; il voulait la guerre comme un moyen de satisfaire sa cupidité, en couvrant avec son épée ses nombreuses prévarications; il voulait étancher avec du sang sa soif de l'or. Quoi qu'il en soit, Feth-Ali-Schah arma son peuple et fit envahir par une armée nombreuse et aguerrie les contrées transcaucasiennes.

En recevant au milieu des fêtes de son couronnement les premières nouvelles de l'invasion des troupes persanes au delà de l'Araxe, l'Empereur ne put d'abord se décider à croire que le schah de Perse fût assez mal conseillé pour avoir, au mépris d'une paix sanctionnée par des serments réciproques, osé faire envahir les possessions russes par ses armées, et commencer les hostilités par les horreurs de la guerre et de la révolte qu'elles cherchaient à allumer partout.

Quoique le prince Abbas-Mirza pût se laisser séduire par l'orgueil de commander une armée de soixante mille hommes formés à la tactique européenne, et par l'espérance de reprendre les fertiles provinces enlevées successivement à sa domination, l'issue de la guerre ne pouvait inquiéter sérieusement que la Perse et ses alliés. Aussi l'empereur Nicolas, après avoir tiré l'épée et déclaré qu'il ne la remettrait au fourreau qu'après avoir, d'une part, garanti la sécurité de ses frontières et avoir obtenu, d'un autre côté, le dédommagement de tous les sacrifices qu'il aurait faits pour imposer une paix conforme à la dignité de ses peuples, se contenta-t-il

d'envoyer au général Ermoloff quelques corps de l'armée du Don et des gouvernements voisins du Caucase. Ces ordres donnés, les fêtes du couronnement continuèrent comme au sein d'une paix profonde jusqu'au 12 octobre, époque fixée pour le retour du Czar à Saint-Pétersbourg.

A l'ouverture de la campagne, la contrée transcaucasienne, presque dépourvue de tous les moyens de défense, se trouvait dans une position critique, car le gouvernement russe, plein de confiance dans les intentions pacifiques du schah, et uniquement occupé à diriger ses soins sur les affaires de la Turquie, avait concentré toutes ses forces militaires vers les frontières de la Moldavie, et n'entretenait au delà du Caucase qu'un seul corps d'armée peu nombreux et disposé par petits détachements dans les forteresses du pays. Les peuplades musulmanes tributaires de la Russie, entraînées par les fanatiques prédications des mollahs, étaient prêtes à lever l'étendard de la révolte; la Géorgie s'agitait, la terreur régnait à Tiflis même; les riches inquiets enfouissaient leurs trésors pour les soustraire au pillage des Persans; enfin le peuple, qui avait conservé le sanglant souvenir de l'invasion de Mohammed-Aga, se livrait à toutes les angoisses du désespoir. C'est sous ce concours de circonstances que le général Ermoloff, ne se sentant pas la force de garder le commandement en chef de l'armée, supplia Nicolas de lui adjoindre un homme de confiance; l'Empereur lui envoya l'aide de camp général Paskevitch.

Pendant ce temps Abbas-Mirza, impatient d'en venir aux mains, passa l'Araxe avec une armée de trente-cinq mille hommes, composée de bonne infanterie régulière et d'une artillerie considérable. Après avoir soulevé les khanats de Karabagh, de Chirvan, de Bakou et de Cheka,

il se porta rapidement sur Élisabethpol afin d'y opérer sa jonction avec le sardar d'Érivan, et de manœuvrer ensuite de manière à s'emparer de Tiflis. Sur son passage, dans le khanat de Karabagh, était la forteresse de Choucha, que le prince royal ne pouvait pas laisser sur ses derrières. Il espérait d'autant plus l'emporter sans coup férir, que ses émissaires l'avaient renseigné sur la position de cette place, défendue seulement par six compagnies du 42<sup>e</sup> des chasseurs à pied et quatre bouches à feu; mais le courage de son commandant, le colonel Réout, décidé à s'ensevelir sous les ruines de la forteresse plutôt que de l'abandonner à l'ennemi, la rendait presque inexpugnable. Abbas-Mirza somma ce brave officier de livrer la place confiée à sa valeur. « Viens la prendre! » répondit Réout; et le prince royal, espérant l'écraser par le nombre, l'attaqua aussitôt avec la plus grande partie de son armée. En même temps il détacha l'autre partie sous les ordres de son fils aîné Mahmed-Mirza pour occuper Élisabethpol; cette place ayant été prise, Mahmed-Mirza opéra sa jonction avec le sardar d'Érivan, et marcha sans perdre de temps sur la rivière du Kour pour envahir la Kakhétie. Mais la forteresse de Choucha continuait à résister avec l'énergie du désespoir à toutes les attaques de l'ennemi. Ni les fatigues de la garnison combattant nuit et jour sur les remparts, ni le manque de vivres et de munitions, ne purent ébranler le courage du colonel Réout. Cette héroïque résistance, retenant pendant plus de six semaines le principal corps de l'armée persane sous les murs de la place, donna le temps à quelques bataillons de ligne des frontières du Caucase de rejoindre le général en chef à Tiflis.

Le gouverneur général Ermoloff ayant réuni ses troupes disponibles, les dirigea sur les points occupés par

l'ennemi en plusieurs divisions. La première, sous le commandement du lieutenant général de cavalerie prince Madatoff, se trouva le 14 septembre en face de l'avant-garde des Persans retranchés sur la rive droite de la rivière de Chambora au nombre de 10,000 hommes, dont 2,000 d'infanterie régulière, 7 à 8,000 cavaliers, 4 bouches à feu et 20 falconets montés sur des chameaux. Ces troupes étaient commandées par Mahmed-Mirza et le sardar Amir-Khan; elles se mirent aussitôt en bataille et ouvrirent un feu assez vif d'artillerie; mais quelques pièces de canon mises en batterie par les Russes ne tardèrent pas à l'éteindre. Alors les cavaliers persans se débandèrent, et l'infanterie, vigoureusement chargée par la cavalerie russe, opéra sa retraite avec une grande perte.

Après cette affaire, qui coûta aux Persans deux khans, 2,000 hommes restés sur le champ de bataille, une pièce d'artillerie et onze falconets, le prince Madatoff se porta sur la ville d'Elisabethpol, qu'il occupa sans résistance. Ces premiers avantages obtenus, le gouverneur Ermoloff ordonna à l'aide de camp général Paskevitch, qui se trouvait à la tête d'uue autre division, de se joindre au général prince Madatoff. Ce mouvement fut opéré dans la nuit du 21 aux environs d'Elisabethpol. Abbas-Mirza, informé de cette manœuvre, se hâta de lever le siége de Choucha, passa le Terter et s'avança sur ce point dans le dessein de livrer bataille et de relever par un coup décisif le moral de ses troupes, découragées par l'échec du 14.

Les deux armées se rencontrèrent à huit kilomètres environ d'Elisabethpol, sur les bords de la petite rivière de Djéhain. Abbas-Mirza voyant devant lui une poignée d'hommes comparativement aux forces dont il disposait,

ne douta pas un instant que la victoire ne se rangeât cette fois encore du côté des gros bataillons. En effet, le général Paskevitch n'avait pu mettre en ligne que 6,000 hommes d'infanterie, 3,000 cavaliers et quelques pièces de canon, tandis que le prince royal comptait sous ses drapeaux 24,000 fantassins réguliers, 8,000 hommes de troupes diverses, 12,000 cavaliers et une nombreuse artillerie.

Les Persans attaquèrent les premiers avec assez de résolution, mais l'action fut de courte durée : les carrés d'infanterie persane, foudroyés par le feu de l'artillerie russe, furent mis en déroute. La victoire de Paskevitch fut complète; 1,120 prisonniers, 2 khans, 3 drapeaux, 3 bouches à feu, 1 falconet et 80 caissons, tombèrent en son pouvoir. Ainsi battus, dispersés et mis en fuite, les Persans se hâtèrent de repasser l'Araxe.

Le schah de Perse se trouvait à Amar, petite ville de l'Adzerbaïdjan, lorsqu'il apprit de son fils lui-même les échecs successifs que venaient d'éprouver ses armes. A cette nouvelle, le monarque, qui avait toujours incliné pour la paix, adressa de violents reproches à son fils, et le menaça de lui faire crever les yeux et de le déclarer déchu de ses droits à la couronne; mais cédant bientôt à ses prières, et se ralliant à l'espérance que le prince conservait de rétablir ses affaires, il consentit à lui fournir de nouvelles troupes. Sur ces entrefaites, le but que s'étaient proposé les armées russes se trouvait atteint; le général Paskevitch jugeant inutile de poursuivre l'ennemi dans un pays dévasté et par une saison défavorable aux mouvements militaires, reprit ses anciennes positions sur la rivière de Tcherakene.

Ce fut la dernière phase importante de cette campagne, à la fin de laquelle Abbas-Mirza, vaincu mais non décou-

ragé, campait avec une nouvelle armée à cinq kilomètres du pont Khoudapesin, à deux portées du canon russe. On voit, d'après le caractère de cette guerre, que les parties belligérantes avaient également envie de la terminer, et l'on peut croire que l'Angleterre usait de toute son influence pour obtenir ce résultat d'accord avec ses intérêts.

En effet, elle ne pouvait favoriser la puissance russe dans ses projets d'agrandissement aux dépens de la Perse, avec laquelle elle était liée par un traité qui d'un moment à l'autre pouvait l'entraîner dans une guerre contraire à sa politique. Par ce traité, signé le 25 novembre à Téhéran, la Grande-Bretagne garantissait à la Perse, en cas d'invasion par la Russie, non-seulement un secours de troupes, mais encore un subside de 200,000 livres sterling par an et pendant toute la durée de la guerre.

L'empereur Nicolas, au milieu des graves intérêts dont son gouvernement était occupé à l'extérieur, ne négligeait rien de ce qui pouvait améliorer la condition des peuples, favoriser les progrès de la civilisation et fertiliser les desseins généreux que lui avait légués son frère Alexandre. Tous ses actes sont marqués au coin de la justice, de la sagesse et de la raison. Désireux d'enlever aux lois, aux mœurs, aux usages, tout ce qui pouvait rappeler l'ancienne barbarie, il tranchait, pour ainsi dire, dans les chairs vives de la Russie pour arriver à la source du mal et cicatriser les plaies morales inhérentes à la nature humaine. Rien n'échappait à son regard embrassant dans un même rayon les rouages les plus opposés de la machine gouvernementale... et telle était son intelligence qu'il apercevait au premier coup d'œil la manière dont ils fonctionnaient.

Alors, fidèle instrument de sa volonté, sa main appliquait instantanément la réforme à l'abus, le remède au mal. Il considérait la justice comme la sauvegarde de la sécurité des peuples, mais il la voulait purement défensive et dégagée dans ses arrêts des rigueurs inutiles qui fatiguent la main des bourreaux avant de lasser la résistance du patient. Un oukase rendu le 5 mars 1827 prouve le respect que ce jeune monarque avait pour l'humanité. Il existait dans certaines parties de son empire, surtout chez les Cosaques du Don, un supplice qui consistait à attacher le pied du condamné à un bloc de pierre ou de bois inébranlable. Souvent les individus soumis à cette torture subissaient la mort dans des souffrances plus ou moins prolongées, suivant le caprice du juge qui l'ordonnait. Nicolas ne se contenta pas d'abolir cet odieux moyen de châtiment corporel, il ordonna que les instruments qui avaient servi à ce genre de supplice fussent détruits dans tous les districts de son empire.

Mais tout en faisant des réformes et des innovations salutaires sous l'inspiration du Czar, le gouvernement russe apportait une excessive sévérité dans le système général de sa police, surtout à l'endroit des sociétés secrètes.... La lumière qui se faisait chaque jour dans l'esprit des commissions chargées de les étudier prouvait que les ramifications de la conspiration du 14-26 décembre avaient eu beaucoup plus d'importance encore qu'on ne l'avait supposé d'abord.

La commission d'enquête créée en 1826 pour faire des recherches sur les sociétés secrètes formées en Pologne, termina son travail dans les derniers jours de l'année; elle adressa son rapport au grand-duc Constantin, le 3 janvier 1827.

Rien de plus curieux et de plus dramatique que ce

travail souterrain de la pensée d'une nation héroïque rêvant son indépendance dans sa nationalité.

Nous esquisserons à grands traits les parties principales de ce document remarquable.

Une société secrète, sous le titre de *Purs Polonais*, se forma vers la fin de 1824 dans le but de répandre l'esprit national. Les membres reçus, sous la condition d'un secret inviolable, s'engageaient à faire des prosélytes. Ils portaient pour signe extérieur de reconnaissance des anneaux aux couleurs nationales avec un certain nombre de points rappelant le nombre des lois organiques de la société. Cette société, qui ne compta jamais plus de douze membres, fit peu de prosélytes et s'est dissoute au bout d'une année, sans laisser d'autres traces de son existence que l'esprit de trouble qu'elle avait réveillé.

Bientôt après quelques esprits s'échauffèrent de nouveau à la suite d'une déclaration incidente de feu le général de cavalerie Dombrowsky à un de ses anciens subordonnés, dans laquelle on exprimait le regret de ce que la nation polonaise avait retiré pour elle-même si peu de fruits de son dévouement, que l'existence du peuple partagé semblait moins assurée. Il ajoutait qu'il était à désirer que le courage des Polonais et la confiance dans leurs propres forces fussent réveillés, afin qu'ils pussent, sans égard pour les divers gouvernements auxquels ils appartenaient alors, agir en réunissant leurs forces pour se concentrer en un seul royaume et se soumettre à un roi élu par la nation.

Ces opinions produisirent une impression considérable; plusieurs illustres citoyens s'y rallièrent; elles furent communiquées à des époques différentes au prince Antoine Jablonowski, ainsi qu'aux lieutenants-colonels Krzyzanowski et Pradzynski, et à plusieurs autres per-

sonnes, sans qu'il en résultât encore la formation d'une société pour atteindre le but proposé, en admettant d'ailleurs qu'elles aient jeté des racines et donné lieu plus tard aux associations secrètes en Pologne.

Cependant on soupçonna qu'au mépris de l'ordonnance qui fermait les loges des francs-maçons, il existait de secrètes réunions, et l'enquête qui fut ordonnée mit en évidence l'existence d'une association sous le nom de franc-maçonnerie nationale, avec des règlements conformes à ceux des loges maçonniques. On découvrit que le schisme qui avait éclaté dans la franc-maçonnerie avait fait regretter qu'il n'y eût pas dans l'armée polonaise comme ailleurs des loges de campagne. Le major Lukasinski du 4e régiment d'infanterie, qui méditait déjà le plan d'une association plus sérieuse, profita de la fondation de cette franc-maçonnerie nationale, et reçut la dignité de grand maître. Sans exclure d'autres personnes, on recherchait de préférence des employés et des officiers : le but de l'association était de se soutenir mutuellement en toute circonstance, de travailler à la conservation de la nationalité et du souvenir des faits glorieux pour le peuple polonais. On prit en conséquence pour devise les noms fameux de Boleslas, Chrobry, Batory, Zamoski, Poniatowski, etc., etc. L'association compta bientôt un nombre considérable de membres. Mais des dissensions intestines s'y manifestèrent, des doutes s'élevèrent sur la franchise du major Lukasinski son grand maître, et ces méfiances amenèrent rapidement sa dissolution.

Cependant le chapitre ou comité secret de la société, inconnu aux autres membres, survivait à la dissolution, et suivait le but politique de son fondateur. C'est par ses soins que se forma une nouvelle association, qui se

mit bientôt en relation avec une société maçonnique de Posen. Un des membres de cette dernière société, le général Uminski, se présente, et expose à la nouvelle association que les francs-maçons de Posen ont changé de but; qu'ils s'occupent activement à rétablir l'indépendance de la Pologne, et qu'ils réclament la coopération de leurs frères de Varsovie. Cette ouverture est écoutée favorablement; la majorité accède à l'union projetée, et pour sceller solennellement ce pacte d'alliance, un rendez-vous est assigné à Polok, situé à un quart de mille de Posen.

Arrivés au lieu du rendez-vous, les conjurés, auxquels plusieurs citoyens distingués par leur position et leur fortune s'étaient réunis, se rangèrent en cercle dans un endroit écarté. Au même instant, Uminski, coiffé d'un bonnet brodé, paraît monté sur un cheval blanc, et prenant la parole il représente avec une éloquence énergique la dispersion des Polonais placés sous plusieurs gouvernements et privés ainsi de la patrie; il insiste sur la nécessité de travailler sans relâche à réunir ces peuples épars en un seul tout, moyen unique d'arriver à l'indépendance du pays. Uminski, écouté avec un silence solennel, propose cette formule de serment déjà adoptée dans la société de Posen :

« Je jure en présence de Dieu et de la patrie, et j'engage ma parole d'honneur que j'emploierai tous mes efforts pour rétablir mon malheureux et bien-aimé pays. Je jure de sacrifier pour sa liberté et son indépendance, non-seulement ma fortune, mais ma vie même. Je jure que je ne trahirai jamais ni ne révélerai à personne les secrets qui m'ont été ou qui me seront confiés; enfin que je n'aurai rien de plus à cœur que les intérêts de la société. Je voue l'obéissance la plus entière à celles

de ses lois qui existent déjà et à celles qui pourraient être rendues par la suite. Sans aucun égard à quelque circonstance que ce soit, je n'épargnerai le sang d'aucun traître ni même de tout autre individu qui agirait contre le bien de ma patrie. Si je venais à être trahi ou découvert, j'aimerais mieux perdre la vie que de faire connaître les secrets et les membres de la société. Je promets également de n'avoir sur moi aucuns papiers qui la concernent, moins encore des listes contenant les noms de ses membres, à moins que mes supérieurs ne m'en aient chargé.

» Si je venais à violer ces saints engagements contractés en présence de l'Être suprême, puisse la mort la plus affreuse être la peine de mon crime! puisse mon nom être transmis de bouche en bouche à la postérité et mon corps abandonné aux bêtes féroces! Que telle soit la récompense de mon infamie, afin que mon exemple effraye ceux qui voudraient marcher sur mes traces. Je prends Dieu à témoin! Et vous, mânes de Kolkiewski, de Ksarniski, de Poniatowski et de Kosciuzko, fortifiez-moi de votre esprit, afin que je persévère dans ma résolution. »

Ce serment ayant été admis, Uminski d'abord, et tous les membres ensuite le prêtèrent avec enthousiasme. Le même soir une réunion eut lieu chez Kosachowski, l'un des associés, et l'on arrêta la formation d'un comité central à Varsovie. La société mère dut être composée de communes, qui chacune nommerait dix députés au comité. Plusieurs communes devaient former un arrondissement, et plusieurs arrondissements une province. La société devait embrasser tous les pays de langue polonaise, et l'on divisa la Pologne en six provinces. Telle était, d'après le rapport de la commission d'enquête,

l'association destinée à rétablir l'ancien royaume de Pologne. Uminski proposa de nommer ses membres *porteurs de faux*, pour faire allusion sans doute aux faucheurs qui, en 1794, avaient combattu avec un grand courage; mais la dénomination de *Société patriotique nationale* prévalut. On discuta ensuite les lois fondamentales nécessaires au gouvernement de la société. Quelques membres se prononcèrent pour la forme représentative, d'autres pour la forme monarchique. Le chef que ceux-ci avaient en vue était le général Kneiazicvicz; mais on ajourna toute détermination à cet égard.

D'abord les divers membres chargés de commissions dans les provinces s'acquittèrent avec zèle de leurs fonctions; mais les agents supérieurs du comité se cachant dans l'ombre, il en résulta des méfiances, et l'ardeur des sociétés fut sensiblement refroidie. Néanmoins elle se ranimait de temps en temps, et l'on paraissait songer à risquer un coup décisif.

A la même époque, une quatrième association, également secrète, fut fondée sous le titre de *Templiers* par un capitaine de uhlans nommé François Masewski. Cet officier, autrefois prisonnier en Écosse, avait été reçu dans la loge des templiers de ce pays, et il s'occupa, dès son retour dans sa patrie, à y établir une société à l'instar de celle où il avait été admis.

Le but avoué de l'association était la bienfaisance, la morale, la vertu; mais chaque récipiendaire jurait d'observer fidèlement les statuts de la société, de garder ses secrets, de se tenir prêt à sacrifier pour la patrie sa fortune, son sang et sa vie.

La forme des réceptions fut empreinte d'une couleur antique afin d'agir avec passion sur les imaginations; bientôt le nombre des affiliés devint incalculable, et les

assemblées se multiplièrent. Il fut question de fondre la société des templiers dans la société patriotique. Mais d'un côté, Masewski, fondateur de la première, s'y opposait par la crainte de perdre de son importance; de l'autre, le prince Jablonowski, l'un des membres les plus considérables de la société patriotique, faisait observer que la société des templiers avait des buts plus généreux que la société patriotique. On ne put s'entendre sur ce point. Des arrestations faites à Varsovie avaient frappé de stupeur les deux sociétés, qui pouvaient être compromises dans la personne de quelques chefs. Les réunions furent suspendues; elles étaient même sur le point de se dissoudre, lorsque la fermeté des détenus, refusant tous de faire la moindre révélation, vint leur rendre courage. La société patriotique reprit ses réunions, auxquelles assistaient assidûment le lieutenant général Krzynanowski, le prince Antoine Jablonowski, le référendaire Grzymala, le secrétaire André Plichta et le comte Stanislas Soltyk, vieillard de quatre-vingts ans, sénateur illustre par son nom et par sa position sociale. On regarda ce dernier comme le chef moral de la société patriotique.

On remarquait du mécontentement parmi les officiers qui se trouvaient de service en Volhynie et à Kiow. L'opinion hautement avouée de ces officiers était que l'ordre de choses actuel ne pouvait pas durer; on parlait même d'une conspiration secrète en Russie, dont le but avoué était un changement dans la forme du gouvernement russe. Le grand conseil de la société patriotique polonaise résolut de communiquer avec elle; la négociation fut facile. Le mécontentement russe avait trop d'intérêt à accepter le concours de l'élément polonais pour refuser les ouvertures qui lui étaient faites.

Ce fut alors que Bestoujeff, Pestel et Mouravieff firent leur première entrée sur la scène polonaise. Mouravieff, faisant bon marché de sa cocarde, déclara que la haine nationale qui depuis les temps de la barbarie existe entre les Polonais et les Russes devait enfin cesser, la cause de tous les peuples étant la même. « Sous ce rapport, ajouta-t-il, la société russe offre à l'État polonais son ancienne indépendance, et elle est prête à employer tous les moyens en son pouvoir pour extirper à jamais les racines de cette haine nationale. » Il fut ensuite question de la forme du gouvernement qui devrait être adoptée : les conjurés russes opinaient pour le système républicain, mais les Polonais n'avaient pas d'idées arrêtées sur ce point. Aussi les premières conférences qui eurent lieu à ce sujet ne produisirent-elles aucun résultat. Une entrevue avait eu lieu au commencement de l'année 1825 entre le colonel Pestel, au nom des sociétés russes, et le prince Jablonowski, comme l'un des chefs du grand conseil de la société polonaise. Suivant le rapport du conseil d'enquête, le colonel Pestel débuta par un tableau brillant de l'immense pouvoir de la société russe ; il déclara que non-seulement tout le pays, mais même l'armée, voulait secouer le joug du despotisme, et qu'on était assuré de la coopération de toutes les provinces habitées par des Russes nationaux ; que la société désirait connaître également l'esprit des contrées récemment annexées à la Russie ; que les provinces allemandes paraissaient désirer de rester unies à l'empire, mais qu'il était nécessaire encore qu'elle fût instruite des vues des Polonais, qui jadis formaient une nation distincte : « Il n'y a point de milieu, poursuivit Pestel, il faut que vous soyez avec nous ou contre nous : réfléchissez-y bien, nous pouvons conquérir notre li-

berté sans votre secours, mais vous ne pouvez sans le nôtre recouvrer votre indépendance. Si vous laissez échapper l'occasion qui vous est offerte, vous devrez renoncer pour toujours à l'espérance de redevenir une nation existant par ses propres forces et de sa propre vie. Nous vous sommons donc de nous dire avec franchise la forme de gouvernement que vous vous proposez d'adopter. »

Le prince Jablonowski répondit : « L'unique but de la société patriotique est de recouvrer l'indépendance de la Pologne et les limites qu'elle possédait avant le second partage ; en conséquence, nous vous sommons à notre tour, et avant toutes choses, de nous faire connaître les intentions de la société russe à cet égard. » Pestel répliqua que cet objet n'éprouverait aucune difficulté, et qu'on laisserait aux Polonais le choix de la nation avec laquelle ils désireraient rester unis.

Le prince Jablonowski fit observer que la société patriotique n'avait encore rien arrêté touchant la forme de gouvernement qu'elle pourrait ultérieurement adopter; quant à son opinion personnelle, il pensait qu'un gouvernement constitutionnel monarchique était celui qui convenait le mieux au tempérament et aux intérêts du pays. Pestel se mit alors à faire l'énumération des avantages d'un gouvernement républicain organisé sur le modèle de celui des États-Unis d'Amérique. Le prince Jablonowski l'interrompit aussitôt, disant que cette discussion était étrangère au but de la conférence, et il ajouta : « La société polonaise, bien persuadée de l'efficacité dont peut être pour elle l'accession de la société russe, promet volontiers sa coopération, mais à la condition expresse que la société russe ne cherchera point à s'immiscer dans les affaires du gouvernement de la

Pologne, attendu que si on avait l'intention de la gouverner, la Pologne aimerait mieux demeurer soumise au maître commun des deux nations. »

Pestel demanda que la société polonaise n'entreprît rien jusqu'à ce que la société russe eût commencé la révolution qu'elle préparait, et l'en eût prévenue. A cela, Jablonowski répondit que la société patriotique ne voyant pas la possibilité d'arriver en si peu de temps à son but, s'était contentée d'en préparer provisoirement les moyens en entretenant l'esprit national dans toutes les parties de l'ancienne Pologne, afin d'être en mesure de profiter de toutes les occasions favorables qui pourraient se présenter; que l'occasion fournie par la révolution en Russie pouvant hâter le recouvrement de l'indépendance polonaise, l'intérêt de la société patriotique était la meilleure garantie de la sincérité de sa coopération. Enfin, on arrêta d'un commun accord que les Polonais ne recevraient point de Russes dans leur société, et que les Russes en agiraient de même à l'égard des Polonais.

Quant à ce qui avait été décidé sur la conduite à tenir envers le grand-duc Constantin, il résultait d'après les dépositions du colonel Pestel, que les Polonais avaient promis d'agir de la même manière que les Russes auraient agi envers les autres membres de la famille impériale; mais le prince Jablonowski a complétement démenti ce fait : la seule chose qu'on avait exigée des Polonais, c'est qu'ils ne profitassent point des promesses que pourrait leur faire le grand-duc Constantin au moment de la révolution.

La partie principale du rapport de la commission d'enquête est celle qui a trait aux liaisons que la société patriotique et celle des templiers avaient eues avec les membres de la société russe, et à la participation qu'elles

auraient pu prendre aux projets de révolution médités en Russie; mais il n'était résulté des recherches faites, ou des interrogatoires subis, aucune preuve que la proposition de faire périr ou de livrer le grand-duc Constantin eût été acceptée, délibérée ou même faite dans ces conciliabules, qui n'ont eu aucun résultat, aucune influence sur les mouvements séditieux qui ont éclaté en Russie.

Le comité d'enquête, en terminant le tableau de l'origine et des tendances des sociétés secrètes en Pologne, ainsi que des moyens dont elles avaient fait usage pour atteindre le but qu'elles s'étaient primitivement proposé, ou celui que la perversité de quelques-uns de leurs membres était parvenue à lui substituer dans la suite, avait classé les individus compromis dans des catégories séparées qui contiennent des griefs articulés à leur charge, et comprenant :

La première, les membres de la société patriotique ou de celle des templiers qui ont été employés aux communications avec la société russe, avec connaissance ou non du but de la société;

La deuxième, les membres de la société patriotique ou de celle des templiers qui ont eu connaissance de ces communications, soit qu'ils aient su ou non le but de cette société;

La troisième, les membres des sociétés mentionnées qui, reçus à quelque époque que ce soit ou même sans avoir été formellement reçus, ont agi depuis la publication de la dissolution des sociétés secrètes, comme s'ils étaient membres de ces sociétés;

La quatrième, ceux qui, reçus depuis cette publication, n'ont pas agi comme membres des sociétés mentionnées;

La cinquième, les membres de la société des tem-

pliers reçus avant la publication qui, à la date de cette époque, n'y ont pris aucune part;

La sixième, ceux qui ont été reçus dans la société des vrais Polonais ou patriotique avant la publication de la défense des sociétés secrètes, et qui depuis cette époque n'y ont pris aucune part;

La septième, ceux qui se trouvent mentionnés d'une manière indéterminée, comme ayant appartenu aux mêmes sociétés secrètes sans désignation de l'époque de leur réception, et à l'égard desquels personne n'a fourni de preuves.

Ce rapport, signé par tous les membres de la commission [1], fut porté à Saint-Pétersbourg par le Césaréwitsch, qui y demeura une quinzaine de jours sans prendre aucune part aux plaisirs du carnaval. Le retour de ce prince à Varsovie, à la fin du mois de mars, jeta les esprits dans une grande perplexité. Cette inquiétude dura jusqu'au premier mai, époque à laquelle toutes les incertitudes furent levées par le manifeste impérial portant convocation du tribunal de la diète, et l'ordre à cette haute cour de procéder au jugement des individus prévenus de complot contre la sûreté de l'État. C'étaient Séverin Krzyzanowski, le comte Stanislas Soltyk, François Masewski, l'abbé Dembek, Stanislas Zablocky, Albert Grzymala, André Plichta, Roman et comte Zaluski.

Cette mise en accusation perdait singulièrement de son importance, si l'on considère le fait saillant qui jaillit des documents recueillis avec un soin minutieux

[1] Stanislas, comte Zamoyski, président du sénat; Nowossilzoff, conseiller privé; Stanislas, comte Grabowski, sénateur palatin: François Grabowski, sénateur palatin: Hanke, conseiller d'État; comte Kouronta, lieutenant général; Rautenstrauch, général de division; baron de Mohrenheim, conseiller d'État; Kriwoski, général-major; Kolzakof, capitaine-commodore.

par la commission d'enquête. En effet, il était évident que le but unique des sociétés secrètes répandues en Pologne, était d'entretenir dans les différentes parties qui la composaient autrefois, l'amour de la commune, le respect du clocher et la conservation du sentiment national dans leur pureté primitive. Pour ne pas avoir à revenir sur ce procès, nous dirons que, d'après le jugement rendu au mois de mai 1828, l'accusation de haute trahison ayant été écartée, la plupart des accusés furent absous, et les autres condamnés simplement à quelques mois de détention.

Le prince Jablonowski, qui semblait devoir figurer au premier plan, n'avait pas même été mis en cause.

L'empereur Nicolas, suivant l'exemple de son prédécesseur, passa à cette époque la revue de plusieurs corps de son armée. L'établissement des colonies militaires attira particulièrement son attention. On savait depuis quelque temps que le Czar avait l'intention de modifier cette institution, de manière à diminuer les dépenses qu'elle occasionnait à l'empire et les craintes qu'elle inspirait à l'Europe. Par un premier oukase, l'Empereur décida qu'il serait donné des chefs particuliers à chacun des corps séparés et colonisés dans les gouvernements de Novgorod, de Cherson, d'Ekatherinoslaw, de Charkow et de Mohiloff. L'état-major de ces colonies devait en outre être incorporé à l'état-major de Sa Majesté, et mis sous le commandement du général baron Diebitsch, chef de l'état-major général. Par un second oukase, Nicolas confirma les statuts de ces colonies, dont voici les dispositions :

1° Tous les régiments des troupes colonisées seront dispensés une fois pour toutes du service de la ligne, et réservés uniquement aux occupations d'économie rurale ;

2° Ils auront un costume uniforme et convenable pour leurs fonctions ;

3° On allégera pour eux la charge des logements militaires ; au lieu de deux hommes, ils n'en auront plus qu'un à loger ;

4° Leurs enfants, formés jusqu'à leur adolescence au service dans les bataillons d'enseignement et les divisions qui se trouvaient jusqu'à présent à l'état-major de chaque régiment, retournent dans leurs familles, et peuvent dans leurs moments de loisir vaquer aux occupations domestiques ;

5° On fixe pour les simples soldats, dans les bataillons et escadrons actifs et de réserve des troupes colonisées, le temps du service à vingt ans au lieu de vingt-cinq ; de manière que les soldats ne seront tenus de servir les cinq ans de plus que dans le cas d'une guerre nationale ;

6° Tous les officiers supérieurs et d'état-major des bataillons actifs et de réserve recevront à une époque fixe, à l'instar des officiers de cavalerie, outre leurs appointements actuels, un supplément égal à la moitié de la solde annuelle.

Dans l'état des choses, l'événement qui causa le plus de sensation, quoique insignifiant à première vue, fut un voyage que l'Empereur fit à Cronstadt. Ce voyage avait pour but l'inspection de la flotte destinée à appuyer une intervention projetée en faveur des Grecs. Les intentions du Czar sur ce point ne pouvaient être douteuses. De grands préparatifs se faisaient à Sébastopol ; l'armée se concentrait dans la Bessarabie ; tout semblait annoncer une prochaine rupture avec la Porte Ottomane. Cette guerre, encore en perspective, occupait plus vivement les esprits que celle commencée sur les bords de l'Araxe.

## CHAPITRE HUITIÈME.

**Continuation de la guerre en Perse. — Paskevitch, général en chef. — Premiers avantages. — Prise d'Érivan. — Rescrit de l'Empereur. — Huit cent quarante-huit centenaires en Russie. — La ville de Tauris. — Alow Khan. — Prise de Tauris. — Cérémonie religieuse. — Préliminaires de paix. — Le prince royal de Perse au camp de l'armée russe. — Abbas-Mirza. — Traité de paix de Tourkmantchaï. — Difficultés de la Russie avec la Porte Ottomane. — Affaire de la Grèce. — Entêtement de la Porte. — Réception de l'ambassadeur russe. — Préparatifs de guerre. — Attitude des cabinets européens. — Traité du 6 juillet. — Note du cabinet de Berlin. — Bataille de Navarin — Action d'éclat. — Rescrit de l'empereur Nicolas. — Note du comte de Nesselrode. — Farouche obstination du Divan. — Proclamation du hatti-schérif.**

La dernière campagne n'avait pas eu de résultats décisifs; là où les Russes avaient cru rencontrer des apprentis dans l'art de la guerre, ils avaient trouvé des ennemis habiles et courageux. Les Persans avaient profité de la trêve imposée par l'hiver aux hostilités, pour réorganiser leur armée sur un pied imposant. Les troupes mises en campagne sous les ordres d'Abbas-Mirza étaient évaluées à 120,000 hommes, composées en grande partie de bandes irrégulières, surtout de cavaliers kourdes, non moins habiles que les Cosaques dans le maniement de la lance, et mieux encore montés en chevaux. L'armée persane comptait en outre vingt régiments d'infanterie disciplinés à l'européenne, quarante escadrons de cavalerie régulière, et une imposante artillerie de campagne; mais une partie de ces troupes était réservée à la garde du Schah.

Investi de la confiance de l'empereur Nicolas et revêtu de pouvoirs illimités dans les provinces conquises ou à conquérir, le général Paskevitch changea presque toutes

les dispositions de son prédécesseur, le général Ermoloff, tant dans l'administration que dans l'armée. Il forma des magasins que son prédécesseur avait négligé d'établir pour la subsistance des troupes, dans un pays dévasté par l'ennemi, et annonçant sa promotion par un ordre du jour à la date du 9 avril, il confia le commandement de son avant-garde au général Benkerdorff, chargé de commencer les opérations dans la province d'Érivan.

La campagne de 1827 s'ouvrit donc au printemps. La route de Tiflis à Érivan passait entre deux chaînes de montagnes fort escarpées, couvertes de neige, et à peine accessibles à l'infanterie : n'importe, les Russes se frayent un chemin à travers les obstacles, ils jettent des ponts sur les torrents, transportent à bras les pièces de canon, franchissent les barricades de neige que leur opposent les monts Akzibink et Bezabdal, et au grand étonnement de l'ennemi se présentent tout à coup près d'Etchmiadzin, position forte et célèbre par son couvent de moines arméniens. Les Persans n'essayèrent pas de le défendre. L'archevêque Narsès qui s'y trouvait, fit ses soumissions au général russe, et malgré son grand âge il voulut suivre son corps d'armée, auquel sa présence rendit d'utiles services, par l'influence que son caractère exerçait sur les populations chrétiennes de ce pays.

D'Etchmiadzin, où il laissa une garnison, le général Benkendorff dirigea une partie de son corps vers Érivan, et se mit en marche le 28 avril pour aller reconnaître Sardar-Abad, forteresse que les Persans venaient de construire à cinq lieues d'Etchmiadzin. Il culbuta sur sa route un fort parti de Kourdes et arriva de sa personne à une portée de fusil de la forteresse, où il jeta quelques grenades. Le commandant en chef Paskevitch ne tarda

pas à paraître sur ce terrain. Ce général ayant assuré ses magasins, ses transports et le service de son armée, dont l'effectif s'élevait à 75,000 combattants, se porta rapidement sur Nakhitchevan, qu'il occupa le 8 juillet, et fit aussitôt investir la forteresse d'Abbas-Abad. Des partis considérables de cavalerie commençaient à se montrer, mais ils se retirèrent bientôt devant les Russes, auxquels une grande partie des populations vint faire ses soumissions.

Pendant que le général Paskevitch faisait le siége d'Abbas-Abad, les Persans rassemblaient des forces imposantes sur la rive droite de l'Araxe, et Abbas-Mirza s'avançait en personne à la tête de 40,000 hommes, les meilleures troupes de son armée. Hassan-Khan parvint à le rejoindre avec toute sa cavalerie. Informé de ce mouvement, le général russe marcha résolûment à sa rencontre, après avoir laissé un nombre d'hommes suffisant devant Abbas-Abad. L'artillerie et la cavalerie passèrent à gué l'Araxe, l'infanterie le traversa à l'aide d'un pont jeté sur des bourdouks, peaux de bœufs cousues et remplies d'air, ingénieux système créé par le général Paskevitch.

Cet habile capitaine, parvenu avec la tête de sa colonne sur le champ de bataille, trouva les Persans dans une position avantageuse, débordant son flanc droit et opposant à son aile gauche une masse de cavalerie irrégulière. Il n'hésita pas à les attaquer. Pendant qu'au moyen d'une charge vigoureuse, les dragons de Nijni-Novgorod, les Cosaques et les uhlans de Borissoglèbe, contenaient la cavalerie ennemie, l'infanterie russe parvenait, malgré le feu nourri de l'ennemi, à occuper une position qui dominait le centre de sa position. Abbas-Mirza voyant son aile gauche en déroute, n'opposa plus

de résistance. Poursuivi par les dragons, les uhlans et les Cosaques, il laissa entre les mains des premiers le fameux étendard que les Persans appellent *le Victorieux*, et il abandonna avec précipitation une seconde chaîne de hauteurs, sur laquelle il avait fait des dispositions pourse maintenir.

Alors le combat devint une déroute complète : la cavalerie persane, poursuivie l'épée dans les reins jusqu'au ruisseau de Djvan-Boulak, perdit plusieurs officiers supérieurs, 5,000 hommes blessés grièvement et plusieurs drapeaux. Abbas-Mirza, qui paya bravement de sa personne, faillit être pris par les dragons. Son fusil et l'officier qui le portait tombèrent entre leurs mains.

Le plus grand avantage de cette victoire, c'étaient les moyens qu'elle offrait au vainqueur de pousser avec énergie le siége de la forteresse d'Abbas-Abad. Paskevitch, de retour devant cette place, fit arborer sur sa principale batterie les drapeaux qu'il avait enlevés à l'ennemi, et il envoya un de ses prisonniers pour apprendre à la garnison les détails de la bataille et la sommer ensuite de se rendre. Le commandant Mehmet-Emine-Khan ayant demandé sans l'obtenir un délai de trois jours, se rendit prisonnier de guerre avec toute la garnison. Le général en chef poursuivit le cours de ses succès jusqu'au 28 septembre, époque à laquelle il poussa vigoureusement le siége de Sardar-Abad, qu'il voulait prendre avant de commencer celui d'Érivan.

Cette forteresse, attaquée avec vigueur, sans espérance d'être secourue, se rendit au bout de quatre jours. Dès lors maître de ses mouvements, Paskevitch entreprit sérieusement l'attaque d'Érivan, place importante qui avait résisté jusqu'à ce jour aux efforts de ceux qui en avaient tenté la conquête, réputée imprenable, et

considérée en Asie comme le plus fort boulevard de la Perse contre la Russie. Pour ne rien livrer au hasard, le général en chef fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 7 au 8 octobre. Six jours après, les travailleurs étaient parvenus à conduire les lignes assez près de la place pour établir des batteries de manière à pouvoir battre en brèche et jeter des bombes, qui causèrent de grands ravages dans la ville. La population, épouvantée déjà par la nouvelle de la prise de Sardar-Abad, était dans la consternation; mais la garnison, forte de 3,000 hommes, résistait avec acharnement à toutes les attaques. Enfin, le 13 octobre, le feu des assiégés s'étant affaibli, un bataillon de la garde impériale s'élança résolûment sur la brèche au moment où les habitants imploraient la clémence du vainqueur. La garnison mit aussitôt bas les armes.

Le lieutenant général comte Suchtelen, informé que Hassan-Khan, après avoir en vain essayé de s'évader pendant la nuit, s'était réfugié dans une mosquée près du palais du sardar, s'y porta immédiatement avec deux compagnies, et il y trouva, entouré de deux cents hommes prêts à faire feu, Hassan-Khan, qu'il désarma de sa propre main. Pendant ce temps, le lieutenant Tchewkine trouvait le commandant de la forteresse, Souvan-Kouli-Khan, caché dans un souterrain, et le sous-lieutenant Léliakine prévenait une immense catastrophe en éteignant une mèche prête à incendier un magasin à poudre. La prise d'Érivan ouvrait aux armées russes le chemin de la Perse.

Le général en chef, par un ordre du jour adressé à son corps d'armée, lui signala en traits magnifiques les résultats et les trophées de cette campagne :

« Braves camarades, leur disait-il, vous avez conquis

dans cette campagne deux provinces; vous avez pris huit drapeaux, cinquante canons, deux sardars, vingt khans, fait six mille prisonniers, enlevé dix mille hommes qui avaient jeté leurs armes et des provisions considérables.... Voilà les trophées!... »

Ces trophées avaient au total coûté à l'armée russe plus de fatigues que de sang. Le reste de la campagne ne sera plus qu'une suite de succès faciles.

L'empereur Nicolas, qui se trouvait à Riga au moment où lui parvinrent avec la nouvelle de la prise d'Érivan les armes personnelles d'Hassan-Khan, envoyées par Paskevitch, adressa aussitôt le rescrit suivant au gouverneur général de la ville pour lui annoncer cette heureuse nouvelle et offrir à Riga les armes du chef persan, comme un souvenir de son passage en cette ville et comme un trophée de la nouvelle victoire remportée par ses aigles :

« Marquis Philippe Ossipevitch,

» Ma première visite dans la ville de Riga après mon avénement au trône vient d'être signalée par l'heureuse nouvelle de la prise par mes troupes de l'importante forteresse d'Érivan.

» Désirant laisser à ma chère et fidèle ville de Riga un souvenir de cet heureux événement, je lui donne les armes qui ont appartenu au chef des troupes persanes, Hassan-Khan, fait prisonnier à Érivan, dont il était commandant. En envoyant ces armes, savoir une pique et un poignard, je vous charge de les faire déposer à l'hôtel de ville pour y être conservées, et d'informer les habitants de Riga de cette disposition.

» Votre affectionné, » NICOLAS. »

Quelques jours avant son départ de Saint-Pétersbourg, le saint synode avait offert au Czar un tableau qu'il venait de publier sur le nombre et l'âge des individus du sexe masculin décédés dans les trente-huit diocèses de l'empire la première année de son règne. Cette liste, remarquable au point de vue de la vie humaine en Russie, comprenait 848 centenaires, dont 32 avaient dépassé l'âge de 120 ans, 4 celui de 125, et 4 étaient parvenus à 135 ans. L'un d'eux, né en 1689, et contemporain du fameux Mazeppa, venait de rendre le dernier soupir entre les bras de son fils aîné, plein de vigueur encore à l'âge de 111 ans. Nicolas avait donné des ordres pour que cette image vivante des temps passés lui fût présentée. On raconte qu'à sa vue l'autocrate de toutes les Russies s'était incliné comme devant une majesté.... celle de la vieillesse couronnée par la force et sacrée par la vertu.

Revenons au théâtre de la guerre.

Le prince Éristoff, que le général Paskevitch avait détaché de son armée pour suivre les mouvements d'Abbas-Mirza, était sorti le 7 octobre de Nakhitchevan; il avait occupé Ourdabad le même jour, passé l'Araxe le 10, et franchi le 13 les défilés de la Daradis, recueillant sur sa route les soumissions des villages et des villes jusqu'à Maranda, où il fut reçu non point en ennemi, mais en libérateur. Il s'attendait à trouver plus de résistance dans l'Adzerbaïdjan, mais l'impression de terreur produite par la chute d'Érivan avait démoralisé les Persans à ce point que les troupes d'élite refusaient de se battre, et qu'il restait à peine sept à huit mille hommes au prince royal, se repliant en toute hâte sur Khoï. Ce prince, à qui ses ennemis eux-mêmes accordaient une grande valeur et beaucoup d'énergie, avait l'intention

de détruire tous les établissements militaires qu'il avait formés dans Tauris, ainsi que les approvisionnements de bouche et les munitions de guerre qu'il y avait réunis. Instruit de ces résolutions, le général Éristoff se porta à marches forcées sur cette ville.

Tauris, capitale de l'Adzerbaïdjan et résidence ordinaire de l'héritier présomptif du trône, est la seconde ville importante de la Perse. Ses fortifications, formant une ceinture de murailles en briques, reliées entre elles par des tours armées de quelques pièces de canon, ne pouvaient pas opposer une sérieuse résistance, malgré la sauvage opiniâtreté du principal instigateur de la guerre, Alaïr-Khan, qui commandait encore une garnison de 6,000 hommes décidés à saisir la première occasion de déposer les armes. En effet, le 24 octobre, à la première nouvelle de l'approche des Russes, quatre à cinq mille d'entre eux, rebelles à la voix de leurs chefs, sortirent de la ville et se débandèrent.

Alaïr-Khan, furieux, recourut, pour décider les habitants à combattre, aux moyens les plus extrêmes ; mais ses menaces, ses prières, ses exhortations, ses violences même, portées jusqu'à la cruauté, tout fut inutile. Le peuple, n'espérant de salut que dans le triomphe des Russes, répondit par le silence de l'immobilité aux efforts du khan.

Dans la matinée du 5 octobre le général Éristoff, s'avançant à cinq kilomètres de la place, forma ses troupes en lignes sur la droite de l'Angee, et détacha quelques compagnies d'élite pour forcer à coups de canon le passage du pont et commencer l'attaque.

Alaïr-Khan, résolu d'échapper à la honte de la défaite par une mort glorieuse, parcourait à cheval tous les postes, encourageant par de mâles paroles la poi-

gnée d'hommes qui lui restaient à suivre son exemple. Il commanda qu'on ouvrit le feu sur les Russes, qui s'avançaient en bon ordre. Mais après quelques décharges d'artillerie, les assiégés abandonnèrent leur chef et se dispersèrent dans la ville. Alaïr-Khan, ainsi lâchement abandonné, parvint à rallier une centaine de vieux soldats, et, debout sur les murailles, la poitrine découverte dans la direction des boulets russes, il leur adressa cette courte mais énergique harangue :

« Je vous estime trop, mes amis, pour vous bercer d'une fausse espéranee et vous promettre une victoire infidèle à nos drapeaux.... Mais je vous aime assez pour vous associer à ma fortune et vous offrir auprès de moi dans ces murailles une tombe sur laquelle un jour Dieu fera fleurir des lauriers pour ombrager cette inscription funèbre : Ici reposent des braves. » Cet homme énergique se préparait à vendre chèrement sa vie, quand les mollahs, leur chef en tête, vinrent le supplier de ne point compromettre par un désespoir inutile le sort de la ville livrée à la discrétion d'un vainqueur prêt à se venger sur les habitants de la résistance plus ou moins opiniâtre qui lui serait faite.

Alaïr-Khan accordant à l'influence religieuse ce qu'il avait refusé au sentiment de la peur, remit son épée au fourreau, et accompagné de deux officiers fidèles à sa mauvaise fortune, il prit avec eux la route de Téhéran.

Pendant ce temps, les mollahs, suivis du peuple en masse, allèrent ouvrir les portes de la ville aux Russes, qui y firent aussitôt leur entrée tambour battant, enseignes déployées et au milieu des plus vives acclamations. Trente et une bouches à feu, une quantité considérable de munitions de guerre, des vivres pour nourrir l'armée russe pendant cinq mois, la reconnaissance d'une ville

amie délivrée du joug militaire, tels furent les gages de cette nouvelle conquête.

Alaïr-Khan, que nous avons laissé sur la route de Téhéran, craignant d'être poursuivi et reconnu en plein jour, avait cherché un asile dans la maison d'un nommé Mirza. Bientôt après, trahi par cet homme et voyant la maison cernée par un parti de Cosaques, il essaya de se défendre, mais il fut pris sans avoir pu se servir de ses armes. Le général russe le reçut avec les égards dus au courage malheureux et au rang qu'il occupait dans l'armée persane. Pendant ce temps, le peuple, exaspéré contre le gouverneur persan, s'était précipité sur son palais, et l'avait dévasté de fond en comble. Les malheureux auxquels il avait fait crever les yeux ne pouvant réjouir leur regard à la vue de ce spectacle, voulurent s'assurer par leurs mains posées sur les débris que l'œuvre de la destruction avait été complète.

Le lendemain 26 était le jour correspondant à celui de la naissance de l'Impératrice mère; le général prince Eristoff profita de cet anniversaire pour rassembler sur la grande place de Tauris toutes les troupes de sa division. Là un prêtre russe célébra l'office divin sur un autel dressé avec des tambours et ombragé de drapeaux au milieu d'un carré formé par les troupes victorieuses. Les habitants de Tauris, les membres du consulat anglais dans cette résidence, les mollahs eux-mêmes, malgré leur caractère de prêtres musulmans, assistèrent à cette cérémonie, après laquelle le général félicita l'armée sur son courage dans le combat, sa résignation dans les fatigues et sa modération dans les succès.

Le 31 octobre, le général en chef Paskevitch fit lui-même son entrée à Tauris au bruit des salves de l'artillerie. Le haut clergé en habits sacerdotaux, les principaux

beys, les anciens, et la population tout entière semant de fleurs, suivant l'usage du pays, le chemin que devait parcourir le général en chef, se rendirent à sa rencontre. Cinq jours après, Paskevitch fit chanter en l'honneur du Dieu des armées un *Te Deum* accompagné d'une salve de cent un coups de canon.

Dès le 29 octobre, Feth-Ali-Khan, gouverneur militaire de Tauris, reconnaissant l'incontestable supériorité des armes russes, était venu faire de la part du schah de Perse des ouvertures de paix au général Paskevitch, qui l'avait chargé de porter à la connaissance de son souverain et d'Abbas-Mirza les conditions auxquelles l'empereur Nicolas accorderait la paix sollicitée par la cour de Téhéran. Abbas-Mirza envoya immédiatement un général en chef, son caïmacan, avec de pleins pouvoirs pour ouvrir les conférences. De son côté, Paskevitch désigna le conseiller d'État d'Obreskoff. Les conférences s'ouvrirent aussitôt dans un petit village situé à deux lieues de Tauris, et se terminèrent le lendemain par des préliminaires de paix tout en faveur de la Russie [1].

Paskevitch, dont l'intelligente activité n'abandonnait jamais rien aux éventualités d'une réflexion dont il suspectait, non sans raison, la loyauté, n'accorda au prince royal qu'un délai de six jours pour y donner son adhésion. La réponse de ce prince parvint à Paskevitch dans le délai fixé; elle contenait son acquiescement à toutes les conditions. On décida ensuite que pour s'entendre sur la rédaction d'un traité définitif, le prince Abbas-Mirza, muni des pleins pouvoirs du Schah, se rendrait à Dei-Khargon, à quinze lieues de Tauris, sur la route de Maragha; que le 2 novembre ce prince, accompagné

[1] Voyez les Documents historiques, n° 9.

seulement de sa suite, composée de cent cinquante personnes, arriverait à Tschevister, où l'on enverrait à sa rencontre une escorte de dragons, de uhlans, avec deux pièces d'artillerie cosaque; que toutes les troupes d'Abbas-Mirza, formant environ deux mille hommes, seraient renvoyées au delà du lac d'Ouroumia, dans l'intérieur de la Perse, tandis que les troupes russes occuperaient la province de l'Adzerbaïdjan.

L'arrivée d'Abbas-Mirza, l'héritier du trône de Perse, au camp russe, considérée comme un hommage rendu à la supériorité des aigles impériales, est un des épisodes les plus remarquables de cette guerre imparfaitement connue. Le général Benkendorff, chargé de recevoir le prince royal, se rendit à sa rencontre dans une vaste plaine située près du lac Urmio. Abbas-Mirza, informé du mouvement du général russe, s'avança de son côté, accompagné seulement de Feth-Ali-Khan, de deux officiers étrangers qui étaient venus de Téhéran le rejoindre, et de deux grooms à cheval à ses côtés. Un fort détachement de dragons sous les ordres du comte Tostoï lui servit aussitôt de garde d'honneur. Abbas-Mirza parcourut le front des troupes rangées en bataille, et les salua en langue russe. Lorsque le général russe s'approcha de lui, l'héritier du trône persan lui tendit la main en disant : « Je suis charmé, général, de voir au moment de conclure la paix celui qui cette année a si vaillamment tiré l'épée contre moi. » Puis il ajouta avec une imposante dignité : « Il faut beaucoup de temps pour former une nation à la guerre. Comme nous, qui ne faisons que commencer, vous avez eu vos jours d'épreuve avant d'arriver au degré d'expérience et d'habileté où vous êtes aujourd'hui parvenus; vous avez été pour nous de nobles adversaires, vous nous serez désormais de

bons et généreux amis; car, je l'espère autant que je le désire, nous vivrons en paix à l'avenir. Quoi qu'il en soit, ne vous semble-t-il pas étrange, fit-il en souriant, que ce soit moi qui vienne vous rendre visite en ces contrées? »

Le général russe lui répondit que dans la fortune contraire il avait fait preuve d'un courage et d'un talent qui lui méritaient l'estime de ses adversaires, heureux de le recevoir en ami.

Alors Abbas-Mirza pria Benkendorff de lui faire voir le gros de ses troupes, rangées en ligne sur le chemin à un demi-kilomètre du lieu du rendez-vous. Il ajouta qu'il serait heureux de lui voir présenter nommément les personnes de sa suite. Les Cosaques formaient la tête de la colonne sous les ordres de leur chef, le colonel Schemschow; Abbas-Mirza le salua, et dit à haute voix au général :

« Ces cavaliers sont, à mon avis, vos meilleures troupes. » L'aspect de l'infanterie lui causa de l'étonnement; mais lorsqu'il vit les havresacs, il dit en secouant la tête : « Comment ces gens peuvent-ils faire de longues marches avec un semblable fardeau?... il est presque aussi considérable que tout le bagage d'un de mes cavaliers. »

Il admira particulièrement l'artillerie, et il passa à cheval derrière le front pour examiner les pièces. Un grand nombre de curieux accourus des villages voisins assistèrent silencieusement à cette scène. Trois cents cavaliers persans étaient rangés de l'autre côté de la route sous le commandement d'un beau jeune homme de seize ans, le fils du prince Abbas-Mirza. Ces guerriers jetaient autour d'eux des regards sombres, et le sentiment de l'amour-propre humilié se peignait sur leur visage. Abbas-Mirza, dont l'apparente gaieté faisait con-

traste avec la farouche attitude de ses compagnons d'armes, pria le général de faire défiler en parade devant lui un bataillon russe ; il était monté sur un magnifique cheval blanc richement caparaçonné. Avant de prendre congé du général, il lui témoigna le désir de connaître l'empereur Nicolas, dont la gloire, dit-il dans son langage imagé, semblable à celle d'un soleil levant, devait répandre un jour ses rayons dans le monde entier. Il ajouta qu'il espérait une prompte conclusion d'une paix solide à laquelle il contribuerait de tous ses efforts. Il termina en disant à Benkendorff qu'il espérait le voir bientôt en Russie.

Un témoin oculaire de la scène que nous venons de décrire a tracé le portrait suivant de ce jeune prince. « Il serait difficile de rendre avec exactitude la noblesse et l'aisance de ses formes alliées à cette dignité froide qui convient à l'homme habitué au commandement. Rien ne saurait donner une idée du regard pénétrant, du sourire naturel et constant qui animent ses traits légèrement empreints d'une tristesse mélancolique : son visage est régulièrement beau comme les types d'élite qu'on admire parfois à Rome et en Asie ; ses grands yeux noirs sont vifs et pénétrants, ses dents superbes, son teint pâle et basané, ses cheveux et sa barbe noirs comme de l'ébène. Il est d'une taille svelte et élevée ; son costume, à l'exception d'un poignard étincelant de pierres précieuses, est des plus simples. Il est à regretter que ce prince soit entouré d'hommes incapables par leur esprit de s'élever à sa hauteur et de correspondre à ses pensées. Son plus vif désir est de civiliser son peuple, mais il lui faudrait pour cela plus d'énergie, et à sa nation la religion chrétienne, car les préjugés religieux de son pays sont un obstacle à tous ses projets. »

Malgré les difficultés de sa position de prince forcé de subir les conditions d'une paix onéreuse, Abbas-Mirza ne se démentit pas un instant et sut allier à la dignité de son rang une rare affabilité. Le colonel Lagaroff, nommé commandant du quartier général pendant la durée des conférences, eut souvent, en raison de ses fonctions, l'occasion de le voir de près. Un jour, Abbas-Mirza lui adressant des félicitations sur la tranquillité parfaite qu'il avait su conserver parmi les habitants de Tauris, lui dit :

« Quand on aime son cheval, on est reconnaissant des soins minutieux qu'on lui donne : or, je vous suis d'autant plus obligé de votre rare sollicitude pour les habitants de Tauris qu'ils sont très-près de mon cœur. »

La paix était presque conclue ; il ne lui manquait plus que la consécration des signatures, lorsque les embarras suscités par la Turquie à la Russie ravivèrent dans le cœur du Schah l'espoir sinon de reprendre victorieusement les armes, du moins d'obtenir des conditions meilleures. A peine avait-il ratifié les promesses de son fils et envoyé une partie des contributions convenues, qu'il fit savoir à Paskevitch qu'Abbas-Mirza avait dépassé ses pouvoirs en acceptant des engagements humiliants pour la Perse, et qu'il était résolu d'envoyer à Tauris un nouveau plénipotentiaire pour arrêter définitivement et signer une paix plus conforme à la dignité et aux intérêts d'une nation comme la Perse.

Évidemment le Schah cherchait à gagner du temps, spéculait sur les éventualités de l'avenir. Ses intentions n'échappèrent point à la perspicacité du général en chef. « Messieurs, dit Paskevitch à ses officiers, le Schah veut nous montrer qu'il a la prudence du serpent, mais nous lui prouverons, nous, s'il plait à Dieu, que nous avons

la force du lion.... » Et rompant les négociations, il lança son armée dans la direction de Téhéran.

Effrayé par la marche rapide des troupes russes, et reconnaissant que la ruse ne lui réussissait pas mieux que l'épée, le Schah comprit la nécessité de se réconcilier avec son puissant adversaire : il envoya donc une seconde fois son fils au camp de Paskevitch. Ce prince, loyal autant que brave, ne chercha point à justifier les fautes de son père, mais il déclara qu'il était prêt à accepter le traité dont les clauses avaient été arrêtées précédemment. Ce fut le 10 février 1828 que ce traité fut signé en sa présence par les plénipotentiaires des deux puissances belligérantes, dans le hameau de Tourkmantchaï, situé sur la route de Téhéran.

Feth-Aly-Schah s'engagea à céder à la Russie les provinces d'Érivan et de Nakhitchevan, à payer 80 millions de francs pour contribution de guerre, et à garantir aux sujets russes appelés en Perse pour affaires de commerce des avantages considérables.

Le traité de Tourkmantchaï appartient au nombre des plus avantageux qui aient jamais été signés par l'épée de la Russie : il lui assura des limites sûres au delà du Caucase, l'indemnisa largement de ses pertes, ouvrit un débouché considérable à son commerce, et mit une fin glorieuse à une guerre d'autant plus gênante à cette époque que l'empire allait entrer en lutte avec la Porte Ottomane.

L'empereur Nicolas récompensa généreusement les services de l'armée qui venait de donner un nouveau lustre à la puissance militaire de ses aigles. Il accorda au général Paskevitch le titre de comte Erivansky et une somme de 4 millions de francs prélevés sur les contributions imposées à la Perse.

Les difficultés élevées l'année dernière entre la Sublime Porte et la Russie sur l'exécution du traité de Bucharest semblaient être aplanies par les conventions d'Akkerman, mais il en surgissait de nouvelles de la question restée en suspens jusqu'à ce jour. Le cabinet de Londres avait accepté les demandes faites par l'assemblée d'Épidaure à son ambassadeur à Constantinople. Le but des conférences tenues à Saint-Pétersbourg entre le duc de Wellington et le comte de Nesselrode n'était plus un mystère pour personne; tout le monde savait que, d'après le protocole signé le 4 avril 1826, la Grande-Bretagne était spécialement chargée d'offrir et d'interposer au besoin sa médiation entre la Porte et les Grecs sur les bases suivantes :

« Que la Grèce serait une dépendance de l'empire ottoman, et payerait un tribut annuel dont le chiffre serait fixé une fois pour toutes et d'un commun accord;

» Que les Grecs seraient exclusivement gouvernés par des autorités de leur choix, mais sur la nomination desquelles le Divan exercerait une certaine influence;

» Que les Grecs jouiraient d'une pleine liberté de commerce, et auraient la direction exclusive de leurs affaires intérieures;

» Qu'afin d'effectuer une séparation complète entre les individus des deux nations, et de prévenir les différends qui seraient la conséquence nécessaire d'une lutte ainsi prolongée, les Grecs seraient tenus d'acheter les biens appartenant aux Turcs, soit sur le continent, soit dans les îles;

» Que la Russie ferait dans tous les cas servir son influence au succès de la médiation;

» Que le mode et l'époque où elle y prendrait part seraient déterminés ultérieurement;

» Que si la médiation était refusée par la Porte, et quel que fût d'ailleurs l'état des relations de la Russie avec la Turquie, la Russie et la Grande-Bretagne regarderaient toujours les termes de l'arrangement susmentionné comme la base de la réconciliation à effectuer par leur entremise, soit en commun, soit séparément, et qu'elles saisiraient toutes les occasions favorables de faire valoir leur influence auprès des deux parties, afin d'opérer la réconciliation sur ladite base;

» Que de plus, dans ce même arrangement, la Russie et l'Angleterre ne chercheraient ni l'une ni l'autre aucun accroissement de territoire, aucune influence exclusive, aucun avantage de commerce, que les sujets de toute autre nation ne pussent obtenir;

» Enfin, que ces deux puissances désirant faire participer les puissances alliées à un arrangement dont le protocole renfermait la première esquisse, porteraient ledit protocole confidentiel à la connaissance des cabinets de Paris, de Vienne et de Berlin, et leur proposeraient de garantir de concert avec la Russie la transaction finale qui réconcilierait la Turquie avec la Grèce. »

Ce protocole portant la date du 26 mars 1826, et revêtu des signatures de Wellington, Nesselrode et Lieven, fut énergiquement appuyé par l'ambassadeur de France, conformément aux instructions de son cabinet.

De son côté, le chargé d'affaires russe à Constantinople, M. de Minciacki, avait vivement appuyé les premières ouvertures faites à la Porte Ottomane par l'ambassadeur anglais, et M. Stratford-Canning lui-même venait de présenter à la date du 5 février une note explicite à ce sujet, lorsque le marquis de Ribeaupierre, arrivé de Bucharest à Constantinople le 11 du même mois, avec le titre d'ambassadeur de l'empereur de

toutes les Russies, vint y ajouter le poids de l'autorité que lui donnaient son rang diplomatique et le succès de sa mission à Akkerman. Malgré leur valeur, le reïs-effendi n'opposa à ces notes que des réponses verbales, évasives, souvent mêlées de récriminations sur les secours portés aux Grecs par des sujets francs, et notamment sur l'expédition de lord Cochrane.

Quelques jours après, le ministre, Seïda-Effendi, fut remplacé dans le poste qu'il occupait depuis quatre ans par Mohammed-Seïd-Pertew-Effendi, ci-devant Beïlikdji-Effendi. Ce nouveau ministre, d'un caractère énergique mais peu conciliant, déclara verbalement dans ses premières conférences avec les drogmans des ambassadeurs, que le Divan n'admettrait jamais d'intervention étrangère entre la Porte et les raïas.

L'époque du ramaddan, pendant la durée duquel la Porte ne s'occupe que d'affaires d'un intérêt urgent, servit de prétexte à l'ajournement d'une réponse écrite et positive qui ne fut donnée qu'après les fêtes du beïram, époque également fixée pour la réception officielle de l'ambassadeur russe.

En désaccord complet avec les représentations prononcées et unanimes des grandes puissances, le Divan repoussait d'une manière non moins énergique toutes les propositions et l'intervention qui devait en être la conséquence. Il motivait son rejet, parce que :

1° Ces propositions violaient l'obéissance passive des sujets envers leur souverain légitime;

2° Parce que le droit du souverain de régler ses propres affaires doit être inviolable, et que le souverain, ainsi que le peuple musulman, n'ont jamais permis d'intervention étrangère;

3° Parce qu'elles seraient contraires à la déclaration

de l'ex-ministre anglais, lord Strangford, assurant à son retour de Vérone qu'il n'interviendrait pas dans cette affaire, et aux négociations d'Akkerman, fondées sur l'attente légitime où la Sublime Porte dut être qu'on abandonnerait à sa décision unique une question toute personnelle et tout intérieure. Cette note déclarait, en terminant, la résolution positive, irrévocable du Sultan, non-seulement de n'admettre aucune offre nouvelle, mais encore celle de n'y plus répondre à l'avenir.

Trois jours après cette fière réponse, menaçant défi jeté à l'Europe, le Sultan reçut en audience avec une distinction toute particulière l'ambassadeur de Russie. Pour la première fois peut-être, on vit la Porte se relâcher, en faveur du marquis de Ribeaupierre, des exigences de son ancien cérémonial. Cette réception, qui dans l'état des choses acquérait la valeur d'un événement, eut lieu le 14 juin. Ce jour-là, le représentant de l'empereur Nicolas se rendit à sept heures du matin de son hôtel de Péra au rivage de Topkhana. Le tschauschbaschi l'attendait à Unkapan pour l'escorter jusqu'au sérail. Pendant ce temps, les deux kadileskiers de Romélie et d'Anatolie, l'ancien et le nouveau séraskier, le kapoudan-pacha, entourés de leurs troupes, s'étaient rendus au sérail pour y attendre l'arrivée du grand vizir. Ce personnage ne tarda pas à paraître, précédant l'ambassade russe, qui le suivit dans la salle du Divan. Les troupes, rangées en bataille des deux côtés, depuis la première porte jusqu'à la seconde, reçurent le grand vizir au bruit des fanfares, enseignes déployées et présentant les armes.

L'ambassadeur descendit de cheval, avec les gens de sa suite, sur la pierre destinée à cet usage pour les pachas, et fut reçu par les chambellans du Grand Seigneur

en habits de cérémonie et coiffés du bonnet blanc de forme cylindrique. Ces derniers le conduisirent immédiatement jusqu'à la salle du Divan, à travers une haie de troupes. Le tschausch-baschi précédait le cortége et frappait la terre en mesure avec un bâton garni en argent.

Aussitôt après l'entrée du marquis de Ribeaupierre dans la salle du Divan, le grand vizir parut par une porte latérale et salua l'ambassadeur : il était vêtu d'une pelisse splendide, garnie d'hermine, et portait un riche poignard à la ceinture, et sur la tête le turban surmonté de la banderole dorée dont les vizirs se ceignent dans les grandes occasions. Il s'assit sur un divan au-dessus duquel on avait élevé un dais brodé en or, vis-à-vis de la principale entrée et immédiatement au-dessous de la loge grillée du Grand Seigneur. On avait préparé pour l'ambassadeur, en face du grand vizir, un riche tabouret qu'entouraient toutes les personnes de l'ambassade et une foule nombreuse de Français.

Toute l'assemblée s'assit en silence; alors des placets furent présentés au grand vizir, qui les prit et les remit aux officiers de sa suite; puis, quand les préparatifs du repas furent terminés, on présenta à l'ambassadeur une coupe pour se laver les mains et une serviette brodée d'or pour les essuyer. L'eau fut de même présentée à tous ceux qui devaient prendre part au repas.

De petites tables avaient été dressées à cet effet. Le grand vizir et l'ambassadeur s'assirent à la première, le séraskier et les conseillers d'État de Berg et de Ninciaky à la seconde, les personnages attachées à l'ambassade prirent place aux autres tables. Les mets apportés rapidement et servis en abondance par le sulffi-battadschi, avaient été préparés dans la cinquième cuisine réservée

au Divan. Lorsque le repas fut terminé et que chacun eut repris sa place, on offrit une seconde fois de l'eau aux convives; on brûla des parfums, et on en fit circuler dans la salle. Alors le grand vizir écrivit au Sultan une supplique ainsi conçue : « L'ambassadeur russe sollicite la grâce d'*oser* paraître devant le trône du Grand Seigneur. » La réponse étant arrivée au bout d'une heure, le grand vizir se leva, fit quelques pas au-devant de celui qui l'apportait, la prit dans ses mains, la porta à son front, baisa le cachet, le rompit et se remit sur son siége. C'était le signal qui annonçait que l'ambassadeur devait être conduit à l'audience du Sultan.

Le personnel de l'ambassade se rendit alors dans la galerie qui précède les appartements du Sultan. Le marquis de Ribeaupierre s'assit sur un tabouret, et fut revêtu d'une pelisse d'un grand prix. Huit pelisses de martre et dix d'hermine furent distribuées aux personnes de sa suite. Le grand vizir et les pachas qui étaient restés dans la salle du Divan entrèrent alors dans les appartements du Sultan. A son arrivée dans la salle d'audience, l'ambassadeur fut conduit avec le cérémonial usité devant le Grand Seigneur, auquel il adressa un discours en langue russe, et présenta ses lettres de créance, également rédigées dans cette langue. Cette cérémonie dura une dizaine de minutes. Lorsqu'elle fut terminée, le marquis de Ribeaupierre entra dans la salle du Divan pour y attendre le retour du grand vizir de chez le Grand Seigneur. A son entrée dans la salle, on brûla de nouveau des parfums. Après avoir pris congé du grand vizir, l'ambassadeur traversa de nouveau les haies de troupes rangées sur son passage, et reprit la route de son hôtel avec le même cortége qui l'avait accompagné pour se rendre au palais. Mais cette fois il montait un magni-

fique cheval que le Grand Seigneur lui avait offert en présent.

Malgré les égards qu'on venait de lui prodiguer, le représentant de l'empereur Nicolas protesta de la manière la plus énergique contre l'assertion contenue dans la note turque, savoir : Que les propositions relatives à la Grèce étaient contraires aux stipulations d'Akkerman. Il fit plus, il somma le reïs-effendi d'en produire les protocoles. De son côté, l'ambassadeur du roi de France, le comte Guilleminot, protesta non moins énergiquement contre la forme inconvenante de la note turque.

On raconte que le sultan Mahmoud, après avoir lu et approuvé cette note écrite avec de la poudre, y avait apposé la poignée de son cimeterre, disant : « *La plume a fait son devoir, le glaive fera le sien.* » Le fait est que de la part du Grand Seigneur tout annonçait la résolution inébranlable de résister même par la force aux propositions qu'on pourrait lui faire sur l'affranchissement des Grecs. Il adressa un nouveau firman à tous les pachas pour presser l'organisation de nouvelles troupes, sans distinction de croyances religieuses, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce jour. Il ordonna en même temps au chef de l'arsenal de la marine, aux officiers chargés de la direction des marins et aux commandants des forteresses du Bosphore, de dresser l'état du personnel et du matériel de leur administration. On expédia un train considérable d'artillerie pour mettre en meilleur état de défense les forteresses du Danube ; enfin des ordres pressants furent expédiés pour accélérer le départ de la flotte, les armements du vice-roi d'Égypte, et écraser sur tous les points l'insurrection grecque avant les secours qui pourraient lui être fournis.

De leur côté, les cabinets français, russe et anglais

se concertaient sur les moyens de donner à leur intervention dans les affaires de la Grèce un caractère plus positif, un but mieux déterminé et des moyens d'exécution plus assurés : ils comprenaient la nécessité de vaincre à tout prix l'obstination musulmane à terminer une guerre dont le dernier mot pour elle devait être la destruction entière d'un peuple chrétien. Il résulta des conférences qui eurent lieu alors à Londres entre les plénipotentiaires des trois grandes puissances, le prince Jules de Polignac pour la France, le prince de Lieven pour la Russie et le vicomte Dudley pour la Grande-Bretagne, ce fameux traité du 6 juillet, d'après lequel les puissances contractantes s'engageaient à poursuivre de concert la réconciliation entre la Porte Ottomane et les Grecs sur les bases posées dans le protocole du 4 avril 1826 [1]. Elles étaient résolues, dans le cas où la Porte n'accepterait pas dans le délai d'un mois la médiation qui lui serait proposée, à lui déclarer que les hautes parties contractantes aviseraient aux moyens de se rapprocher des Grecs en ouvrant des relations commerciales avec eux. Elles devaient en outre, si dans le même délai d'un mois la Porte n'acceptait pas l'armistice proposé ou si les Grecs refusaient d'y obtempérer, déclarer à celle des deux parties contendantes qui ferait obstacle à la paix, ou à toutes deux au besoin, que les hautes puissances étaient résolues à prendre tous les moyens qu'elles jugeraient nécessaires pour obtenir les avantages de l'armistice, en empêchant de tout leur pouvoir les collisions entre les parties contendantes, sans cependant prêter à l'une d'elles les moyens coercitifs dont elles pouvaient disposer.

Enfin, elles se réservaient le droit d'arrêter, au moyen

[1] Voyez les Documents historiques, n° 10.

de leurs représentants à Londres, toutes les mesures ultérieures qui seraient indiquées par l'urgence de la situation, si, contre toute attente, la Porte Ottomane ou les Grecs repoussaient les conditions stipulées dans l'intérêt réciproque des droits communs.

En considération de l'attitude des Grecs, décidés à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie plutôt que de retomber sous le joug d'un esclavage insupportable, le Sultan aurait dû accepter, sinon avec reconnaissance, du moins avec un empressement intéressé, les ouvertures des cabinets européens, offrant de remettre sous sa suzeraineté un peuple qui combattait en soldat et mourait en martyr. Mais Mahmoud, mal conseillé par l'orgueil ottoman, repoussa toute offre de médiation, et déclara qu'il avait le droit de punir ou de gracier des sujets rebelles, et qu'il en userait comme il l'entendrait envers et contre tous. Il tint parole en intimant l'ordre aux flottes turques et égyptiennes de porter le fer et le feu dans la Morée et les îles de l'Archipel. Ces ordres ne furent que trop fidèlement exécutés par le commandant en chef de l'armée ottomane Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. Le sang coula bientôt à flots dans les malheureuses provinces de la Grèce.

Vainement la Prusse, qui n'avait pas signé le traité du 6 juillet, adressa au Divan des représentations pour l'engager à accepter les sages propositions des trois puissances signataires, Mahmoud resta sourd aux conseils de la prudence et à une voix amie qui avait recours même à la prière, ainsi que l'indique la note suivante, remise par le ministre du roi de Prusse au cabinet de Constantinople :

« La Prusse, disait le ministre prussien, n'a rien changé à ses dispositions envers le Divan, et elle n'en

changera pas non plus; mais elle veut ce que veulent ses alliés; elle veut le but que la France, la Russie et l'Angleterre se sont proposé en cherchant à assurer la paix au dedans et au dehors de l'empire ottoman, celui d'arrêter une effusion de sang déplorable, de préserver une population chrétienne de son anéantissement, et d'éloigner les éléments de désordre et de division qui ne menacent que depuis trop longtemps le repos de l'Europe.

» Je prie en conséquence, pour la dernière fois, le ministère turc de ne pas se faire illusion sur ces propositions respectives. Il doit maintenant connaître les desseins des trois puissances signataires du traité. Il ne peut ignorer que ces trois puissances ont tous les moyens nécessaires pour les réaliser; mais il doit comprendre en même temps quel avenir la Porte se prépare si elle persiste obstinément à repousser les avertissements, les conseils et même les prières de ses amis. »

La voix de l'Autriche elle-même, quoique moins prononcée, n'eut pas un meilleur résultat. Mahmoud marchait fatalement à la catastrophe de Navarin.

Quoi qu'il en soit, le terme fixé par le traité du 6 juillet étant expiré sans que la Porte Ottomane y eût fait une réponse écrite, les ministres des trois puissances unies pour l'intervention, voulant épuiser tous les moyens de conciliation, adressèrent une nouvelle note, à laquelle le reïs-effendi répondit de vive voix : que la Porte n'avait rien à ajouter à sa déclaration du 9 juin.

Les ambassadeurs insistèrent de nouveau, et représentèrent au reïs-effendi que, d'après le refus de la Sublime Porte, ils devaient lui déclarer que les trois gouvernements alliés allaient prendre des mesures dont la

Porte seule serait responsable. La résolution de Mahmoud restait inébranlable, et tel était l'aveuglement de son obstination, qu'il manifesta énergiquement au reïs-effendi son mécontentement de ce que ce ministre avait osé, malgré sa volonté, recevoir les notes des ambassadeurs à ce sujet.

Un plus long atermoiement de la part des ambassadeurs eût compromis la dignité des puissances signataires; en conséquence, les négociants sujets de ces puissances furent avertis de mettre ordre à leurs affaires pour être en mesure de quitter les États ottomans au premier signal. Les ambassadeurs eux-mêmes, après avoir annoncé à leurs gouvernements et aux amiraux alors en croisière dans l'Archipel l'inutilité de leurs efforts pour le rétablissement de la paix, se tinrent prêts à tout événement.

De son côté, le Sultan déployait une activité extraordinaire, tant pour l'instruction de l'armée que pour l'armement des châteaux du Bosphore et des Dardanelles. D'accord sur ce point avec le vieil axiome : *Si vis pacem, para bellum,* le Sultan paraissait intimement convaincu qu'une alliance formée entre des partis hétérogènes agissant en raison d'intérêts opposés devait produire des résultats négatifs, attendu que la France et l'Angleterre, devant redouter les idées d'envahissement de la Russie, ne pouvaient vouloir, en bonne logique, l'affaiblissement, encore moins l'anéantissement de la flotte ottomane. Les événements devaient prouver, vingt-sept ans plus tard, que le Sultan raisonnait dans le vrai à ce point de vue. D'un autre côté, la Porte Ottomane espérait pouvoir écraser l'insurrection grecque avant l'exécution des menaces de l'intervention. Par ses soins, une flotte considérable sortie des Dardanelles allait, de

concert avec celle du pacha d'Égypte, attaquer l'île d'Hydra, le principal foyer de la révolte. En même temps, les places de la Morée se trouvaient sérieusement menacées par les renforts de troupes régulières et d'artillerie que Reschid-Pacha allait recevoir, et au moyen desquels il pourrait, liant ses opérations à celles d'Ibrahim-Pacha, arriver à des résultats décisifs.

Tandis que la Porte faisait toutes ses dispositions pour combattre les effets de l'intervention dont elle était menacée, les puissances contractantes réunissaient les forces navales destinées à appuyer au besoin les clauses du traité qui les liaient entre elles dans un intérêt commun. Elles étaient convenues d'envoyer dans la Méditerranée chacune une escadre, dont les commandants, le contre-amiral de Rigny pour la France, le vice-amiral de Heiden pour la Russie et le vice-amiral Codrington pour l'Angleterre, devaient se concerter pour parer à tous les événements.

Immédiatement après la déclaration des puissances signataires à la Porte, un officier anglais, le lieutenant-colonel Craddock s'était rendu en Égypte pour en prévenir le pacha et l'inviter à suspendre le départ de l'expédition préparée dans le port d'Alexandrie; mais celui-ci, à qui l'on supposait des idées d'indépendance, avait répondu que, fidèle à son devoir, il suivrait les ordres et la fortune de son maître. Il tint parole; en effet, bientôt après, sortant du port d'Alexandrie à la tête de quatre-vingt-douze voiles, il échappa aux croisières des puissances alliées, et entra, le 29 septembre, dans le port de Navarin, où il débarqua quatre mille hommes, des munitions, des vivres en abondance, et un million de piastres d'Espagne.

Sur ces entrefaites, la Grèce, mieux conseillée, avait

accepté, par ses fondés de pouvoir, toutes les propositions qui lui avaient été faites au nom des trois puissances. Dans la matinée du 21 septembre, après des pourparlers pendant lesquels l'amiral anglais avait empêché une division de l'escadre turque de prendre la mer, l'escadre française rallia la flotte anglaise devant Navarin. Le 25, le contre-amiral de Rigny et le vice-amiral Codrington obtinrent une audience d'Ibrahim. Après les compliments d'usage, les deux amiraux insistèrent pour que l'entretien n'eût lieu qu'en présence du premier drogman. Mais Ibrahim répondit emphatiquement que la lumière étant faite pour tous, il ne voulait entendre les amiraux que devant tous ses officiers..... « Nous y consentons, répliqua le comte de Rigny, quoique la lumière ait parfois l'inconvénient d'éclairer les uns et d'aveugler les autres. » Les amiraux déclarèrent alors que l'état des choses s'était aggravé par l'obstination de la Porte Ottomane, depuis qu'ils avaient reçu de leurs gouvernements l'ordre formel de contraindre par la force celle des deux parties belligérantes qui se refuserait à faire cesser l'effusion du sang. « Les Grecs, ajoutèrent-ils, ont accepté avec empressement ces propositions; maintenant, si vous persistez seul à vouloir donner cours aux hostilités, nous devons vous prévenir d'une chose..... et nous vous supplions en grâce, au nom de l'humanité, de la prendre en considération...

— Laquelle? demanda fièrement Ibrahim en posant la main sur la garde de son cimeterre comme pour dire : Je suis, moi aussi, prêt à tout événement.

— C'est que vous compromettrez inutilement le salut de votre flotte, répondirent les ambassadeurs, et que vous sacrifierez sans aucun espoir de bénéfice les intérêts de votre souverain. »

Ibrahim ajouta : « Sans ordre formel je ne tirerai pas le premier coup de canon ; mais si je reçois cet ordre, soyez sûrs, messieurs, que, sans m'inquiéter de vos menaces et de vos forces, je serai enchanté de vous apprendre comment sait parler notre poudre.

— Et nous vous apprendrons aussi, répliqua vivement Codrington, comment nous saurons la rendre muette ; mais, grâce à Dieu, il ne s'agit pas encore de cela ; ce qu'il importe aujourd'hui, c'est de vider une question humanitaire. » Et il s'étendit longuement sur l'insuffisance des moyens de résistance que la Porte pouvait opposer à la volonté des puissances alliées. Il termina en disant : « C'est plutôt votre cause que celle des Grecs que nous plaidons en ce moment. »

Ibrahim, après avoir écouté les ambassadeurs avec un admirable sang-froid, répondit qu'en sa qualité de soldat et de serviteur de la Porte, il devait exécuter les ordres qu'il avait reçus pour terminer la guerre de Morée par une attaque décisive sur Hydra ; qu'il n'avait point qualité pour répondre aux communications qui lui étaient faites, mais que cependant la Porte n'ayant pas prévu le cas extraordinaire qui se présentait, il prenait sous sa propre responsabilité d'en référer à Constantinople, et que jusqu'au retour de ses courriers il engageait sa parole d'honneur que sa flotte ne quitterait pas Navarin, quelque dur qu'il fût pour lui de suspendre son départ dans un moment où les Grecs n'auraient pu résister à la force de ses armes.

Profitant de cette convention, équivalente à un armistice, dont la durée devait être de vingt jours, l'escadre anglaise appareilla pour Zante et l'escadre française pour Milo, afin d'y faire des vivres et de pouvoir surveiller les mouvements de la flotte turque, soit qu'elle

se dirigeât sur Patras pour entrer dans le port de Lépante, soit qu'elle menaçât Hydra. Les escadres combinées avaient à peine mouillé dans les ports choisis pour leur ravitaillement, que la flotte turque, au mépris de la foi jurée et violant l'armistice, sortit de Navarin. L'amiral Codrington, instruit le premier de ce mouvement, reprit aussitôt la mer avec un vaisseau, une frégate et deux bricks, les seules forces qu'il pût opposer à sept frégates, neuf corvettes, deux bricks et dix-neuf bâtiments de transport.

Malgré cette énorme disproportion, l'amiral anglais n'hésita pas un instant à se préparer au combat; mais avant d'ouvrir son feu, il envoya dire au commandant de la flotte turque que l'Europe apprécierait la conduite déloyale d'Ibrahim manquant à la parole donnée, et qu'en attendant il était prêt à barrer le passage à la flotte ottomane. Celle-ci, virant aussitôt de bord, reprit la route de Navarin. Quelques jours après, une nouvelle division turque fut signalée gouvernant comme la première dans la direction de Patras; mais l'amiral anglais l'arrêta par une simple démonstration. De son côté, l'amiral français, prévenu par la frégate *l'Armide* de la sortie de la flotte turque, avait immédiatement repris la mer pour parer à tous les événements. Le 15, les Français qui se trouvaient sur la flotte ou dans l'armée d'Ibrahim ayant reçu l'ordre de quitter le service, se retirèrent à bord d'un brick autrichien. L'escadre russe arriva le 17; les trois amiraux commandant les escadres des puissances signataires se réunirent le 18 pour aviser aux moyens d'assurer l'exécution du traité stipulé le 6 juillet.

Considérant alors la violation de la suspension d'armes provisoire consentie par Ibrahim-Pacha, la continuité du

système d'extermination poursuivi par ses troupes en Morée, l'inutilité des représentations qui lui avaient été faites, ils résolurent à l'unanimité de prendre position dans le port de Navarin, pour de là adresser en forme d'ultimatum à Ibrahim des propositions conformes à l'esprit du traité et aux intérêts de la Porte elle-même. Aux termes des instructions, le commandement en chef devant être déféré au plus ancien des trois amiraux, l'amiral Codrington arrêta aussitôt les dispositions nécessaires.

Par un ordre du jour du 19, les flottes combinées annoncèrent qu'elles n'ouvriraient pas le feu, mais qu'elles y répondraient si les Turcs prenaient l'initiative du combat. Le 20 à midi, les trois escadres, favorisées par le vent, se dirigèrent sur le port en deux colonnes : la première formée des escadres française et anglaise, la seconde des vaisseaux russes. La flotte ottomane, forte de soixante-six vaisseaux de guerre, portant 2,200 bouches à feu et 23,000 hommes d'équipage, occupait une position en forme de fer à cheval, sous le commandement d'un amiral turc et d'un amiral égyptien; elle appuyait ses ailes sur les batteries élevées à l'entrée du golfe. La flotte alliée se composait de vingt-sept vaisseaux de ligne, servis par 1,300 bouches à feu et 13,000 hommes d'équipage. Les deux colonnes devaient s'avancer de conserve et se ranger en bataille devant la flotte ottomane; mais la première, étant plus rapprochée du golfe, devança la seconde, entra dans le port à pleines voiles et s'embossa devant la ligne turque. Pour expliquer le motif de ce mouvement, l'amiral en chef envoya un officier parlementaire à l'amiral turc. Cet officier, reçu à coups de fusil, tomba percé de balles; un second officier eut le même sort; au même instant une frégate turque

tira deux coups de canon sur la frégate française *la Sirène,* qui riposta aussitôt par sa bordée de tribord. Cinq minutes après, le combat devint général sur toute la ligne; la baie disparut dans un nuage de fumée éclairé par la flamme de deux mille bouches à feu tonnant à la fois et sans interruption.

Au premier coup de canon, l'escadre russe, commandée par le vice-amiral comte Heiden, passant sous le feu croisé des batteries élevées à l'entrée du golfe et au milieu d'une pluie de fer, alla prendre sa place de combat à l'aile gauche, et, s'approchant des lignes ennemies à portée de pistolet, vomit sur elles une grêle de boulets : le vaisseau amiral russe, commandé par le capitaine Lazareff, s'engagea à l'abordage avec trois frégates ennemies et les anéantit en quelques heures. Animés par une admirable émulation, les matelots russes, inébranlables à leur poste, se répétaient entre eux les paroles que l'amiral leur avait adressées au commencement de l'action : « Enfants, vous ne démentirez pas l'honneur du pavillon russe! » Groupés sur le pont et devant les sabords de leurs bâtiments, pas un matelot ne faiblit au milieu de cette tempête de feu. Des hommes qui, pour la plupart, se trouvaient pour la première fois engagés devant l'ennemi, se comportèrent avec le sang-froid et le courage de vieux soldats. Accablés par la chaleur, dévorés par une soif brûlante, ils se rafraîchissaient en passant leurs lèvres sur les boulets qu'ils allaient envoyer à la flotte musulmane. Les épouvantables explosions des vaisseaux turcs se faisant sauter pour ne point amener leurs pavillons enflammaient leur courage, et chaque bâtiment s'élevant en mille pièces dans les airs annonçait, en provoquant d'immenses hourras, les signes précurseurs de la victoire. Plusieurs

marins russes excitèrent l'admiration de leurs camarades par des traits de valeur dignes de passer à la postérité. Le sous-officier Tourkine se trouvait sur la hune du grand mât quand un boulet vint lui fracasser le bras droit; malgré cette grave blessure, il descendit lui-même en s'aidant du bras gauche, et subit l'amputation sans manifester d'autre regret que celui d'avoir perdu le bras droit, celui avec lequel, disait-il, il avait espéré faire le signe de la croix pour remercier Dieu d'une victoire remportée sur les ennemis des chrétiens. Sur un autre vaisseau un éclat de mitraille vint fracasser la main du lieutenant Baranoff au moment où cet officier portait l'embouchure de son porte-voix : « Ce n'est qu'une égratignure, » dit-il; et prenant le porte-voix de l'autre main il continua le commandement, malgré les vives douleurs qu'il éprouvait. Chaque blessé tombait en criant : Hourra!

De leur côté, les flottes française et anglaise, rivalisant avec leurs alliés d'habileté, de courage et de magnanimité, firent des prodiges de valeur. Les Turcs eux-mêmes combattirent avec un désespoir héroïque plutôt que de se rendre. Les bâtiments turcs mis hors de combat coulaient ou sautaient banderoles déployées. Le fanatisme de Mahomet s'ensevelissant dans le glorieux linceul de sa défaite, inspirait à ses ennemis mêmes un sentiment d'admiration et d'effroi... A sept heures du soir, et après une lutte acharnée dont les annales maritimes offrent peu d'exemples, la flotte turco-égyptienne avait cessé d'exister; les flots de la mer, teints de sang, lui servaient de sépulcre. L'action avait duré quatre heures; c'était, dit un témoin oculaire, le plus horrible et le plus magnifique spectacle à la fois que cette succession non interrompue de vaisseaux livrés aux

flammes de l'incendie, ou sautant dans les airs avec un épouvantable fracas.

Les escadres alliées, exposées au feu croisé des Turcs à portée de pistolet, eurent également beaucoup à souffrir; plusieurs de leurs bâtiments furent si maltraités dans leur mâture et dans leur gréement qu'il fallut les envoyer à Malte ou à Toulon pour y réparer leurs avaries; mais leurs pertes furent peu considérables relativement à celles des Turcs, estimées à sept ou huit mille hommes.

En apprenant le triomphe des escadres combinées à Navarin, l'empereur Nicolas adressa aux vice-amiraux Codrington et de Rigny deux rescrits, éclatant hommage rendu à la valeur et à l'habileté de ces deux officiers généraux [1]. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, dont l'opinion était plus tranchée dans la question grecque, regardait avec raison la bataille de Navarin comme devant placer à son véritable point de vue l'alliance et la politique des puissances signataires, et forcer la Porte Ottomane à subir leurs propositions. Quoi qu'il en soit, prévenant toutes les éventualités, il protestait de son respect pour le principe qui interdisait aux parties contractantes toute vue d'agrandissement par la conquête ou tout avantage exclusif.

Le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, adressa à ce sujet à toutes les légations cette note-circulaire, qui, dans l'état des choses, était la pensée intime du gouvernement de l'Empereur :

« Au moment où la bataille décisive que les escadres combinées se sont vues forcées de livrer à la flotte turco-égyptienne dans la baie de Navarin occupe l'attention générale, je crois convenable de vous donner connais-

[1] Voyez les Documents historiques, n° 11.

sance du point de vue sous lequel le cabinet impérial envisage cet événement mémorable. Nous eussions ardemment désiré voir le traité de Londres exécuté sans effusion de sang, et, sous ce rapport, nous gémissons de notre victoire; mais, d'un autre côté, l'Empereur a bientôt reconnu que dans l'alternative de voir renverser le principal but de ce traité par l'extermination des Grecs sur le continent, et l'invasion dont Ibrahim-Pacha menaçait les îles de l'Archipel, et surtout le manque de foi de ce dernier constaté deux fois par la violation de l'armistice solennel conclu avec lui le 25 septembre, les amiraux qui s'étaient rendus dans la baie de Navarin avec les intentions les plus pacifiques, et qui y furent attaqués, ont simplement exécuté leurs instructions et servi la cause commune avec succès en acceptant le combat. La bataille de Navarin place dans son jour véritable l'alliance et la politique des puissances qui ont signé le traité de Londres. Cet événement fait espérer que le cabinet ottoman, éclairé enfin dans son aveuglement, s'empressera d'accepter les conditions qui lui imposent, à la vérité, quelques sacrifices, mais qui lui assurent en même temps des compensations essentielles et qui vont décider maintenant de celles que devra prendre notre auguste maître. Dans tous les cas, soit que la Porte se détermine à une conduite conforme à nos vœux, soit que par des mesures hostiles elle empire encore le désavantage de sa position, Sa Majesté l'Empereur est fermement décidé à poursuivre, intimement uni avec l'Angleterre et la France, l'exécution du traité du 6 juillet, d'observer dans tout état de choses le noble principe qui interdit aux puissances contractantes toute vue d'agrandissement ou quelque avantage exclusif. »

L'Europe était dans l'attente de l'effet que devait pro-

dnire à Constantinople la nouvelle du désastre de Navarin. Les ambassadeurs, informés de cet événement avant le Grand Seigneur, par des avisos expédiés du champ de bataille, eurent le temps d'arrêter les mesures qu'ils devaient prendre et les démarches qu'ils avaient à faire. En conséquence, le 1er novembre, ils se présentèrent devant le reïs-effendi, et lui adressèrent les questions suivantes :

« Quelles instructions la Porte a-t-elle données à Ibrahim-Pacha? De quel œil la Porte verra-t-elle les mesures hostiles que, le cas échéant, les escadres alliées pourraient prendre? La Porte persiste-t-elle dans son refus déplorable? »

Le reïs-effendi, qui ignorait encore la défaite de la flotte turco-égyptienne à Navarin, répondit que la Porte n'ayant pas demandé aux cours alliées les instructions qu'elles avaient données à leurs chefs d'escadre, elle se croyait dispensée d'indiquer celles données à ses généraux. « Nous espérons, dit-il, que les hostilités ne commenceront pas; mais, en pareille hypothèse, nous ne sommes pas disposés à vous dire ce que nous ferions ou ne ferions pas. Il serait insensé celui qui donnerait un nom à un enfant avant sa naissance et avant de savoir le sexe auquel il appartiendra. En un mot, la Porte ne se départira jamais des principes qu'elle a énoncés. »

En apprenant la destruction de ses forces navales à Navarin, le Sultan entra dans une violente colère, et oubliant son rôle de vaincu, il envoya au reïs-effendi des instructions qu'une éclatante victoire aurait pu seule justifier. Le reïs-effendi les résuma dans la note suivante, qu'il envoya, le 8 novembre, aux trois ambassadeurs :

« 1° Avant toute négociation, et comme condition

première, les trois puissances devront renoncer à toute intervention directe dans les affaires de la Turquie avec la Grèce;

» 2° Les trois puissances feront une réparation publique et solennelle à la Porte Ottomane pour l'insulte faite à son pavillon devant Navarin;

» 3° Les trois puissances devront s'engager à payer une indemnité à la Sublime Porte pour les dommages matériels résultant de cette insulte. »

Brennus, aux portes de Rome, jetant son épée dans la balance de la victoire, n'avait pas exigé davantage; aussi la réponse des ambassadeurs ne se fit pas attendre: aux trois points énoncés, ils répliquèrent :

« 1° Le traité du 6 juillet ne nous permet pas d'abandonner la question grecque avant qu'elle soit vidée;

» 2° La marine turque ayant tiré le premier coup de canon à Navarin, rend dérisoire de la part du Divan toute prétention à une indemnité;

» 3° La Porte devait d'autant moins attendre une satisfaction qu'elle avait été instruite en temps et lieu du danger auquel elle s'exposerait en repoussant les conseils de la modération et en prenant l'initiative de la force à main armée. »

Cette note énergique se terminait par une invitation au reïs-effendi de déclarer immédiatement quelles étaient les intentions de la Sublime Porte; si, adhérant aux propositions ultérieures qui lui étaient faites, elle était disposée à révoquer sur-le-champ l'embargo mis sur les bâtiments des puissances alliées.

Ces pourparlers ne produisirent que des résultats négatifs. Alors, les ambassadeurs des puissances contractantes, perdant tout espoir de faire accepter le traité de Londres, quittèrent Constantinople dans la matinée du

8 décembre, après avoir confié à l'ambassadeur des Pays-Bas les intérêts de leurs nationaux.

Aussitôt, dans toutes les mosquées de l'empire ottoman, fut proclamé le hatti-schérif prescrivant, au nom de Dieu, du Grand Seigneur et de la patrie, l'armement général. Par ce document, adressé à tous les musulmans d'Europe et d'Asie, Mahmoud exposait la situation fâcheuse de l'empire et attribuait l'insurrection des Grecs à la haine des Russes pour l'islamisme.

« Quoique tout annonçât, disait le Sultan à ses peuples, qu'à la fin on ne devait répondre aux hostilités des puissances que le sabre à la main, cependant, pour ne pas troubler le repos des musulmans, et afin de gagner le temps nécessaire pour achever ses préparatifs de guerre, la Sublime Porte avait cherché à temporiser par des réponses aussi satisfaisantes que possible aux propositions qui lui étaient faites de consentir à l'indépendance des Grecs; mais la loi, la raison, la politique et la religion, ne permettaient pas d'y souscrire. Si l'on cédait sur cette demande, la contagion gagnerait bientôt tous les Grecs qui se trouvent dans la Romélie et dans l'Anatolie; tous prétendraient avoir la même indépendance, renonceraient aux devoirs que leur impose la qualité de raïas, et, dans le cours d'un an ou deux, ils parviendraient à triompher de la généreuse nation musulmane... Enfin, le jour viendrait où ils nous feraient la loi, ce qui pourrait, Dieu nous en préserve! amener la perte de la religion et de l'empire... Que si les trois puissances persistaient à vouloir forcer la Sublime Porte à souscrire à leurs prétentions, tous les musulmans ne devaient plus faire qu'un seul corps pour la défense de la religion et de l'empire; car cette guerre n'était pas, comme les précédentes, une guerre purement politique et entre-

prise pour des provinces ou des frontières. Le but des infidèles était d'anéantir l'islamisme et de fouler aux pieds la nation musulmane. Ainsi, la guerre actuelle devait être considérée comme une guerre nationale et religieuse; tous les musulmans devaient s'y préparer, y prendre part, en cas de besoin, pour leur salut dans ce monde et dans l'autre. Le secours vient de Dieu. »

Cette proclamation, destinée à répandre l'incendie sur l'imagination fanatique des sectaires de Mahomet, fut suivie d'une innovation bien autrement remarquable dans un pays soumis aux lois de la routine. Mahmoud convoqua à Constantinople tous les chefs des districts pour les consulter et se couvrir en quelque sorte, pendant la lutte, d'une ombre de représentation nationale. C'est ainsi que le sultan réformateur, poussé dans ses derniers retranchements, cherchait à enflammer le patriotisme, le courage, les instincts religieux des mahométans, en soumettant leur fierté sauvage aux usages des nations chrétiennes dans leurs relations politiques.

## CHAPITRE NEUVIÈME.

Déclaration de guerre à la Turquie. — Passage du Pruth. — L'Empereur rejoint l'armée d'opération. — Hommages rendus par les ennemis à la magnanimité de Nicolas. — Renfort inattendu. — Marche rapide. — Succès. — Levée de 300,000 hommes. — Brillants combats au Caucase. — Harangue énergique. — Victoire. — Ordre du jour. — Faits divers. — Défection d'un corps turc. — Reddition de Varna. — Danger que court l'Empereur. — Tempête horrible. — Service funèbre à bord d'un vaisseau. — Fin de la première campagne. — Mort de l'Impératrice mère. — Création d'une décoration de femmes. — Nouveaux préparatifs de guerre. — Succès des armes françaises dans le Péloponèse.

Forcé de tirer l'épée pour défendre la dignité de sa couronne et les droits de son peuple, droits acquis par des victoires et consacrés par des traités signés avec du sang, l'empereur Nicolas, accusé dans sa politique par la Porte Ottomane d'avoir fomenté et entretenu l'insurrection grecque, d'avoir violé ou faussé les traités de Bucharest et d'Akkerman, rétorqua ces récriminations en accusant à son tour, mais avec plus de raison, le cabinet de Constantinople de violer les traités conformes à ses vues, de fermer arbitrairement le Bosphore au commerce européen, et surtout au commerce des provinces russes du sud.

Ces accusations trouvaient leurs preuves dans les aveux de la Porte elle-même, déclarant dans son hatti-schérif qu'elle n'avait accepté le traité d'Akkerman qu'avec l'intention de le rompre, et qu'à l'endroit de la question grecque, elle avait cherché à temporiser pour la résoudre à son heure les armes à la main. La Turquie était prise en flagrant délit de mauvaise foi.

Ce ne fut pourtant qu'après avoir perdu tout espoir d'accommodement que le Czar, décidé à en appèler

désormais au Dieu des armées, notifia aux puissances européennes en forme de manifeste la déclaration de guerre de l'empire russe à l'empire ottoman [1].

L'exécution suivit de près la menace par l'entrée de l'armée russe en campagne dans les premiers jours du printemps, tandis que la France de son côté se préparait à consacrer les armes à la main l'indépendance des Grecs contre la domination de leurs oppresseurs. Ce résultat, on le sait, fut obtenu plus tard par la brillante campagne de Morée. Un vaste plan d'opérations avait été dressé pour assaillir à la fois la Turquie par terre et par mer, en Europe, en Asie, sur la mer Noire et sur la Méditerranée. Tout était prêt pour le passage du Pruth. Déjà le feld-maréchal comte de Wittgenstein avait pris le commandement en chef de l'armée d'opération; 25,000 hommes de la garde impériale avaient quitté Saint-Pétersbourg, et marchaient avec un immense matériel d'artillerie sur les routes de Kiew et de Gitomir.

Le 7 mai, le principal corps d'armée, fort de 115,000 hommes, après avoir entendu un *Te Deum*, chanté à la tête de chaque brigade, passa le Pruth sur trois colonnes sans trouver de résistance. La droite s'empara sans coup férir de Jassy, de Bucharest, de Krajovo, et occupa la Moldavie et la Valachie. Les Russes étaient reçus partout en libérateurs plutôt qu'en ennemis. Le comte Pahlen établit aussitôt à Bucharest le siége des deux principautés, qu'il gouverna jusqu'à la fin de la campagne avec une grande habileté. Quatre jours après ce premier succès des armes russes, le divan de Valachie adressa à l'Empereur une requête pour le supplier de vouloir bien incorporer cette province à l'empire russe; mais fidèle à la ligne politique qu'il avait promis de suivre, l'Em-

[1] Voyez les Documents historiques, n° 12.

pereur lui fit répondre par le comte de Nesselrode qu'il n'entrait pas dans ses desseins d'agrandir ses États aux dépens des provinces qui les avoisinaient.

Pendant ce temps un autre corps d'armée, commandé par le grand-duc Michel, se portait sur Braïlow pour en faire le siége. L'empereur Nicolas, parti le 7 mai de Saint-Pétersbourg, arriva devant Braïlow assez à temps pour assister à la prise d'un des faubourgs de cette place enlevé vigoureusement à la baïonnette; mais la crue subite du Danube retarda l'établissement de la seconde parallèle et des batteries; la présence de l'Empereur, qui payant bravement de sa personne visitait tous les postes et explorait les environs de la place sous le feu de l'ennemi, encouragea les travailleurs à ce point que dans la nuit du 24, on parvint à monter sur l'extrémité droite une batterie de 24 pièces de canon qui ouvrit son feu à l'aube du jour, de manière à éteindre celui du bastion qui leur était opposé. Au bruit de la canonnade, l'Empereur monta à cheval et se porta sur cette batterie pour s'assurer de l'effet qu'elle produisait; mais les Turcs, présumant à l'affluence des officiers réunis sur ce point que le Czar devait s'y trouver, dirigèrent avec des pièces de gros calibre leur feu contre le tertre sur lequel Nicolas avait mis pied à terre. Malgré les boulets de 24 qui labouraient la terre à ses pieds, l'Empereur ne voulut quitter la place qu'après avoir réduit au silence les batteries ennemies.

Le lendemain, au moment où l'Empereur parcourait à cheval les avant-postes, un parlementaire, portant un drapeau blanc et suivi d'un groupe de Turcs, se présenta devant lui pour le remercier de la part du pacha, commandant la place, de la générosité avec laquelle il avait daigné rendre la liberté aux hommes faits prison-

niers depuis l'investissement de la place, et des sentiments magnanimes qui avaient inspiré le dernier paragraphe de son ordre du jour aux troupes russes prêtes à entrer en campagne :

« Soldats, leur avait dit l'Empereur, en combattant contre des nations civilisées, vous avez acquis une gloire impérissable, non-seulement par la bravoure que vous avez déployée, mais encore par votre générosité. Une obéissance passive à ses chefs, une discipline sévère et la clémence envers les vaincus, ont toujours caractérisé le soldat russe. Aussi avez-vous vu les paisibles habitants accueillir votre arrivée avec joie, et ceux que vous aviez vaincus vous saluer du nom de libérateurs. Soldats, vous conserverez encore cette gloire précieuse. En tendant une main amie à vos coreligionnaires, vous dompterez ceux qui refusent de se soumettre; mais vous épargnerez les faibles et ceux que vous trouverez désarmés; vous épargnerez les maisons, les propriétés; vous respecterez les temples de vos ennemis, quoiqu'ils professent une religion différente. Ainsi l'ordonne la doctrine sacrée que nous tenons de notre Sauveur. Celui qui par sa douceur et par son humanité se sera concilié les ennemis les plus acharnés, celui d'entre vous qui aura pris la défense de la veuve et de l'orphelin, sera aussi cher à mon cœur que celui qui aura montré le plus de bravoure dans le combat.

» Soldats russes, vous ne tromperez pas mon attente; nous avons pour nous Dieu, qui couronne par la victoire le bon droit et l'intrépidité. »

Quoique les travaux du siége fussent poussés avec une grande activité, ils n'étaient pas suffisamment avancés pour faire espérer une prompte reddition de la place; Nicolas se décida à rejoindre pour quelques jours l'Im-

pératrice, qui venait d'arriver à Bender. De là Leurs Majestés Impériales se rendirent ensemble à Odessa, pendant que le 3ᵉ corps se préparait à franchir le Danube vers Issatscha, sous les ordres du général Roudzewitsch.

Ce passage, difficile en temps ordinaire, présentait aux soldats russes un obstacle presque insurmontable. La crue extraordinaire des eaux avait soulevé le fleuve de son lit pour le jeter sur les rives, transformées en marais fangeux. Malgré ces difficultés, les troupes parvinrent à construire en quelques jours une digue mesurant deux kilomètres de longueur : ce travail, digne des légions romaines, permit d'y asseoir un pont sous les yeux de 15,000 Turcs, qui, fortement retranchés dans une position au delà du fleuve, paraissaient disposés à en disputer le passage.

Sur ces entrefaites, un incident heureux vint faciliter aux Russes le moyen de balayer l'ennemi de la rive droite du Danube. Les Cosaques Zaporogues, qui depuis le seizième siècle occupaient l'embouchure du Danube sous la protection de la Porte, informés que l'empereur Nicolas, de retour d'Odessa, se trouvait en personne au camp russe, sollicitèrent la faveur de lui présenter leurs hommages. Ils furent tellement séduits par son affabilité et son air de grandeur, qu'ils lui offrirent leurs services en demandant à rentrer au sein de leur ancienne patrie.

Dans la nuit du 8 juin, l'Empereur, décidé à forcer le passage du Danube, se rendit au milieu de ses troupes sur la digue qui conduisait au fleuve, et assista, le front découvert, à un *Te Deum* chanté pour implorer en ce moment décisif la protection du Dieu des armées. L'ataman des Cosaques Zaporogues lui dit : « Sire, d'après

la manière dont nous nous comporterons, Votre Majesté jugera si nous sommes dignes de la servir. »

A une heure du matin, Nicolas fit ouvrir le feu par une batterie de vingt-quatre pièces de douze. Alors les troupes russes, protégées d'un autre côté par les canons d'une flottille qui avait remonté le fleuve, s'élancèrent avec un élan admirable dans les embarcations, et parvinrent, malgré une résistance acharnée de la part des Turcs, à les refouler dans la forteresse d'Issatscha. Ainsi qu'ils l'avaient dit, les Cosaques Zaporogues se comportèrent si bravement, que l'Empereur nomma leur ataman colonel sur le champ de bataille, le décora de la croix d'officier de l'ordre de Saint-Georges, et lui accorda dix autres croix pour être distribuées aux plus vaillants de sa troupe. De ce moment, ces braves soldats furent enchaînés pour toujours à la fortune du Czar. En cette occasion, l'armée russe applaudit tout entière au brillant courage de plusieurs officiers français qui avaient sollicité l'autorisation de faire cette campagne en qualité de volontaires. L'un d'eux même, un Vendéen, digne alors du beau nom qu'il portait, eut l'honneur d'enlever le premier drapeau pris aux Turcs dans cette campagne et celui de l'offrir à Nicolas, qui, après avoir dirigé en personne le passage du Danube, venait de le franchir dans un petit bateau conduit par l'ataman lui-même.

Les principaux points de défense pour les Turcs étaient Silistrie, Varna, Routschouk et Choumla, protégés par une nombreuse garnison et de forts bastions flanqués d'artillerie. L'un des plus braves officiers de l'armée musulmane, le séraskier Hussein-Pacha, défendait avec 40,000 hommes la forteresse de Choumla, réputée imprenable par sa position. Le vizir, campant avec l'armée de réserve au delà des Balkans, couvrait

Constantinople. L'Empereur donna l'ordre de marcher sur cette forteresse, espérant, par la défaite du séraskier, se frayer un passage par les Balkans. Sa présence seule suffit pour réduire les places d'Issatscha, Toultcha, Matchin, Gersova et Kistendji. Cependant la forteresse de Braïlow résitait toujours, et faisait éprouver à l'armée russe des pertes d'autant plus sensibles qu'elles étaient moins réparables.

Le 24 juin, les travaux étaient assez avancés pour livrer un assaut; les troupes assiégeantes, repoussées une première fois, la forcèrent le 18 à capituler. 270 bouches à feu, 17,000 pouds [1] de poudre, une immense quantité de munitions et d'approvisionnements tombèrent au pouvoir des vainqueurs; mais ces glorieux trophées avaient été chèrement achetés par la perte de 1,400 hommes tués ou blessés, parmi lesquels se trouvaient 2 généraux, 3 colonels et 16 officiers supérieurs. En récompense de sa bravoure, le grand-duc Michel reçut des mains de l'Empereur la croix de Saint-Georges de première classe.

Après la prise de Braïlow, l'armée se remit en marche par une chaleur étouffante à travers un pays aride et dévasté. Cependant, malgré les maladies nombreuses qui éclatèrent au sein de leur armée et les puissants obstacles qu'ils eurent à vaincre, les Russes, s'étant concentrés, opérèrent un mouvement général sur Choumla. Les Turcs, qui s'opposèrent avec une grande résolution à ce mouvement, furent chassés de position en position, et forcés de se retirer sous la protection de leur artillerie.

Il fut reconnu, à la suite d'un conseil de guerre présidé par l'Empereur lui-même, que la prise de Choumla, au moyen d'une attaque ou d'un siége régulier, présen-

[1] Le poud représente 40 livres.

tait d'immenses difficultés, et aurait exigé d'énormes sacrifices. D'un autre côté, l'investissement complet de la place paraissait impossible en raison du nombre de troupes dont on pouvait disposer. Passer devant Choumla sans le prendre et traverser les Balkans, c'était laisser derrière soi toute une armée ennemie et s'exposer entre deux feux. Afin d'éviter toute entreprise incertaine, Nicolas donna l'ordre au feld-maréchal Wittgenstein de rester en observation devant la forteresse, pendant que le prince Menschikoff, qui venait d'emporter Anapa, menacerait Varna, et que le corps du prince Tscherbatoff mettrait le siége devant Silistrie. L'occupation de Varna devait assurer l'arrivage des approvisionnements d'Odessa par la mer, celle de Silistrie assurait les quartiers d'hiver à l'armée du Danube.

Il n'y eut devant Choumla, jusqu'au 27 juillet, que des engagements partiels où l'on combattit de part et d'autre avec acharnement. Le 28 juillet, au moment où deux brigades du 3ᵉ corps prenaient position sur les hauteurs boisées qui se trouvent sur la route de Silistrie, elles y furent attaquées par des masses de cavalerie soutenues par des pièces volantes. Les Russes, chargés avec fureur par les Turcs, ne purent être entamés, et là comme partout ils prouvèrent la supériorité de leurs armes. Mais ces succès n'étaient pas assez décisifs, la saison trop avancée et l'armée plus assez nombreuse pour espérer la prise de retranchements défendus par des forces supérieures en nombre, égales en courage, et dont le génie militaire consiste principalement à tenir derrière des remparts.

Telle était la situation des choses lorsque l'Empereur, ne jugeant plus sa présence nécessaire au camp, quitta Choumla pour aller hâter l'arrivée des renforts indis-

pensables à l'armée active pour emporter Varna avant l'hiver. Il arriva dans la journée du 5 devant Varna, et il donna aussitôt des ordres pour l'ouverture des travaux du siége, dont il confia la direction au prince Menschikoff et à l'amiral Greigh. Le lendemain il s'embarqua à bord de la frégate *la Flore,* qui, après une traversée heureuse, jeta l'ancre devant Odessa dans la soirée du 8.

Le séjour de l'Empereur dans cette ville est remarquable sous plus d'un rapport, non-seulement parce qu'elle devint le centre de la direction des opérations militaires, mais encore parce qu'elle servit de siége aux négociations diplomatiques les plus délicates. Les ministres étrangers qui avaient suivi l'Empereur à l'armée le rejoignirent dans cette ville avec le comte de Nesselrode.

C'est de cette place que le Czar rendit, le 22 août, un manifeste ordonnant une levée de quatre hommes sur cinq cents, levée qui, avec celle du mois d'avril, devait produire trois cent mille soldats. Cette mesure indiquait une résolution immuable de poursuivre la guerre avec vigueur, malgré les efforts des ministres étrangers, cherchant tous les moyens d'arriver à un accommodement.

Dans le même temps, la victoire couronnait au delà du Caucase les armes russes, dont les aigles flottaient sur des forteresses réputées inexpugnables. Sur le pied de la défensive en Europe, le Sultan voulait frapper un grand coup en Asie. A cet effet, dès le commencement de la guerre il avait donné l'ordre au séraskier d'Erzeroum d'envahir sur divers points avec quarante mille hommes les provinces caucasiennes, occupées seulement par douze mille combattants. La situation était d'autant

plus critique, que les munitions et les vivres étaient épuisés, et que les parcs d'artillerie étaient hors de service. L'arrivée des Turcs semblait devoir soulever en masse les provinces musulmanes tributaires de la Russie agitées par les proclamations du Sultan.

Paskevitch, prêt à faire tête à l'orage, comprit qu'un coup rapide et hardi pouvait seul arrêter la marche de l'ennemi sur les contrées confiées à son génie. En effet, au moment où les Turcs s'y attendaient le moins, il parut tout à coup sous les murs de Kars, forteresse célèbre dans les annales musulmanes. Paskevitch enleva d'assaut, au bout de quatre jours, une place qui pendant quatre mois avait repoussé les efforts de quatre-vingt-dix mille hommes commandés par le schah Nadir, et qui en 1807 avait défié tous les efforts des Russes pour s'en emparer. Les Russes trouvèrent dans la forteresse cent cinquante-deux pièces de canon, trente-trois drapeaux, un arsenal rempli d'armes et de munitions, et des magasins abondamment pourvus de vivres. Quelques jours après, les Turcs perdirent la forteresse de Poti, la dernière qu'ils possédassent encore sur la côte orientale de la mer Noire.

Paskevitch, pour achever la conquête de la Géorgie turque et assurer ses communications avec la mer Noire, se porta après la prise de Kars sur la forteresse d'Akhalkalaki; sa marche à travers la chaîne supérieure des monts Tschildyr fut longue et semée de périls; il parvint néanmoins devant la place, dont il s'empara sans coup férir.

De là, et sans s'arrêter, il continua son mouvement sur Akhaltzikh, située à l'extrémité septentrionale de l'Arménie turque. Avertis de son approche, les pachas de Kars et d'Erzeroum, Mehmed-Kios et Mustapha, ras-

semblèrent une trentaine de mille hommes, et se mirent en devoir de secourir la place menacée. Quoique inférienr en nombre, le général russe n'hésita pas à les attaquer dans quatre camps où ils s'étaient retranchés. L'action, engagée à l'aube du jour, dura quatorze heures, et ne se termina que fort avant dans la soirée par la déroute complète de l'ennemi. Une partie des troupes battues se retira en désordre sur Erzeroum, par la route d'Ardaghan; 5,000 hommes seulement purent se jeter dans la place avec le pacha Mehmed-Kios, grièvement blessé dans le combat.

La victoire du général russe était complète : il avait enlevé à l'ennemi onze drapeaux, dix pièces de canon, et tous ses magasins; mais il avait à déplorer la mort dn général Kossolkoff, tué à la tête du 4e régiment de chasseurs en montant à l'assaut des retranchements.

Akhaltzikh, bâtie par les Circassiens, comme un nid d'aigle, sur des rochers escarpés, était défendue par une double haie de palissades, par des fortifications suspendues à un rocher taillé à pic, par une nombreuse artillerie disposée sur trois gradins, par les maisons, construites et crénelées comme des châteaux forts, et snrtout par le courage personnel des habitants, tous guerriers par instinct et par profession.

Cette place, qui depuis les trois siècles qu'elle appartenait aux Turcs se vantait de n'avoir jamais vu flotter sur ses murs d'autre bannière que la sienne, servait de repaire à une bande de hardis aventuriers sans foi ni loi, apostats de toutes religions, renégats de toutes nationalités, mais soldats solides, sans peur, sinon sans reproches. La défense d'Akhaltzikh confiée à de tels éléments semblait la rendre imprenable; aussi le pacha qui la commandait, se croyant invincible, répondait par des

fanfaronnades aux offres de capitulation qui lui étaient faites.... « Akhaltzikh, disait-il aux parlementaires russes, est une belle femme qui se donne aux plus forts et aux plus vaillants; à ce double titre, elle m'appartient. Si Paskevitch la désire, qu'il vienne l'arracher de mes bras. »

Depuis trois semaines le feu des batteries russes, habilement dirigé, vomissait une lave de fer dans la place sans ébranler le courage des assiégés, lorsque Paskevitch reconnut que le manque de munitions allait trahir le sien.... Les pièces n'avaient plus que quelques coups à tirer. Il réunit ses officiers supérieurs en conseil de guerre, et leur dit :

« Messieurs, il ne nous reste d'autre alternative que de battre en retraite ou de prendre la place d'assaut. Je vois déjà dans vos regards celle que vous choisissez, et je vous en remercie tant en mon nom qu'au nom de l'Empereur. Dans le premier cas, nous laisserions derrière nous la preuve d'un échec moral; mais, dans le second, nous jouerons avec un ennemi cinq fois plus nombreux que nous une partie où entre la victoire et une destruction totale il n'y a pas de terme moyen.... Je vous offre donc aujourd'hui un triomphe digne de nos aigles ou une tombe digne de vous, choisissez. »

A cette courte mais énergique harangue, les officiers répondirent en masse par le cri de Vive l'Empereur! « Vive l'Empereur! reprit Paskevitch; par ce cri, nous vaincrons. » L'attaque fut aussitôt résolue. Le 15 août, un office religieux, qui pour un grand nombre devait être un service funèbre, fut célébré au milieu du camp; puis les braves, bénis par la religion, s'approchèrent l'arme au bras de la place où ils devaient vaincre ou mourir. Il était quatre heures de l'après-midi. La colonne d'attaque, commandée par le colonel Borodine, s'élança à l'assaut,

et, après des efforts inouïs, pénétra dans la ville; mais ici le combat changeant de face se montra dans toutes les horreurs d'une lutte implacable, désespérée. A chaque pas il fallait briser une barricade de baïonnettes et enlever d'assaut une maison crénelée. Les défenseurs d'Akhaltzikh, s'inspirant des souvenirs de Saragosse, combattaient et disputaient le terrain pied à pied avec le courage d'nn désespoir héroïque; les rnes étaient jonchées de cadavres. Les Turcs, passés au fil de l'épée, tombaient fièrement sans demander grâce et merci. La lutte, éclairée par l'incendie de la ville brûlant sur plusieurs points, dura toute la nuit. Ce ne fut que dans la matinée du 16 que le drapeau de Saint-Georges flotta sur les murs de la ville, passant des bras de son commandant en chef dans ceux du général russe.

Le vainqueur, campant sur des ruines, accorda grâce et protection aux vaincus; il rétablit l'ordre et l'administration conforme à leurs mœurs, et relevant les murs écroulés d'Akhaltzikh, il en fit un poste avancé de la Géorgie, du côté de la Turquie asiatique.

La prise de Bayazid, située au pied de l'Ararat, garantit aux Russes la sécurité de la province d'Érivan. Ainsi en moins de deux mois, avec peu de ressources et une poignée de soldats, la volonté de l'empereur Nicolas se trouvait pleinement exécutée. Le pays transcaucasien, menacé d'une invasion dévastatrice par une nombreuse armée, était délivré, et les pachaliks de Kars et d'Akhaltzikh se trouvaient au pouvoir de Paskevitch. L'heureux général constata les succès de ses troupes en leur adressant, le 9 septembre, cet ordre du jour :

« Braves guerriers,

» Vous avez acquis devant Kars et Akhaltzikh des

lauriers qui ne se flétriront jamais ; vous vous êtes couverts d'une nouvelle gloire.

» En avant de Ayhalkalakd, vous avez vu ouvert devant vous un sentier plein d'écueils et hérissé de difficultés, des rochers suspendus sur vos têtes, point de routes frayées sous vos pieds. Néanmoins là où les chevaux et leurs conducteurs ne posaient qu'un pied tremblant, vous avez porté sur vos bras vigoureux les fardeaux les plus pesants, vous avez traîné de l'artillerie de siége, et vous avez paru devant Akhaltzikh signalant chacun de vos pas par une fermeté et un zèle héroïques.

» Je n'ai pas hésité à tenir tête avec vous à l'ennemi. Mon attente n'a pas été trompée : le 17, vous avez anéanti ses phalanges, vous lui avez enlevé une place avantageuse de campement, et vous vous êtes préparés à le vaincre.

» Le 21, vous avez porté vos armes dans son camp, au secours duquel sont accourus trente mille guerriers déterminés. Pour vous, qui étiez trois fois moins nombreux, vous avez paru intrépidement devant eux ; vous les avez combattus quatorze heures sans relâche avec des adversaires acharnés : au milieu de tant d'obstacles, vous avez, avec une bravoure héroïque qui a déconcerté l'ennemi, emporté son camp retranché et planté le drapeau de la victoire au milieu de ses retranchements. C'est à vous, généreux frères d'armes, que sont dus les trophées de cette journée. . . . . . . . . . . . . . . .

» Il ne vous a fallu que quatre jours, sous le feu le plus vif de l'ennemi, pour achever les travaux du siége ; vous avez repoussé les sorties, et enfin, le 8, vous avez donné l'assaut avec autant de joie que de courage. Akhaltzikh, réputé si longtemps imprenable, fameux par la violence sanguinaire de ses habitants, et défendu par quinze mille

hommes, est maintenant, après treize heures d'assaut, soumis à vos armes. La plus opiniâtre résistance, l'obstination désespérée de ses défenseurs se jetant devant la mort, tout a cédé à votre courage héroïque.

» Braves guerriers, chaque pas vous a coûté des flots de sang, mais chacun de vos pas a été marqué par des succès et les pertes de l'ennemi. Dans cette journée, vous avez enlevé cinq drapeaux, soixante-dix canons, et vous avez fait mordre la poussière à plus de cinq mille ennemis. Je vous exprime ma vive reconnaissance, mes braves compagnons d'armes. Dans le cours d'une carrière de vingt-deux ans que j'ai déjà parcourue, j'ai vu beaucoup de courageuses armées; mais je n'en ai pas vu de plus braves dans l'action, de plus patientes dans les fatigues de la guerre. Je m'estimerai heureux de pouvoir attester devant notre juste et magnanime empereur vos brillants faits d'armes, dont le souvenir passera à la postérité la plus reculée.

» Braves guerriers! honneur et gloire à vous! »

Le succès des armes russes en 1828, tant en Europe qu'en Asie, soit sur mer, soit sur terre, l'occupation des deux provinces et d'une grande partie de la Bulgarie et de l'Anatolie, la prise de quatorze forteresses, de 1,200 pièces de canon, de 400 drapeaux, de 30,000 hommes et de 9 pachas faits prisonniers, auraient dû convaincre le Sultan de la nécessité de se réconcilier avec l'empire russe. Mais Mahmoud, fatalement inspiré par l'orgueil musulman, doublé du fanatisme oriental, persistait dans son humeur guerrière.

Tandis que les troupes russes prenaient, dès le milieu du mois d'octobre, leurs cantonnements d'hiver en Asie, le Divan se préparait à la reprise des hostilités. La

première partie de la campagne en Europe avait eu pour les Russes des succès incontestables; toutes les forteresses qu'ils avaient emportées au pas de course leur avaient coûté peu de sang, à l'exception de celle de Braïlow; la victoire les avait conduits au pied des Balkans, jusque sous les murs de Choumla, dont la prise devait leur ouvrir la route de Constantinople. D'un autre côté, Silistrie et Varna se trouvaient assiégés par deux corps d'armée. Routschouk et sa tête de pont étaient sinon bloqués, du moins observés par une colonne sous les ordres du général Korniloff, et la petite Valachie se trouvait occupée par le baron de Geismar avec une forte division. Les Turcs, partout sur la défensive, et malgré quelques avantages de cavalerie, faibles compensations à leurs désastres, ne pouvaient résister que derrière des retranchements qui, tombant devant le courage discipliné des Russes, pouvaient d'un instant à l'autre livrer le sort de l'empire ottoman dans les plaines d'Andrinople.

Telle était la position militaire des Russes à la fin de juillet; mais la disette des vivres d'une part, et la peste qui d'autre part avait réencombré les hôpitaux, compliquaient singulièrement cette position. Les habitants des principautés, qui d'abord avaient accueilli les Russes en libérateurs, fuyaient maintenant un pays dévasté; les riches se retiraient sur le territoire autrichien pour y cacher les débris de leurs fortunes; les pauvres se réfugiaient dans les forêts pour y partager avec les animaux la vile pâture qu'ils leur disputaient. Aussi les opérations militaires étaient poussées avec moins de vigueur. Les premiers jours du mois d'août furent même signalés par des succès de résistance qui les ralentirent davantage sous les murs de Choumla et de Varna; mais les réserves

de l'armée russe arrivaient à marches forcées sur le théâtre de la guerre.

Cependant le général Menschikoff et l'amiral Greigh, renforcés bientôt par quelques troupes, redoublèrent d'efforts pour s'emparer de Varna. Ils parvinrent à élever au pied des hauteurs qu'ils venaient d'enlever six redoutes qui devaient former la ligne de blocus entre la mer et la plaine qui aboutit au golfe du côté nord ; elles furent achevées en six jours, malgré les sorties des assiégeants. Le prince de Menschikoff poussait avec succès les travaux du siége, lorsque, dans la journée du 21 août, cherchant à repousser une vigoureuse sortie, il fut grièvement blessé par un boulet, et il dut céder le commandement à son chef d'état-major Perowsky. Le 29 août, cet habile officier avait poussé la sape jusqu'à 80 toises de la place, de manière à y établir une nouvelle batterie de mortiers.

L'aide de camp général Woronzoff, arrivé ce jour-là même pour prendre le commandement en chef laissé vacant par la blessure de Menschikoff, ne tarda pas à être témoin de l'opiniâtre intrépidité de l'ennemi qu'il allait combattre. En effet, les assiégeants opérèrent dans la nuit du 31 trois sorties simultanées. Repoussés sur deux points, ils étaient parvenus à s'établir dans une forte redoute qui défendait la droite des lignes russes ; mais ils en furent délogés la nuit suivante.

Pendant ce temps, l'empereur Nicolas, dont l'activité embrassait toutes les affaires de ses vastes États, imprimait une impulsion rapide aux travaux militaires et maritimes de Nicolaïeff. Il pressait la levée des réserves et la marche des renforts destinés à l'armée active de Nicolaïeff ; il partit le 3 septembre pour se rendre sous les murs de Varna. Dès son arrivée, il voulut voir le géné-

ral Menschikoff pour lui témoigner, avec les regrets que lui faisait éprouver sa blessure, sa satisfaction pour sa courageuse conduite sous le feu de l'ennemi. La présence du Czar donna une nouvelle activité aux travaux du siége. Sous ses yeux, la flotte, rivalisant de zèle avec les troupes de terre, faisait des prodiges. Nicolas établit son quartier général à bord du vaisseau *la Ville de Paris*, pour être à portée de se porter plus rapidement sur les points de l'attaque et de la défense. L'armée de siége, cernant presque entièrement la place du côté nord, ne tarda pas à être renforcée par 20,000 hommes d'élite; mais Omer-Vrione, parti de Choumla avec 8,000 combattants, venait d'arriver sur le théâtre de la guerre, où le grand vizir lui-même était attendu avec 20,000 hommes; son avant-garde se montrait déjà dans les environs d'Aïdos.

L'Empereur, comprenant alors l'importance de l'investissement de la place, détacha une colonne de la garde pour occuper la côte méridionale du golfe de Dewno. Ce mouvement s'opéra avec un plein succès. Le lendemain, tandis que l'ennemi lançait une forte division de cavalerie accueillie par une nombreuse artillerie, les assiégeants tentaient une plus sérieuse attaque sur la droite des Russes pour détruire leurs travaux arrivés jusqu'aux fossés de la forteresse. Le combat, engagé de part et d'autre avec un grand acharnement, fut sanglant. Les retranchements pris et repris trois fois étaient jonchés de morts; le major général Perowsky fut blessé aux côtés de l'Empereur, qui ne cessa de se montrer au plus fort du danger. A la fin les Turcs, repoussés de toutes parts, se virent forcés d'abandonner une position qu'ils conservaient encore devant le front d'attaque de la forteresse. En tout et partout, le soldat

russe prouvait qu'il savait allier aux ressources du génie militaire la valeur froide et contenue qui assure la victoire.

Plusieurs jours se passèrent marqués de part et d'autre par une incessante canonnade et des essais de négociation demeurés sans résultats; cependant le 7 octobre fut signalé par un brillant fait d'armes; une heure avant le jour une colonne formée de tirailleurs et de matelots d'élite, commandés par un lieutenant de marine et soutenus par deux compagnies de la garde, avec cent cinquante travailleurs munis de gabions pour occuper le premier bastion, s'avancèrent l'arme au bras dans la brèche et firent main basse sur tous les Turcs qui s'y trouvaient. Ces braves, emportés par un excès de courage qui leur fit oublier que le but unique de leur mission était l'établissement d'une batterie, pénétrèrent dans la place, refoulant devant eux tous les Turcs qui cherchaient à leur disputer le passage.

Vainement on essaya de les soutenir en pratiquant de fausses attaques sur d'autres points; les assiégeants, revenus de leur terreur panique, reprirent vigoureusement l'offensive : les Russes n'eurent que le temps d'enclouer ou de jeter dans les fossés les pièces du bastion où ils avaient reçu l'ordre de s'établir; ils avaient perdu beaucoup des leurs, mais ils eurent la consolation de ramener au camp un grand nombre de femmes et d'enfants chrétiens qui s'étaient mis sous leur protection à leur sortie de la ville.

Tout était prêt pour un assaut général, lorsque le secrétaire particulier de Joussouf-Pacha se présenta le 8 octobre, en qualité de parlementaire, à bord de la *Ville de Paris*. Une première conférence n'aboutit à rien; reprise le lendemain sous la tente du général Woronzoff,

elle n'eut pas un plus heureux succès; mais le soir, Joussouf partit lui-même, promettant une réponse décisive pour le jour suivant. En effet, il revint le 10 dans la matinée, et déclara à l'Empereur que, persuadé de l'impossibilité où se trouvaient les Turcs de défendre plus longtemps une ville réduite à la dernière extrémité, il avait conseillé sa reddition, mais que le capoudan-pacha ne voulait l'offrir à aucune condition... Il croyait donc lui, Joussouf-Pacha, avoir assez satisfait aux exigences de l'honneur militaire pour se donner le droit de ne plus rentrer dans la place, et de demander asile et protection aux aigles russes. L'empereur Nicolas lui accorda l'un et l'autre.

Cet incident produisit une vive impression sur l'esprit des assiégés. Les troupes qui avant l'arrivée du capoudan-pacha avaient été sous les ordres du général Joussouf, sortirent de la ville au nombre de 6,800 hommes, et vinrent sans armes au camp des Russes pour s'y déclarer prisonniers de guerre. Cette défection se passait sous les yeux du capoudan-pacha, auquel trois cents hommes seulement restèrent fidèles. De la citadelle où il s'enferma avec eux, il envoya ce fier message à l'Empereur: « Si avant quatre heures Votre Majesté ne m'accorde point l'autorisation de rejoindre Omer-Vrione, je ferai sauter la citadelle avec les braves qui se sont associés à ma fortune. — C'est la première fois, répondit l'Empereur au parlementaire, que le vaincu dicte des conditions au vainqueur. Allez dire à celui qui vous envoie que j'estime trop le courage de mes ennemis pour leur accorder les honneurs du martyre... Je consens donc à ce que le capoudan-pacha sorte librement de la citadelle, mais sous la condition expresse qu'il prendra la route de Bourgas. » Vers midi, une nombreuse députation

sortie de la ville vint en présenter les clefs à l'Empereur. L'occupation de Varna par les troupes russes fut aussitôt saluée par des salves d'artillerie, tirées des batteries de terre et de tous les bâtiments de la flotte.

Les ambassadeurs des puissances étrangères venaient d'arriver au camp pour être témoins de ce triomphe, le plus important de la campagne. Ils assistaient le lendemain au *Te Deum* qui fut chanté au camp du général Woronzoff, et unirent leurs actions de grâces à celles d'une armée dont ils admiraient le courage dans l'action et la générosité dans le succès.

Cent soixante-deux bouches à feu, des magasins considérables en armes, en poudre et en munitions de guerre tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Nicolas voulant perpétuer le souvenir de ses ancêtres qui avaient combattu sous les murs de Varna et celle de la fin glorieuse que, l'an 1644, Wladislas VI, roi de Pologne, y avait trouvée dans une bataille contre Amurat II, envoya douze canons pris à Varna pour élever un monument à la mémoire des guerriers dont il venait de venger la mort. Mais la Providence en disposa autrement : ces pièces, jetées quelques jours après par une tempête sur les côtes de Bourgas, retombèrent dans les mains des Turcs. Les récompenses, les faveurs et les promotions que l'empereur Nicolas distribua à l'occasion de la prise de Varna aux braves qui y avaient pris part, prouvent l'importance qu'il attachait à la conquête de cette place. Joussouf-Pacha lui-même ne fut pas oublié dans la répartition des largesses impériales. Il reçut à Odessa une somme considérable et des terres en Crimée en compensation des biens immenses qu'il possédait en Macédoine, et qui étaient menacés d'être mis en séquestre.

Les troupes turques accourues au secours de Varna s'étaient retirées avec précipitation au delà du Kamtschick; alors, après avoir pris les dispositions nécessaires pour la continuation des opérations, et donné des ordres pour relever et augmenter les fortifications de Varna, l'Empereur prit la résolution de se rendre à Saint-Pétersbourg, de manière à y arriver le jour de la naissance de son auguste mère. Le sentiment de la famille n'a jamais failli dans son cœur également esclave de ses devoirs de soldat et de fils. Le 14 octobre, il passa de la *Ville de Paris* à bord du vaisseau l'*Impératrice Marie*, et mit à la voile pour la capitale de ses États. Il était accompagné du grand-duc Michel et de quelques généraux. Le comte de Nesselrode et les légations étrangères passèrent à bord du *Panteleïmon*. La mer était calme et semblait annoncer une traversée heureuse, mais à peine les deux vaisseaux étaient-ils sortis de la rade, que la brise fraîchit et qu'une de ces tempêtes si redoutables dans les eaux de la mer Noire, éclata dans toutes ses fureurs. Les marins les plus expérimentés ne se rappelaient pas en avoir essuyé de plus terribles. Les deux vaisseaux ne tardèrent pas à être séparés par une brume épaisse. La violence du vent, la hauteur des vagues se brisant contre les flancs des vaisseaux, l'obscurité profonde qui avait remplacé la lumière du jour, donnaient à ce drame maritime un caractère qui présageait une imminente catastrophe. La plus grande confusion régnait à bord de l'*Impératrice Marie*. Seuls, l'empereur Nicolas et le capitaine Pape-Christ conservaient un sang-froid qui ne se démentit pas un seul instant. Le calme de celui-ci se trahissait à peine par une émotion bien légitime, quand on pense à la terrible responsabilité qui pesait sur lui.

L'Empereur le prenant à l'écart, lui demanda s'il y avait apparence de danger.

« Sire, répondit le capitaine Pape-Christ, le danger que nous courons est immense; mais en ce moment suprême il n'existe réellement que pour moi, puisque je porte la fortune de César. »

L'empereur Nicolas lui serra la main, et habitué à commander à 60 millions d'hommes, il voulut essayer la puissance de son empire sur les flots déchaînés. Mais au premier ordre qu'il donna, le capitaine du vaisseau lui dit avec une fermeté en rapport avec la gravité de la situation.

« Sire, je suis le maître ici, et seul j'ai le droit de commander, à moins que vous ne me demandiez mon épée.

— C'est juste, » répliqua l'Empereur, et il ajouta : « Faites donc votre devoir, la Providence fera le reste. » Bientôt le vaisseau impérial désemparé en partie par les coups sourds de la rafale, et par les ordres mêmes du commandant, ne fut plus qu'une ruine flottante au milieu des vagues. La tempête durait depuis vingt-quatre heures, implacable, acharnée, lorsque le lendemain le soleil venant à percer la brume qui enveloppait le vaisseau, l'Empereur demanda au capitaine.

« Où sommes-nous?

— Nous sommes, répondit celui-ci avec une expression de terreur, nous sommes en vue des côtes de la Turquie, et si Dieu ne vient à votre aide, Sire, je ne verrai dans un instant peut-être qu'un seul moyen pour sauver Votre Majesté.

— Lequel? demanda l'Empereur.

— Celui de chercher un refuge dans le Bosphore. »

A ces mots Nicolas tressaillit; la pensée de tomber

vivant entre les mains de ses ennemis l'épouvantait plus que la mort.

« Mais rassurez-vous, ajouta le capitaine, j'espère encore pouvoir épargner un tel malheur à l'empire russe. Me laissez-vous carte blanche, Sire?

— Oui, mais à la condition expresse que tu feras tout pour empêcher Nicolas de devenir prisonnier de guerre de Mahmoud.

— Il suffit. »

Un instant après, l'Empereur, aussi calme que s'il se fût trouvé dans un des salons du palais d'hiver, descendit dans sa cabine, où il s'enferma seul pour demander à Dieu une de ces inspirations qui parfois sauvent les empires.

De son côté, le vaisseau monté par le corps diplomatique se trouvait dans une détresse plus grande encore. Complétement désemparé, sans voiles de rechange, flottant à l'aventure, il semblait à chaque instant vouloir s'engloutir. Le capitaine avait déclaré qu'un miracle seul, et un *miracle de première classe,* pouvait sauver le *Panteleïmon.* Alors il se passa à son bord une scène étrange mais solennelle, sans exemple peut-être dans les annales maritimes. Des cierges furent allumés dans l'entre-pont sur un autel dressé à la hâte et tendu de draperies sombres; la clarté de ces flambeaux vacillant sous le roulis du navire répandait de sinistres reflets sur un crucifix d'argent voilé de deuil; les membres du corps diplomatique, à genoux, entouraient l'autel; derrière eux les marins russes enveloppés de linceuls semblaient assister à leurs propres funérailles. Un prêtre monta à l'autel, et après avoir dit ainsi que le capitaine : « Nos âmes vont paraître devant Dieu! » il commença les prières des agonisants, et donnant le premier l'exemple

de la résignation, il prépara à la mort ces malheureux qui voyaient déjà creusé sous leurs pieds un sépulcre sans fond. Une absolution générale, donnée et reçue avec recueillement, termina cette sinistre mais pieuse cérémonie. Pendant ce temps le capitaine Pape-Christ et son équipage faisaient des efforts surhumains pour sauver l'*Impératrice Marie;* ils luttaient corps à corps avec la tempête, ils semblaient la défier de briser leur courage. L'Empereur, remonté sur le pont, avait dit à Pape-Christ :

« J'ai tout prévu.

— Et moi aussi! » avait répondu le brave marin.

Enfin, après trente-six heures dont chaque minute paraissait devoir être la dernière, les côtes de la Turquie disparurent, et le capitaine Pape-Christ s'écria en joignant les mains : « Dieu soit loué! nous sommes au large! » Ce ne fut que le quatrième jour et après avoir échappé à un danger dont seuls les hommes du métier comprirent l'importance, que l'Empereur débarqua dans la nuit du 19 au 20 à Odessa.

Son premier soin en mettant pied à terre fut de s'informer du *Panteleïmon;* la pensée qu'il pouvait avoir péri corps et biens assombrit la joie qu'il éprouvait de sa propre délivrance. Interrogé sur les moyens qu'il avait pris pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Turcs, le capitaine Pape-Christ répondit en faisant un geste énergique :

« J'aurais fait sauter mon vaisseau.

— Heureusement, lui dit l'Empereur, que j'en avais trouvé un moins extrême.

— Lequel, Sire, oserais-je le demander à Votre Majesté ?

— J'avais préparé des pièces qui par leur caractère

officiel avaient donné à l'*Impératrice Marie* les apparences d'un bâtiment parlementaire, et l'avaient ainsi mis sous la sauvegarde du droit des gens. »

La nouvelle de la perte du *Panteleïmon* se répandit dans la journée, et fut un coup de foudre pour le cœur du Czar, qui considérait ce désastre non-seulement comme un malheur personnel, mais comme une catastrophe européenne. Cette nouvelle était fausse, ce bâtiment, que nous avons laissé se débattre dans les convulsions de la tempête, avait eu le bonheur inespéré de se soutenir au large; mais après avoir échappé miraculeusement à la fureur des flots, il avait couru un danger non moins grand, celui de la famine. Ce ne fut qu'au bout de sept jours, sept jours d'agonie, qu'il parvint à entrer désemparé comme un oiseau sans ailes dans le port de Sébastopol. L'équipage et tous les passagers, anéantis presque de soif, de faim et de fatigue, ressemblaient à des spectres.

La prise de Varna produisit une profonde impression à Constantinople. L'orgueil humilié du Sultan ne voulut y voir d'abord que l'œuvre de la trahison; aussi n'hésita-t-il point d'accuser Joussouf-Pacha, en ajoutant à l'anathème lancé contre lui l'ordre de séquestrer ses biens et de garder sa famille en otage; mais revenu bientôt à des idées plus justes et plus vraies, il se désista de ses mesures de rigueur en accordant un bill d'indemnité au capitaine estimé dont il avait suspecté l'honneur et la loyauté.

Pour réparer l'échec que venaient d'éprouver ses armes, il décréta l'armement général des musulmans depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, la mobilisation de l'enfance et de la vieillesse. En attendant cette levée en masse et au moyen de quelques renforts portant à 140,000 hommes les forces de son armée active,

il ne se proposait rien moins que d'envahir la Valachie, de faire lever le siége de Silistrie et de reprendre Varna.

Quant aux positions devant Choumla, les Russes n'y tenaient plus depuis un mois que comme diversion utile aux opérations du siége de Varna; aussi dès que cette place fut en leur pouvoir, le feld-maréchal Wittgenstein commença son mouvement de retraite dans la direction de Silistrie, pour rejoindre le troisième corps du général Roudzewitsch et ceux des généraux Roth et Tscherbatoff. La retraite s'opéra heureusement malgré les bruits répandus par les Turcs, que les Russes arrivaient à Silistrie dans une situation pareille à celle de l'armée française en 1812 sur les rives de la Bérésina.

Le feld-maréchal Wittgenstein en arrivant à Silistrie n'y trouva pas les travaux fort avancés, quoique les Russes n'y eussent pas moins de cent vingt bouches à feu; mais la garnison assiégée, dont la résistance était soutenue par des renforts successifs, ne cessait de les inquiéter par des sorties plus ou moins heureuses, et cette époque avancée de la saison, de violents orages accompagnés de pluies torrentielles ayant inondé les tranchées, les abords de la place, et rendu presque impraticables les chemins ouverts à l'arrivage des convois de munitions et de vivres, le général Wittgenstein espérant amener les assiégés à capituler, convertit le siége en un bombardement qui dura quarante-huit heures. Vains efforts! l'énergie de la résistance, la nature elle-même, s'opposaient à toutes les opérations. Un froid prématuré de dix à douze degrés glaçait le courage des soldats, la neige paralysait le feu de leurs batteries; le Danube charriait des glaçons, la faim menaçait d'assiéger les assiégeants dans leur camp, dont l'hiver avait intercepté toutes les communications. La retraite devenait donc d'une absolue

nécessité, si l'on voulait éviter les désastres éprouvés par l'armée française en 1812. Le général Wittgenstein le comprit, aussi leva-t-il le siége pour donner à ses troupes des cantonnements à l'abri de la mauvaise saison. Cette retraite, quoique sagement ordonnée et exécutée avec l'habile prévoyance d'un chef jaloux de la vie de ses soldats, ne put se terminer sans de nouvelles pertes et de grands sacrifices.

L'armée russe, que les nouvelles de Vienne et de Constantinople représentaient comme anéantie, offrait encore à la fin de novembre un effectif de 80,000 hommes. Tous les efforts que les Turcs firent dans ce temps pour reprendre l'offensive et recouvrer Varna vinrent se briser devant les baïonnettes qui avaient su leur prendre cette importante place.

Ainsi finit cette campagne, dont les deux parties belligérantes s'attribuèrent l'honneur du triomphe, mais que l'histoire, plus juste dans ses jugements, doit considérer uniquement à l'avantage des armes russes. En moins de quatre mois, les généraux de l'empereur Nicolas avaient envahi trois vastes provinces, conquis deux places qui tenaient le premier rang parmi les forteresses turques, emporté à la baïonnette un grand nombre de forteresses, et planté l'aigle impériale sur les remparts de Varna, où les ennemis de la Russie avaient déjà creusé le tombeau de sa gloire.

Au moment de suspendre les hostilités rendues impossibles par les rigueurs de l'hiver, l'empereur Nicolas prit deux mesures importantes pour enlever à la Porte Ottomane la possibilité d'assurer l'approvisionnement de sa capitale. La première, prohibant l'exportation des blés par les ports de la mer Noire et de la mer d'Azov, ne provoqua aucune réclamation étrangère; mais la

seconde, annonçant le blocus des Dardanelles, souleva quelques difficultés. Bien que les lois ordinaires de la neutralité maritime imposassent aux neutres l'obligation de respecter tout blocus définitif, et donnassent aux puissances qui l'établissent le droit légitime de le faire respecter, le blocus des Dardanelles n'en souleva pas moins des plaintes, surtout de la part du commerce britannique, auquel l'Empereur fit quelques concessions. Ce prince voulant léser le moins possible les intérêts du commerce neutre, autorisa le vice-amiral Ricord, commandant son escadre d'observation :

1° A permettre l'entrée des Dardanelles et du Bosphore à tous les bâtiments neutres qui, n'ayant à bord ni vivres ni munitions de guerre, se soumettraient à la visite ;

2° A laisser librement sortir tous les bâtiments provenant de Constantinople et se rendant en Europe, à moins qu'ils n'eussent à bord des troupes, des vivres et des munitions pour les places comprises dans la circonscription déterminée par le traité du 6 juillet entre les trois puissances ;

3° A n'employer qu'à la dernière extrémité la force contre les bâtiments neutres qui voudraient se soustraire à la visite, ou qui tenteraient de violer le blocus.

L'empereur Nicolas en arrivant à Saint-Pétersbourg, le 26 octobre, y trouva son auguste mère malade d'une fièvre accompagnée de coliques d'entrailles et de nausées. Cet état quoique inquiétant n'offrait encore aucun danger ; les médecins espéraient même que le retour du fils produirait sur la mère une réaction favorable et déterminerait une crise heureuse ; mais la vue de l'empereur Nicolas, dont la figure pâle, amaigrie, décolorée, portait l'empreinte des fatigues qu'il venait de supporter, produisit un effet tout contraire. Cependant, soit

qu'on ne voulût point attrister la joie du retour du Czar, soit que la marche de la maladie éloignât l'idée d'une prochaine catastrophe, on ne publia point de bulletin jusqu'au 3 novembre ; mais ce jour-là le docteur de Ruth, médecin ordinaire de l'Impératrice mère, remarqua dans l'état de la malade une grande altération. La langue était embarrassée, la parole hésitante, la mémoire affaiblie, l'ouïe rebelle, tout chez elle indiquait l'affaissement du système organique. Le docteur de Ruth appela aussitôt en consultation les deux plus célèbres médecins de la cour, MM. Crichton et Bluhm. Tous trois reconnurent que la saignée devait être immédiatement pratiquée ; mais cette opération, ainsi que d'autres dérivants employés avec énergie, ne produisirent qu'un soulagement momentané. Les symptômes alarmants se succédaient avec une rapidité qui déjouait toutes les ressources de la science. L'auguste malade, frappée d'une paralysie qui devait terminer ses jours, rendit le dernier soupir le 5 novembre à deux heures du matin.

Marie Feodorovna, Sophie Dorothée, fille de Frédéric, duc de Wurtemberg, née le 25 octobre 1759, et veuve de l'empereur Paul, était douée d'une grande énergie de caractère et de toutes les vertus qui, d'une épouse, d'une mère et d'une souveraine, font entre toutes les femmes un type d'élite. Elle exerçait sur le cœur de ses enfants un empire absolu, et inspirait à celui du peuple russe une vénération religieuse. La nouvelle de sa mort, annoncée au peuple par un manifeste impérial, fut accueillie comme celle d'une calamité publique. Toutes les classes de la société s'associèrent à la douleur de la famille impériale, et prévinrent en le prenant d'avance, le deuil qui par ordre devait être porté pendant un an. On lui fit des obsèques d'une magnificence digne de

son titre de femme, de mère d'empereur, et auxquelles assista le grand-duc Constantin, arrivé de Varsovie pour lui rendre ses derniers et douloureux devoirs.

L'empereur Nicolas supporta avec un courage et une résignation de chrétien ce nouveau deuil de famille. Après avoir offert le pieux hommage de ses larmes à la mémoire de sa mère bien-aimée, il voulut perpétuer celle de ses bienfaits, en mettant les établissements de bienfaisance et d'éducation dont elle avait eu la direction sous la protection spéciale de l'Impératrice régnante. Ensuite, il institua un ordre de femmes, une décoration qui, sous le titre de *Marque d'honneur de Marie*, devait être la récompense des dames qui auraient pendant un certain temps rempli avec une exactitude invariable tous leurs devoirs dans ces établissements.

L'empereur Nicolas signala son retour dans sa capitale par plusieurs actes d'un intérêt spécial pour la Russie, sans perdre de vue toutefois les négociations entamées dès l'ouverture de la campagne pour amener une réconciliation entre les parties belligérantes.

Les efforts combinés de la diplomatie autrichienne et britannique pour arriver à ces résultats ayant échoué, Nicolas poursuivit avec plus d'ardeur que jamais les préparatifs d'une seconde campagne qu'on devait entreprendre sur d'autres plans, avec d'autres chefs, et par des moyens bien supérieurs à ceux que l'on avait déployés dans la première. Sur ces entrefaites, la victoire avait suivi le drapeau de la France dans le Péloponèse; dès lors, le but de l'expédition française se trouvant atteint par l'expulsion entière des Turcs de ces contrées, le cabinet des Tuileries donna des ordres pour faire rentrer une partie des troupes expéditionnaires dans leurs cantonnements primitifs.

## CHAPITRE DIXIÈME.

Reprise des hostilités. — Succès du général Langeron. — Massacre de la légation russe à Téhéran — Le général Diebitsch nommé commandant en chef à la place du général Wittgenstein. — Ordres du jour. — Brillant combat du brick *le Mercure*. — Bataille de Pravady. — Couronnement de Nicolas à Varsovie comme roi de Pologne. — Déceptions. — Voyage de la famille impériale à Berlin. — Fêtes splendides. — Continuation de la guerre. — Prise de Silistrie. — Opérations militaires en Asie. — Brillants succès en Turquie. — Passage du Balkan. — Proclamation et *Te Deum*. — Capitulation d'Andrinople. — Préliminaires de paix. — Traité d'Andrinople. — Conséquences de ce traité. — Réparation de la Perse pour le massacre de Téhéran. — Progrès et réformes. — Maladie de l'Empereur.

On a vu qu'il restait encore aux Russes sur le théâtre de la guerre environ 80,000 hommes, dont une quarantaine de mille, aux ordres du général Roth, étaient retranchés depuis Hirsowa jusqu'à Pravady, entre Varna, Choumla et Silistrie; 15,000 dans la petite Valachie; le reste répandu dans les Principautés et en observation sur la rive gauche du Danube, devant les places encore occupées par les Turcs. Ceux-ci, plus nombreux alors sur cette ligne et récemment renforcés par 12,000 cavaliers asiatiques amenés par un de leurs beys les plus puissants, Tschapan-Oglou, ne prétendaient rien moins qu'à refouler les Russes au delà du Pruth; mais dans le véritable état des choses, les dangers qui menaçaient la Porte Ottomane n'étaient qu'ajournés. Les cabinets étrangers, ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, et nous ne saurions trop le constater, les cabinets de l'Occident, qui regardaient l'intégrité et la conservation de l'empire ottoman comme indispensable à l'équilibre européen, avaient épuisé toutes les res-

sources de la diplomatie pour faire entendre raison à la Porte; mais celle-ci, fidèle à sa politique dilatoire, comptant plus encore sur les rêves de sa régénération militaire et l'exaltation fanatique des hordes asiatiques venues à son secours que sur les sympathies intéressées des puissances occidentales, se croyait à la veille de reporter l'étendard de Mahomet aux rives du Borysthène. Fatale erreur! vaines bravades! auxquelles le général comte de Langeron ne tarda point à mettre un terme en prouvant la supériorité du labarum sur le croissant. Ce général russe, mais Français d'origine, ayant réuni trois régiments d'infanterie et quelques batteries d'artillerie, attaqua en même temps les positions de Turnow et de Kalé, têtes de pont de Nicopoli, que les Turcs avaient fortifiées de manière à inquiéter les quartiers russes et toute la province. La position de Kalé, emportée après une heure de combat, livra au pouvoir du général de Langeron trente bouches à feu, cinq drapeaux et des munitions en abondance. Les faubourgs de Turnow furent enlevés le même jour; la garnison s'était réfugiée dans la citadelle; mais ses communications se trouvant coupées par la prise de Kalé, son commandant, Achmet-Sélim, réduit à capituler, en remit les clefs au comte de Langeron, le 11 février 1829. — 98 pièces de canon, 8 drapeaux, 3,500 Turcs tués ou faits prisonniers, tels furent les résultats de cette expédition, couronnée par un brillant fait d'armes : un faible détachement de 200 Russes parvint à détruire devant Nicopoli une flottille de trente chaloupes canonnières. A ces succès obtenus au cœur de l'hiver, Tschapan-Oglou reconnut la vanité de ses menaces impuissantes contre les quartiers russes, et les Principautés désormais à l'abri de ses incursions.

Du côté de Varna, les Turcs cherchèrent à couper les

communications du général Roth avec le quartier général. Halil-Pacha, sorti de Choumla avec un gros de cavalerie, était parvenu, dans la nuit du 20 janvier, à surprendre un avant-poste de Cosaques russes à Koustoudji; mais le général Ragowski le refoula bientôt dans la place après lui avoir tué beaucoup de monde.

Tandis que les généraux russes, maîtres partout de leurs mouvements, se fortifiaient dans leurs positions et attendaient le retour de la bonne saison pour se remettre en campagne, une horrible catastrophe, arrivée dans ces temps-là même, faillit leur donner un ennemi de plus à combattre.

Le traité de Tourkmantchaï avait laissé dans le cœur des Persans des ressentiments profonds que les rigueurs employées par les Russes pour la perception des indemnités stipulées en leur faveur aigrirent encore.

M. de Griboïëdoff, ministre russe, envoyé à Téhéran pour réclamer et surveiller l'exécution du traité, surtout en ce qui concernait l'extradition des sujets arméniens et géorgiens nés sur le territoire des provinces cédées à la Russie, avait assumé sur sa personne toutes les haines des Persans. Il était devenu le point de mire de leurs menaces et le but de leurs colères, attendant avec impatience la première occasion de se produire. Elle se présenta bientôt. Le ministre plénipotentiaire Griboïëdoff regardant comme sujets russes deux femmes arméniennes, esclaves turques, les retenait de force à l'hôtel de la légation. Le 12 février, ces deux femmes, trompant la surveillance de leurs gardes, parvinrent à s'échapper; et soit qu'elles eussent à se plaindre des procédés que la légation avait eus à leur égard, soit qu'elles craignissent de retomber de l'esclavage dans une liberté qu'elles ne désiraient point, elles parcoururent les rues de Téhéran

en implorant secours et vengeance. Le peuple, qui ne demandait pas mieux de leur accorder l'un et l'autre, se porta en foule devant l'hôtel de la légation; une garde d'honneur de cent gardes du Schah et une trentaine de Cosaques russes s'y trouvaient de service. Fidèles à leur consigne, ils chargèrent leurs armes et se mirent sur la défensive. Le peuple, irrité de leur attitude menaçante, redoubla ses cris de colère, exigeant qu'on lui ouvrît les portes de l'hôtel. Les soldats répondirent que pour y parvenir on passerait sur leurs corps. La populace alors se précipita sur eux, mais reçue à bout portant par une décharge qui lui tua six hommes, elle se retira en désordre, emportant les six cadavres qui furent exposés dans six mosquées différentes.

Exaspérés à la vue du sang, les mollahs appelèrent tous les musulmans à venger les victimes des infidèles moscovites. En moins de cinq minutes, trente mille individus répondirent à leur appel, et du bazar se portèrent à l'hôtel de la légation. Là, malgré une vive résistance des Cosaques et de la garde persane, ils enfoncèrent les portes, se précipitèrent dans les appartements et massacrèrent tout ce qui s'offrit à leur rage. En vain le Schah lui-même parut accompagné de son fils, Sélou-Sultan, et d'un fort détachement, pour arrêter le massacre, il était trop tard, le ministre russe et sa suite avaient déjà succombé sous les coups de leurs meurtriers. Le premier secrétaire de la légation, M. Malzoff, et trois autres personues, avaient eu seuls le bonheur d'échapper à ce carnage.

Une consternation profonde succéda à cette horrible scène; le prince Abbas-Mirza surtout en fut accablé. « Plût à Dieu, dit-il, que ma vie pût racheter celle des victimes! » Mais le mal était sans remède, il ne lui

restait plus qu'une inutile expiation : le Schah n'hésita pas à l'accorder. En conséquence, il ordonna un deuil de huit jours, et fit partir à l'instant même un des grands de sa cour pour porter les témoignages de ses regrets au gouverneur général des provinces du Caucase, le général Paskevitch, et lui dire qu'il enverrait à l'empereur Nicolas lui-même toutes les satisfactions qu'il était en droit d'exiger.

Le ministre anglais, M. Macdonald, accrédité près de la cour de Téhéran, se trouvait alors à Tauris. A la première nouvelle de cet événement, dont il comprenait les déplorables conséquences, il s'empressa de prendre sous sa protection les Russes échappés au massacre. Il fit plus, il déclara au Schah qu'il ne lui suffisait pas de désavouer un pareil attentat, mais qu'il devait avant toutes choses punir ses auteurs du dernier supplice.... « Prenez-y garde, ajouta-t-il, si votre gouvernement n'est pas en mesure de se laver complétement d'une participation quelconque à ce crime, ce n'est pas seulement la Russie, mais c'est le monde civilisé tout entier qui vous en demandera raison. »

La cour de Téhéran n'avait pas attendu cette menace pour se montrer disposée à donner à la Russie toutes les réparations qu'elle pouvait désirer ; elle décida que l'un des fils du prince héréditaire, Khosrew-Mirza, irait en personne à Saint-Pétersbourg pour déposer au pied du trône impérial l'expression des regrets, les excuses et le désaveu du Schah.

Cette démarche, dont nous verrons plus tard les conséquences, ne dissipa pas entièrement les appréhensions d'une rupture nouvelle entre la Russie et la Perse. Ces craintes, justifiées en quelque sorte par l'envoi d'un ambassadeur persan à Constantinople, semblaient servir de

prétexte aux délais mis par le général russe à l'ouverture de la campagne en Asie alors que tout se disposait pour celle du Danube.

L'honneur de la diriger fut accordé au général d'infanterie comte Diebitsch, en remplacement du feld-maréchal comte de Wittgenstein, dont le Czar venait d'accepter la démission motivée sur son grand âge, les fatigues de quarante années de service actif, et sur le mauvais état de sa santé. Le rescrit impérial, à la date du 18 février, qui légalisait sa nomination, lui assurait tous les droits, pouvoirs et prérogatives attachés au commandement suprême et reconnus par les règlements ayant trait aux grandes armées en campagne.

Le général comte Diebitsch, né en 1785, dans la Silésie prussienne, avait appris la guerre à la grande école de l'empire. Son énergie, son courage, sa spontanéité dans l'action, ainsi que sa rare intelligence des choses de la guerre, l'avaient fait remarquer de l'empereur Alexandre, qui le considérait avec raison comme l'un de ses meilleurs généraux. Nicolas, témoin de sa mâle attitude dans les événements qui signalèrent son avénement au trône, lui accorda sa confiance et l'attacha plus particulièrement à sa personne. Avec des qualités non moins brillantes, la Russie trouvait en lui l'émule de la gloire et du bonheur de Paskevitch : tous deux semblaient nés sous la même étoile.

Arrivé le 24 février à Jassy, il reçut, le 27, le commandement que remit en ses mains son prédécesseur en prenant congé de l'armée par un ordre du jour adressé à ses vieux compagnons d'armes.

« Mon âge avancé me force à me séparer de vous, leur disait-il en terminant, mais je me consolerai de la douleur de notre séparation par le récit de vos exploits sous

la direction de mon digne successeur. Par vos hauts faits, vous prouverez au monde votre ardent amour pour l'Empereur et pour la patrie. »

Le vieux général se retira dans ses terres, près de Kaminieck-Podolsky, pour y terminer ses jours.

Diebitsch prit le commandement par un ordre du jour qui, tout en étant pour son prédécesseur un juste tribut d'hommages, était pour ses soldats un présage de nouveaux succès. « Avec les braves guerriers de l'armée russe, leur disait-il, rien ne me semble impossible, puisqu'ils combattent pour leur foi, leur empereur et leur patrie [1].

L'armée active d'opérations, renforcée sur la fin de l'hiver par 120,000 hommes tirés des réserves de l'armée du snd et par 20,000 Cosaques, formait à l'entrée de la campagne un effectif d'environ 240,000 combattants. Le feld-maréchal de Wittgenstein avait remonté le matériel de cette nouvelle armée avec intelligence et avec cette rapidité de coup d'œil que possèdent les grands organisateurs, mais pas toujours les grands capitaines. Pour remédier à l'insuffisance des moyens de transport dans l'ordre des convois, il avait formé un train de plusieurs milliers de chariots attelés de bœufs, qui, tout en faisant le service des magasins ambulants, pouvaient servir, en cas de besoin, de subsistance à l'armée.

On estimait à près de 200,000 hommes l'armée ottomane, renforcée également par les hordes asiatiques, les contingents de Servie, de Roumélie, de Bosnie et les réserves de Constantinople. La partie active de ces forces était distribuée sur le haut Danube dans Silistrie et devant Choumla.

Quant aux forces maritimes qui devaient jouer un rôle

[1] Voyez les Documents historiques, n° 13.

important dans les opérations de cette campagne, elles étaient encore plus disproportionnées : aux quarante-deux vaisseaux armés de la Russie, le Divan ne pouvait guère opposer que les débris de sa flotte échappés au désastre de Navarin et la flotte égyptienne, bloquée dans le port d'Alexandrie par l'escadre du vice-amiral Heiden.

Le mois de mars se passa tout entier des deux côtés à concentrer les troupes. Reschid-Pacha, nommé récemment grand vizir, se rendit à Constantinople pour y soumettre son plan de campagne. Il ne fut de retour au camp de Choumla qu'à la fin de mars. Pendant ce temps, la marine russe avait fait une conquête dont les conséquences devaient avoir une influence heureuse pour la campagne. Le contre-amiral Koumani, sorti du port de Sébastopol, s'était emparé sur les côtes de la Roumélie de la place de Sizeboli, position militaire et maritime fort importante située à l'extrémité sud-est du golfe de Bourgas.

Hussein-Pacha, qui se trouvait alors au camp d'Aïdos, sentant la nécessité de la reprendre aux Russes, parut le 9 avril devant une redoute avancée de la place avec 6,000 hommes. Il s'avança bravement sous le feu de huit canons, et telle fut l'impétuosité de son attaque, que plusieurs de ses officiers, parmi lesquels se trouvait un de ses aides de camp, parvinrent à escalader le parapet et à s'élancer dans la redoute, où ils trouvèrent une mort glorieuse. Les Turcs, attaqués bientôt eux-mêmes par des forces supérieures, se retirèrent en désordre, en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille.

Le Sultan, inquiet de voir l'établissement d'un port russe à vingt-cinq lieues de sa capitale, donna l'ordre au capitan-pacha de sortir avec tout ce qui restait de

bâtiments disponibles, de se porter à la rencontre des Russes, et de nettoyer les côtes de la Roumélie.

L'amiral turc mit à la voile le 20 mai avec six vaisseaux de ligne, deux frégates, deux corvettes et trois bricks. Après avoir longé pendant quelque temps les côtes d'Europe sans rencontrer l'escadre russe, il apprit qu'une frégate et trois bricks croisaient sur les côtes de la Natolie. Il résolut aussitôt de leur donner la chasse. Lorsque le capitaine de la frégate *l'Étendard* eut aperçu l'approche de l'ennemi et reconnu l'impossibilité de résister à la supériorité du nombre, il fit signal à ses croiseurs de cingler dans la direction la plus propre à favoriser sa marche de retraite. Le brick *le Mercure*, ayant la flotte turque par sud-sud-est, mit immédiatement le cap au nord-nord-ouest et toutes voiles dehors. Ce changement de direction ne put toutefois l'éloigner suffisamment des deux plus fins voiliers de la flotte ennemie qui lui donnaient la chasse. L'un d'eux, de cent dix canons, portait le pavillon du capitan-pacha; l'autre, sous pavillon amiral, était de soixante-quatorze. Tous deux arrivaient sensiblement sur le brick russe. A deux heures et demie, ils le tenaient à une portée et demie de leurs boulets. En ce moment, le vent qui s'était abattu ralentissant davantage encore la marche du brick, son capitaine-lieutenant Kozarsky eut recours à ses avirons, espérant pouvoir par ce moyen échapper à la poursuite de l'ennemi; mais vaine espérance! à trois heures et demie, le vent fraîchit de nouveau, et les vaisseaux turcs, gagnant toujours du terrain sur le brick, commencèrent à lui envoyer quelques coups de canon.

Se voyant dans l'impossibilité d'éviter un combat si disproportionné, le capitaine-lieutenant Kozarsky réunit tous ses officiers en conseil de guerre, et leur adressa

quelques paroles dignes du courage russe et de la position critique où il se trouvait. Le lieutenant Prokofieff, du corps des pilotes, ouvrit le premier l'avis de faire sauter le brick. Cette proposition désespérée ayant été adoptée avec enthousiasme, il fut décidé que l'on se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, que lorsque tous les moyens de salut auraient été épuisés l'on s'accrocherait à l'un des vaisseaux, et que celui des officiers qui serait encore vivant ferait de nobles funérailles à ses frères morts en mettant le feu à la sainte-barbe. Un pistolet chargé fut placé à cet effet sur le cabestan. Alors Kozarsky, montant sur le pont, harangua les matelots et leur rappela leurs devoirs envers l'Empereur et la patrie. « Braves marins, leur dit-il, j'estime trop votre courage et votre dévouement pour vous laisser ignorer la résolution que viennent de prendre vos officiers, et hésiter à vous offrir la part qui doit vous revenir dans l'accomplissement d'un héroïque dessein.... » Dans ce moment, un boulet siffla dans les cordages. Kozarsky, tendant la main dans la direction des vaisseaux ennemis, reprit : « Nous vous offrons donc un combat inégal d'abord, puis, à défaut d'une victoire impossible, une mort digne de vous. Plutôt que d'amener notre pavillon, nous avons juré de nous faire sauter. Braves marins, il vous sera beau de ratifier notre serment. » Les matelots répondirent à cette énergique allocution par d'immenses hourras. « J'en étais sûr, ajouta Kozarsky. C'est bien, mes amis ; je suis content et fier de vous.... Maintenant, canonniers, à vos pièces!... » Alors il commanda le branle-bas de combat.

Peu d'instants après, le vaisseau turc de cent dix canons manœuvra de manière à prendre le brick à tribord pour lui envoyer une bordée d'enfilade. Le *Mercure* dé-

joua ce mouvement en revirant au nord; mais il ne tarda pas à se trouver placé entre le feu des deux vaisseaux ennemis; il était même si près du bord du capitan-pacha, qu'il entendit distinctement ces mots : « Carguez vos voiles et rendez-vous.... » Mais la réponse à cette proposition fut une décharge générale accompagnée des cris de Vive l'Empereur!

Les deux vaisseaux se laissèrent dériver un peu en arrière de la poupe du brick, et ne cessèrent jusqu'à quatre heures et demie de lui envoyer une pluie de projectiles, dont un mit le feu à son bord. On parvint heureusement à l'éteindre en peu d'instants. Le *Mercure*, prêtant le flanc autant que possible afin d'éviter les bordées d'enfilade, soutenait le feu avec opiniâtreté. Sa batterie de tribord, qui jouait sur le vaisseau de cent dix canons, ayant abîmé les étais et endommagé le grand mât du capitan-pacha, celui-ci serra son tréou, son grand catacois, sa voile de perroquet, lâcha une dernière bordée au *Mercure*, et se laissa dériver. Cependant le vaisseau de soixante-quatorze continuait le combat : ayant changé d'armures sous la poupe du brick, il le battit d'enfilade, sans qu'il fût possible au *Mercure* d'éviter ses bordées destructives.

Cette position désespérée ne put toutefois affaiblir l'intrépidité de Kozarsky et le courage de son indomptable équipage. « Courage, mes enfants, criait le capitaine-lieutenant, courage, la Russie vous contemple et vous admire! » Les matelots russes, qui tous ce jour-là s'élevèrent à la taille des héros les plus fameux, soutinrent le feu avec tant de persévérance, et ils entretinrent le leur avec tant d'habileté, qu'à cinq heures ils parvinrent à endommager une partie du bordage du vaisseau ennemi, et à briser la vergue de son petit per-

roquet, ainsi que le bout de bâbord du petit hunier, dont la chute entraîna les bonnettes. Alors le vaisseau de soixante-quatorze se laissa aller à la bouline. Il était six heures moins un quart.

C'est ainsi qu'un brick russe de dix-huit canons, monté par cent trois hommes, s'est battu pendant près de trois heures contre deux vaisseaux de ligne turcs, commandés par le capitan-pacha en personne, et qu'il est parvenu à les mettre en fuite, malgré la supériorité de leurs forces trente fois plus grandes que les siennes. Cette action mémorable, inouïe dans les annales de la marine militaire, prouve tout ce que peuvent produire en fait d'héroïsme des hommes résolus à mourir pour sauvegarder l'honneur de leur pavillon. La bravoure, l'intrépidité et la résignation dont le capitaine, les officiers et les matelots ont fait preuve dans cette affaire, les couvrent à jamais de gloire... Leurs noms méritent d'être conservés [1].

La nouvelle de ce brillant exploit parvint rapidement à l'Empereur, qui s'empressa de la porter à la connaissance de ses armées de terre et de mer, et voulut en même temps témoigner sa vive satisfaction aux braves qui en avaient été les héros. Entre autres récompenses accordées aux officiers du *Mercure,* il les autorisa à joindre à leurs armoiries un pistolet, pour rappeler à leurs descendants l'arme qu'ils avaient choisie pour exécuter, à la dernière extrémité, leur héroïque résolution. Il fit plus, il voulut récompenser en quelque sorte le *Mercure* lui-même en transmettant à la postérité la plus reculée le souvenir de la brillante conduite de son équipage. Il ordonna qu'un brick de la même force et des mêmes dimensions que le *Mercure* existerait sous le

[1] Voyez les Documents historiques, nº 14.

même nom jusqu'à la fin des siècles dans les escadres de la marine russe. A cet effet, il adressa au ministre de la marine un oukase qui fut accueilli avec faveur par la marine tout entière [1].

La joie causée par le beau fait d'armes du *Mercure* fut assombrie par la conduite moins honorable de l'équipage de la frégate *le Raphaël,* commandée par le capitaine Stroïnikoff. Ce bâtiment, quoique placé dans des conditions meilleures pour combattre, s'était rendu sans résistance et avait été conduit à la remorque dans le port de Constantinople. L'orgueil ottoman parut comme enivré de ce triomphe auquel ses armes ne l'avaient point accoutumé; le Grand Seigneur alla lui-même en féliciter l'amiral à bord de son vaisseau.

L'amiral Greigh, établissant alors ses croisières à l'entrée du Bosphore, fit des prises nombreuses, et ne cessa de tenir la mer, d'inquiéter les côtes de l'empire, d'intercepter ses transports et ses convois. Le vice-amiral Heiden en fit autant dans les Dardanelles, de sorte que la marine turque, condamnée à l'inaction la plus complète, ne donna plus signe d'existence. Dans les derniers jours d'avril, le général Diebitsch avait porté son quartier-général à Czernowody. De là, après y avoir concentré ses troupes, il se porta à la tête de vingt et un bataillons, sept escadrons de cavalerie et cinq régiments de Cosaques, sur Silistrie par Kouzquoun. Arrivée le 17 mai à une journée de Silistrie, malgré les obstacles répandus sur la route par le débordement du Danube, son avant-garde y fut attaquée par un corps d'armée sorti de la place sous les ordres du pacha Achmet. Les Russes, après une action fort vive qui leur coûta deux cent cinquante hommes, les

[1] Voyez les Documents historiques, n° 15.

refoulèrent dans la place, dont ils firent aussitôt l'investissement.

Sur un autre point, le nouveau grand vizir Reschid-Pacha, arrivé dans les derniers jours de mars à Choumla, où il avait réuni environ quatre mille hommes de troupes régulières, sortit vers le 10 mai à la tête d'un corps de vingt mille combattants dans le dessein de couper aux Russes leurs communications avec l'armée qui menaçait Silistrie. Le général Roth, occupé dans ce moment à concentrer son corps à cinq kilomètres de Pravady, y fut attaqué avec un élan et un ensemble que les troupes régulières de la Porte avaient rarement montrés jusqu'à ce jour. Le combat engagé avec un égal acharnement de part et d'autre dura sept heures, pendant lesquelles les bataillons russes plusieurs fois enfoncés durent se reformer sur un terrain jonché de cadavres. Ce ne fut que sur les huit heures du soir que le grand vizir, cédant à la résistance du général Roth, donna le signal de la retraite et se replia sur la vallée de Newozo. Les pertes des deux côtés furent considérables. Celles des Turcs sont évaluées à deux mille morts, celles des Russes à mille, parmi lesquels figure le général-major Rinden, tué dans les retranchements en avant de ses bataillons.

Le grand vizir retourna par Jeni-Brozav à Choumla, d'où il envoya Hussein-Pacha avec un corps d'armée à Routschouk pour inquiéter les Russes campés devant Silistrie. Cette place, l'un des plus forts boulevards de l'empire ottoman sur le Danube, avait une population de seize mille habitants et une garnison de douze mille hommes déterminés, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, à la défendre jusqu'à la dernière extrémité contre les quarante mille Russes qui l'assiégeaient. Aux premières sommations qui lui furent faites, son commandant

Achmet-Pacha répondit par des sorties qui coûtèrent du monde à l'armée russe, notamment le général prince Prosorowski, emporté par un boulet aux avant-postes. Pendant le cours de ces diverses opérations, les regards de l'Europe furent détournés du théâtre de la guerre pour se porter sur la Pologne, où se passait alors un événement dont nous devons rendre compte pour ne pas intervertir l'ordre chronologique des faits.

L'empereur Nicolas, dont le couronnement comme roi de Pologne avait été fixé au 24 mai, venait de quitter Saint-Pétersbourg pour se rendre à Varsovie avec l'Impératrice. Le plus grand éclat avait été déployé pour solenniser une cérémonie que la Pologne n'avait point vue depuis 1764. Les ornements royaux envoyés de Saint-Pétersbourg étaient de la plus grande magnificence; la nouvelle couronne, faite pour remplacer celle des anciens rois de Pologne disparue dans les derniers troubles, avait coûté 4 millions de francs. L'élite de l'armée polonaise était rassemblé dans les environs de Varsovie, où les sénateurs, les nonces et les députés avaient été invités à se rendre. Le peuple polonais, fidèle à ses traditions de nationalité, attendait cette solennité moins par un sentiment de curiosité que par l'espérance des changements qu'elle devait opérer dans sa vie politique. L'empereur Nicolas, dont on connaissait la loyauté, venait renouveler au pied des autels le serment prescrit par la charte, et que dès son avénement au trône il avait prêté dans un manifeste : donc, le peuple polonais espérait voir la Pologne agrandie des provinces qui réclamaient leur ancienne patrie, et le recouvrement des droits que le pouvoir discrétionnaire, remis aux mains du commandant de l'armée le Césaréwitsch Constantin, avait complétement absorbés. Le

couronnement de l'empereur Nicolas comme roi de Pologne semblait devoir ouvrir une ère nouvelle à la prospérité, à la gloire, à l'affranchissement de ce pays déshérité. Aussi tous les cœurs volaient-ils au-devant du jeune monarque qui, disait-on, rapportait à l'arche sainte de la Pologne le symbolique rameau d'olivier.

L'entrée solennelle de l'Empereur et de l'Impératrice à Varsovie fut un véritable triomphe. Le grand-duc héritier et les deux grands-ducs Constantin et Michel étaient à cheval aux côtés de l'Empereur et précédaient l'Impératrice, traînée par une voiture à huit chevaux. Le cortége, entouré d'une grande pompe, souleva partout sur son passage des acclamations qui suivirent Leurs Majestés jusqu'au château royal préparé pour les recevoir. Ce jour-là, la voix joyeuse du peuple polonais vibra dans tous les cœurs comme un écho de la voix de Dieu.

Malgré les germes de mécontentements profonds semés par les habiles d'un parti qui rêvait déjà les événements déplorables dont l'année suivante l'Europe fut le théâtre, malgré les rancunes nationales motivées en quelque sorte par une longue interruption de la diète polonaise et l'omnipotence du pouvoir militaire, l'esprit polonais s'était singulièrement modifié depuis sa réunion à l'empire russe. A ceux qui reprochaient au gouvernement une tyrannie absorbante et rétrograde, des grandes routes correspondant de Varsovie à toutes les villes du royaume, la capitale embellie de toutes les richesses, éclairée de toutes les lumières connues dans les grands centres de l'Europe constitutionnelle, trente journaux publiés chaque jour, malgré les prétendues rigueurs de la censure, répondaient : *Progrès et civilisation !* Le couronnement, annoncé suivant l'usage dans les différents quartiers de la ville avec un grand apparat et pen-

dant trois jours, eut lieu le jour indiqué en présence des membres de la famille impériale, des ministres, des grands officiers de la couronne, des palatins, des ambassadeurs étrangers et des principaux personnages du royaume, dans la salle du *couronnement* du château. Dans cette salle, on avait dressé un autel et une table, sur laquelle on avait placé les ornements impériaux, l'ordre de l'Aigle blanc, le sceau du royaume, la bannière, le glaive, le manteau royal, le globe, le sceptre et la couronne bénits la veille par le primat.

Le Roi ayant pris la place qui lui était préparée, le primat fit une prière pour appeler les bénédictions de Dieu sur Sa Majesté, et lui présenta le manteau royal. Alors le Roi demanda la couronne, que le primat lui remit en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.... » Nicolas, l'ayant placée sur sa tête, le primat lui présenta le collier de l'Ordre blanc, attaché ensuite au manteau de la Reine par deux dames d'honneur. Cette formalité remplie, le Roi demanda le manteau et la couronne, qui lui furent présentés par le primat, prononçant une seconde fois les paroles sacramentelles : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » suivies de cette formule répétée trois fois : *Vivat rex in æternum!* Au même instant les cloches de toutes les églises unirent leurs joyeuses sonneries à une salve de cent un coups de canon. Lorsque le son des cloches et le bruit des salves eurent cessé, le Roi rendit le sceptre et le globe au primat, et se mit à genoux pour lire à haute voix, dans un livre que lui présenta le ministre des cultes, cette poétique prière imprimée dans son cœur :

« Dieu tout-puissant, Dieu de mes pères, roi des rois, ô toi qui créas l'univers par ta divine parole, et dont la sagesse infinie forma l'homme pour gouverner le monde

dans la voie de la vérité, tu m'as appelé pour être roi et juge de la valeureuse nation polonaise. Je reconnais avec un saint respect les effets de ta céleste bonté envers moi; et en te rendant grâce de tes bienfaits, je m'humilie en même temps devant ta divine majesté.

» Daigne, ô mon maître et mon Dieu! éclairer mes pas dans cette carrière suprême, et les diriger pour l'accomplissement de cette haute vocation! Fais que la sagesse qui environne ton nom soit avec moi! Fais-la descendre des cieux pour que je sois pénétré de tes volontés souveraines et de la vérité de tes commandements! Fais que mon cœur soit dans ta main, et que je puisse régner pour le bonheur de mes peuples et pour la gloire de ton saint nom, d'après la charte octroyée par mon auguste prédécesseur et déjà jurée par moi, afin que je ne redoute pas de comparaître devant toi au jour de ton jugement éternel. Par la gloire et la miséricorde de ton divin fils Jésus-Christ, avec lequel tu es béni, ainsi qu'avec le très-clément, très-vivifiant Saint-Esprit jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il. »

Après cette prière, le Roi se rendit avec le même cortége à l'église Saint-Jean, où le chant du *Te Deum* fut annoncé par une nouvelle salve de cent un coups de canon.

Les jours qui suivirent cette cérémonie furent des jours de fêtes et de réjouissances publiques, célébrées par le peuple avec plus de curiosité que de joie véritable, car la déception succédait à l'espérance. La publication des actes tant désirés par toute la nation polonaise, tels que la cessation du dictatoriat militaire, la mise en activité de la constitution, la convocation prochaine de la diète, une amnistie générale, etc., etc..., avait été ajournée sous différents prétextes. Le grand-duc Constantin, à qui Nicolas témoignait en toute occa-

sion l'affection la plus tendre et les plus grands égards, resta donc chargé du commandement de l'armée et de l'autorité civile, exercée au nom du conseil administratif même durant le séjour du Roi. L'amnistie ne s'étendit qu'à des délits insignifiants, mais il y eut en revanche prodigalité de promotions, de faveurs, de récompenses et d'encouragements pour le mérite civil et militaire.

Au milieu de ces fêtes et des revues militaires où l'armée polonaise, fatiguée de sa vie paisible de garnison, exprima le désir de prendre part à la guerre contre les Turcs, il était question à la cour d'un voyage que Nicolas devait faire à Sybillenort, petite ville de Silésie, pour s'y rencontrer avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. Cette entrevue, à laquelle les politiques d'antichambre rattachaient une question de principes, n'eut pas lieu. L'empereur Nicolas et l'Impératrice entreprirent le voyage de Berlin, non dans un but politique, mais uniquement pour satisfaire à des affections de famille. Le roi de Prusse et tous les membres de la famille royale se rendirent à plusieurs lieues de la ville pour recevoir les augustes voyageurs, dont l'entrée à Berlin fut moins remarquable par les pompes du cortége que par l'enthousiasme de la population, reflétant pour ainsi dire la joie de son souverain et partageant l'émotion visible de l'Impératrice, qui revoyait avec bonheur le palais de ses pères, et saluait avec amour les habitants de la ville qui l'avait vue naître.

Une foule immense remplissait les avenues et les abords du palais, où les illustres couronnés étaient descendus. Des corps de musique essayèrent plusieurs fois de se faire entendre, mais ce fut en vain, l'harmonie des chœurs se perdit dans celle des voix, acclamant avec enthousiasme l'heureuse arrivée de leur belle princesse.

L'enthousiasme devint général lorsque l'impératrice de Russie, tenant son fils par la main, parut sur le balcon; mais il éclata dans tous ses transports quand toute la famille se montra réunie. L'enthousiasme devint du délire à la vue de l'empereur de Russie baisant la main de son royal beau-père, et de celui-ci pressant sur son cœur le grand-duc héritier, qui, avec les grâces charmantes de son âge, se penchait de tous les côtés vers le peuple comme pour lui envoyer ses lèvres pleines de baisers.

L'empereur Nicolas resta peu de jours à Berlin. Après avoir assisté au mariage du prince Guillaume de Prusse avec la princesse Augusta de Saxe-Weimar, il repartit, le 14 juin, pour Varsovie, mais il laissa l'Impératrice, dont le séjour à Berlin donna lieu à une série de fêtes plus remarquables les unes que les autres, notamment à un tournoi donné pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son auguste compagne [1].

Le retour de Nicolas à Varsovie renouvela les bruits qui avaient couru au sujet de la réunion prochaine de la diète, et surtout de l'éloignement du grand-duc Constantin, dont le pouvoir dictatorial semblait aux yeux des partis avancés incompatible avec l'établissement du régime constitutionnel; mais ces bruits n'avaient d'autre fondement que des espérances stériles.

Tandis que Diebitsch poussait avec vigueur les travaux du siége de Silistrie, le général baron Geismar, observant les autres places du Danube, attendait des ordres pour faire une pointe dans la Servie. De son côté le général Roth concentrait son corps aux environs de Pravady, et maintenait ses communications avec le quartier général et le littoral de la mer Noire, communications que Reschid-Pacha se disposait à couper, dans

[1] Voyez les Documents historiques, n° 16.

l'espérance de faire lever le siége de Silistrie. A cet effet, il partit le 28 mai de Choumla et se porta avec quarante mille hommes vers Kousloudji, où Roth avait réuni vingt-quatre bataillons et trente-six escadrons; mais, soit qu'il fût intimidé par le déploiement de ces forces considérables, soit qu'il crût plus facile de s'emparer d'abord de Pravady, il se dirigea vers cette place et s'établit le 1er juin sur les hauteurs de Kérivna, en face d'un ouvrage qui couvrait la place du côté de Choumla.

Pravady était canonnée depuis plusieurs jours, lorsque le comte Diebitsch, informé du mouvement des Turcs, résolut de rejoindre avec une partie de ses troupes le général Roth, pour délivrer Pravady et offrir au grand vizir une bataille dont le succès ne lui paraissait pas douteux; mais il lui importait pour atteindre ce double but de cacher sa marche aux ennemis; il l'opéra par Kaourga avec tant de bonheur, que le grand vizir ne reçut le premier avis de son approche et de sa jonction avec le général Roth que lorsqu'il eut occupé sur son flanc les défilés de Marda. De ce point l'armée russe, forte de quarante-quatre bataillons et de cinquante escadrons, se trouvait maîtresse des principaux passages qui conduisaient à Choumla.

Le grand vizir croyant avoir affaire à un corps d'environ dix mille hommes détachés de l'armée du général Roth, et se croyant certain d'une victoire facile, suspendit brusquement le siége de Pravady, et s'avança à la tête de ses quarante mille hommes par les défilés de Koulavtcha. C'était ce que désirait Diebitsch. Le grand vizir donnait tête baissée dans le piége qu'il tendait aux Russes. En effet, à l'avant-garde des troupes impériales il n'opposa d'abord qu'un détachement de trois mille hommes; mais à mesure que les colonnes russes avan-

çaient, il développait les siennes en carrés d'infanterie régulière et en divisions de cavalerie soutenues par une imposante artillerie. Là s'engagea un combat terrible; l'ardeur de l'avant-garde russe à se rapprocher de l'ennemi le rendit si meurtrier d'abord, et si périlleux ensuite pour elle, que le général Diebitsch dut à l'instant même la faire soutenir par deux brigades d'infanterie, de l'artillerie et une brigade de cavalerie sous le commandement du général Arnoldi. Ce renfort, habilement dirigé, parvint à paralyser l'élan des Turcs. On se battit néanmoins encore avec un acharnement égal pendant quatre heures, au bout desquelles les Russes reprirent le dessus non sans avoir éprouvé de grandes pertes. Ils ne purent cependant empêcher le grand vizir de se frayer un passage sur la route de Choumla, et de se retrancher avec de l'artillerie dans une forte position couverte par un bois.

Le feu ayant cessé de part et d'autre par suite de l'extrême lassitude des combattants, le général profita de ce temps d'arrêt pour faire les dispositions d'une attaque décisive au moyen de troupes fraîches.

A cinq heures du soir les colonnes russes s'ébranlèrent de nouveau, et s'avancèrent en bon ordre de bataille contre les troupes du grand vizir, au moment où celui-ci avait réuni un conseil de guerre pour aviser aux moyens de sortir de la position critique dans laquelle il se trouvait. L'artillerie impériale avait à peine ouvert son feu, que ses premiers boulets firent sauter plusieurs caissons turcs, et provoquèrent un ébranlement général dans les lignes ennemies, affaiblies par les pertes du dernier combat. Le grand vizir, après une décharge générale de ses batteries contre les colonnes russes qui s'avançaient au pas de course sur les retranchements, se retira à

travers bois, protégeant sa retraite sur un chemin difficile par un encombrement de canons encloués et de bagages.

« Ainsi, dit un des bulletins du général en chef russe, se termina cette mémorable journée. L'histoire inscrira la bataille de Koulavtcha parmi nos plus belles victoires. L'armée ottomane n'existe plus : elle a perdu quarante-trois bouches à feu, une grande quantité de fusils et de munitions de guerre, quinze cents prisonniers et cinq mille tués. Les fuyards qui ont échappé à ce grand désastre sont sans armes et sans organisation. »

La victoire du 11 juin, quoiqu'elle n'eût pas entièrement atteint le but que s'était proposé Diebitsch, celui de couper la retraite du grand vizir, était cependant d'une importance décisive, en ce sens qu'elle avait délivré Pravady, dégagé la Bulgarie orientale, forcé les Turcs à se renfermer dans leurs places, et mis les Russes en position de poursuivre le siége de Silistrie sans être inquiétés.

Dès le commencement du mois de juin, tous les ouvrages extérieurs de cette place étaient détruits malgré les efforts désespérés et les nombreuses sorties de la garnison, dont l'effectif, en y comprenant les habitants armés, égalait celui des assiégeants. Dans la nuit du 10 au 11, les batteries de la troisième parallèle démontèrent complétement l'artillerie des bastions, et permirent la nuit suivante de pousser des sapes jusqu'au glacis. Sur ces entrefaites, plusieurs transfuges annoncèrent que les habitants n'avaient plus aucun espoir d'être secourus, que l'artillerie des remparts était hors de service, que les vivres et les munitions commençaient à manquer, enfin que la nouvelle de la bataille de Koulavtcha avait abattu le courage de la garnison. Aussi ce fut sous l'impression d'un sentiment de désespoir qu'elle tenta le 19,

à la pointe du jour, une sortie acharnée qui dura jusqu'à midi, et força les assiégeants à se retirer derrière leurs batteries. Le retour du général en chef répara bientôt ce léger échec; les Russes reprirent l'avantage et jetèrent la nuit suivante dans la place une grande quantité de fusées à la Congrève, qui provoquèrent au cœur des assiégés le désir d'une prompte reddition.

Le 30 juin au matin, le jeu d'une mine ayant ouvert une brèche praticable jusque dans le cœur de la forteresse, les deux pachas, Sert-Mahmoud et Hadji-Achmet, consentirent après bien des difficultés à entrer en pourparlers au sujet de la reddition de la place. Pendant que leurs délégués traitaient cette question avec les généraux russes et que ceux-ci dictaient leurs conditions, les travaux dans les ouvertures des brèches se poursuivaient avec une grande activité sous la protection d'un feu de mousqueterie et de mitraille. Les parlementaires turcs réglant leurs prétentions sur le succès de ces travaux, demandèrent avec les plus vives instances, au nom de l'humanité, la capitulation sur les bases proposées par le comte Diebitsch avant son mouvement contre le grand vizir.

1° Toutes les troupes formant la garnison de Silistrie se rendront prisonnières de guerre avec leurs armes et bagages, leur artillerie, leur flottille et généralement tout ce qui appartient à la couronne; les propriétés particulières seules seront exceptées;

2° Tous les habitants mahométans peuvent sortir de la place avec leurs familles et leurs propriétés, mais sans armes; ils auront la faculté de se rendre où bon leur semblera;

3° Toute facilité sera accordée à ceux qui voudront passer en Russie ou rester à Silistrie;

4° Il sera fourni des barques à ceux qui désireront se rendre par eau à Routschouk, et un nombre convenable de chariots à ceux qui préféreront la voie de terre;

5° Des barques et chariots seront également fournis aux prisonniers malades et blessés qui seront envoyés en Russie;

6° Il est permis aux habitants d'établir près de la forteresse, pendant quinze jours, un marché pour acheter et vendre aux personnes qui n'appartiennent pas à une nation en guerre avec la Russie.

Telle était l'impatience des parlementaires à conclure cette capitulation, que malgré l'obscurité de la nuit ils obligèrent le pacha Sert-Mahmoud, vieillard de soixante-dix ans, à sortir de la place à dix heures du soir, pour se rendre au camp des assiégeants comme prisonnier de guerre, et comme garant de l'exécution des conditions stipulées. Cette capitulation ratifiée par le général en chef, cinq bataillons et huit pièces d'artillerie légère, sous le commandement du général major Froloff, entrèrent dans la forteresse le 1er juillet à sept heures du soir par deux brèches, enseignes déployées, tambour battant, et occupèrent les bastions, les portes, ainsi que toute la ville. Huit mille prisonniers de guerre, deux cent trente-huit pièces d'artillerie, la flottille avec ses trente et une pièces, trente-huit drapeaux et cent quatre-vingt-cinq petits étendards, furent les premiers résultats de cette victoire, achetée par une perte de douze cents hommes, tant tués que blessés.

L'empereur Nicolas parti de Varsovie dans les derniers jours de juin, reçut l'heureuse nouvelle de la prise de Silistrie à Tulschin, où il passait l'inspection de la réserve de ses gardes, destinée à prendre part aux opérations de la seconde partie de la campagne. Il ne

crut point devoir se rendre comme l'année précédente sur le théâtre de la guerre, pour ne pas entraver par sa présence l'autorité du général en chef, et pour lui laisser tout l'honneur du succès. Avant de rentrer dans sa capitale, il inspecta un dépôt de prisonniers tenu à Tschernigov, leur rendit l'hommage dû au courage malheureux, et leur fit donner tous les soins que réclamait leur position.

Pendant ce temps, le général Paskevitch conduisait avec un succès égal les opérations militaires de l'armée russe en Asie. Rassuré sur les dispositions de la Perse, cet heureux capitaine avait ouvert la campagne au commencement de juin à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, où figuraient quatre régiments musulmans formés par ses soins dans la province de Karabag. Informé que le séraskier d'Erzeroum, parti de cette place avec trente mille combattants, avait l'intention de se joindre, pour agir de concert avec elle, à une autre armée de vingt mille hommes, levée dans les pachaliks voisins par Hagki-Pacha, l'un des officiers les plus renommés dans la Turquie d'Asie, Paskevitch comprit qu'il importait d'empêcher leur jonction, afin de les battre séparément. Pour arriver à ce but, il effectua le 26 juin un mouvement des plus difficiles à travers les hauteurs escarpées du Saganlou, occupées en partie déjà par Hagki-Pacha: profitant d'une fausse attaque que l'aile gauche exécutait sur le camp turc, le gros de l'armée russe opéra son passage par la droite, et vint prendre position sur le flanc gauche de l'ennemi.

Le 1er juillet toutes ses mesures étaient prises pour attaquer séparément l'une après l'autre les deux armées turques qu'il allait avoir sur les bras. En effet, ce jour-là, étant arrivé à la descente principale de la crête, au

bas de laquelle s'étend une vallée pittoresque, il aperçut une armée turque qui débouchait du ravin à l'extrémité de la vallée ; c'était celle du séraskier qui marchait au secours de Hagki-Pacha. Paskevitch divisa aussitôt son armée en quatre colonnes, dont la première confiée au général major Pankratieff, était chargée d'observer les mouvements de l'ennemi pour l'empêcher d'inquiéter le flanc gauche de l'armée impériale. Le général en chef se mit à la tête des trois autres, et les conduisit en personne à l'ennemi, qui s'était formé en bataille le long du ravin. La cavalerie turque le prévint en attaquant la première sur la droite avec une audace inconcevable. Les tirailleurs musulmans pénétrèrent plusieurs fois dans la ligne des tirailleurs russes, engageant avec eux une lutte corps à corps, à la baïonnette; ils se précipitèrent même tête baissée sur un bataillon carré, et ne se retirèrent que devant le feu bien nourri des pelotons. L'affaire fut longue et chaudement disputée; mais par une de ces inspirations subites qui décident du sort des batailles, Paskevitch dirigeant une colonne d'infanterie soutenue par huit pièces de canon sur le centre des Turcs, parvint à le rompre en deux sections, dont l'une fut rejetée dans les ravins, et l'autre culbutée après une sérieuse résistance dans la direction du camp de Hagki-Pacha.

Sûr désormais de ne pas être inquiété de ce côté par la difficulté des mouvements que Hagki-Pacha pouvait faire dans les montagnes, Paskevitch, concentrant toutes ses forces, marcha droit au séraskier, qui s'était retranché près du village de Kaïnli, sur les hauteurs presque inaccessibles qui couronnent le vallon de Zovine. Par cette marche rapide autant que hardie, il réussit à tourner de nouveau la position des Turcs, qui, craignant d'être

coupés, abandonnèrent précipitamment leurs positions, leur artillerie et leurs bagages. De ce moment, leur défaite devint une véritable déroute : poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à neuf heures du soir dans un rayon de trente kilomètres, ils ne s'arrêtèrent qu'au delà des montagnes de Saganlou.

Le séraskier complétement hors de question, le général russe, cédant à l'enthousiasme de ses troupes animées par le succès, se remit en marche au point du jour à travers les montagnes et les ravins, pour attaquer le camp de Hagki-Pacha. Ce brave capitaine, l'attendant de pied ferme, rangea son armée en bataille au dehors du camp sur un plateau, appuyé par ses deux flancs et par ses derrières à des ravins couverts de bois, protégé sur le front par des abatis d'arbres et de formidables batteries. Le combat s'engagea par une forte canonnade, pendant laquelle les Russes parvinrent encore à tourner les Turcs et à s'emparer d'une hauteur qui dominait leur position. Au même instant, un prisonnier leur annonça la déroute du séraskier, sur lequel ils avaient fondé une espérance de concours devenu désormais impossible. L'épouvante alors s'empara d'eux, et Hagki-Pacha ne voyant aucun moyen de résistance ou de retraite, demanda à capituler. Paskevitch exigea que tout son corps d'armée mît bas les armes. Le général turc refusa, et ne prenant plus conseil que de son désespoir, il fit continuer le combat. Pendant les pourparlers, deux colonnes russes s'étaient emparées du camp des Turcs, et avaient tourné leurs propres canons contre eux. Ce mouvement décida du sort de la journée. Les Turcs, après avoir éprouvé des pertes immenses, se sauvèrent dans la direction de l'Araxe; les plus braves, qui voulurent résister, succombèrent ou tombèrent au

pouvoir du vainqueur avec leur chef et tout son état-major.

La soumission immédiate d'Erzeroum fut la conséquence de ces deux mémorables batailles gagnées en vingt-cinq heures. Les principaux fonctionnaires de cette place, ayant à leur tête le beglier-bey son gouverneur, en vinrent présenter les clefs au général russe, et le 9 juillet, jour anniversaire de la fameuse bataille de Pultawa, le drapeau de Pierre le Grand flotta sur la citadelle, où quatre pachas et le séraskier lui-même furent faits prisonniers.

Erzeroum, capitale de la Turcomanie, située à la source de l'Euphrate, n'était pas seulement importante en raison de sa grandeur et de ses richesses, mais aussi parce que les Turcs, la considérant comme la clef de leurs possessions asiatiques, y avaient accumulé la plus grande partie de leurs forces et de leurs ressources. Ces succès couronnèrent dignement cette campagne, dont l'ordre du jour adressé par Paskevitch à son armée donne une idée magnifique. En récompense de ses brillants services, l'empereur Nicolas lui envoya l'ordre de Saint-Georges de première classe, et avec le titre de feld-maréchal une lettre autographe plus honorable encore que ces hautes faveurs.

Malgré leurs avantages, les Russes ne restèrent pas en paisible possession de leurs conquêtes. Les Turcs, tant de fois battus, dispersés, mais non découragés, ne cessèrent de les inquiéter. Nous reviendrons sur ces événements moins importants et surtout moins décisifs que ceux qui se passaient en Bulgarie.

Dans la prévision que l'armée russe victorieuse à Koulavtcha se porterait devant Choumla pour en faire le siége et reprendre les opérations avec une énergie nou-

velle, le grand vizir s'y était plus fortement retranché, et avait appelé à sa défense l'élite de l'armée musulmane, comprenant dans ses cadres quarante mille hommes de troupes régulières et de quinze à vingt mille hommes d'infanterie. Mais le plan du général Diebitsch n'était point celui sur lequel le grand vizir avait basé sa défense. Le général russe avait résolu de franchir le Balkan par les défilés voisins de la mer Noire, pendant que l'amiral Greigh, dont la flotte était maîtresse de cette mer, jetterait sur plusieurs points importants de la côte des troupes de débarquement pour concourir au succès de ses opérations. Tandis que les généraux Kisseleff et Geismar observaient, l'un Routschouk, l'autre les garnisons de Widdin et de Nicopoli, le général Krasowsky reçut l'ordre de rejoindre avec le gros du 3e corps l'armée réunie devant Choumla, moins pour aider à forcer ces redoutables retranchements, que pour couvrir la ligne d'opération des troupes destinées au passage du Balkan.

Tout réussit à souhait, et rien ne put détourner l'attention du grand vizir, exclusivement fixée sur la défense de Choumla. Le départ des troupes expéditionnaires ne s'effectuait que la nuit, et seulement après l'arrivée de celles appelées pour les remplacer et remplir les vides du camp. C'est ainsi que le grand vizir ne soupçonna même pas les mouvements des généraux Roth, Rudiger et Pahlen, quittant avec leurs corps successivement leurs positions dans les nuits des 14, 16 et 17 juillet; ils avaient été immédiatement remplacés par les troupes de Krasowsky.

Les trois corps qui, sous les ordres du comte Diebitsch, devaient franchir les défilés si redoutés du Balkan, ne comptaient guère que quarante mille hommes d'infanterie et six mille cinq cents chevaux, avec une artillerie

proportionnée à ces forces. Elles devaient pénétrer dans les montagnes sur deux colonnes.

Le Kamtchiek, torrent plutôt que rivière, et n'ayant que des gués rares et dangereux, était le premier obstacle que les Russes avaient à surmonter pour arriver au Balkan. Les avant-gardes, commandées par Rudiger et Roth, délogeant partout l'ennemi, enlevèrent de force les passages du Kamtchick, et le traversèrent sans difficulté. Diebitsch les suivait. Ces mouvements des corps expéditionnaires avaient été si parfaitement dérobés au grand vizir, que ce ne fut que quatre jours après leur départ de Choumla qu'il détacha pour les arrêter un corps d'armée sous les ordres d'Ibrahim, pacha à trois queues, et de Méhémet, pacha à deux queues, venus récemment de Constantinople. Mais ces deux chefs, arrivés sur le Kamtchick, apprenant que les Russes avaient déjà franchi le Balkan et battu tous les corps qui s'étaient opposés à leur passage, se portèrent sur Aïdos, où ils parvinrent dans la soirée du 24 juillet.

Pendant ce temps, les forces navales russes qui se trouvaient dans les eaux de la mer Noire, se conformant aux ordres du général en chef, établissaient des communications avec l'armée de terre par la prise des forteresses maritimes Jnada et Eno en Roumélie. Une brillante affaire, qui mit la place d'Aïdos au pouvoir du général Rudiger, termina, après de nombreux combats livrés avec un rare bonheur, le passage des défilés du Balkan. Tous les corps avaient fait preuve de cette persévérance constante qui caractérise le soldat russe. Rien ne pouvait plus s'opposer à la marche des troupes impériales vers la capitale de l'empire ottoman; elles occupaient toutes les places maritimes depuis Mésembria jusqu'à Siseboli. Chaque pas en avant du général

Diebitsch dans les riches vallées de la Roumélie ressemblait à un triomphe. Les populations musulmanes de ces contrées, qu'on avait cherché à fanatiser en leur faisant considérer cette guerre comme une guerre de principe religieux, se dispersaient partout à l'approche des Russes quand elles ne se rendaient pas volontairement à la puissance de leurs armes. Une proclamation du général Diebitsch produisit un effet immense sur l'esprit de ces populations. Tout en déplorant l'aveugle obstination du gouvernement ottoman à rejeter les propositions modérées faites au nom de l'Empereur son maître, il déclarait la résolution de poursuivre ses succès, d'occuper le pays, et d'avancer aussi loin qu'il plairait à Dieu de le conduire, pour forcer le Sultan à céder à la voix de la raison et de l'humanité. Mais voulant et désirant éviter aux habitants paisibles les malheurs d'une occupation militaire et prévenir leur ruine inévitable, si, effrayés à l'approche de l'armée, ils prenaient la funeste résolution d'abandonner leurs foyers, il engageait tous les habitants et même les autorités du pays à rester paisiblement dans leurs demeures avec leurs familles, leurs biens et leurs propriétés, sans crainte d'être inquiétés, et avec l'assurance d'être protégés dans la jouissance de leur religion, de leur fortune, d'être considérés en tout comme sujets du Sultan, sous la seule obligation de livrer leurs armes, qui seraient déposées en un lieu de sûreté pour leur être rendues à la paix. Ils étaient même invités à faire en toute sécurité la récolte de leurs grains, avec la promesse que tout ce qui ne serait pas nécessaire à la consommation du pays pourrait être vendu par eux à l'armée russe, qui payerait comptant d'après les prix fixés préalablement.

Cette proclamation, justifiée par la discipline sévère

de l'armée russe, fit perdre à la guerre le caractère de fanatisme qu'elle avait eu jusqu'à ce jour. Le 12 août, les Russes étaient maîtres de tous les passages du Balkan; le 13, un *Te Deum* solennel fut chanté devant l'armée et en présence de la population bulgare, heureuse de jouir d'un moment de repos après tant de siècles d'oppression et d'esclavage.

Le 19, les habitants d'Andrinople purent voir les colonnes russes descendre en bon ordre les pentes de Boujouk-Derbent, et le général en chef prenant position avec le deuxième corps en vue du vieux sérail (Eski-Saraï), et appuyant, ainsi que les deux autres, son flanc droit à la Toundgea; les Cosaques couronnaient toutes les hauteurs voisines.

La population d'Andrinople, seconde ville de l'empire ottoman, comprenait à cette époque quatre-vingt mille habitants, moitié musulmans, dont douze à quinze mille étaient bien armés. Le corps des troupes turques chargées de la défense de cette place se composait de dix mille hommes d'infanterie régulière, de mille cavaliers et de deux mille miliciens levés dans les environs. La position topographique de ses approches coupées par de profonds ravins, couvertes de vignobles et entourées de revêtements de terre défendus par une nombreuse artillerie, se prêtait à une défense opiniâtre; mais les points sur lesquels les Turcs avaient établi leurs batteries présentaient un côté faible. Les batteries armées à la hâte étaient pour la plupart inachevées, car on n'avait jamais cru à Andrinople à la possibilité d'une attaque. Plusieurs siècles d'une tranquillité profonde rassuraient les esprits, à ce point que les chefs eux-mêmes avaient repoussé jusqu'à la pensée de voir un jour les drapeaux russes flotter aux portes de leur antique capitale. Telle fut la

consternation que répandirent la marche rapide et l'apparition subite de l'armée impériale, tel fut le découragement qui s'empara des troupes et des habitants, que Halil-Pacha et Ibrahim-Pacha ne songèrent qu'à demander une capitulation, quoique trois grandes routes libres encore leur offrissent des voies de retraite.

Diebitsch, désireux d'épargner l'effusion du sang, se montra généreux; il accordait aux pachas et à leurs troupes la faculté de se retirer, non du côté de Constantinople, mais vers Philippopoli ou Démotika. — Ils devaient préalablement remettre leurs armes, leur artillerie, leurs drapeaux, leurs magasins de vivres et de munitions. Diebitsch promettait en outre aux habitants une sûreté absolue pour leurs personnes, leurs propriétés et l'exercice de leur religion : toutefois il ne donnait aux pachas, pour accepter ou refuser ces conditions, qu'un délai de quatorze heures, et déclarait que si les termes de la capitulation proposée n'étaient pas signés le lendemain 8-20 août, à neuf heures du matin, il livrerait un assaut général.

Dès l'aube du jour en effet, l'armée russe, formée sur deux colonnes, s'ébranla par le flanc gauche, l'une composée des corps des généraux Roth et Pahlen, s'avança dirigée par le général en chef en personne sur le centre de la place; — l'autre, formée en grande partie de cavalerie et d'artillerie légère, alla prendre position sur les routes de Kirk-Kilissia et de Constantinople, pour couper à l'ennemi toute retraite sur le Bosphore.

Ce mouvement général ne pouvait être dérobé à l'ennemi, qui l'aperçut de sa position sur les hauteurs, et en fut tellement épouvanté que sans attendre l'expiration du délai, fixé à neuf heures, il envoya dès sept heures des parlementaires dans l'espoir d'obtenir des conditions

plus avantageuses. Diebitsch leur fit répondre qu'il ne pouvait rien changer à ses propositions.

Ces pourparlers duraient encore, lorsqu'à la vue des troupes s'approchant des murs de la ville, un grand nombre d'habitants, chrétiens en grande partie, vinrent au-devant d'elles avec de grandes démonstrations de joie. Pendant ce temps, les Turcs jetaient leurs armes, désertaient leurs batteries et abandonnaient le camp avant même que les signatures apposées au bas de l'acte de capitulation l'eussent régularisé.

L'heureux général qui, suivant l'expression pittoresque d'Ibrahim-Pacha, portait la victoire dans un des plis de son écharpe, entra dans Andrinople comme dans une ville amie, et il n'y trouva rien de changé que la garnison et le drapeau.

Cette nouvelle, parvenue à Saint-Pétersbourg et à Constantinople, y produisit deux effets contraires. Dans la première de ces capitales elle répandit l'enthousiasme d'un grand triomphe; dans l'autre, l'épouvante d'un immense désastre. La supériorité incontestable des Russes, les efforts tentés inutilement par le fanatisme mahométan pour soulever contre eux les populations, les dispositions séditieuses qui se manifestaient au sein même de Constantinople, ouvrirent enfin les yeux au Sultan, et le décidèrent à prendre en considération les instances du corps diplomatique et les ouvertures de paix repoussées jusqu'à ce jour avec un déplorable entêtement.

Personne ne contribua davantage à ces heureuses dispositions que le général prussien de Muffling, envoyé à Constantinople avec des instructions particulières à la suite du voyage de l'empereur Nicolas à Berlin.

Malgré les ouvertures pacifiques du Divan et la soumission des populations mahométanes, Diebitsch se dis-

posant à marcher avec le gros de son armée sur la capitale de l'empire, poussait des corps avancés sur tous les points qu'il lui importait d'occuper pour assurer le succès de ses opérations et celui de la mission glorieuse qui lui était confiée. L'apparition de l'amiral Greigh à Kara-Bournou, à l'entrée du Bosphore, presque en vue de la flotte turque mouillée à Buïukdéré dans une impuissante inaction, la prise d'Enos mettant l'armée russe en communication avec les flottes de la Méditerranée et de la mer Noire, complétaient l'investissement complet de la capitale de l'empire ottoman sur un rayon de vingt-cinq à trente lieues.

Comme on le voit, la situation était belle pour les Russes; cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg, influencé par des intérêts généraux supérieurs à des idées de gloire ou d'ambition, contre lesquelles l'empereur Nicolas avait su préserver son cœur, ne désirait pas moins que celui de la Porte une paix solide et basée sur les avantages qu'il était en droit d'exiger. A cet effet, Nicolas avait désigné d'avance l'adjudant général comte Alexis Orloff et le conseiller privé comte C. de Pahlen, pour suivre, conjointement avec le général en chef, les négociations qui pourraient s'ouvrir pour la conclusion de la paix.

Les deux négociateurs venaient d'arriver à Bourgas le 16-28 août, lorsque deux hauts dignitaires de la Porte Ottomane, le defterdar Mehmet-Sadi-Effendi et Aboul-Kadiv-Bey, tous deux munis de pleins pouvoirs pour entamer les négociations, se présentèrent au quartier général d'Andrinople. M. de Küster, secrétaire de la légation prussienne, les y avait accompagnés pour engager le général russe à suspendre les hostilités, afin de détourner les dangers que la fermentation inquiétante

des masses tenait suspendus sur la tête des chrétiens de la capitale. Dès leur première visite au comte Diebitsch les deux négociateurs débutèrent par lui témoigner leurs sentiments d'admiration et de reconnaissance pour le caractère magnanime et les sentiments généreux de l'empereur Nicolas; ils lui firent part ensuite du désir sincère que le Sultan avait de mettre fin aux hostilités. En réponse à ces propositions, et en l'absence des négociateurs qui ne pouvaient tarder d'arriver, Diebitsch chargea le général major prince Gortschakoff et le conseiller d'État Fonton, attaché à son quartier général, d'ouvrir les conférences préliminaires, qui commencèrent le 18-30 août. En même temps il donna l'ordre de suspendre les hostilités et la marche victorieuse de son armée, à l'exception toutefois des corps qu'il avait dirigés sur divers points pour y prendre des positions.

Conformément aux déclarations solennelles qu'elle avait faites au commencement de la campagne, la Russie n'exigea aucun accroissement de territoire; elle ne demanda que la rectification de ses frontières d'Asie en tirant une ligne nouvelle où se trouveraient les places d'Anapa, de Poti, d'Akhaltzikh, d'Atzkouv et d'Akhalkalazi, à cette fin de mettre un terme aux déprédations et aux incursions que les tribus musulmanes ne cessaient de pousser en Géorgie et en Iméreth. Elle demandait en outre l'ouverture du Bosphore et des Dardanelles pour tous les navires de commerce sans distinction de pavillon, l'exécution complète des anciens traités, notamment celui d'Akkerman; une ligne plus favorable à la défense de la Valachie, de la Moldavie et de la Servie; des garanties nouvelles et l'indépendance de la Grèce sur les bases du traité du 6 juillet 1827 et du protocole du 22 mars dernier. Ces conditions ne rencontrèrent une sérieuse

résistance qu'à l'article des indemnités réclamées par la Russie et montant à 137,195,000 francs. Les négociateurs turcs ne se croyant pas autorisés à souscrire au payement d'une somme qui leur semblait exorbitante dans l'état d'épuisement où se trouvait la Porte, demandèrent du temps pour en référer à leur gouvernement. Diebitsch leur accorda un délai de cinq jours à dater du 27 août - 8 septembre. Mais prévoyant le cas où ce délai n'aboutirait à rien, il fit faire à sou avant-garde quelques mouvements qui répandirent de nouveau la terreur dans la capitale, menacée simultanément par l'invasion étrangère et une insurrection intérieure.

Ce fut alors que le Sultan comprit le danger de sa position. Le reïs-effendi réunissant aussitôt les ministres de France, d'Angleterre et M. Royer, ministre de Prusse, leur demanda ce qu'ils conseillaient au Divan de faire pour sortir de cette extrémité. Les trois ministres répondirent d'une même voix : « Il faut signer à tout prix la paix : à cette condition seule vous sauverez l'empire ottoman d'une ruine immédiate et complète. » La Porte reconnut l'urgence de cette mesure, tout humiliante qu'elle fût pour l'orgueil ottoman. Mais devant cette question de vie ou de mort elle n'hésita point à supplier l'un des ministres de se rendre immédiatement au quartier général de Diebitsch, pour arrêter la marche des troupes russes sur la capitale, en confirmant les dispositions de la Porte, prête à accepter toutes les conditions de la paix. Les ministres, ne croyant pas avoir mission de servir de médiateurs entre les parties belligérantes, refusèrent. Néanmoins, le Sultan, stimulé par le danger devenu plus pressant, fit inviter en particulier et par écrit M. Royer de sauver sa couronne. Celui-ci, pressé d'autre part par les instances des deux autres

ambassadeurs, s'embarqua le 29 août - 9 septembre pour Ridosto, et se rendit de là, à cheval, à Andrinople, où il arriva dans la soirée du 31 août - 11 septembre. Le général russe le reçut avec franchise et cordialité : convaincu désormais par la force des choses que les offres de la Porte étaient sincères, il suspendit la marche de son armée. Alors M. Royer représentant aux plénipotentiaires la nécessité absolue de consentir à toutes les demandes de la Russie sur les points auxquels s'étendaient leurs pouvoirs, et leur signifiant que l'ordre de Mahmoud était qu'ils cédassent aux volontés du Czar; ces plénipotentiaires renonçant à toute pensée de résistance, arrêtèrent les conditions de la paix le 2-14 septembre, et les confirmèrent par deux traités signés le même jour.

Le premier rendait à la Sublime Porte les deux Principautés et toutes les places de la Bulgarie et de la Roumélie conquises ou occupées par les armes russes, à l'exception des îles formées par le Danube à son embouchure. Il restituait également toutes les conquêtes faites en Asie, sauf une partie du territoire confinant à l'Iméreth et à la Géorgie, comprenant diverses places que la Russie se réservait pour la sûreté de ses frontières et comme compensation des frais de guerre en à-compte des indemnités pécuniaires qui devaient lui être payées par la Porte.

Tous les priviléges et immunités accordés par les anciens traités aux principautés de Moldavie et de Valachie, ainsi que les conventions relatives à la Servie, étaient garantis et étendus. La Sublime Porte, d'un autre côté, reconnaissait et déclarait le passage du canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles libres et ouverts aux navires de toutes les puissances en paix avec la

Porte; plus, toutes les garanties désirables pour assurer au commerce russe liberté pleine et entière de la navigation dans la mer Noire.

L'indemnité de guerre était fixée à 1,500,000 ducats de Hollande (payables dans un délai de dix-huit mois) comme réparation des dommages et pertes essuyés par les Russes depuis la guerre de 1806. En outre, la Porte consentait à payer une autre somme de 10 millions de ducats de Hollande (119,300,000 fr.) comme indemnité proportionnée aux dépenses que la dernière guerre venait d'occasionner à la Russie.

Enfin, le Sultan donnait son adhésion, quant aux affaires de la Grèce, aux stipulations du traité du 6 juillet 1827, rédigé d'un consentement mutuel entre les puissances signataires. Il était admis en principe que l'évacuation du territoire ottoman par les troupes russes aurait lieu à mesure que les stipulations du traité seraient effectuées, et qu'amnistie complète serait accordée aux sujets des deux nations qui, d'une manière active ou par sympathie, auraient manifesté leur attachement à l'une des deux parties contractantes.

Si l'on considère ce traité sous le rapport seul des acquisitions territoriales, les bénéfices de la victoire ne semblent pas proportionnés aux sacrifices de la lutte; mais dans les règles d'une saine politique, et surtout dans l'intérêt d'un empire déjà si vaste et si puissant, il conciliait tout ce que la Russie pouvait désirer pour le présent et espérer pour l'avenir. Non-seulement il assurait ses frontières d'Asie, mais il séparait deux ennemis entreprenants toujours prêts à se réunir contre elle. Il réduisait à un vain hommage et à des tributs qu'on pouvait lui disputer la souveraineté de la Porte sur les deux Principautés, ainsi que sur la Servie et sur la Grèce. Les

places de la rive gauche venant à manquer à la puissance de la Porte, le protectorat russe traçait autour d'elle un cordon d'ennemis. Avec l'ouverture du Bosphore et des Dardanelles, assurant à la Russie la liberté du commerce de la mer Noire, commençait en réalité pour elle une période nouvelle d'un intérêt immense et d'une application immédiate au développement de sa marine, de son industrie, de sa richesse territoriale, au bien-être et à la civilisation de vastes provinces où végétait encore une population ignorante et misérable. L'aigle de la Russie, en mesurant ses ailes aux minarets de Constantinople, avait eu le sentiment de sa force et avait dérivé l'orage qui menaçait l'Europe. La modération de Nicolas dans la victoire était le calcul de la sagesse prévoyant l'avenir. Les récompenses que le Czar accorda à ses généraux, à ses négociateurs, les réjouissances qui succédèrent à son manifeste du 19 septembre-1er octobre, prouvent clairement que l'Empereur et son peuple comprenaient les avantages de ce traité [1].

L'influence que le traité d'Andrinople devait avoir sur les questions militaires en Asie se traduisit par une suspension d'armes accordée au séraskier d'Erzeroum, afin de procéder à l'exécution des articles concernant l'évacuation progressive des pachaliks rendus à la Porte. Les généraux Rudiger, Pahlen, Roth, Krassouski, qui s'étaient distingués sous les ordres de Diebitsch et de Paskevitch, élevés tous deux au rang de feld-maréchal, furent nommés chefs de corps d'infanterie ou de cavalerie. De nombreuses promotions eurent lieu dans tous les grades; enfin, pour témoigner sa reconnaissance à toutes ses armées de terre et de mer, l'empereur Nicolas donna l'ordre à tous ceux qui avaient participé aux opé-

[1] Voyez les Documents historiques, n° 17.

rations militaires des campagnes de 1828 et de 1829, tant en Europe qu'en Asie, de porter suspendue à un ruban de Saint-Georges une médaille instituée pour en perpétuer le souvenir.

Tandis que la munificence de l'Empereur récompensait ainsi la bravoure de ses guerriers, elle offrait au roi de Prusse, comme monument de leurs exploits, six des plus belles pièces de canon enlevées aux Turcs, douze pièces et six mille fusils à la Grèce, comme témoignage de la bienveillante protection qu'il accordait à cet État reconstitué par l'initiative des puissances européennes.

Khosrew-Mirza, fils du prince héréditaire Abbas-Mirza, arriva à Saint-Pétersbourg au milieu des fêtes de la victoire et de la paix pour rendre hommage, par sa présence, à la puissance de l'empire. Ce prince, chargé de porter à l'empereur Nicolas les réparations de son aïeul pour l'attentat commis au mois de février sur la légation russe, avait traversé toute la Russie avec les honneurs dus à son rang. Il fut admis le 10-22 août à présenter les excuses de la Perse à l'Empereur. Cet acte de réparation se fit avec beaucoup d'éclat et une grande pompe. L'Empereur et l'Impératrice s'étant placés devant la dernière marche du trône dans la salle Saint-Georges, le grand-duc héritier et toute la famille impériale occupèrent à droite une tribune préparée pour Leurs Altesses Impériales. Le ministre de la maison de l'Empereur, le vice-chancelier, les aides de camp de service, le sénat et les membres du conseil, les généraux et les officiers de la garde, tout l'état-major des armées de terre et de mer, les membres du corps diplomatique, les dames et les employés des quatre premières classes, se rangèrent aux places qui leur avaient été désignées par le grand maître des cérémonies.

Le grand chambellan, après avoir reçu l'ordre de l'Empereur d'introduire le prince persan, se rendit dans la galerie des portraits et invita, au nom du Czar, Khosrew-Mirza à se rendre avec les personnes de sa suite à la salle d'audience. L'ambassadeur portait lui-même la lettre du Schah. Dès son entrée dans la salle, il fit une première révérence; au milieu de la salle, où devait s'arrêter sa suite, il en fit une seconde; puis, arrivé à quelque distance du trône, il s'inclina une troisième fois; alors il prononça en langue persane le discours suivant, traduit immédiatement en russe par un interprète :

« Très-puissant Empereur,

» Le repos et le bien-être rétablis en Perse, l'intime union que la paix avait cimentée entre Votre Majesté Impériale et le grand monarque de l'Iran, mon souverain et bien-aimé aïeul, ont excité le génie du mal. Égarée par son influence funeste, une troupe de furieux a osé commettre, à Téhéran, un attentat inouï dont la mission de Russie devint la victime. Cet événement déplorable couvrit d'un voile de deuil et d'une profonde douleur la maison royale et tous ses fidèles sujets. Le cœur juste et magnanime de Feth-Ali-Schah tressaillit d'horreur à l'idée qu'une poignée de scélérats pouvait d'une main vile et sacrilége rompre les liens de la paix et de l'union qu'il venait de resserrer avec le grand monarque de la Russie. Il m'a choisi parmi les princes de sa maison, et il m'a donné l'ordre de me rendre sans délai dans la capitale de votre empire, persuadé que ma voix, fidèle écho de la vérité, serait écoutée avec bienveillance par Votre Majesté Impériale, et que mes paroles préserveraient de toute atteinte l'amitié qui unit les deux plus grands et les deux plus puissants souverains du monde.

» Tels sont les vœux dont mon auguste souverain m'a chargé d'être l'organe. Daignez, magnanime empereur, jeter le voile de l'oubli sur un événement que la Perse a déploré avec non moins d'énergie que la Russie elle-même. Il importe que l'univers apprenne qu'au milieu d'une crise sans exemple, la sagesse des deux monarques et leur confiance réciproque surent conjurer immédiatement tous les périls, dissiper tous les soupçons, toutes les incertitudes, assurer enfin un dénoûment conforme à tous les vœux. Quant à moi, choisi pour remplir cette mission dans une circonstance aussi solennelle, je me crois parvenu au comble de la félicité en me trouvant en présence de Votre Majesté Impériale, et en exécutant les ordres que m'a donnés mon souverain, de consacrer tous mes soins à l'affermissement d'une union perpétuelle entre les deux nations que la Providence elle-même a réunies dans une amitié mutuelle et inaltérable. »

Après avoir prononcé ce discours, traduit par le conseiller privé de Rodofinikine, le prince persan, s'approchant de l'Empereur, lui présenta les lettres du Schah et du prince Abbas-Mirza. Nicolas les remit au vice-chancelier qui les déposa sur une table, et répondit à ce discours au nom de l'autocrate par ces paroles :

« Sa Majesté, mon auguste maître, me charge d'assurer Votre Altesse Royale, que c'est avec les sentiments de la plus vive satisfaction qu'il reçoit les protestations et les témoignages de regret que vous venez de lui exprimer de la part de votre souverain. Son cœur magnanime ne pouvait qu'être saisi d'horreur à la vue d'un attentat commis dans le coupable dessein de désunir de nouveau deux puissances voisines à peine réconciliées. La mission dont il vous a chargé offre une nouvelle preuve de cette vérité. Elle doit dissiper tous les nuages

qu'une aussi déplorable catastrophe pouvait produire dans les relations de la Russie avec la Perse. Votre Altesse Royale portera ces assurances à Sa Majesté le Schah. Elle le convaincra de la plus ferme volonté de Sa Majesté Impériale de maintenir la paix et de cimenter les rapports d'amitié et de bon voisinage si heureusement rétablis par le traité de Tourkmantchaï.

» L'Empereur m'ordonne d'ajouter, Monseigneur, qu'en vous confiant cette mission, le Schah ne pouvait faire un choix qui lui fût plus agréable. Vous trouverez, je l'espère, la confirmation de cette assurance dans les sentiments que je viens de vous exprimer au nom de mon auguste maître. »

A la suite de ce discours, répété en langue persane par un interprète, l'Empereur et l'Impératrice, suivis du prince persan, passèrent dans une pièce voisine, où les personnes de la suite du prince Khosrew-Mirza furent présentées à Leurs Majestés. La réparation étant ainsi faite, le prince persan séjourna deux mois à la cour de Russie, d'où il rapporta dans son pays l'assurance des dispositions les plus amicales et de l'oubli généreux du meurtre de Téhéran.

Tandis que les aigles victorieuses de la Russie planaient sur l'Euphrate et le Bosphore, l'empereur Nicolas apportait tous ses soins à l'administration intérieure de son empire.

Fait inouï peut-être dans l'histoire des peuples! il avait soutenu deux guerres contre la Perse et la Turquie sans avoir été forcé de créer de nouveaux impôts pour faire face aux dépenses énormes qu'elles occasionnaient. Aussi le rapport du ministre des finances représentait-il la situation financière de la Russie et son administration comme en voie de progression constante d'ordre et de

perfectionnement au point de vue du système et de la répartition de l'impôt, et comme excellente à celui des résultats. L'empereur Nicolas cherchait dans les progrès incontestables du commerce et de l'industrie les moyens de réformer le département de la justice, offrant encore trop de preuves de la vénalité si justement reprochée aux juges, excusables peut-être par l'insuffisance de leurs traitements. L'augmentation des traitements pouvait seule remédier à ce fâcheux état de choses.

Enfin, pour donner une plus grande impulsion à l'élan du commerce et de l'industrie, objet constant de sa sollicitude, Nicolas organisa à la fin de cette année la première exposition des produits de l'industrie russe. Cette exposition excita l'admiration de l'étranger, et fit prévoir ce que l'on pouvait obtenir encore au moyen de l'infériorité du prix de la main-d'œuvre, et du développement que l'ouverture du Bosphore et des Dardanelles devait donner au commerce. L'empire se trouvait dans la situation la plus florissante; la gloire au dehors, la prospérité à l'intérieur, répandaient un grand éclat sur les commencements du règne de l'empereur Nicolas, lorsque, au milieu des réjouissances de la paix, une fièvre inflammatoire survenue à ce prince à la suite d'un refroidissement, donna les plus vives inquiétudes. La maladie fut longue et douloureuse; ce ne fut qu'au bout de six semaines que Nicolas, entièrement rétabli, paraissant à la parade du palais, trouva dans les acclamations de l'armée et des habitants de Saint-Pétersbourg les preuves d'amour que les peuples accordent aux souverains faits selon leur cœur. C'était le 31 décembre.

## CHAPITRE ONZIÈME.

Députation ottomane à Saint-Pétersbourg. — Ouverture de la diète à Varsovie. — Premières séances. — Symptômes d'opposition. — Mécontentement de l'Empereur. — Prise d'Alger. — Révolution de 1830. — L'empereur Nicolas et le chargé d'affaires de France. — Le général Athalin. — Lettre de Louis-Philippe à Nicolas. — Réponse de Nicolas. — Le choléra. — Dévouement et courage de Nicolas. — Il part pour Moscou. — Entrée triomphale. — Noble émulation. — Insurrection polonaise. — Causes de l'insurrection. — Déplorables excès. — Situation critique. — Colère de Nicolas. — Mesures pour combattre la révolution. — Proclamation aux Polonais. — Fidélité des armées russes. — Chlopitski dictateur de Pologne. — Manifeste polonais à l'Europe. — Les Romanoff déclarés déchus du trône de Pologne. — Le nombre treize. — Commencement des hostilités. — La victoire sourit d'abord aux Polonais. — Bataille d'Ostrolenka. — Mort de Diebitsch. — Mort du grand-duc Constantin. — Paskevitch nommé général en chef.

Dans les premiers jours de février 1830, deux personnages des plus distingués de l'empire ottoman, Mohammed-Halil-Riphat-Pacha et Suleiman-Nedjib-Effendi, arrivèrent à Saint-Pétersbourg pour présenter à l'empereur Nicolas les assurances amicales et pacifiques du Sultan; mais le principal but de leur mission était de négocier un adoucissement aux clauses rigoureuses du traité d'Andrinople. La Porte vaincue espérait de la modération du vainqueur qu'il modifierait certaines stipulations qui blessaient plus particulièrement l'orgueil et les intérêts ottomans. Mahmoud réclamait surtout contre la cession des districts et des forteresses exigées en Asie, contre la démolition des fortifications de Giurgewo, contre les indemnités et les frais de guerre, dont l'acquittement aux époques convenues présentait des difficultés insurmontables. Les dépenses faites depuis six ans avaient épuisé le trésor ottoman, et

le Sultan ne pouvait demander de nouveaux impôts sans exposer la paix et la sûreté de ses provinces, placées fatalement sous la menace d'une insurrection.

Ces députés furent reçus avec tous les honneurs dus à leur rang : l'Empereur et l'Impératrice leur accordèrent des audiences particulières : ils reçurent et offrirent des présents magnifiques, assistèrent à toutes les fêtes de la cour, et furent décorés à leur audience de congé de l'ordre de l'Aigle blanc de Pologne; enfin ils obtinrent une réduction de 300,000 ducats sur la contribution de guerre. Nicolas prouvait ainsi que la générosité est la compagne de la force.

En même temps que ces ambassadeurs reprenaient la route de Constantinople, Nicolas se rendait à Varsovie pour ouvrir en personne la diète de Pologne, qu'après cinq années d'attente il avait convoquée pour le 16-28 mai par un décret, dont le style impérieux annonçait aux Polonais que la durée de leur constitution dépendait du bon usage qu'ils feraient des bienfaits *de l'immortel restaurateur de leur patrie.*

« Trois diètes vous ont déjà fait assez connaître et le but vers lequel doivent tendre tous vos efforts et les écueils que vous devez éviter. L'expérience a démontré les avantages des discussions calmes et tranquilles, de même que les conséquences funestes de la discorde. J'espère que cette expérience ne sera pas perdue pour vous. Dans vos délibérations, vous agirez, nous n'en doutons pas, avec cet amour du bien public qui vous a toujours animés, avec cet esprit d'ordre et d'union qui a présidé pendant le cours de votre dernière session.

» A ces causes, Nous vous assurons de Notre bienveillance royale.... »

L'arrivée de l'empereur Nicolas à Varsovie excita moins

de joie que d'inquiétudes. Le Czar préluda à l'ouverture de la Diète par des manœuvres militaires, où l'armée, commandée par le Césaréwitsch grand-duc Constantin, se montra digne de sa vaillante renommée, et témoigna même du dévouement au souverain que quelques mois plus tard elle devait combattre.

Le 16-28 mai, après avoir assisté à l'office divin, les sénateurs, nonces et députés se réunirent dans la salle du Sénat, où le Roi, accompagné de la Reine et entouré d'un pompeux cortége formé des ministres, du conseil d'État, de toute sa suite, prononça du haut du trône en langue française le discours d'ouverture, répété ensuite en langue polonaise par le ministre secrétaire d'État.

Il commençait par s'excuser du retard mis à la convocation de la Diète et des motifs indépendants de sa volonté qui l'avaient empêché d'appeler l'armée polonaise à prendre une part active aux deux dernières guerres... Les applaudissements que provoqua ce paragraphe semblaient une protestation contre l'influence dont le Césaréwitsch s'était servi pour réduire à l'état de vaine espérance cette coopération sollicitée par l'armée et désirée par l'Empereur lui-même... En retenant dans les bornes étroites de la vie de garnison les impatiences d'une ardeur belliqueuse qui ne demandait qu'à se produire au dehors, le grand-duc Constantin a commis une erreur dont plus tard il devait subir les conséquences. L'insurrection dont le feu couvait déjà sous les cendres révolutionnaires n'aurait peut-être point éclaté si la Pologne et la Russie, apprenant à se connaître et à s'estimer les armes à la main devant un ennemi commun, avaient fraternisé sur les mêmes champs de bataille. Nicolas l'avait compris; est-il coupable d'avoir sacrifié sa volonté au désir d'un frère qui lui avait fait le sacrifice d'une

couronne? Dans les grandes questions, la politique du cœur, en désaccord avec celle de la raison, est toujours une faute. Quoi qu'il en soit, il la répara noblement dans le premier paragraphe de son discours d'ouverture.

Il annonçait ensuite les améliorations obtenues, en cours d'exécution et méditées dans l'administration du pays, les projets de loi qui devaient être soumis à la Diète, et il terminait en invoquant le calme dans les délibérations, l'union dans les desseins, et en rappelant aux représentants du peuple qu'à eux seuls il appartenait d'affermir l'œuvre du restaurateur de leur patrie par l'usage sage et modéré des droits qu'il avait accordés à la Pologne.

Un des principaux griefs du royaume portait sur la protection exclusive que le pouvoir central accordait au rite grec au détriment de la communion catholique. Le lendemain de l'ouverture de la Diète, le ministre de l'intérieur, comte Mostowski, cherchant à démontrer ce qu'il y avait d'injuste dans ce reproche fait au gouvernement, exposa les avantages accordés à la population catholique du royaume, évaluée à 3,471,282 individus, et au clergé, dont les revenus annuels s'élevaient à 4 millions de francs; quant à l'instruction primaire, dont il sentait toute l'importance, le ministre assurait qu'on avait augmenté et amélioré les écoles catholiques au point de pouvoir procurer à vingt-huit mille quatre cents enfants les bienfaits d'une éducation suffisante et gratuite.

« S'il est vrai, dit le ministre en terminant son discours, que l'extension irrégulière des connaissances, en augmentant la sûreté des personnes, tend à diminuer celle des propriétés par les nouveaux désirs qu'elle excite, le moyen le plus simple d'écarter l'appât des jouis-

sances illicites se trouverait dans les facilités accordées à chaque état pour recevoir l'instruction limitée qui lui convient. »

Le caractère de la session fut calme et digne; sa courte durée, bornée à un mois, n'ouvrait pas de grands horizons aux discussions; néanmoins la plupart des projets présentés par le gouvernement reçurent des modifications importantes, dont l'Empereur, qui assista à plusieurs séances, reconnut la sagesse. Un seul cependant, et celui auquel le Czar attachait le plus d'importance, fut rejeté par la chambre des députés à une majorité de 93 voix contre 22. En apprenant le rejet de ce projet ayant trait au divorce, Nicolas s'écria : « Le chiffre 93 est un nombre révolutionnaire. » A ce sujet, il s'exprima avec une certaine amertume dans son discours de clôture.

Au résumé, pendant tout le cours de cette session, les membres les plus influents de la Diète s'imposèrent une grande réserve et beaucoup de modération, ce qui ne les empêcha pas toutefois de formuler des plaintes vagues contre les violations de la loi fondamentale, et des vœux pour le renvoi du ministère, ainsi que pour la réunion de la Lithuanie. L'Empereur ne s'en montra point offensé; il promit même de prendre en considération les vœux de la Diète, et de faire droit aux propositions dont il reconnaîtrait la justice et l'opportunité.

La clôture des séances de la Diète eut lieu le 16-28 juin.

Dans son discours, l'Empereur témoigna ainsi son mécontentement au sujet du projet de loi sur le divorce, rejeté par la chambre des députés :

« Le Sénat, ce premier corps de l'État, avait justifié toute ma confiance en accueillant à l'unanimité un projet

qui obviait à une partie des inconvénients de la loi décrétée en 1825 sur la nullité du mariage et sur le divorce. Il est à regretter que la chambre des nonces ait cru devoir le rejeter, et maintenir ainsi une disposition qui compromet essentiellement le repos des familles, qui trouble les consciences, et dont la révision est impérieusement réclamée par les plus puissantes considérations. »

Ce discours se ressentait de l'impression produite sur l'esprit de Nicolas par la nouvelle d'un événement déplorable dont la ville de Sébastopol venait d'être le théâtre. Malgré les mesures actives du gouvernement pour préserver la Crimée de la peste qui sévissait dans les provinces de la Turquie européenne, le fléau, entrant en Bessarabie, avait frappé aux portes de Sébastopol. Toutefois, les mesures de l'autorité locale pour prévenir et combattre les progrès du mal n'avaient pas tardé à être couronnées de succès. La ville et quelques-uns de ses faubourgs étaient déjà délivrés du cordon sanitaire dont on les avait investis. La slobode nommée Korabelnaïa, habitée en grande partie par des marins retraités et par les marins de la flotte, était la seule localité qui eût encore à purger la quarantaine, dont le terme était rapproché. Peu de jours avant l'expiration de ce terme, plusieurs malades succombèrent sous les atteintes du fléau. D'après les dispositions ordonnées par le lieutenant général Stolypine, gouverneur militaire provisoire de la place, des médecins procédèrent à l'examen et à l'inhumation du corps d'une femme morte dans la slobode; mais les autres femmes du quartier s'opposèrent à cette opération, et soutenues dans leur résistance par les habitants, elles refusèrent de se rendre dans un camp disposé pour les recevoir pendant qu'on assainirait leurs demeures. Les efforts de l'autorité échouèrent de-

vant une force d'inertie qui se transforma bientôt en une rébellion ouverte, non-seulement dans la slobode, mais dans la ville elle-même. Au son du tocsin, les révoltés, se répandant dans les rues, demandèrent à grands cris la levée de la quarantaine et l'ouverture des églises. Leur exaspération se portant aux dernières extrémités, ils massacrèrent le général Stolypine, le colonel Vorobieff, commandant de brigade, Stépanoff, commissaire, et Stoulli, inspecteur de la quarantaine. Ils se livrèrent ensuite aux plus graves excès pendant vingt-quatre heures. Cependant l'amiral Greigh et le général comte Voronzoff, accourus sur le lieu du sinistre, étaient parvenus à se rendre maîtres de l'émeute. Les principaux chefs, arrêtés et livrés à la justice, étaient soumis à une commission d'enquête chargée d'instruire sur les causes et le degré de culpabilité de chaque prévenu.

En proie à de sinistres pressentiments qui ne devaient se réaliser que trop tôt, l'Empereur revint à Saint-Pétersbourg. « Je ne sais, dit-il un jour, sur quelles vagues données j'interroge l'avenir, mais il me semble que nous sommes à la veille de quelque grand événement. Dieu veuille que nous ne nous réveillions pas un de ces matins en face d'une grande catastrophe. »

Ce jour-là même, à neuf heures du soir, la cour se trouvait à cette époque à Yelaguini, l'une des résidences d'été du Czar, un courrier arriva à franc étrier au château impérial, et remit à Nicolas des dépêches que l'on venait de recevoir de Paris. L'Empereur les parcourut rapidement, puis, pâle, troublé, profondément ému, il rentra précipitamment dans l'appartement où se tenait l'Impératrice avec deux dames d'honneur.

« Mon Dieu! que vous est-il donc arrivé? lui demanda

l'Impératrice, troublée elle-même à la vue des traits altérés de Nicolas.

— La catastrophe dont je vous parlais ce matin, » répondit-il; et à haute voix cette fois il recommença la lecture de la dépêche qu'il avait reçue. Le trône de Charles X venait de s'écrouler sous les barricades de la révolution de juillet. En trois jours, le souffle d'un peuple haletant sous le travail d'une pensée dont il n'était que l'instrument avait emporté une monarchie de quatorze siècles; le fils de Philippe-Égalité, changeant le bonnet phrygien de son enfance contre une couronne, avait ramassé dans le sang et la boue le sceptre du frère de Louis XVI. Nicolas, consterné par la nouvelle d'un événement qui pouvait ébranler l'Europe, se promenait à grands pas dans le salon. « Louis-Philippe, disait-il, Louis-Philippe! je comprends aujourd'hui pourquoi je n'ai jamais aimé cet homme-là.... » Quelques larmes, pieux hommage rendu par un noble cœur au naufrage de trois générations royales, brillaient dans les yeux de l'Impératrice. Nicolas s'approcha d'elle, et lui prit la main en disant : « Charles X aurait dû se faire tuer sur la dernière marche de son trône.... » Au même instant, le grand-duc héritier entra dans le salon avec une figure riante, qui ajoutait par son contraste à la gravité des autres physionomies. « Mon fils, lui dit l'Empereur, un jour sans doute vous me remplacerez sur le trône de Pierre le Grand; alors vous aurez de grands devoirs à remplir comme père et comme souverain de vos peuples; vous vous devrez tout entier à la prospérité, à la gloire de la patrie, au bien-être, au bonheur de vos sujets; mais rappelez-vous bien dans cette position suprême que la main qui tient un sceptre et une épée ne doit jamais transiger avec une émeute,

sous peine de voir l'émeute se changer en révolution. Le chef d'un grand État doit se faire tuer sur les marches de son trône, plutôt que de le céder à l'insurrection. »

Quelques jours auparavant, Nicolas avait appris le débarquement de l'armée française et la prise d'Alger. Cette nouvelle lui était parvenue au moment où il passait en revue une division de la garde à Tsarskoé-Sélo. Aussitôt il avait envoyé chercher par une estafette M. Bourgoing, chargé d'affaires de France en Russie, et s'était porté lui-même à cheval à sa rencontre. Dès qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, et l'embrassant, il lui dit : « Écrivez au roi Charles X, votre auguste maître, que la prise d'Alger me fait autant de plaisir que si cette importante victoire avait été remportée par mes propres troupes. »

Le noble cœur de Nicolas revendiquait ainsi une partie de la gloire qui rejaillissait sur une monarchie légitime. « J'espère, ajouta-t-il, que ce triomphe consolidera le trône de mon frère bien-aimé Charles X.... » Quelques jours après, ce trône croulait sous les pavés sanglants de la rue. L'empereur Nicolas considéra l'abdication de Charles X comme un malheur de famille, et l'avénement de Louis-Philippe comme une calamité européenne.

Quoique l'union politique des deux cabinets fût moins intime que sous le ministère la Ferronnays, les relations personnelles du souverain avec le duc de Mortemart entretenaient une harmonie fondée d'ailleurs sur des sympathies communes et sur des intérêts réciproques. Ainsi, le cabinet russe avait reçu les communications relatives à l'expédition d'Alger avec une confiance absolue, avec une satisfaction sans réserve; il avait même exprimé le désir

d'y coopérer avec une flotte considérable, si le cabinet des Tuileries jugeait son concours utile. Mais la France avait répondu qu'elle se trouvait assez forte pour venger l'injure faite à sa majesté dans la personne de son représentant. Ainsi que la France, la Russie avait désiré l'abolition de la piraterie et l'affranchissement de la Méditerranée. Aussi peut-on attribuer à son assentiment hautement prononcé le silence et la réserve imposés à la jalousie d'une puissance dont la presse devait en 1856 revendiquer une grande part dans la révolution de 1830. Le cataclysme de juillet devait nécessairement faire disparaître tout rapprochement dans la pensée d'un prince menacé d'une révolte dès son avénement au trône, et inquiété à cette heure par les sourdes agitations de la Pologne. Aux yeux de Nicolas, Louis-Philippe n'était autre chose que le fantôme de la révolution qui, depuis le 14-26 décembre, posait constamment devant lui. Aussi, à la première nouvelle qu'il reçut de son usurpation sanctionnée par la peur et la nécessité du moment, ordonna-t-il une levée de recrues, sous le prétexte spécieux de combler les vides que la guerre avait creusés dans ses armées.

Le soulèvement de la Belgique, copie sanglante de la révolution de Paris, aggrava encore ces dispositions manifestement hostiles au nouvel ordre de choses établi en France. Le coup de foudre qui venait de frapper le trône séculaire de la dynastie des Bourbons avait brisé les affections de famille, les intérêts politiques basés sur la légitimité des monarchies européennes, les principes du droit sanctionnés par les contrats stipulés entre les souverains et les peuples; il avait tout remis en question, en sanctionnant au profit d'une usurpation le vieil axiome révolutionnaire : *L'insurrection est le plus saint*

*des devoirs*. Les peuples, séduits par des utopies décevantes, entraînés par la force de l'exemple, tressaillaient au cri de liberté qui, du sud au nord, se mêlait retentissant au bruit des armes. L'empereur Nicolas prêtant l'oreille à ces bruits, à ces tressaillements, échos lointains de la révolution du 26 décembre 1825, mit la main sur la garde de son épée, et sûr de sa force il attendit.

La première entrevue que Nicolas eut après la nouvelle de la révolution de juillet avec le chargé d'affaires de France, paraissant devant lui en grand uniforme avec la cocarde tricolore, fut orageuse et solennelle. L'Empereur parcourait à grands pas son cabinet. Son regard brillait comme un éclair dans une tempête, et sa voix retentissante éclatait comme un tonnerre. Jetant un regard de mépris et d'indignation sur une cocarde qui représentait à ses yeux la livrée de la révolution :

« Je ne comprends pas, dit-il, qu'un homme qui a le sentiment de sa dignité puisse du jour au lendemain changer ainsi de couleurs. » Puis abordant carrément la question, il déclara qu'il ne voyait dans la personne du duc d'Orléans que le lieutenant général nommé par le roi Charles X. « Il me sera impossible, ajouta-t-il, de reconnaître une royauté sans autre principe que celui du vol et de l'astuce. Si vous représentez en ce moment devant moi ce gouvernement, Monsieur, vous pouvez vous retirer et partir immédiatement pour la France. »

M. de Bourgoing, faisant tête à l'orage, répondit avec calme que tout en déplorant le sort de Charles X, il ne pouvait s'empêcher de considérer Louis-Philippe comme l'ancre de salut de l'ordre et de la monarchie, une digue opposée par la nécessité au torrent des passions révolutionnaires.

« Sire, continua-t-il, j'apprécie vos sympathies pour la maison de Bourbon et vos sentiments de répulsion pour celle d'Orléans, mais si vous consultez la raison qui doit toujours dominer les instincts du cœur, vous reconnaîtrez qu'il est une chose plus précieuse que la légitimité d'une monarchie.

— Laquelle, Monsieur? demanda Nicolas.

— C'est la monarchie elle-même, répliqua de Bourgoing.

— Il n'y a point de monarchie sans légitimité....

— C'est l'ordre européen, reprit le diplomate; et ne voyez-vous pas, Sire, derrière la couronne de Louis-Philippe, le bonnet phrygien de la république attendant son heure?

— La république! s'écria Nicolas, j'aimerais mieux cela.... La république est au moins un principe qui, semblable à l'outre d'Éole, porte en ses flancs les tempêtes.

— Sire, vous reconnaîtrez Louis-Philippe, vous le subirez du moins, sinon par sympathie, du moins par nécessité....

— Moi, reconnaître Louis-Philippe, admettre cet homme au rang des familles souveraines!... Jamais! répliqua Nicolas en frappant un violent coup de poing sur sa table de travail. Reconnaître pour roi de France le fils de Louis-Philippe-Égalité, serait me rendre complice d'une infamie!... Jamais!...

— Jamais est un mot qui n'a pas encore été écrit dans le dictionnaire de la politique, reprit M. de Bourgoing. Demandez, Sire, à MM. de Nesselrode et de Metternich.

— Pauvre France! ajouta Nicolas, faut-il que l'avenir d'un si beau pays soit de nouveau remis en question....

Qui tire l'épée périra par l'épée, a dit l'Écriture.... Je dis, moi, que celui qui monte au pouvoir par une révolution, en redescend par une révolution. Si Louis-Philippe ne tombe pas sous le poignard d'un assassin, il mourra dans l'exil. Maintenant, allez, Monsieur, je ne vous retiens plus. »

Le chargé d'affaires de France se retira avec le sentiment d'avoir rempli dignement ce qu'il croyait un devoir de circonstance et d'impérieuse nécessité. Quelques heures plus tard, Nicolas revint sur ses premières impressions, et révoqua l'ordre qu'il avait donné de remettre ses passe-ports au chargé d'affaires.

Le général Athalin, mystérieux beau-frère du nouvel élu de la France, fut envoyé à la cour de Russie pour lui notifier l'avénement de Louis-Philippe et remettre au Czar une lettre autographe de son souverain [1]. Nicolas le reçut avec froideur, la cour l'accueillit avec dédain. La réponse qu'il obtint était une reconnaissance de nécessité politique, la reconnaissance d'un fait fatalement accompli, et qui, dans la pensée de l'Empereur de toutes les Russies, n'impliquait aucune adhésion au principe auquel le gouvernement nouvellement établi en France devait son origine. Nicolas regardait comme à jamais déplorables les événements qui du foyer domestique avaient arraché un excellent père de famille pour lui mettre une couronne au front, et le lancer dans les aventures d'une souveraineté qu'il avait désirée, ambitionnée, préparée, mais qui ne lui appartenait point.

La loyauté chevaleresque de Nicolas avait trop le sentiment des choses justes pour voiler sa pensée sous les hypocrites subtilités du langage diplomatique. Il ne voulait point que l'Europe se méprît sur la nature de

[1] Voyez les Documents historiques, n° 18.

son acceptation ; il recevait avec satisfaction le désir que Louis-Philippe exprimait d'entretenir des relations de paix et d'amitié avec les États européens, il ne doutait point de ses intentions pacifiques, mais il ne pouvait se faire illusion sur la faiblesse de ses moyens de résistance contre la turbulente initiative des factions.

« Souvenez-vous, Monsieur, dit-il au général Athalin avec l'assurance d'un accent prophétique, que celui qui sème les vents récolte les tempêtes. »

Le 6-18 septembre il remit à l'ambassadeur du Palais-Royal la lettre suivante, adressée en langue française à Louis-Philippe :

« J'ai reçu des mains du général Athalin la missive dont il était porteur. *Des événements à jamais déplorables* ont placé Votre Majesté dans une cruelle alternative. Votre Majesté a pris une résolution qui seule lui paraissait propre à épargner à la France de plus grands maux. Je ne dirai rien des motifs qui ont inspiré la conduite de Votre Majesté en cette occasion, mais j'adresse les vœux les plus ardents à la divine Providence, pour qu'il lui plaise de bénir les desseins de Votre Majesté, et vos efforts pour le bien-être du peuple français. De concert avec mes alliés, je reçois avec satisfaction le désir exprimé par Votre Majesté, d'entretenir des relations de paix et d'amitié avec tous les États européens.

» Aussi longtemps que ces relations seront fondées sur les traités existants, et sur la ferme volonté de maintenir les droits et les obligations solennellement reconnus par ceux-ci, ainsi que les propriétés territoriales, l'Europe y verra une garantie de la paix qui est si nécessaire même pour le repos de la France.

» Appelé conjointement avec mes alliés à continuer avec la France sous son nouveau gouvernement ces re-

lations conservatrices, je m'empresserai de mon côté de mettre non-seulement tous les soins qu'elles exigent, mais je manifesterai encore sans cesse les sentiments de la sincérité desquels je me fais un plaisir d'assurer Votre Majesté, en échange de ceux qu'elle m'a exprimés. Que Votre Majesté veuille agréer, etc., etc.

» *Signé* NICOLAS. »

Cette lettre, dont la forme froide et sévère cachait à peine le mauvais vouloir de l'empereur de Russie, n'engageait à rien. Elle reconnaissait à la vérité le fait accompli, mais elle ne l'approuvait point. Aux avances de Louis-Philippe, le Czar répondait en présentant une main armée d'un gantelet d'acier. De là cette défiance et ces embarras réciproques, ces négociations cérémonieuses, ces impatiences mal contenues, ces armées l'arme au bras n'attendant qu'un signal pour se heurter, et cet état de paix au milieu des alarmes de l'Europe, plus ruineux que la guerre.

La Russie, dont les notes et les courriers diplomatiques faisaient la chaîne sur les routes de Vienne et de Berlin, ne cessait de pousser la Prusse et l'Autriche à la conclusion d'une nouvelle sainte alliance. Prévoyant dans un avenir rapproché le jour où la Pologne, soufflée par la France de juillet, répondrait à la réplique de la révolution par un appel aux armes pour le compte de son indépendance, elle paraissait décidée à prendre l'initiative, lorsque deux fléaux suspendirent ou dérangèrent le cours de ses desseins.

Le choléra-morbus, qu'on croyait endémique au climat de l'Inde, avait depuis quelques années ravagé les contrées de l'Europe les plus renommées pour la salubrité du climat et la douceur de la température. Il avait

envahi dès l'année 1825 quelques provinces de la Perse, d'où bientôt il s'était retiré devant les rigueurs de l'hiver. On se croyait donc pour toujours à l'abri de ses atteintes, lorsque dans les premiers jours du printemps de 1830 il se déclara tout à coup à Tauris et dans la province du Ghilan. De là, côtoyant la rive occidentale de la mer Caspienne, il se prolongea le long du Kour jusqu'à Tiflis. La chaleur du climat (on se trouvait alors au milieu du mois d'août), la mauvaise nourriture des habitants, la situation défavorable de la ville au point de vue hygiénique, l'inexpérience des médecins qui bravement moururent presque tous à leur poste sous les premiers coups du fléau, lui donnèrent une impulsion désespérante. Telle était la terreur qui s'empara bientôt des populations, que les bazars, les caravansérails et tous les établissements publics furent abandonnés comme des lieux maudits. Les malheureux mourant sans secours étaient jetés dans des fosses communes, sans autre linceul que les vêtements dans lesquels ils avaient été surpris. En moins d'un mois, la population de la ville, qui comptait trente mille âmes, fut réduite soit par la mort, soit par l'émigration, à cinq mille habitants. La marche du fléau était rapide, irrésistible; s'étendant par la mer Caspienne, il suivit les bords du Volga, ravagea Saratow, Simbirsk, Nijni-Novgorod, et s'approcha rapidement du cœur de la Russie.

Dans la croyance que l'épidémie était contagieuse, on établissait partout, du côté des pays infectés, des quarantaines et des cordons sanitaires; sur les limites sud-est du gouvernement de Moscou, plus particulièrement menacé, on interceptait toutes les voies de communication avec les points suspects; les ponts mêmes étaient enlevés. Par les soins du gouverneur général prince Ga-

litzin, un conseil de santé, dont chaque membre prit sous sa direction la surveillance spéciale d'un quartier de la ville, fut établi dans la capitale moscovite. Il devait au premier rapport du commissaire de police se transporter au domicile des cholériques, pour examiner avec un homme de l'art l'état des malades. En outre, un conseil des médecins se réunissait chaque jour pour rechercher les moyens à prendre contre l'épidémie en cas d'invasion.

Malgré ces alarmes, qui répandaient la stupeur au sein de la cité, jamais l'état sanitaire de Moscou n'avait paru plus satisfaisant. La main chargée d'inscrire les décès sur les registres mortuaires semblait se reposer, lorsque tout à coup, dans le courant du mois de septembre, une nouvelle fatale se répandit à Moscou : le choléra venait d'éclater dans ses murs. Les habitants, consternés, s'enfermèrent dans leurs maisons; ceux qui avaient les moyens de fuir émigraient dans les campagnes, tous savaient que le fléau s'attaquait aux constitutions les plus robustes, n'en épargnait aucune, et enlevait en quelques heures de souffrances horribles les malheureux qu'il frappait.

La science, inhabile à en deviner les causes, avouait son impuissance à en combattre les effets. Partout la maladie présentait les caractères de la contagion; cependant, dans sa marche mystérieuse et saccadée, elle franchissait parfois d'immenses espaces sans tenir compte des quarantaines. Partout le mal de la terreur frappait au cœur avant le mal lui-même. L'ange exterminateur semblait avoir déployé ses ailes sur la ville entière.

A la première nouvelle de la calamité qui venait de frapper Moscou, l'empereur Nicolas écrivit au gouverneur général :

« J'ai reçu avec la douleur dans l'âme votre rapport sur la triste nouvelle qui m'est annoncée. Informez-moi, par le moyen d'estafettes, de la marche et des progrès de la maladie. Mon départ dépendra des nouvelles que vous me donnerez; je suis prêt à venir partager avec vous les soins et les dangers. Résignation et espoir en Dieu. »

Quelques jours après, l'Empereur reçut du prince Galitzin un message alarmant : le choléra moissonnait les victimes par centaines. Il fit aussitôt ses préparatifs de départ. L'Impératrice, informée de la résolution de son époux, et redoutant pour lui les atteintes du fléau implacable et aveugle dans ses colères, le supplia de ne point s'y exposer.... Les larmes, les prières, tout ce que les craintes et la tendresse d'une femme et d'une mère peuvent employer d'éloquence, échouèrent devant l'inébranlable volonté de Nicolas. Aux prières et aux larmes de l'Impératrice, il répondit :

« Mon devoir m'appelle à Moscou, je dois m'y rendre.

— Mais, Sire, vous êtes père, s'écria l'Impératrice en poussant dans ses bras le grand-duc héritier, la grande-duchesse Marie et son frère Constantin, vous devez vous conserver pour vos enfants. »

Ce fut alors que Nicolas prononça ces mémorables paroles :

« C'est parce que je suis père que je dois aller à Moscou.... Ici, vous ne me montrez que trois enfants sauvegardés par l'amour d'une mère; mais à Moscou, j'en ai six cent mille en danger de mort. »

L'Impératrice comprit alors que sa résignation devait être égale à la grandeur du sacrifice.

« Vous êtes grand et sublime en tout, dit-elle à l'Empereur, que votre volonté soit faite.

— La mienne?... non, ajouta Nicolas, mais celle de Dieu. »

Il partit le soir même.

Ce fut le 29 septembre-11 octobre, dans la matinée, qu'il arriva à Moscou. La nouvelle de cet heureux événement se répandit avec la rapidité de l'éclair et vola de bouche en bouche. A son entrée au Kremlin, l'Empereur s'arrêta à la porte Iversky et s'agenouilla devant l'image de la sainte Vierge. Le peuple n'en croyait pas ses yeux; cependant, c'était bien le Czar qui venait se jeter au milieu de ses dangers pour les combattre et les partager.

« C'est lui, c'est l'Empereur! s'écriait la foule en se pressant sur ses pas; oh! nous savions bien que tu viendrais à nous; tu es partout où se trouve la souffrance et le péril.... Béni soit notre père! »

Bientôt le pavillon impérial flotta comme un signe d'espérance sur le château du Kremlin; les cloches sonnèrent à pleines volées dans les tours des cathédrales, les canons tonnèrent. Une foule immense encombrait les avenues du Kremlin pour saluer et contempler de plus près l'Empereur s'avançant à pied du palais de ses ancêtres vers l'église de l'Assomption. « Il va prier pour nous, disait le peuple; notre père va prier le Seigneur d'avoir pitié de ses enfants, et le Seigneur l'exaucera. » Jamais la présence d'un souverain n'avait excité un pareil enthousiasme : l'Empereur obtenait encore les honneurs du triomphe; la reconnaissance publique le couronnait une seconde fois.

Philarète, le métropolitain de Moscou, l'attendait sur la porte du temple. « Nous sortons au-devant de toi, seigneur, lui dit-il, et nous venons la croix à la main : puisses-tu apporter avec toi la résurrection et la vie! »

L'arrivée de l'empereur Nicolas à Moscou dans un

moment où l'élite de la population s'apprêtait à la quitter rendit l'espérance aux cœurs découragés; sa présence dans les endroits le plus fortement menacés par le fléau inspira le courage aux pusillanimes. Alors le peuple, reprenant avec l'espoir dans la Providence une confiance illimitée dans le gouvernement, se soumit sans réserve à toutes les mesures prises pour combattre efficacement l'épidémie. Chaque pas de l'Empereur, accompagné des belles paroles de Philarète, semblait porter avec lui *la résurrection et la vie.*

L'exemple du monarque stimulant partout l'émulation, on vit les classes privilégiées de la société rivaliser de zèle et de charité; les ambulances destinées aux cholériques, les établissements de bienfaisance, s'ouvraient comme par enchantement : c'était entre la noblesse et les marchands une lutte de dévouement sans exemple. Les propriétaires cédaient avec empressement leurs maisons pour les convertir en hôpitaux et pourvoyaient eux-mêmes aux premiers frais d'installation. Paschkoff, le prince Dolgorouky, Schelapoukine, Koznoff, Zaitsoff, Panfiloff, Yevdokimoff, Lepeschkine et cent autres prélevaient de larges dîmes sur leurs fortunes pour les offrir au conseil de santé. Les fils des seigneurs briguaient avec les enfants du peuple le dangereux honneur d'être mis à la disposition des inspecteurs; les étudiants eux-mêmes, ne pouvant payer de leur fortune, sollicitaient la faveur de partager avec les infirmiers le service des hôpitaux. La charité publique grandissait avec les sévices de l'épidémie.

L'empereur Nicolas, bravant le danger, payait aussi largement sa dette à l'humanité; le souverain s'était effacé devant le père. Il séjourna une semaine entière à Moscou, et après s'être assuré que toutes les mesures

étaient prises pour conjurer les progrès du mal, il repartit pour Saint-Pétersbourg, où sa famille l'attendait avec une inquiétude extrême. Il s'arrêta à la quarantaine de Tver le temps fixé par le règlement; il avait donné l'exemple du courage et du dévouement, il donnait ainsi celui de l'obéissance aux lois de la patrie.

Les ravages de l'épidémie s'arrêtèrent bientôt devant les mesures du gouvernement, ravages proportionnellement infimes si l'on considère la mortalité qui avait signalé sa marche dans d'autres localités. A Astrakhan, il avait enlevé le dixième de la population, tandis que le nombre des victimes à Moscou formait à peine le soixantième de ses habitants. Plusieurs autres provinces furent également frappées. C'est à cette première cause que l'on doit attribuer la suspension de la guerre dont la Russie semblait menacer la France; il s'y en joignit bientôt une autre non moins douteuse, mais plus décisive : l'insurrection de la Pologne.

Le grand-duché de Varsovie, créé par Napoléon avec les provinces polonaises détachées par son épée de la Prusse en 1807 et de l'Autriche en 1809, avait été réuni à la Russie par le congrès de Vienne, à l'exception des provinces de Posnanie, de Gallicie et de la ville de Cracovie. En laissant à l'empereur Alexandre le droit absolu d'établir en Pologne la forme de gouvernement qu'il jugerait la plus convenable à ses États, le congrès de Vienne lui avait interdit, comme condition expresse, la faculté de l'incorporer à l'empire de Russie. Alexandre, voulant s'assurer le cœur des Polonais par les liens de la reconnaissance, leur accorda une forme de gouvernement réglée par la charte constitutionnelle de 1815. En concentrant dans la personne du souverain les droits de la puissance suprême, il créa deux cham-

bres, le Sénat et la Diète. La direction des affaires du royaume était confiée à un conseil administratif. Les évêques voïvodes et châtelains, nommés à vie par le Roi, formaient les éléments constitutifs du Sénat. Ceux de la Diète, qui devait être convoquée tous les ans et pour un mois, se recrutaient parmi les députés de la noblesse et des communes.

Pour avoir force de vigueur, chaque nouvelle loi devait être adoptée par la majorité dans les deux chambres et recevoir la sanction du souverain. L'examen du budget des revenus et des dépenses appartenait de droit aux chambres. Cinq ministres nommés par le souverain formaient, sous la présidence d'un lieutenant général, le conseil administratif. Ils représentaient le pouvoir exécutif, préparaient les projets de loi, réglaient la marche des affaires et prenaient sous leur responsabilité le maintien de la charte. La liberté de la presse était garantie, l'administration municipale fut établie dans les villes, la noblesse eut le droit d'élire ses maréchaux pour sauvegarder ses intérêts, enfin les revenus du royaume furent affectés exclusivement à l'entretien d'une armée polonaise indépendante.

Afin de prouver la loyauté de ses intentions, Alexandre confia la direction des affaires à des hommes dont l'esprit et le caractère éminemment polonais présentaient des garanties suffisantes aux susceptibilités nationales. Il choisit pour vice-roi le général Zayonteck, vieux soldat blanchi dans les combats, et dont le cœur et la main, depuis Kosciuszko jusqu'à Napoléon, n'avaient jamais aimé et servi d'autre cause que celle de la Pologne. Les ministres furent également choisis parmi les Polonais les plus dévoués à leur patrie. Le grand-duc Constantin, commandant de l'armée polonaise, et Novosiltzoff, ayant

voix délibérative dans le conseil administratif avec le titre de commissaire impérial, représentaient seuls les intérêts de la Russie.

Les Polonais accueillirent avec enthousiasme la publication de la charte constitutionnelle, mais trois années s'étaient à peine écoulées, qu'ils s'imaginèrent qu'Alexandre était obligé de leur donner une constitution. De ces prétentions il résulta qu'à la première assemblée de la Diète les députés revendiquèrent le droit de faire des représentations au Roi sur les vœux et les besoins de la Pologne. L'empereur Alexandre manifesta son mécontentement, et déclara à la seconde session qu'il était décidé à sauvegarder la charte, mais que de leur côté les Polonais, au lieu de se livrer à des rêves chimériques, étaient tenus à l'observation rigoureuse de leurs devoirs. A ces avertissements la Diète répondit par le refus des projets de loi proposés par les ministres, notamment le Code criminel, puis entrant en discussion ouverte avec le gouvernement, elle renouvela les exigences de la diète précédente. Elle porta plus loin son esprit d'opposition et son mauvais vouloir en creusant un déficit considérable dans le trésor par l'inexactitude du payement des impôts. C'était un défi, l'Empereur releva le gant :

« Puisque la Pologne, dit-il, ne peut se suffire à elle-même et subvenir à ses propres besoins, nous l'organiserons différemment. Nous voulions étendre les priviléges accordés, mais devant l'hostilité systématique de la Diète, nous sommes forcés, dans l'intérêt de la sécurité générale, de modifier la charte octroyée. » Les principales restrictions furent des mesures sévères contre les abus de la presse, et l'interdiction des débats publics au sein de l'assemblée.

A l'ouverture de la troisième diète, Alexandre avait déclaré solennellement qu'il persévérait dans son intention de maintenir la charte, mais que les Polonais tenaient en leurs mains le sort de leur patrie dépendant de leur dévouement au trône et de leurs bonnes dispositions à seconder les efforts du gouvernement. C'était une menace, la Diète en détourna l'exécution en acceptant toutes les lois proposées par les ministres.

Abstraction faite du patriotisme qui porte avec désespoir le deuil de sa nationalité perdue, on comprenait d'autant moins les sentiments hostiles de la Pologne pour la Russie, que le duché de Varsovie avait atteint sous le règne d'Alexandre le plus haut degré de sa prospérité. L'action puissante de ce généreux monarque avait ravivé toutes les branches de l'industrie : là où naguère croupissaient des marais infects, de riches moissons mûrissaient sur un sol fertile. De larges voies de communication s'étaient ouvertes de toutes parts, les villages avaient poussé comme par enchantement là où l'on ne voyait autrefois que de pauvres cabanes disséminées; les villes s'étaient embellies; les finances, épuisées par de longues guerres, étaient plus florissantes que jamais depuis qu'Alexandre, renonçant aux biens de la couronne au profit de l'État, avait affecté uniquement aux besoins du royaume tous les revenus du pays. Une banque, créée avec les capitaux fournis par le souverain, contribuait au développement du commerce et de l'industrie; une armée magnifique, de vastes arsenaux, une université nationale, des chaires de hautes sciences, occupées par des professeurs habiles appelés des pays étrangers, des écoles primaires, des gymnases, des pensionnats pour les jeunes filles, des colléges militaires pour les garçons dans tous les chefs-lieux des provinces,

tels étaient en 1830 les bienfaits dont Alexandre avait doté la Pologne.

Mais à côté de ces avantages réels, il y avait des causes de mécontentement qui, habilement exploitées par les meneurs des sociétés secrètes, devaient aboutir à une sanglante catastrophe. La résistance du cabinet russe à l'incorporation au royaume des anciennes provinces, la suppression de la publicité des séances de la Diète, les lois répressives de la presse, la suprématie accordée à l'Église grecque au préjudice de la religion catholique, professée par les sept huitièmes de la nation, l'oppression de la police exercée par des Polonais russophiles, l'omnipotence ombrageuse du grand-duc Constantin, avaient donné un caractère odieux à la domination russe. Le dernier voyage de l'empereur Nicolas, la sévérité de ses discours à la Diète, son silence persistant aux vœux formés pour la réunion des provinces, avaient aigri davantage encore les esprits.

Sur ces entrefaites, le drapeau tricolore arboré au consulat de France faisant briller aux yeux des Polonais des couleurs qu'ils avaient si longtemps regardées comme les leurs, semblait être le signal de leur résurrection à l'indépendance et le jalon de leur marche dans la liberté. La nouvelle que les chefs du parti propagèrent alors qu'une armée russe occuperait militairement la Pologne, tandis que les phalanges polonaises serviraient d'avant-garde aux troupes du Czar portant la guerre en France, exaspérèrent encore les ressentiments.

Dans le courant du mois d'octobre, Pierre Wysocki, simple sous-lieutenant de l'armée polonaise, comprenant que le moment d'agir était venu, réunit tour à tour les officiers du corps composant la garnison de Varsovie et leur communiqua la première pensée du soulè-

vement. Sa parole ardente produisit sur l'imagination passionnée de ses compagnons d'armes l'effet d'une étincelle sur un baril de poudre. Le soulèvement une fois admis en principe, des délégués furent élus par chaque corps au nombre de soixante-dix pour se concerter sur la marche à suivre. Pendant ce temps, de nombreux émissaires lancés dans toutes les directions devaient préparer le pays au grand mouvement qui lui promettait une ère de régénération.

Lorsque le plan définitif du soulèvement de l'armée et du peuple fut arrêté, on en fixa l'explosion au 17-29 novembre. Ainsi qu'à la révolution républicaine qui dix-huit ans plus tard éclata à Paris, un banquet devait servir de prétexte et de prélude à l'insurrection de Varsovie. Quelques jeunes gens de l'école militaire des porte-enseigne, école composée en grande partie de nobles polonais, s'étaient réunis pour célébrer à table la prochaine délivrance de leur patrie. Là, ne pouvant maîtriser l'élan de leur patriotisme, ils avaient chanté les vieux airs nationaux et porté un toast à la mémoire de Kosciuszko. Leur arrestation devança de quelques heures le mouvement qui ne devait éclater qu'à minuit. Informé de l'irritation qui régnait à l'école des porte-enseigne, Wysocki s'y porta résolûment et s'écria : « L'arrestation de vos frères vient de sonner l'heure de la vengeance : c'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir. Aux armes !

— Qu'on nous donne des cartouches, répondirent les porte-enseigne, et en avant !

— Des cartouches ! répliqua Wysocki, vous en trouverez dans les gibernes des Russes. En avant ! »

Et sans perdre de temps, Wysocki, se mettant à la tête de cent soixante élèves, marcha contre les casernes

de la cavalerie russe, situées aux portes de la ville. Une lutte sanglante, mais dont l'issue n'eût point été douteuse, si les cavaliers surpris la nuit n'eussent été attaqués à l'improviste, s'engagea sur ce point.

Des événements plus graves encore se passaient au château du Belvédère, résidence du Césaréwitsch. Dix-huit conjurés, pour la plupart étudiants de l'université, avaient fait le serment de s'emparer du grand-duc Constantin mort ou vif. Armés de poignards et de pistolets, ils se divisèrent en deux colonnes : l'une, s'emparant des jardins, devait couper la retraite au Grand-Duc; l'autre, faisant main basse sur tout ce qui s'opposait à sa marche, força l'entrée principale et se précipita dans les appartements aux cris de : Mort au tyran! Constantin venait de se coucher; réveillé brusquement par son valet de chambre, et comprenant que toute résistance était impossible, il n'eut que le temps de se jeter dans un escalier dérobé qui le conduisit au pavillon de la princesse de Lowicz, sa femme. Au même instant, les conjurés envahirent son appartement. Furieux d'avoir manqué leur victime, ils visitèrent le palais de fond en comble, mais leurs recherches furent inutiles; ils respectèrent le pavillon de la Grande-Duchesse. L'*ange* de la Pologne servit de providence au lieutenant de l'empereur de Russie.

Moins heureux que le grand-duc Constantin, le sous-directeur de police Lubowidzki et le lieutenant général Gendre, qui se trouvaient au palais, tombèrent sous les coups des conjurés. Dans ce moment, un régiment russe arrivait au pas de course au palais impérial. Les conjurés opérèrent leur retraite par le petit bois de Lazienki et rejoignirent Wysocki, dont la position était devenue critique. Les cavaliers russes, s'apercevant du petit

nombre des combattants, avaient repris l'offensive et s'apprêtaient à les cerner; l'arrivée des étudiants changea la face des choses : les deux colonnes réunies chargèrent à la baïonnette, et parvinrent à se frayer un sanglant passage vers l'intérieur de la ville.

En quelques instants l'insurrection, soutenue par le 4e régiment d'infanterie polonais, par un bataillon de sapeurs, par l'artillerie à cheval et par la majeure partie du régiment des grenadiers, se développa avec une rapidité effrayante. Les troupes rebelles et le peuple, demandant des armes, se portèrent sur l'arsenal et firent main basse sur quarante mille fusils qui s'y trouvaient. Les régiments que le Césaréwitsch était parvenu à rejoindre formaient un noyau de huit à dix mille hommes, parmi lesquels le régiment des chasseurs à cheval polonais se fit remarquer par son courage et sa fidélité. Ces troupes, débordées par l'insurrection, reçurent l'ordre de se concentrer sur la grande place et de repousser ceux qui voudraient s'opposer à leur mouvement. Le Grand-Duc alors, pour éviter l'effusion du sang, se retira avec les troupes restées fidèles en dehors de la ville.

Toute la nuit se passa du côté des insurgés dans les désordres inséparables d'un mouvement privé d'une direction homogène et forte. Plusieurs officiers supérieurs, entre autres les généraux Hanke, Trembicki, Siemiontkowski, Blumer et le colonel Meciszewski furent massacrés ou tués dans les différents combats qui signalèrent les commencements de la lutte; des excès déplorables, de cruelles méprises, ensanglantèrent cette nuit terrible. Le brave général polonais Nowicki, pris pour le général Lewicki, commandant de la place, tomba sous les poignards des conjurés. Sur plusieurs points, les vengeances privées se signalèrent par d'odieux assassinats.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, le grand-duc Constantin reconnaissant aux progrès de l'insurrection l'impossibilité de rétablir l'ordre et son autorité, porta son quartier général au village de Wirzba, situé à trois kilomètres de la ville.

Cependant l'insurrection victorieuse n'avait encore ni chefs ni direction. La troupe et la populace, ivres de fanatisme et de vin, se livraient à toutes sortes d'excès sous les plis du drapeau tricolore français, marié à la bannière de l'indépendance polonaise.

La ville, plongée dans la stupeur, redoutait l'envahissement de la banque, où des sommes considérables, provenant d'un emprunt et d'une aliénation de domaines, avaient été déposées; les propriétés publiques et particulières, les boutiques elles-mêmes, étaient menacées d'un pillage général; la classe bourgeoise était terrifiée.

Dans cette situation désespérée, le ministre des finances Lubecki convoqua le conseil administratif du royaume. Ce conseil, se voyant sans force et sans mandat pour faire face au péril, crut devoir appeler à son aide quelques personnages dont les noms populaires semblaient devoir opposer une digue aux flots débordés de l'insurrection. Les princes Adam Czartoryski, Michel Radziwill, Michel Kochanowski, le comte Louis Poé, secrétaire du Sénat, Julien Niemcewicz et le général en retraite Chlopitzki répondirent à son appel.

Malgré cette adjonction de citoyens recommandables, la première proclamation du conseil administratif fut très-mal accueillie. *Elle ne sentait pas assez la poudre,* disaient les exaltés du parti. Elle renfermait le salut de la Pologne si les conjurés eussent écouté les conseils qu'elle leur adressait. « Vous ne voudrez pas, disait-elle, donner au monde le spectacle d'une guerre civile.

La modération peut seule éloigner de vous les dangers qui vous menacent. Rentrez dans l'ordre, dans le repos, et puissent toutes les agitations cesser avec la nuit qui les a couvertes de son voile. Pensez à l'avenir et à votre patrie si malheureuse! »

Au lieu d'écouter ces avis inspirés par les sentiments d'un véritable patriotisme, les insurgés, après avoir formé des conciliabules composés des plus ardents patriotes qui avaient fait partie des sociétés secrètes, se portèrent, suivis d'une foule exaspérée par leurs discours, jusqu'au palais du gouvernement, et forcèrent les membres du conseil à céder leur place à des hommes investis de la confiance du peuple.

Dans cette nouvelle combinaison entrèrent, sous la présidence du prince Adam Czartoryski, les princes Ostrowski, Malachowski et le célèbre professeur Lelevel, l'un des chefs les plus influents des sociétés secrètes. Le 1er décembre, les étudiants de l'université, au nombre de mille, formèrent une légion d'honneur, et Lelevel organisa un club patriotique qui, sous ses auspices, devait donner l'impulsion à l'opinion.

Les gens de bien envisageaient avec effroi l'abîme où la fortune de la Pologne allait s'engloutir.

Inspiré par l'espoir de sauver sa malheureuse patrie, le général Chlopitzki accepta le commandement en chef de toute la force armée. C'était un homme ferme, également aimé du peuple et des soldats; âgé d'environ vingt-cinq ans, il avait servi avec distinction sous les ordres de Napoléon, et vivait dans la retraite depuis la réunion de la Pologne à la Russie. Son premier soin fut de calmer l'exaspération des troupes et la fureur de la populace qui voulait proclamer immédiatement l'indépendance de la Pologne et attaquer l'armée russe

campée aux portes de la ville. Ensuite il dépêcha le prince Lubetzki et le comte Ezcrski à Saint-Pétersbourg, pour solliciter de l'Empereur l'oubli du passé. Du reste, sincèrement attaché à son pays, et Polonais dans l'âme, il ne voulait pas se soumettre sans conditions et voulait mettre à prix des succès quelque éphémères qu'ils parussent à ses yeux. Il espérait même à l'aide de l'intervention de la France et de l'Angleterre, obtenir de la Russie des concessions qui auraient satisfait les exigences et flatté l'amour-propre de ses concitoyens. A cet effet il expédia des agents actifs à Londres et à Paris.

En même temps l'administration provisoire envoyait quatre de ses membres au quartier général du grand-duc Constantin, pour lui proposer des arrangements au moyen desquels ils répondaient de la soumission du peuple polonais. Ces conditions consistaient à rétablir la constitution octroyée par Alexandre, la suppression de l'acte additionnel de 1825, la réunion à la Pologne des provinces de Lithuanie et de Volhynie, et une amnistie complète pour tout ce qui venait de se passer.

Le prince accueillit favorablement ces ouvertures. « Sans vouloir répondre des intentions de l'Empereur, à qui seul appartenait le droit de décider, il déclarait qu'il n'avait pas l'intention d'attaquer la ville sans un avertissement préalable de quarante-huit heures si les hostilités devaient recommencer; qu'il ne donnerait aucun ordre au corps d'armée de Lithuanie, et qu'en rendant compte au Czar des événements qui venaient d'avoir lieu à Varsovie, il voudrait bien en solliciter le pardon et l'oubli. » Le prince fit plus encore, il consentit à ce que les troupes polonaises qui l'avaient suivi rentrassent dans

la ville, s'engageant lui-même à quitter le territoire polonais. Ces conditions acceptées à la satisfaction des deux partis, s'exécutèrent ponctuellement.

Les soldats polonais rentrèrent avec armes et bagages à Varsovie et prêtèrent serment au nouveau gouvernement provisoire, pendant que de son côté le grand-duc Constantin s'éloignait à petites marches dans la direction de la Volhynie.

De ce moment, l'étoile du prince qui avait préféré l'amour d'une femme à l'ambition d'un trône commença à s'éclipser à l'horizon de la scène politique.

La première nouvelle du soulèvement de Varsovie parvint à l'Empereur au moment où la garde impériale qu'il venait de passer en revue s'ébranlait pour le défilé; il fit former le cercle aux généraux et aux officiers, et leur annonça d'une voix émue un événement si triste et si imprévu. « La trahison des troupes qui viennent d'entacher ainsi l'honneur de l'armée polonaise, dit-il, est un des coups les plus douloureux qui pouvaient me frapper au cœur. »

Ces paroles produisirent un effet magique; les officiers supérieurs qui se trouvaient les plus rapprochés de la personne du souverain se jetèrent à ses pieds, et avec des larmes d'attendrissement jurèrent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. « Les rebelles, s'écria Nicolas, ne se sont pas contentés de briser le pacte qui unissait la Pologne à la Russie, ils ont la témérité de me poser des conditions... Mais à ce sentiment de votre indignation, je vois que vous avez deviné ma réponse : La voix du canon me servira d'interprète. » En attendant il adressa aux Polonais une proclamation fortement accentuée et dans laquelle il manifestait son intention immuable de ne

faire aucune concession [1], et de n'accorder merci qu'à une soumission immédiate.

Ce fut par cette porte ouverte au repentir que le prince Lubetzki et le comte Ezerski, après avoir échoué dans leur mission, revinrent à Varsovie, où les clubs en permanence creusaient de plus en plus l'abîme qui s'était fait entre la Pologne et la Russie. Les ambitions privées, les passions populaires, étaient aux prises avec le mouvement de résistance que le général Chlopitzki s'efforçait d'imprimer à la situation. Cet homme de bien avait en quelque sorte rétabli l'ordre dans le désordre et constitué la révolution dans la révolution; il possédait sans réserve la confiance de l'armée, de la garde nationale et de la noblesse, lorsque les chefs des sociétés secrètes, jaloux de son pouvoir, lui représentèrent que l'autorité qu'il s'était arrogée était incompatible avec les institutions du pays et les vœux du peuple. Son orgueil s'en montra blessé; il donna sa démission aux deux chambres constituées.

La nouvelle de sa retraite répandit dans Varsovie une inquiétude qui ressemblait à de la consternation; mais la Diète se hâta de rassurer les esprits en votant à l'unanimité un décret de reconnaissance pour les services rendus par le général, et en donnant son adhésion complète à la proposition de lui conférer avec la dictature l'autorité suprême la plus absolue. Cette proposition, également accueillie d'enthousiasme par le Sénat, ayant été convertie en décret, les deux chambres se réunirent dans la soirée du 8-20 décembre en assemblée plénière, où Chlopitzki se rendit pour le recevoir.

La cérémonie fut imposante de simplicité et de recueillement: le prince Adam Czartoryski, président du

[1] Voyez les Documents historiques, n° 19.

Sénat, lui adressa la parole en ces termes : « En vous offrant la dictature, les deux chambres vous donnent une preuve de la confiance la plus flatteuse qu'aucun citoyen puisse jamais obtenir de sa nation. Agissez pour le bien de la patrie; il ne peut naître dans nos cœurs aucun doute que toutes vos pensées, vos désirs, n'aient pour but son bonheur. Nous nous abandonnons à vos lumières, à votre prudence, à la fermeté de votre caractère, et à la parole d'un loyal et brave Polonais. La confiance de la nation sera inséparable de votre personne. Vous avez à attendre dans cette vie la plus belle des récompenses, la gloire,... et les générations futures vous devront leur bonheur. »

Le maréchal de la chambre des nonces prit à son tour la parole, et remit le décret de la dictature entre les mains du général, qui le reçut avec une émotion dont se ressentit l'allocution suivante :

« Messieurs, je n'accepte ce pouvoir qu'avec la ferme intention de l'employer au bien de la patrie; je m'en servirai jusqu'à ce que vous jugiez nécessaire de le reprendre. Alors, obéissant aux ordres de la nation, je regagnerai paisiblement mes foyers, riche d'une conscience tranquille, fier d'avoir consacré mes derniers efforts à l'affranchissement de ma patrie. »

L'enthousiasme que provoqua cette scène, dont l'effet n'avait point été calculé, fut immense. Les cris de Vive la Pologne! Vive l'indépendance! après avoir ébranlé les voûtes du palais des rois de Pologne, retentirent au dehors : le cœur de l'assemblée nationale semblait avoir passé dans celui du peuple.

Le même soir, le Dictateur annonça à la Diète par un message qu'elle était prorogée. Elle avait pris elle-même l'initiative de cette importante mesure en la conseillant

à Chlopitzki; mais avant de se séparer elle nomma une commission qui serait chargée de rédiger un manifeste ayant pour but d'exposer aux yeux de l'Europe les causes, les principes et les conséquences de la révolution déjà consacrée par la représentation nationale.

Le lendemain, le Dictateur adressa à la nation un manifeste rendant compte des motifs qui l'avaient décidé à accepter de nouveau l'autorité suprême; il organisa un conseil national en remplacement du gouvernement provisoire. Le nom seul était changé, puisque dans ce conseil, chargé de l'administration générale, rentrèrent en grande partie les membres du gouvernement dissous.

Dans ce temps, il se manifesta une activité extraordinaire pour l'organisation des forces polonaises et pour la défense de Varsovie. Déjà une formidable tête de pont couvrait la Vistule; des batteries avancées protégeaient la ville; les femmes, les enfants, les vieillards, tout le monde, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, travaillait aux retranchements; les cadres de l'armée se remplissaient comme par enchantement... Aux menaces de la Russie, la révolution avait jeté le gant de la Pologne.

Au milieu de ces levées d'hommes et de ces bruits de guerre, la commission récemment nommée par la Diète préparait en silence le manifeste dont elle était chargée, mission rendue difficile par l'attitude de Chlopitzki, qui persistait à respecter l'autorité de Nicolas et à ne reconnaître d'autre Pologne que celle des traités de Vienne. Elle termina son œuvre le 24 décembre 1830-5 janvier 1831, malgré les résistances du dictateur. Ce document important se terminait ainsi :

« La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation avec la ferme résolution de ne plus

se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser, et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seules garanties de ses libertés, qu'après s'être assurée de ces mêmes libertés qu'elle réclame par un double droit comme un besoin pressant du siècle, enfin qu'après s'être réunie à ses frères soumis au joug du cabinet de Saint-Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

» Nous n'avons été influencés par aucune haine contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave; au contraire, dans les premiers moments nous nous plaisions à nous consoler de la perte de notre indépendance en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'âmes à la jouissance des libertés constitutionnelles qui, dans le monde civilisé, étaient devenues également un besoin pour les gouvernants comme pour les gouvernés.

» Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des États limitrophes, ont au contraire servi dans tous les temps d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent aujourd'hui lui être plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se fera entendre en notre faveur. Si même dans cette lutte, dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devions combattre seuls pour les intérêts de tous, pleins de confiance dans la sainteté de notre cause, de notre propre valeur, et en l'assistance de l'Éternel, nous combattrions jusqu'au dernier soupir pour la liberté; et si la Provi-

dence a destiné cette terre à un asservissement éternel, si dans cette dernière lutte la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation, que si le ciel ne lui a pas permis de sauver sa patrie, il a du moins par ce combat à mort mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée. »

Les accents prophétiques de ce manifeste rappelaient le salut des anciennes victimes traînées aux amphithéâtres de Rome et disant : *Morituri te salutant.* Ils furent entendus des nations; mais les cabinets de l'Europe étaient trop occupés de leurs propres affaires pour prendre une part active à celles de la Pologne. Les sympathies des peuples pour cette malheureuse nation se réduisirent à des vœux stériles ou à de secrets encouragements, qui pour elle devaient aboutir à d'amères déceptions... En effet, pendant que le Czar se refusait à toute concession, les cabinets européens ne laissaient percer dans les ténèbres de la situation une lueur d'espérance en fait d'intervention qu'autant que la Pologne aurait assuré son indépendance : les Polonais croyant l'obtenir par un coup décisif, proclamèrent la déchéance des czars au trône de leur patrie.

Voici l'acte de cette déchéance sanctionnée à Varsovie dans la séance du 13-25 janvier 1831 :

« Les conventions les plus sacrées sont d'autant plus inviolables qu'elles sont fidèlement et mutuellement observées par les deux parties. Nos longues souffrances sont connues du monde entier. Les franchises jurées par deux souverains et violées tant de fois délient en ce jour la nation polonaise de la fidélité qu'elle devait au monarque régnant. Les paroles de l'empereur Nicolas disent

que le premier coup de canon que nous tirerons sera le signal de la destruction de la Pologne. Ces paroles, en nous enlevant tout espoir d'obtenir justice, ne nous laissent plus qu'un noble désespoir.

» En conséquence, le peuple polonais représenté par la Diète déclare : Qu'il est indépendant et qu'il a le droit de disposer de la couronne en faveur de celui qu'il jugera digne de la porter, et qui lui présentera les garanties les plus solennelles et les plus religieuses pour le maintien de la foi et du pacte juré. »

Treize membres seulement refusèrent d'apposer leur signature à cet acte signé par tous les membres de la Diète.

Un fait étrange est le rôle que le nombre treize a joué à certaines époques dans les rapports de la Russie avec la Pologne. Ainsi, lors de l'élection d'Auguste II à Varsovie en 1697, treize sénateurs portèrent leur vote sur le protégé du czar Pierre Ier. En 1733, lors de l'élection d'Auguste III à Praga, treize sénateurs seulement donnèrent leur voix à l'élu de la czarine Anna Yvanovna. En 1764, les plus zélés partisans de Stanislas-Auguste, l'élu de la czarine Catherine, étaient au nombre de treize. A la séance de la Diète le 3 mai 1791, treize sénateurs ou nonces s'opposèrent énergiquement à la constitution. Le premier noyau de la confédération de Targowica en 1792 se composait aussi de treize personnages. Enfin, et indépendamment des treize abstentions précitées, il y eut en 1794, à l'époque de la révolution, treize exécutions d'hommes politiques accusés de dévouement à la Russie.

L'acte de déchéance fut communiqué aux cabinets de l'Occident. C'était le gage exigé par leurs promesses, puisque la Pologne avait recouvré son indépendance....

Que firent les cabinets alors! Ils renièrent ce qu'ils avaient implicitement encouragé; ils prétendirent que par le mot intervention ils n'avaient jamais compris autre chose qu'une intervention purement diplomatique, devenue désormais impossible par le fait seul de la déchéance des Romanoff.

Le gouvernement de Louis-Philippe, moralement plus compromis dans un mouvement qu'à vrai dire il avait redouté plus que désiré, osa faire entendre une voix conciliatrice entre les menaces de la Russie et les résistances de la Pologne; mais l'empereur Nicolas, qui ne pouvait lui pardonner ce qu'il appelait une *usurpation de famille*, lui fit répondre sèchement : « Que me veut-on? De quel droit se mêle-t-on de mes affaires? Depuis quand le charbonnier n'est-il plus le maître chez lui? Les Polonais sont des rebelles, et comme tels je dois les combattre et les punir. Ils doivent subir la peine de leur ingratitude, car ce sont aussi des ingrats. J'ai tout fait pour eux. Qu'était la Pologne avant moi? Un désert de sable et de boue. Elle me doit tout : son bien-être, son armée, ses finances.... Les canons qui servent aujourd'hui contre moi sont ceux que je leur ai envoyés après la prise de Varna.

» Empereur de la Russie, je ne puis faiblir devant la révolte, car je dois rendre compte à l'histoire de la mission qui m'est confiée.

» Je resterai Russe avant tout; c'est mon droit, c'est mon devoir, c'est ma politique. Si j'avais le malheur de transiger, de reculer, je périrais dans la tempête que j'aurais voulu étouffer.... Ne me demandez rien d'impossible. »

Les Polonais avaient brûlé leurs vaisseaux; aussi, malgré les mécomptes, malgré les mauvais vouloirs,

malgré l'absence de tout secours, malgré les hostilités plus ou moins patentes de la Prusse et de l'Autriche, seuls, sans autre espérance que celle de vaincre ou de mourir, ils se jetèrent vaillamment dans la lutte.

Le 18-30 janvier, les chambres nommèrent un gouvernement national composé de cinq membres, non responsables, et jouissant d'une autorité égale aux prérogatives d'une royauté.

Le prince Adam Czartoryski et Barzikowski représentaient l'élément monarchique pur; Vincent Niemoiowski et Théophile Morawski, les idées constitutionnelles; Lelevel seul représentait les idées démocratiques. Le prince Czartoryski, élu président de ce gouvernement, fit aussitôt une proclamation, que les rebelles considérèrent comme un branle-bas de combat. « Mon devoir, disait-il en terminant, m'oblige à déclarer dès à présent que le sort du pays et l'intérêt de la nation ne peuvent être à mes yeux enchaînés à aucuns liens particuliers. L'armée et le gouvernement doivent combattre jusqu'à la fin, et disputer opiniâtrément chaque pied du terrain resté libre du territoire national. »

Le gage des combats était jeté. Dans les premiers jours de février, au milieu d'un hiver des plus rigoureux, cent vingt mille Russes sous le commandement du feld-maréchal Diebitsch Zabalkanski, réunis sur la frontière occidentale entre Kovno et Oustiloug, entrèrent en Pologne par plusieurs points. A mesure que leurs divers corps avançaient en convergeant vers Varsovie, les Polonais, au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes, sous les ordres du prince Radziwill, évitant avec prudence un engagement général, se repliaient sur la capitale. Chlopitzki, qui s'était démis de la dictature pour ne pas être responsable d'une lutte inégale contre

la Russie, s'était rendu à l'armée pour assister de ses conseils le général en chef et pour combattre à l'avant-garde en simple volontaire.

D'après le plan de défense adopté par le prince Radziwill, les troupes polonaises se concentrèrent vers le faubourg de Praga. Les Russes, en voulant tomber sur leur aile droite, furent battus à Stoczek le 2-14 février par le général Dwernicki, et perdirent dans cette affaire onze canons. Diebitsch, occupant bientôt le bois de Grochow avec quatre-vingt mille hommes et deux cents bouches à feu, offrit la bataille aux Polonais, qui, malgré l'infériorité de leurs forces, l'acceptèrent bravement. L'action s'engagea de part et d'autre avec un égal acharnement. Elle dura toute la journée, sans autre résultat qu'une perte considérable des deux côtés. Le lendemain 8-20 février, les Russes, partagés en deux divisions commandées, l'une par le général Rosen, et l'autre par le comte Pahlen, engagèrent de nouveau le combat. De l'aveu du généralissime russe lui-même, les Polonais, combattant avec cette intrépidité qui est le trait caractéristique de leur nation, firent reculer les troupes du comte Pahlen, et firent des prodiges de valeur pour chasser les Russes d'un bois où ils s'étaient mis à couvert contre les charges de la cavalerie. La nuit seule mit fin au combat. Les Russes, par le fait qu'ils s'étaient rapprochés de Varsovie, s'attribuèrent la victoire; mais entre eux et cette capitale l'armée polonaise, ferme, intrépide, pleine d'enthousiasme, élevait un rempart de baïonnettes.

Le généralissime russe ayant reçu de nombreux renforts, entre autres vingt mille hommes composant le corps des grenadiers, ne tarda pas à recommencer la lutte. Le 24, il enleva le village de Bialolenska sur la gauche des Polonais; le 25, il dirigea toutes ses forces

contre les divisions Zymirski et Skrzynecki, appuyées sur un bois en avant de Praga. Les Polonais supportèrent bravement le choc. Diebitsch, soutenu par une artillerie formidable, redoubla d'efforts, et parvint à percer le centre de ses ennemis. Le bois fut emporté, mais les généraux Chlopitzki et Skrzynecki, ralliant leurs troupes sous le feu qui les foudroyait, s'élancèrent de nouveau sur cette position, et la reprirent après un engagement meurtrier d'une heure. Chlopitzki, blessé dès le commencement de l'action, ne voulut pas quitter le champ de bataille. Cependant les Russes revinrent une seconde fois à la charge avec une telle impétuosité, que les Polonais, malgré leur courage, durent abandonner ce poste important. Ils se replièrent en bon ordre sous le canon de Praga, où Diebitsch tenta vainement de les forcer; mais, redoutant avec raison que la débâcle de la Vistule, en brisant le pont de Praga, ne coupât leurs communications avec la capitale, ils rentrèrent à Varsovie.

Le prince Michel Radziwill déposa son commandement le 14-26 février, et la Diète nomma pour le remplacer comme général en chef Skrzynecki, qui s'était couvert de gloire dans ces divers engagements. Le quartier-maître Prondzynski lui fut adjoint en qualité de conseil. Les armements se poursuivirent de part et d'autre avec un nouveau degré d'énergie. Mais le comte Diebitsch, condamné à l'inaction jusqu'à la débâcle de la Vistule, abandonna les plaines de Grochow : il se retira sur Plock avec son principal corps, que devaient rejoindre de nouvelles troupes arrivant de Russie à marches forcées. Cependant de fortes divisions restèrent en observation devant Varsovie. L'une d'elles, sous les ordres du général Rosen, s'établit à Dembewilkié; une

autre, commandée par Geismar, à Waver; un troisième corps, plus avancé, étendait ses lignes jusque sous le canon de Praga. On touchait aux premiers jours de mars; le temps se mit au dégel, la débâcle de la Vistule d'abord, son débordement ensuite, suspendirent les opérations de guerre pendant le mois entier. Le général Skrzynecki profita de ce répit pour ouvrir de nouvelles négociations avec Diebitsch, pour terminer les fortifications de la capitale, combler les vides de son armée, et réparer son matériel. Le général russe, se conformant aux ordres du Czar, demandait avant tout la soumission des Polonais sans conditions. La reprise des hostilités était imminente. Skrzynecki en donna le premier le signal.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, il se mit à la tête de vingt-cinq mille hommes, et, défilant par le pont de Praga, il se porta rapidement sur Waver par des chemins couverts de paille; de sorte que, protégé par le silence des chemins et l'obscurité de la nuit, il put tomber sur le corps de Geismar surpris à l'improviste. Celui-ci, débusqué de ses positions, se replia sur la division de Rosen à Dembewilkié, qui fut également culbutée après un combat acharné de dix-sept heures.

Le colonel Ramorino, que la mort des traîtres devait atteindre plus tard dans les plaines du Piémont, se distingua et contribua particulièrement au succès de cette brillante affaire, qui coûta aux Russes cinq à six mille hommes tués, six mille prisonniers, douze canons et deux drapeaux. Le général Rosen abandonna Minsk et se replia sur ses réserves, poursuivi l'épée dans les reins par les Polonais, qui, le 29 mars-10 avril, remportèrent une seconde victoire au village d'Inganie.

La fortune des combats souriait alors aux armes polonaises; mais aux horreurs de la guerre vinrent se joindre

bientôt celles du choléra. « C'est ainsi, disait le généralissime polonais dans un rapport du 22 avril, que dans sa cruauté l'ennemi qui depuis des siècles vomit sur notre sol toutes sortes de maux vient de nous apporter le fléau qui nous manquait. » Plus que le boulet l'épidémie asiatique creusait de larges trouées dans les rangs des combattants.

Sur ces entrefaites, une insurrection formidable éclatant en Lithuanie sembla promettre une diversion en faveur de la Pologne, mais elle ne fit qu'irriter davantage encore l'empereur Nicolas, décidé à écraser partout la révolution. Le mouvement de la Lithuanie s'étendit à plusieurs contrées de la Volhynie, de l'Ukraine et de la Podolie, qui se soulevèrent sous l'impulsion de Tyszkiewicz et de Kolysko; mais le succès ne répondit pas aux espérances : Kolysko, battu près de Daszow, fut rejeté en Gallicie.

Cependant le comte Diebitsch avait achevé ses préparatifs et réorganisé son armée à l'aide de puissants renforts. Voulant alors frapper au cœur l'insurrection, il se mit en marche sur Varsovie. Les Polonais se retirèrent graduellement devant lui. Le 28 avril, le quartier général russe se trouvait une seconde fois à Minsk; mais le pays était tellement épuisé par le fait des Polonais, détruisant tout ce qui pouvait servir à leurs ennemis, que le maréchal Diebitsch, manquant de paille même pour ses chevaux, fut obligé de reprendre ses premières positions. Après quelques escarmouches insignifiantes, Skrzynecki entreprit une série de mouvements contre l'aile droite de Diebitsch, occupant alors Ostrolenka, sur la rive gauche de la Narew. Les troupes russes, quoiqu'elles comptassent alors dans leurs lignes les régiments de la garde impériale, abandonnèrent les fortifications

élevées sur ce point, et reculant devant une bataille générale, se retirèrent dans la direction de Bialystock.

Il semblait que le plan du général russe, en laissant s'aventurer aussi loin de leur centre d'opérations les colonnes polonaises, était de concentrer ses forces dans son mouvement rétrograde, afin de pouvoir ensuite envelopper dans un réseau de baïonnettes le noyau de l'insurrection. En effet, le 21 mai, passant de nouveau le Bug, il se remit en pleine marche contre les Polonais. Skrzynecki, affaibli par l'éloignement d'un corps de troupes qu'il avait envoyé en Lithuanie, et craignant d'être écrasé sous les masses de l'armée russe, se retira à Ostrolenka dans l'intention de repasser la Narew.

Il avait à peine effectué ce mouvement que le maréchal Diebitsch, culbutant à Nur la division du général Lubienski, vint lui présenter la bataille. La rencontre était inévitable; elle fut sanglante. Diebitsch ne parvint qu'au prix des plus grands sacrifices à s'emparer d'Ostrolenka le 14-26 mai; chaque pouce de terrain fut disputé avec acharnement, et dans aucune bataille moderne le courage personnel ne joua un rôle plus brillant. Les soldats, les officiers eux-mêmes luttèrent corps à corps; le généralissime, payant de sa personne, conduisit les combattants à la charge, bataillon par bataillon. Sous le choc de son pied, comme sous celui d'Ajax, le sol, couvert de cadavres, semblait vomir les guerriers. Un instant il parvint à traverser le pont, mais ses troupes, foudroyées par l'artillerie polonaise, furent rejetées sur l'autre rive à travers des monceaux de morts.

En définitive, le champ de bataille resta aux Polonais, mais cet avantage fut acheté par des pertes cruelles : trois cents officiers, parmi lesquels se trouvaient les généraux Kicki et Henri Kaminski, gisaient percés de

coups sur le terrain; sept mille soldats manquèrent à l'appel. Les Russes perdirent une quinzaine de mille hommes.

Cette bataille terrible, qui marqua le terme des succès de la Pologne, fut aussi la dernière que livra le feld-maréchal Diebitsch. De grands changements s'opéraient dans le camp russe, où l'empereur Nicolas, voyant que malgré de pompeux rapports la guerre traînait en longueur, avait envoyé le comte Orloff, chargé d'une mission spéciale auprès de son armée. Diebitsch mourut à la suite d'un banquet, le 10 juin, près de Pultusk. Cette mort, attribuée à une attaque de choléra, produisit une vive impression. Malgré les mystères qui recouvrent encore la tombe du héros des Balkans, et soit que cette mort provînt d'un crime ou d'un suicide, il est certain qu'elle le dérobait à la honte d'une disgrâce résolue par le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Quelques jours plus tard, le 15-27 juin, le grand-duc Constantin, la cause primitive, sinon le prétexte, de cette guerre sanglante, mourut aussi subitement à Witepsk au moment où le comte Orloff venait d'y arriver. On prétendit alors que le choléra avait choisi cet homme pour en faire le ministre de ses hautes œuvres. La princesse Jeanne de Lowicz, qu'une destinée fatale avait unie au sort du grand-duc Constantin, le suivit de près dans la tombe, où bientôt devaient la rejoindre les espérances d'un peuple qui l'avait surnommée l'*ange de la Pologne*.

L'armée russe, épuisée par les ardeurs d'une lutte sans résultats définitifs, et surtout par le manque de munitions, reçut avec enthousiasme le général en chef qui lui fut envoyé par l'empereur Nicolas. Le comte Paskevitch-Érivansky apportait avec lui le gage d'un succès

infaillible. En peu de jours, il réorganisa les cadres de l'armée, pourvut abondamment à son approvisionnement, et marcha sur Varsovie, qui depuis cinq mois semblait braver les colères de l'aigle impérial.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

Revers de l'armée polonaise. — Belle retraite du général Dembinski. — Nuit d'horreurs à Varsovie. — Siége de la ville. — Prise du fort Wola. — Mort d'un brave. — *L'ordre règne à Varsovie.* — Conséquences de l'insurrection vaincue. — Le lieutenant Stanislas. — Le choléra à Saint-Pétersbourg. — Aveuglement des masses. — Émeute populaire. — Puissance de l'empereur Nicolas. — Révolte des colonies militaires. — Horrible tuerie. — Courageuse conduite de Nicolas. — Une bouteille de chlore. — Statut organique de la Pologne. — Protestation des puissances occidentales. — Malheurs politiques et persécutions religieuses de la Pologne. — Création du tiers état en Russie. — Fondation d'une colonie d'invalides. — Établissement de tribunaux de commerce. — Système d'éducation pour le grand-duc héritier. — Leçon d'histoire. — Tentative d'assassinat sur la personne de l'Empereur. — Clémence — La fortune vient en dormant. — Plan de Pierre le Grand pour l'agrandissement de la Russie. — Conflit de la Porte avec l'Égypte. — Intervention russe. — Graves complications. — Emprunt de 8 millions de francs. — Traité secret entre la Porte et la Russie. — Ses conséquences.

Quoique le général Skrzynecki fût resté maître des positions qu'il occupait avant la bataille d'Ostrolenka, il jugea prudent de commencer le lendemain sa retraite; il la continua sans être inquiété jusqu'à Praga, pour y couvrir une seconde fois la capitale. Durant la plus grande partie du mois de juin, les opérations actives des deux armées principales furent suspendues; il n'en fut pas de même sur d'autres points où l'insurrection polonaise faisait des efforts inouïs pour exciter et propager le mouvement. Presque partout il y eut des soulèvements partiels; mais les insurgés, malgré des succès d'escarmouches, se montrèrent incapables de tenir la campagne contre les Russes.

En Volhynie, le général Rudiger battit simultanément les généraux Jankowski et Chrzanowski. En Lithuanie, le général Sacken, non moins heureux, refoula sur le territoire prussien les troupes du général

28.

Gielgud, accusé de trahison par les uns, et reconnu parfaitement incapable par les autres. Une seule division, commandée par le brave général Dembinski, préférant les hasards de la guerre à la honte d'un refuge sur une terre étrangère, résolut de s'ouvrir, les armes à la main, la route de Varsovie. Cette manœuvre hardie, conçue avec courage par Dembinski et exécutée avec une rare habileté, eut un plein succès. Ce vaillant capitaine eut la double gloire de ramener ses troupes et ses canons à Varsovie et de recevoir les honneurs d'un véritable triomphe. Ce fut au milieu des acclamations du peuple et d'une pluie de fleurs qu'il fit sa rentrée dans une ville sous les murs de laquelle allait se vider le duel de l'indépendance polonaise contre la domination russe.

Varsovie était préparée au siége qu'elle allait soutenir. La population entière était sous les armes, et tel était l'enthousiasme public, que des femmes, oubliant dans l'amour de la patrie la faiblesse naturelle de leur sexe, avaient quitté les douceurs du foyer domestique pour les périls des combats. La ville, mise à l'abri d'un coup de main par le zèle de ses enfants, ne se trouvait malheureusement pas à l'abri des intrigues et des dissensions intestines; les désastres de la guerre avaient porté un coup funeste à l'harmonie, ainsi qu'il arrive toujours dans la mauvaise fortune. Ces désastres furent attribués à l'incapacité et à la trahison des chefs, coupables de n'avoir pas réussi; on les rendit responsables non-seulement de leurs revers, mais encore du mauvais vouloir ou de l'indifférence des cabinets européens. La position de l'insurrection, acculée sans espoir de secours contre les murs de la capitale, avait réveillé la mésintelligence, affaibli l'enthousiasme et jeté le doute dans les esprits : la défiance était devenue générale.

Pendant que ces dissensions intestines et que des inquiétudes toujours croissantes agitaient Varsovie, l'armée russe, forte de soixante mille hommes, s'établissait sur la rive gauche de la Vistule, et commençait son mouvement vers la ville; en même temps, le général Rudiger, libre de son action par le rappel des troupes polonaises de la Volhynie, manœuvrait pour se réunir au corps d'armée principal.

Les Polonais occupaient une position entre Kolo et Lowicz, à quelques kilomètres de la ville, ils en furent délogés le 19 juillet-1er août. Ce revers, joint à la fermentation des esprits dans la capitale, amena la démission du général Skrzynecki à la suite d'un conseil de guerre devant lequel ce capitaine avait été traduit pour justifier de sa conduite. Il avait comparu en homme plus décidé à remplir le rôle d'accusateur qu'à jouer celui d'accusé; aussi lorsque le général Siérawski avait demandé la parole, il s'était écrié avec emportement « que considérant tous les officiers comme ses inférieurs, il ne souffrirait pas qu'ils parlassent sans son autorisation. »

Le vieux général s'était rassis au milieu d'un silence d'indignation que le nonce Chelmicki interrompit par cette vive allocution : « Monsieur le général, vous oubliez que vous êtes ici devant vos juges; vous oubliez que votre pouvoir est suspendu jusqu'à ce que vous vous soyez justifié vis-à-vis de la nation des torts que l'on vous impute; vous oubliez enfin que tous les membres de ce tribunal suprême, sans en excepter les généraux, sont vos supérieurs. »

Dans ses adieux à ses soldats, Skrzynecki leur recommanda la plus aveugle obéissance au nouveau chef qui devait achever avec eux l'œuvre de l'indépendance.

C'était le général Dembinski, que sa glorieuse retraite de Lithuanie avait entouré d'un grand prestige populaire, ce qui n'empêcha pas qu'il fut bientôt remplacé dans le commandement suprême par le comte Malachowski.

La démission de Skrzynecki ne satisfit point les factions : le club populaire exigea sa mise en jugement. Le gouvernement espérant apaiser les accusateurs, eut la faiblesse de se rendre à leurs exigences; l'approche de l'ennemi, le danger de la crise imminente, achevèrent d'égarer les esprits, qui, pendant deux jours, les 15 et 16 août, firent de Varsovie une scène d'horreurs. Un grand nombre de victimes, innocentes pour la plupart, tombèrent sous les coups d'une populace ivre de sang.... Des femmes, des enfants furent lâchement massacrés; leurs cadavres, disputés à la tombe, furent exposés à de monstrueuses profanations. Le gouvernement, qui désespérait de pouvoir rétablir l'ordre si gravement compromis, résilia ses pouvoirs dans les mains de la Diète, qui investit aussitôt le général Krukowiecki d'une autorité dictatoriale absolue. Celui-ci l'inaugura en faisant condamner et fusiller les principaux coupables. Le crime du moins ne resta pas impuni.

Paskevitch se trouvait alors sous les murs de Varsovie avec soixante-treize mille hommes et trois cent quatre-vingt-dix bouches à feu, prêt à donner l'assaut; mais voulant recourir une dernière fois à des moyens de conciliation, il fit porter aux assiégés les paroles de la clémence impériale et les engagea à se soumettre sans condition.

Les Polonais lui répondirent qu'ils avaient pris les armes pour conquérir l'indépendance nationale avec les frontières qui séparaient autrefois la Pologne de la

Russie, et qu'ils ne les quitteraient qu'après avoir accompli leur œuvre ou s'être ensevelis sous les ruines de leur malheureuse patrie.

La fermeté de ce langage était justifiée par les moyens formidables dont la défense s'était entourée pour braver l'orage de feu qui la menaçait. Varsovie était protégée par trois lignes de fortifications élevées devant les faubourgs et hérissées de canons de gros calibre, par une enceinte escarpée, des fossés profonds garnis de palissades, et surtout par le courage désespéré d'une population guerrière, qui menaçait de faire de sa ville une seconde Saragosse. Les rues de la ville elle-même étaient coupées par des barricades, des palissades, des fossés secs et des mines. A un moment donné, chaque maison devait devenir une forteresse.

Les armes pouvaient donc seules résoudre la difficulté.

Le 25 août - 6 septembre, les troupes russes se mirent en mouvement. Paskevitch leur rappela en peu de mots ce qu'elles étaient, ce qu'il était lui-même, et ce que la patrie attendait de leurs efforts communs. Puis il donna le signal... Il était cinq heures du matin; les premières lueurs du jour s'éteignirent bientôt dans un immense nuage de fumée : quatre cents bouches à feu tonnaient à la fois sur toute la ligne. Le feld-maréchal Paskevitch conduisit lui-même la principale attaque contre le fort de Wola, établi aux portes de la ville et défendu par le général Sowinski, ayant sous ses ordres l'un des premiers fauteurs de l'insurrection, Pierre Wysocki. Déjà depuis deux heures ce point retranché, défendu seulement par sept cents hommes et dix canons, résistait avec une valeur héroïque, lorsque de nouvelles troupes prenant part à l'assaut rendirent toute résistance impossible. Le courage devait céder au courage

augmenté par le nombre. Sommé de se rendre, le général, qui le 7 septembre 1812 avait perdu sur le champ de bataille de la Moskova une jambe au service de la France, répondit qu'il lui en restait encore une au service de la Pologne sa patrie. Se retirant alors dans une chapelle, il s'adossa contre le maître-autel comme pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, et seul entre deux cents il y trouva une mort héroïque. Wysocki, couvert de blessures, fut fait prisonnier.

A deux heures, les Russes, protégés par leur formidable artillerie, s'avancèrent vers les hauteurs de Czysté, mais ils y trouvèrent une telle résistance, qu'ils durent se replier sur les ruines de Wola que les Polonais n'avaient pu reprendre. Le combat cessa de part et d'autre à trois heures : l'attaque décisive de la ville fut remise au lendemain par le feld-maréchal.

Le reste de la journée fut consacré à des pourparlers, à des tentatives de négociations sans résultats. Dans la matinée du 7, le président Krukowiecki se rendit au camp de Wola, où le feld-maréchal avait établi son quartier général. Paskevitch, entouré de son état-major et de sa garde circassienne, le reçut en présence du grand-duc Michel. Mais comme au ton impérieux du général russe le président polonais répondit par un langage fier et hautain, cette entrevue se termina sans autre effet que la demande de Krukowiecki de soumettre à la Diète les propositions offertes par le maréchal, qui promit de suspendre pendant trois heures les hostilités.

A l'expiration de ce délai, Paskevitch n'ayant pas reçu de réponse satisfaisante, le feu recommença avec une nouvelle force. Les décharges vomies par quatre cents bouches à feu en présence faisaient trembler le sol sur un périmètre de trois milles. Elles se succédè-

rent sans interruption depuis onze heures jusqu'à la nuit. Les négociations entre la Diète, d'une part, et le feld-maréchal, de l'autre, continuaient cependant toujours. Krukowiecki ayant obtenu l'autorisation de traiter, dépêcha à Paskevitch le général Prondzynski, chargé de lui remettre, avec les dernières stipulations, la lettre suivante adressée à l'empereur Nicolas :

« SIRE,

» Chargé en ce moment même du pouvoir de parler à Votre Majesté Impériale et Royale au nom de la nation polonaise, je m'adresse, par l'entremise de Son Éminence monseigneur le comte Paskevitch d'Érivan, à Votre cœur paternel. En se soumettant sans aucune condition à Votre Majesté notre roi, la nation polonaise sait qu'Elle seule est à même d'effacer le passé et de guérir les plaies profondes qui ont déchiré ma patrie.

» Le comte KRUKOWIECKI,
» général d'infanterie, président du gouvernement. »

Tandis que le parlementaire portait ces paroles de paix et de soumission au généralissime russe, le maréchal des nonces se présentait au palais du gouvernement, et déclarait nul au nom du peuple et de la Diète tout ce qui avait été fait jusque-là. En même temps, il somma le président de donner sa démission.

Comme on le voit, le chaos se faisait de plus en plus au sein de l'insurrection, sous le canon moscovite ébranlant les murs de Varsovie. Déjà les Russes avaient pénétré dans la ville par la barrière de Jérusalem, et l'incendie du faubourg de Czysté répandait au loin ses sinistres lueurs, lorsqu'à minuit, après une résistance héroïque, les baïonnettes russes brillèrent sur les murs

de la ville au milieu du feu destructeur des batteries. Les soldats irrités avaient vaincu tous les obstacles; ils s'apprêtaient à pénétrer dans l'intérieur de la ville; mais Paskevitch, inspiré par un sentiment d'humanité, modéra leur élan pour donner à la ville le temps de capituler et aux débris de l'armée polonaise celui de se retirer sur Plock, où, suivant les instructions du vainqueur, ils devaient attendre la volonté de l'Empereur.

Le même jour Paskevitch adressa à l'Empereur ce laconique rapport : « Sire, Varsovie est à vos pieds. » *L'ordre règne à Varsovie*, telle fut l'épitaphe que Paris accorda au décès de l'insurrection polonaise. Dans le même temps que l'armée impériale faisait son entrée triomphale dans Varsovie, l'armée polonaise, en marche sur Plock, fatalement excitée par les chefs de l'ex-gouvernement révolutionnaire, se souleva de nouveau, et choisit pour chef le général Ribinski; de son côté, Ramorino refusa de se rendre. Le feld-maréchal, averti de ces mouvements, marcha droit sur les insurgés, les cerna de trois côtés, et les força, au nombre de vingt mille hommes, à déposer les armes. Ramorino parvint à se réfugier avec quinze mille hommes dans les provinces autrichiennes.

Un mois après la prise de sa capitale, toute la Pologne était de nouveau réduite sous la domination absolue de l'autocratie russe. Tout ce que l'amour de la patrie peut enfanter de courage, de valeur et de dévouement avait été employé par les troupes polonaises; mais les généreux efforts de cet amour inné dans le cœur de la Pologne avaient été paralysés par l'esprit de division, de défiance, de désaccord, dont l'histoire de la Pologne a donné de si nombreux exemples, qu'il est permis à l'historien de poser cette question :

Peut-elle vivre, l'héroïque nation qu'on a vue mourir tant de fois? et peut-elle mourir, celle que les trompettes de l'indépendance nationale ont ressuscitée si souvent?

Les conséquences de cette insurrection, qui par son impétuosité d'abord et ses premiers succès ensuite avait étonné le monde, furent fatales, comme nous le verrons plus tard. L'empereur Nicolas a su vaincre souvent, mais il n'a jamais su pardonner. Dans son cœur mystérieux composé d'or et de bronze, le sentiment de la force a toujours combattu celui de la clémence. Empereur et chef de la religion orthodoxe, il aurait dû savoir cependant que la miséricorde est le plus doux attribut de la puissance, et la vertu la plus agréable à Dieu. L'Empereur se trouvait sur la route de Tsarskoé-Sélo à Saint Pétersbourg lorsque le comte Souvaroff, envoyé en courrier par Paskevitch, lui annonça la prise de Varsovie. Nicolas descendit aussitôt de voiture et se mit à genoux pour rendre grâce à Dieu, qui venait une fois encore de bénir ses armes.

Les premiers moments de la victoire furent consacrés par le gouvernement russe à récompenser les chefs qui avaient bien mérité de l'empire. A son titre d'Érivanski, Paskevitch, élevé à la dignité de prince, reçut l'autorisation de joindre celui de Warszowski, et fut nommé gouverneur général de Pologne. Il débuta dans ses nouvelles fonctions par établir, suivant les intentions du Czar, un gouvernement provisoire sous la présidence du conseiller d'État Engel.

Aux récompenses de la fidélité succédèrent les châtiments de la révolte. L'Empereur, qui, tout en déplorant la persistance des Polonais, n'avait pu s'empêcher d'admirer leur brillant courage, inclinait pour la générosité envers les vaincus; mais les Russes, jaloux des

libertés dont la Pologne avait joui en dehors d'eux, la noblesse et le clergé, justifiant leurs exigences par les efforts et les sacrifices que la Russie avait faits pour soutenir la lutte, demandaient une satisfaction pour la mort de près de cent quatre-vingt mille hommes restés soit sur les champs de bataille, soit dans les lazarets, soit dans les hôpitaux.

C'est principalement dans le but de sonder et de modérer ces sentiments hostiles à l'infortunée Pologne, que l'Empereur et l'Impératrice firent au mois de novembre un voyage à Moscou, où la noblesse russe réside dans toute sa vitalité. Là, de même qu'à Saint-Pétersbourg, les conseils de la colère l'emportèrent sur ceux de la miséricorde. Aussi le Czar publia-t-il un décret d'amnistie, que les Polonais, faisant allusion à la date russe qu'il portait, le 1er *novembre*, appelèrent un décret de mort. Par une fatale ressemblance avec la plupart des actes de ce genre, celui-ci comprenait plus d'insurgés dans ses exceptions qu'il n'en appelait au bénéfice de la clémence. L'ère des réactions impitoyables s'ouvrit donc pour la malheureuse mais héroïque Pologne. Les séquestres, les confiscations de biens, les arrestations de personnes, les déportations en Sibérie furent mis à l'ordre du jour. Le *væ victis* prononcé à Saint-Pétersbourg avant l'ouverture des hostilités s'accomplit dans toutes ses rigueurs.

Cependant, comme nous l'avons dit, l'Empereur, dans sa juste appréciation des grandes choses, ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage des Polonais. Il en rendit un public hommage dans la personne d'une jeune fille qui s'était particulièrement distinguée les armes à la main dans la lutte gigantesque de l'indépendance contre la domination.

Cette jeune fille, nommée Gorska, avait dix-huit ans; elle était laide, petite, chétive en apparence, mais elle était douée d'un grand cœur. Deux mois après la prise d'armes, elle s'était présentée, sous l'uniforme d'un simple soldat, au quartier général de Skrzynecki, et lui avait demandé à servir sous ses ordres en qualité de volontaire.

« Mais vous n'avez pas la taille, mon enfant, lui répondit le général.

— David était moins grand que moi, lui répliqua-t-elle, quand il tua Goliath. »

Le général sourit et lui fit donner un fusil. Quelques jours après, elle se distingua avec tant de bravoure dans une rencontre avec les Russes, que Skrzynecki lui remit les épaulettes de sous-lieutenant sur le champ de bataille. Elle prouva qu'elle en était digne en leur donnant à la première occasion le baptême du feu. Toujours la première en avant, elle choisissait de préférence les postes les plus périlleux, et bravait le danger avec un mépris de la vie qui semblait défier la mort elle-même. A voir son aplomb sous les armes, son intelligence dans les missions qui lui étaient confiées, on aurait dit qu'elle avait guerroyé toute sa vie : aussi ses camarades prétendaient que pour être un héros il ne lui manquait que des moustaches. « Si j'avais vingt-cinq mille hommes comme le lieutenant Stanislas (c'est le pseudonyme masculin qu'elle avait pris), dit un jour Skrzynecki à son état-major, je vous mènerais avant six semaines dîner au palais d'hiver de Saint-Pétersbourg.

— Qui le sait? répondit Stanislas, j'y dînerai peut-être un jour. »

Dans le courant du mois de juillet, emporté par son courage, Stanislas tomba dans une embuscade où, au

lieu de la mort qu'il cherchait, il trouva la perte de sa liberté. Le gardien de sa prison ne tarda pas à découvrir le mystère de son sexe; il en fit aussitôt part au général Geismar, qui voulut voir et interroger lui-même le jeune héros. Stanislas se présenta devant lui en uniforme dans la tenue réglementaire, avec fierté, mais sans ostentation.

« Pourquoi, mon enfant, lui dit avec bonté Geismar, oubliant la faiblesse et le caractère de votre sexe, avez-vous pris les armes contre nous?

— Pour trois raisons, répondit Stanislas en lui faisant le salut militaire.

— Lesquelles?

— Pour défendre ma patrie, pour venger mon père tué par une balle russe, et pour rejoindre plus tôt au ciel mon fiancé, mort bravement sur le champ de bataille.

— Comment, si jeune encore, vous avez désiré mourir?...

— Ce n'est pas ma faute si mon désir n'a pas été exaucé. La mort n'a pas voulu de moi.

— Que feriez-vous si je vous rendais la liberté?

— Je rejoindrais mes camarades pour vaincre ou pour mourir avec eux.

— Aimez-vous l'empereur Nicolas?

— Oui, mais je lui préfère la Pologne.

— C'est bien, mon enfant, lui dit le général Geismar. Si l'un de mes fils voulait de vous, je serais fier de vous le donner pour époux.

— Vous auriez tort, mon général.

— Pourquoi, mon enfant?

— Parce que je le refuserais. »

Le général russe, ravi de ses réponses, ne rendit point la liberté à Stanislas, mais il donna des ordres

pour qu'on eût pour lui tous les égards dus au courage malheureux et à un noble cœur.

Instruit plus tard de ce fait étrange, l'empereur Nicolas, désireux d'en voir le héros, le fit mander à Saint-Pétersbourg.

Stanislas se présenta devant l'Empereur et l'Impératrice avec la même liberté d'allure que le général Geismar avait admirée. Il répondit aux questions du Czar avec une égale indépendance, sans lui cacher son amour pour sa patrie et sa haine pour la domination étrangère.

Nicolas, oubliant ses ressentiments contre la Pologne, ne put s'empêcher de dire à l'Impératrice : « Heureuse la nation qui sait produire de tels héroïsmes ! » Puis s'adressant de nouveau à Stanislas : « Mon enfant, lui dit-il, j'ai une prière à vous faire...

— Un ordre à me donner, Sire, répliqua Stanislas.

— Je désire avoir de vos cheveux.

— Quoique je sois indigne d'un semblable honneur, je ne puis rien refuser à Votre Majesté.

— Je n'ai point oublié, malgré leur ingratitude, ajouta le Czar, que les Polonais sont mes enfants, et comme tels je dois les récompenser dans la personne des braves qui, sous leurs drapeaux, se sont distingués par une action d'éclat. En conséquence, je vous décore de mes propres mains de la croix de Saint-Georges, et je vous accorde, votre vie durant, une pension de sept cents roubles (2,800 francs). »

A ces munificences, l'Impératrice joignit son portrait enrichi de diamants et attaché à une magnifique chaîne d'or; puis l'embrassant avec beaucoup d'effusion, elle le pria à dîner à sa table.

Des ordres avaient été donnés pour que le jeune officier pût reprendre immédiatement ses vêtements de

femme. Stanislas choisit parmi plusieurs toilettes préparées d'avance celles qui par leur élégante simplicité convenaient le mieux à sa position.

Ainsi que le général Geismar, l'empereur Nicolas avait été charmé de l'énergique caractère de cette simple fille du peuple. Aussi, au moment de prendre congé d'elle, il la supplia d'épouser un officier russe, auquel, en considération de la conduite héroïque du lieutenant Stanislas, il accorderait un rapide avancement.... « Si vous acceptez ma proposition, ajouta Nicolas en riant, je vous promets qu'avant une année le lieutenant Stanislas sera *générale.*

— Je n'ai aimé qu'un seul homme en ma vie, lui répondit la jeune Gorska. Cet homme a reçu ma foi et m'a donné la sienne, je dois la lui rendre intacte dans le ciel où il m'a devancée. En dehors de lui, je ne puis avoir désormais qu'un seul époux...

— Lequel? demanda l'Empereur.

— Le génie de la Pologne, » répliqua fièrement l'héroïne. Puis, adoucissant aussitôt sa voix et pliant un genou devant le Czar, elle ajouta : « Sire, soyez doux et clément pour lui ! »

Dans le dialogue de cette scène saisissante, l'empereur Nicolas n'avait été inspiré que par son propre cœur.

C'est dans ces traits anecdotiques où l'on retrouve les saillies de l'âme, si précieuses pour l'histoire des grands hommes, que la figure de Nicolas se révèle et apparaît comme encadrée dans les sentiments qui honorent à la fois la puissance souveraine et l'humanité. L'anecdote est à la vie d'un personnage historique ce que l'ombre est au dessin, le coloris à la peinture : elle accuse plus directement et met en relief un caractère dans son individualité la plus intime. Aussi, persuadé que dans la vie

d'un personnage illustre le détail le plus infime obtient de la valeur, nous ne repousserons jamais l'anecdote intéressante qui, comme l'épisode de Gorska, se présentera sous notre plume. Mieux que les aperçus politiques de notre œuvre, l'anecdote nous montrera souvent que l'implacable inflexibilité de Nicolas savait au besoin se tempérer, s'apprivoiser pour ainsi dire, lorsque sa personnalité se trouvait uniquement en scène. Cette inflexibilité de cœur que l'histoire lui reprochera peut-être n'existait réellement que dans les questions de principes et d'intérêt général.

Les blessures de la guerre de Pologne étaient à peine cicatrisées que le choléra vint répandre de nouveau son voile de deuil sur l'empire de Russie. Le choc des armées belligérantes facilita les progrès de ce fléau, qui d'un côté se dirigea sur Varsovie, Cracovie, pour envahir ensuite la Gallicie, et de l'autre descendit la Dwina jusqu'à Riga, où il exerça de grands ravages. Revel et d'autres places situées entre Riga et Saint-Pétersbourg furent également atteintes. Seule, la capitale du nord de la Russie, cernée dès le commencement du printemps par le cordon sanitaire établi sur tous les points de communication avec les gouvernements infectés, avait été préservée. Les habitants se réjouissaient déjà de cette providentielle exception, lorsque, le 14 juin, les premiers symptômes de cette mystérieuse maladie se déclarèrent à bord d'une barque venue de Vitegra.

Pendant les premiers jours, les cas cholériques furent peu nombreux, d'ailleurs le gouvernement avait pris les mêmes mesures de précaution qui avaient eu des effets si salutaires à Moscou. Un comité central, composé des plus hauts dignitaires de l'État, fonctionnait sous l'inspiration de l'Empereur. Chaque quartier de la ville était

desservi par des inspecteurs dévoués et des médecins habiles; des hôpitaux, des maisons de refuge, des ambulances, rayonnaient sur toutes les zones de la capitale pour recevoir les malades, et pour fournir les aliments et les vêtements indispensables aux classes pauvres, plus particulièrement prédisposées aux atteintes de l'épidémie.

Malgré ces précautions et ces mesures le fléau fit des progrès rapides, et bientôt il sévit avec une telle fureur, que le nombre des malades monta jusqu'à plus de cinq cents par jour. Il se produisit alors un fait qui, se renouvelant l'année suivante à Paris dans les mêmes conditions, prouve avec quelle facilité déplorable les peuples acceptent les bruits les plus absurdes et les fables les plus ridicules. Selon ces bruits, des émissaires polonais, secrètement répandus dans la ville, mêlaient aux aliments et à l'eau de consommation un poison d'autant plus sûr et plus violent que ses effets étaient instantanés et presque toujours mortels. Les défiances du peuple ajoutant une croyance aveugle à ce système d'empoisonnement, grossi par le sentiment de la peur, accusèrent les médecins et les agents de la police de se faire en quelque sorte les complices des Polonais en envoyant de force les gens bien portants dans les hôpitaux. Égaré par ces sinistres préoccupations, le mougik, dont la bonté est le caractère distinctif, se leva dans sa colère, abandonna ses travaux, se réunit en foule dans les rues, sur les places, arrêta et fouilla les passants, puis, persuadé que des serfs non infestés étaient soumis de la part des médecins à des expériences mortelles, il s'ameuta pour s'opposer au transfert des malades dans les hôpitaux.

Ces dispositions aveugles propagées par l'erreur et la

malveillance parmi la populace, la conduisit à des violences qui ajoutèrent encore à celles du mal. Le 20 juin-2 juillet, des groupes hostiles se formèrent en masses considérables sur la place de la Sennaïa, attaquèrent les charrettes qui transportaient les malades et maltraitèrent les officiers de police qui leur servaient d'escorte.

Dans la soirée du 3 mai, les émeutiers envahirent les salles de l'hôpital et en arrachèrent les cholériques pour les transporter dans leurs domiciles, où quelques-uns arrivèrent à l'état de cadavres. La police était impuissante à réprimer ces scènes de désordre. Les médecins, les agents de police, traqués comme des bêtes fauves, n'osaient plus se montrer en public. La terreur régnait au sein de la capitale. Pour sauvegarder les propriétés et la vie des bons citoyens, des troupes nombreuses, appelées à la hâte des cantonnements voisins, avaient établi des postes militaires et contenaient à grande peine sous les baïonnettes de leurs patrouilles l'effervescence populaire, excitée de plus en plus par l'excès des boissons alcooliques.

Vainement un des principaux chefs militaires les plus influents se rendit sur le principal théâtre des désordres pour haranguer le peuple et le ramener à la voix de la raison, les émeutiers s'écrièrent : « Nous voulons notre empereur! qu'on nous rende l'Empereur! c'est notre père, lui seul peut nous sauver. » Quelques voix même s'élevant du sein de la foule, firent entendre ces étranges paroles : « *Nous voulons que Nicolas supprime le choléra ou les empoisonneurs par un oukase.* »

Dans ce moment l'empereur Nicolas, profondément affligé de la mort récente de son frère le grand-duc Constantin, se trouvait à sa résidence d'été, le château de Peterhof. Averti des scènes déplorables qui se passaient

dans la capitale, il se rendit accompagné du général aide de camp le prince Menschikoff à Saint-Pétersbourg, et parut tout à coup dans sa voiture de voyage sur la place de la Sennaïa, qui depuis la matinée était encombrée d'une foule menaçante. Le tumulte était à son comble. Nicolas, le front pâle, le regard sévère, s'arrêta devant l'église du Saint-Sauveur, et de sa haute taille dominant les masses qui l'entouraient de tous les côtés, il leur adressa ces paroles énergiques : « Au lieu d'accuser les gens de bien qui, par mes ordres et sous l'inspiration de leur esprit de charité, se dévouent au péril de leur vie au soulagement de vos misères, accusez plutôt vos fautes du châtiment que Dieu vous a envoyé dans sa colère. Le choléra n'épargne personne, mon frère Constantin en a été la première victime. Je viens à vous pour vous sauver et implorer pour vous le pardon du Très-Haut. Dieu veuille que l'excès de vos crimes trouve grâce devant sa miséricorde... A genoux, peuple!... Prosterne ton front dans la poussière, frappe-toi la poitrine, et prie Dieu pour qu'il fasse grâce à ton repentir... A genoux! » Et d'un geste impérieux, à l'unisson de sa voix vibrante comme un tonnerre, il fit tomber à ses pieds cinquante mille hommes criant : Miséricorde! et faisant le signe de la croix. Jamais la puissance souveraine, placée dans des conditions si critiques, n'exerça avec plus de spontanéité un pareil empire; jamais la volonté d'un homme couronné n'obtint un pareil triomphe sur les passions populaires. Le 19-26 décembre 1825, l'empereur Nicolas avait été magnifique de courage; ce jour-là, il fut sublime de puissance et de majesté.

Le peuple, honteux de ses excès et plein de repentir, se releva sous la main de l'Empereur qui le congédia

en disant : « Maintenant, mes enfants, rentrez dans vos familles, reprenez vos travaux; acceptez avec résignation l'épreuve que le Seigneur vous envoie pour l'expiation de vos fautes, et par votre conduite future montrez-vous dignes de ses miséricordes infinies. » L'apparition de l'Empereur sur tous les points où les émeutiers avaient établi leur quartier général produisit le même effet magique.

Le lendemain Nicolas, parcourant une seconde fois le théâtre de ces désordres, reconnut avec satisfaction que la ville avait repris sa physionomie habituelle. De retour au palais d'hiver, il fit appeler le doyen des marchands de la capitale, et lui donna l'ordre d'établir dans chaque quartier de la ville un lazaret de cent lits pour les cholériques. A cet effet, il assigna une somme d'environ 140,000 francs. Quelques jours après le choléra entra dans sa période de décroissance, et quoiqu'il ne disparut entièrement que dans les derniers jours du mois d'octobre, il ne fit plus qu'un petit nombre de victimes. « Nous savions bien, disait le peuple, que l'Empereur, notre père, nous sauverait. »

Ce fléau mystérieux, impitoyable, qui a défié jusqu'à ce jour l'orgueil de la science humaine, et qui, à des époques indéterminées, impose un fatal tribut à toutes les régions de la terre, cette maladie dont les premiers symptômes sont les dernières convulsions de l'agonie, le choléra se répandit dans plusieurs gouvernements de l'intérieur, principalement sur la route qui relie les deux capitales de l'empire. Devancé par les bruits d'empoisonnement qui couraient à Saint-Pétersbourg, il signala sa marche par des révoltes et des désordres de la nature la plus grave.

Une formidable insurrection éclata tout à coup dans

les colonies militaires de Novgorod et dans la ville de Staruja-Russa. Les excès auxquels les rebelles se livrèrent furent d'autant plus déplorables, qu'ils n'eurent pas comme ceux de Saint-Pétersbourg l'excuse de la colère et les circonstances atténuantes des passions aveugles. Ils commirent les crimes les plus inouïs en pleine connaissance de cause, de sang-froid, avec un raffinement de cruauté dont la pensée seule inspire l'horreur et l'effroi. Deux généraux, deux cent vingt officiers de tous grades, des médecins, des femmes, des enfants, succombèrent dans des supplices affreux. Le fer impatient des assassins alla chercher des victimes jusque dans les entrailles des mères. « Nous vous aimons, nous vous respectons; vous avez toujours été bons pour nous, disaient les soldats à leurs chefs, et cependant nous devons vous tuer : il faut que vous périssiez... *Achevez votre pipe*, ajoutaient-ils à ceux qui fumaient, nous reviendrons. » Et un instant après, ils revenaient faire de nouveaux cadavres.

Les officiers n'essayèrent pas même une défense qui n'aurait servi qu'à prolonger leurs souffrances. Quelques-uns furent pendus à des arbres et hachés à coups de sabres, d'autres, attachés par les bras à des poteaux, eurent les jambes séparées du corps à coups de baïonnette.

L'empereur Nicolas, informé de ces événements, se rendit aussitôt dans les colonies insurgées; mais quand, accompagné de quelques généraux, il arriva sur le théâtre du drame, il était trop tard; les sanglants sacrifices étaient consommés. Il ne trouva plus devant lui que des coupables à punir. Sans calculer le danger auquel il s'exposait, il se présenta seul devant les rebelles assassins, et d'une voix menaçante il leur dit : « Malheureux, qu'avez-vous fait des chefs que je vous avais

confiés?... Où sont-ils?... Vous les avez lâchement, traîtreusement assassinés.... Le sang réclame du sang, le crime exige l'expiation. » S'approchant alors d'un soldat qu'on lui avait dénoncé comme l'un des principaux fauteurs du mouvement, il l'arrêta de ses propres mains et le somma de révéler le nom de ses complices. Parmi ces hommes en armes qui pouvaient se soustraire par un nouveau crime aux sanglantes représailles du châtiment, il ne s'en trouva pas un qui osât braver le regard de l'Empereur. Tous, pliant le genou devant la majesté suprême, se dénoncèrent eux-mêmes, et se soumirent avec la résignation du repentir à la volonté qui devait statuer sur leur sort. La loi suivit son cours. Comme le crime, le châtiment fut terrible. L'humanité devait être vengée.

Nicolas apaisa complétement les désordres et calma l'effervescence des esprits par une de ces illuminations de cœur dont il possédait si bien le secret. Un médecin, arrêté par le peuple au moment où il portait dans une maison infestée une bouteille de chlore, allait être mis en pièces, lorsque le Czar, se dirigeant vers les groupes et perçant la foule, arriva près de lui.

« Quel est cet homme? demanda-t-il.

— C'est un empoisonneur, répondit le peuple.

— Je suis médecin, Sire, ajouta le docteur.

— Voyez, père, répliqua le peuple, la preuve du poison est dans ses mains.

— Que renferme cette bouteille? demanda Nicolas.

— Du chlore désinfecteur, Sire.

— Qu'on m'apporte un verre, » s'écria le Czar. Puis, versant dans ce verre une partie de la préparation pharmaceutique, il dit : « Ce que vous prenez pour du poison est au contraire un préservatif énergique contre

l'influence cholérique, et je vais vous le prouver en le buvant. » Au moment où il portait le verre à ses lèvres, son médecin, le docteur Arendt, arrêta son bras en disant :

« Prenez garde, Sire, vous allez perdre vos dents.

— Dans ce cas, répondit l'Empereur à haute voix, tu me mettras un râtelier. »

Cette croyance aveugle aux empoisonnements tomba bientôt d'elle-même devant les enquêtes ordonnées par l'autorité ; mais l'histoire doit constater qu'en Russie les hautes castes partagèrent avec le peuple cette erreur, qui accompagnait partout plus ou moins l'invasion du choléra. C'est ainsi que le général comte Oppermann, frappé par le fléau une heure après avoir bu à une fontaine de Strella, est mort emportant dans la tombe la conviction intime d'avoir bu l'eau d'une fontaine empoisonnée. Cet exemple ne justifie pas le peuple de ses excès, mais il l'excuse d'avoir subi une prévention commune aux seigneurs.

Quoi qu'il en soit, les classes éclairées de la nation russe opposèrent dans cette crise fatale aux scènes de barbarie que nous venons de décrire des actes sublimes de dévouement et d'humanité. Ce fut au milieu des épreuves de la guerre et du choléra que l'empereur Nicolas obtint une nouvelle marque des bénédictions de Dieu, se plaisant à le consoler par les joies de la famille des agitations de ses peuples. L'impératrice Alexandra lui donna un nouveau fils (le 27 juillet-8 août) qui reçut le nom de Nicolas. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous sommes en 1832. La Russie, heureuse et prospère, se répare sous le sceptre de son empereur, qui poursuit avec persévérance l'œuvre de Pierre le Grand.

Les conséquences désastreuses que la défaite de l'insurrection de la Pologne devait entraîner pour ce malheureux pays achèvent de se dérouler pendant le cours de cette année, et ramènent tristement nos regards sur cette partie de l'empire russe. Maintenant que le glaive des combats, après avoir tranché la question pendante entre le royaume et l'empire, avait donné raison au plus fort, Nicolas pouvait accomplir sans obstacle les projets médités avant l'ouverture de la campagne. Il pouvait biffer la constitution et rayer la nationalité polonaise. En conséquence, il publia le 14-26 février un statut organique dont les dispositions principales tendent à ce double but. Ce document important trouve ici naturellement sa place.

« Nicolas I^er^, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc.

» Lorsque Nous annonçâmes par Notre manifeste du 25 janvier (6 février) de l'année dernière à tous Nos fidèles sujets l'entrée de Nos troupes dans le royaume de Pologne, soustrait momentanément à l'autorité légale, Nous leur fîmes connaître en même temps Notre intention de fonder les destinées futures de ce pays sur des bases durables en harmonie avec les besoins et le bien-être de tout Notre empire.

» Actuellement que la force des armes a mis un terme aux troubles de la Pologne, et que la nation qui avait été entraînée par des agitateurs est rentrée dans le devoir et a recouvré la tranquillité, Nous avons jugé utile de mettre à exécution Notre projet d'établir un ordre de choses qui assure à jamais contre toute autre tentative de ce genre le repos et l'union des peuples que la Providence a confiés à nos soins.

» Le royaume de Pologne, qui, dans l'année 1815, avait été conquis par les armes victorieuses de la Russie, non-seulement recouvra alors son existence nationale par la magnanimité de Notre illustre prédécesseur, mais encore il reçut des lois particulières consacrées par une charte constitutionnelle. Ces bienfaits ne suffirent pas pour contenter les éternels ennemis de l'ordre et du pouvoir légitime. Persistant avec opiniâtreté dans leurs criminels projets, ils ne cessèrent pas un instant de rêver une séparation des deux peuples soumis à Notre sceptre, et dans leur orgueil ils osèrent abuser des bienfaits du régénérateur de leur patrie en faisant servir à la destruction de son grand œuvre les mêmes lois et les mêmes libertés que sa main puissante leur avait généreusement accordées.

» Le sang a coulé par suite de ces menées. Le repos et le bonheur dont le royaume de Pologne avait joui à un degré qui lui avait été inconnu jusqu'ici disparurent au milieu des horreurs de la guerre civile et d'une dévastation générale. Maintenant tous ces malheurs sont à leur terme. Le royaume de Pologne, rentré sous Notre sceptre, recouvrera le repos, et fleurira de nouveau au sein de la paix qu'un gouvernement vigilant lui garantit sous Nos auspices.

» En conséquence, et dans Notre sollicitude paternelle pour le bien de nos fidèles sujets, Nous regardons comme Notre devoir le plus sacré d'employer tous les moyens qui sont en Notre puissance pour prévenir le retour d'événements semblables à ceux qui ont eu lieu, et pour enlever aux malintentionnés les moyens à l'aide desquels ils sont parvenus à troubler le repos public.

» Comme Nous voulons en outre assurer à Nos sujets du royaume de Pologne la durée de tout le bonheur né-

cessaire à chacun d'eux en particulier et à tout le pays en général, la sûreté des personnes et des propriétés, la liberté de conscience et toutes les lois et les franchises des villes et des communes, afin que le royaume de Pologne, quoique administré séparément d'une manière appropriée à ses besoins, ne cesse pas cependant de former une partie intégrante de Notre empire, et qu'à l'avenir les habitants de ce pays ne forment avec les Russes qu'une seule et même nation animée des mêmes sentiments d'union et de fraternité, Nous avons résolu et ordonné conformément à ces principes, par des statuts organiques publiés en ce jour, d'introduire une nouvelle forme d'administration dans Notre royaume de Pologne.

» *Signé* NICOLAS. »

Par ce statut, le royaume de Pologne était réuni à jamais à l'empire russe, dont il formait une partie intégrante. Seulement le royaume aurait une administration séparée, son code civil et son code criminel. Le couronnement des empereurs et rois de Pologne se ferait désormais à Moscou par une seule et même cérémonie, en présence des députés polonais nommés à cette fin. La liberté individuelle, ainsi que celle des cultes, était garantie. La peine de la confiscation devenait applicable aux crimes d'État de première classe. La presse était soumise aux restrictions commandées par la religion, l'inviolabilité de l'autorité suprême et les bonnes mœurs. L'armée polonaise devait se fondre dans les cadres de l'armée russe. Par ce statut organique, l'empereur Nicolas effaça d'un trait de plume la charte constitutionnelle promulguée en 1815 par Alexandre, conformément aux conditions de possession prescrites par le

congrès de Vienne. L'*ultima ratio* des rois lui en avait donné le pouvoir, mais la justice basée sur la foi jurée lui en avait-elle concédé le droit? La charte de 1815 laissait à la Pologne une armée nationale, ses uniformes et ses couleurs; elle assurait aux Polonais, avec la liberté de la presse, toutes les places civiles et militaires. Elle déclarait que la nation polonaise conserverait à perpétuité sa représentation constituée dans la Diète, composée du Roi, du Sénat et de la Chambre des nonces; elle imposait aux successeurs d'Alexandre au trône de la Pologne l'obligation de se faire couronner dans la capitale du royaume suivant la forme établie; elle abolissait la confiscation pour tous les cas; enfin les statuts organiques ne pouvaient être modifiés ou changés que par le roi et les deux chambres de la Diète.

L'oukase du 14-26 février annihilant ces garanties accordées à la Pologne, la volonté de l'empereur Nicolas s'élevant au-dessus de la volonté de toutes les puissances signataires du traité de Vienne, les sympathies qu'inspire toujours le malheur soulevèrent d'énergiques réclamations dans la chambre des communes à Londres et dans celle des députés à Paris. Les gouvernements de la France et de l'Angleterre, se plaignant que les affaires de la Pologne n'eussent pas été réglées, comme celles de la Belgique, dans une conférence des principales puissances, adressèrent des représentations au cabinet de Saint-Pétersbourg. Ces protestations n'exercèrent aucune influence sur le sort de la Pologne, pleurant, comme les filles de Sion, sur les ruines de sa nationalité. Les vainqueurs opposèrent aux réclamations de l'étranger un simulacre d'adhésion apportée par une députation de Polonais venue à Saint-Pétersbourg pour remercier l'Empereur des bienfaits qu'il daignait ré-

pandre sur leur pays et de la modération qu'il montrait à l'égard des vaincus.

Ce n'était pas assez pour la Pologne de se voir arracher les derniers vestiges de sa liberté et de son indépendance nationale, elle devait être frappée dans ses enfants, dans toutes les institutions qui faisaient son orgueil et sa gloire.

Le château des rois de Pologne fut dépouillé de tous les objets d'art rappelant ses souvenirs historiques, et les deux salles où s'assemblait la Diète furent converties en casernes. Un caporal russe représentait ainsi la pensée qui devait désormais présider aux destinées du pays.

La cocarde moscovite fut substituée à la cocarde polonaise, et l'ordre national du Mérite militaire transformé en un ordre russe.

Immédiatement après la publication du statut organique, le feld-maréchal Paskevitch fit paraître un décret concernant l'enrôlement des militaires polonais amnistiés dans les cadres de l'armée russe. En même temps, le gouvernement résolut de transplanter un grand nombre de familles polonaises sur les steppes de la Couronne, et de préférence sur la ligne du Caucase. A cet effet, le gouverneur de la Podolie reçut l'ordre de prendre les mesures nécessaires pour une première transplantation de cinq mille gentilshommes de cette province. Voici les instructions que lui adressa à ce sujet le ministre des finances :

« Sa Majesté l'Empereur a daigné émettre l'ordre suprême de faire les règlements nécessaires pour faire transplanter, pour une première fois, cinq mille familles de gentilshommes polonais du gouvernement de Podolie sur les steppes du Trésor, et de préférence dans les dis-

tricts du Caucase, pour qu'ensuite les transplantés soient enrôlés au service militaire.

» Pour effectuer ladite transplantation, il faut choisir : 1° les personnes qui, ayant pris part à la dernière insurrection, sont revenues au terme fixé témoigner leur repentir; celles aussi qui ont été comprises dans la troisième classe des coupables et qui, par conséquent, ont obtenu la grâce et le pardon de Sa Majesté; 2° les personnes dont la manière de vivre, d'après l'opinion des autorités locales, éveille la méfiance du gouvernement, etc., etc. »

Le gouverneur de la Podolie avait plein pouvoir de contraindre par la force les gentilshommes qui refuseraient les *bienfaits* de la *clémence impériale.*

Quelles que soient les rigueurs de ces mesures cruelles, elles n'égalent point encore celles de l'oukase décrétant que tous les enfants mâles vagabonds, orphelins ou pauvres, seraient dirigés sur Minsk et incorporés dans les bataillons des cantonistes militaires. En conséquence, un grand nombre d'enfants furent recueillis dans les villes et dans les campagnes pour être façonnés aux mœurs, à la langue et à la religion russe. Cette déportation commença à Varsovie le 23 avril-5 mai par les enfants trouvés déposés à l'hôpital, par les fils des militaires morts pendant la guerre et par les orphelins; elle comprit ensuite les enfants d'une classe plus aisée, les fils mineurs des invalides, et ceux qui fréquentaient gratis les écoles élémentaires.

Pour rendre cette mesure plus complète, les autorités employèrent un moyen d'une perfidie révoltante. Dans la crainte que les familles ne dérobassent leurs enfants aux recherches de la police, on offrit une prime de secours à toutes celles qui déclareraient en avoir besoin.

C'est ainsi qu'un nombre considérable d'habitants, ruinés ou appauvris par la guerre, furent amenés à produire eux-mêmes le nombre de leurs enfants, qui bientôt furent arrachés de leurs bras.

Le désespoir des mères à la vue de ces enlèvements, qui rappellent, par le mode de l'exécution et le but dans lequel ils étaient pratiqués, l'institution des janissaires, donna lieu à des scènes déchirantes : plusieurs femmes se donnèrent la mort; on en vit une briser le crâne de son enfant pour le soustraire par un infanticide aux souffrances de l'exil, et se suicider ensuite pour se soustraire par un second crime au châtiment du premier.

Tandis que l'armée russe comblait le vide de ses cadres par l'enrôlement forcé des Polonais insoumis ou amnistiés, la Russie elle-même, ainsi que la Rome antique, offrait à sa victoire les dépouilles opimes des vaincus en s'appropriant les objets d'art ou d'antiquité qui pouvaient encore consoler les vaincus. A l'exception de quelques ouvrages de médecine, d'astronomie et de théologie, la bibliothèque de Varsovie, si riche en manuscrits rares et précieux, fut transportée à Saint-Pétersbourg. Le cabinet des estampes et des médailles éprouva le même sort. La suppression de l'université de Wilna et de la société philomathique de Varsovie, la suppression de toutes les institutions littéraires et scientifiques, des universités, des écoles militaires, des colléges de la Pologne, ou leur transfert dans d'autres villes, couronnèrent cette œuvre de spoliation et de destruction.

Dans ce grand naufrage de la nationalité polonaise, l'orthodoxie russe n'épargna point la religion catholique. Les oukases qui parurent pour restreindre ou pour en-

traver l'exercice de ce culte, professé par la grande majorité de la nation, prouvent qu'il était considéré comme un obstacle à l'incarnation de la Pologne dans l'élément russe.

Au milieu de ces calamités, aggravées par le zèle des courtisans, toujours prêts à dépasser la volonté du maître, la Pologne présentait un aspect de tristesse qu'elle cachait dans le cercle de plus en plus rétréci des relations sociales, car de la douleur publique on lui eût fait un crime de lèse-Russie. La police et l'espionnage en étaient venus à ce point de suspecter jusqu'aux regrets et aux larmes. Seuls les émigrés et les Polonais sujets de l'Autriche avaient conservé le triste privilége de porter publiquement le deuil de leur malheureuse patrie.

Mais de toutes les blessures faites au cœur des Polonais, la plus cruelle fut la persécution exercée contre la religion catholique romaine, base fondamentale de la nationalité polonaise. Le système adopté à cet égard avait pour but d'assurer le triomphe du culte gréco-russe; il a été poursuivi depuis avec une rare persévérance. Deux cents établissements religieux environ en Podolie, Lithuanie ou Volhynie, furent abolis et leurs biens confisqués. Un grand nombre d'ecclésiastiques, plusieurs prélats éminents, subirent les traitements les plus rigoureux. Les exécuteurs des hautes œuvres de l'orthodoxie moscovite joignirent plus d'une fois l'ironie à la cruauté, ainsi que le prouve la décision suivante rendue contre le vénérable abbé Sierocinski : « Considérant que le coupable est d'un âge très-avancé, il est condamné à la perte de ses titres de noblesse, de sa fortune, et à un bannissement perpétuel en Sibérie. » En écoutant cette sentence, le prêtre catholique leva les yeux au ciel et répondit : « J'en appelle à Dieu, notre maître à tous. » Le

prince rouman Sangusyko, déclaré déchu de toutes ses grandeurs, se vit condamné par un ordre suprême à faire à pied la route de la Sibérie. Le pieux chrétien se consola à cette pensée exprimée hautement, que le Sauveur des hommes avait aussi fait à pied la route du Calvaire. Enfin, entre autres oukases spéciaux, celui du 7-19 juillet 1832 assigna, à partir de cette époque, la moitié des églises au culte grec, et ordonna qu'à l'avenir toutes les fois qu'une église catholique tomberait en ruines elle serait immédiatement remplacée par une église grecque. Le peuple catholique se consola comme le prince Sangusyko, en disant : « Nos morts, plus heureux que nous, pourront du moins protester du fond de leurs cercueils contre une pareille profanation. » La légende elle-même protesta contre une mesure qui frappait le catholicisme polonais dans ses affections les plus sacrées. Le peuple racontait dans sa foi naïve, qu'à certaines heures de certains jours de l'année les trépassés se relevaient de leurs tombeaux pour pratiquer dans les églises fermées l'exercice d'un culte interdit aux vivants.

Tant d'atteintes portées au cœur de la nation proscrite enfantèrent une douleur profonde; quelques esprits seulement, plus vigoureusement trempés, ne désespérèrent pas d'affranchir leur pays du joug de fer sous lequel il gémissait; mais leurs tentatives, inspirées par un zèle irréfléchi, n'aboutirent qu'à faire resserrer davantage les liens de la domination en ajoutant de tristes pages au long martyrologe des victimes.

Cette persécution systématique est la première faute que l'empereur Nicolas ait commise depuis son avénement au trône; elle peut trouver son excuse dans les exigences de la politique, sa justification dans la révolte à main armée de la Pologne et dans le zèle exagéré de

ses agents, mais elle ne saurait trouver grâce devant les jugements inflexibles de l'histoire.

Le successeur d'Alexandre était mieux inspiré lorsque, par un oukase du 29 mars-10 avril, il consolidait les droits et les prérogatives des bourgeois des villes russes dans une série de dispositions dont l'histoire, impartiale au point de vue de l'éloge comme à celui du blâme, louera éternellement la sagesse. Ces dispositions tendaient à consolider, à faire prospérer de plus en plus un élément à peu près nouveau pour l'empire, le tiers état, qui, formant le trait d'union entre la noblesse et le peuple, devient l'instrument le plus actif de la prospérité des nations.

Pour se rendre un compte exact de l'importance de cette mesure, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble du manifeste impérial :

« 1° Il est établi dans la subdivision des habitants des villes une nouvelle classe dont les membres porteront le titre de *bourgeois notables;*

» 2° Les prérogatives suivantes sont accordées aux *bourgeois notables :*

» L'exemption de la capitation, l'exemption du recrutement, l'exemption des punitions corporelles, le droit de prendre part aux élections de la propriété foncière dans la ville, et d'élection aux fonctions publiques communales de même rang que celles ouvertes aux négociants de la première guilde, etc., etc.

» Peuvent être admis dans la bourgeoisie notable :

» Ceux qui auront reçu d'une des universités russes soit un attestat favorable, soit un diplôme d'étudiant ou de candidat; les artistes de condition libre munis d'un attestat de l'Académie des beaux-arts constatant qu'ils y

ont fait un cours complet d'études ou subi des examens convenables, etc., etc. »

Comme on le voit, ces prérogatives impériales ouvraient au travail et à la probité une carrière d'émulation dans laquelle l'industrie active et le talent trouvaient les honneurs et les distinctions, justes récompenses d'un mérite reconnu.

En même temps que l'empereur Nicolas accordait une vie nouvelle aux parties militantes de ses peuples, il témoignait sa reconnaissance aux mutilés de ses armées fidèles, en fondant aux frais du cabinet impérial une colonie d'invalides près de Gatchina, entre Ingerbourg et la barrière de Mozine. Le but de cette fondation, qui devait porter le nom de slobode Pavlovskoïa, en l'honneur de l'empereur Paul I[er], était d'offrir un asile aux sous-officiers et soldats invalides de la garde ayant une famille et se trouvant, à l'époque de leur congé, dans l'impossibilité de s'établir au lieu de leur naissance.

Les maisons de cette colonie militaire furent construites de manière à contenir chacune deux familles; les jardins potagers qui les entouraient, et une portion de terrain propre à la récolte des grains et des fourrages, devaient pourvoir aux besoins matériels des familles. Chaque invalide reçut en outre une somme de 100 roubles pour frais d'installation, et la faculté de recueillir dans les bois et parcs de la commune des chablis pour son approvisionnement de chauffage.

Après la mort des invalides, leurs enfants héritaient seulement de leur mobilier; mais les veuves chargées d'enfants en bas âge pouvaient rester dans les maisons et jouir du produit des terres jusqu'à l'entrée de leurs fils dans les établissements militaires, ou jusqu'à ce que leurs filles eussent atteint l'âge de seize ans.

30.

Ces actes de munificence furent accueillis avec une vive gratitude par l'armée.

La position des généraux et des officiers mutilés dans les combats devint également l'objet des sollicitudes de l'Empereur. D'après un nouveau règlement, rédigé par ses ordres et publié le 18-30 août, les généraux et officiers blessés sur les champs de bataille de manière à ne pouvoir plus servir, devaient recevoir des pensions proportionnées à l'élévation de leurs grades, savoir : un général d'infanterie ou de cavalerie, 6,000 roubles; un lieutenant général, 4,500 roubles; un général-major, 3,000 roubles; un colonel, 1,200 roubles; un lieutenant-colonel, 1,125 roubles; un major, 1,050 roubles; un capitaine, 975 roubles; un capitaine en second, 900 roubles; un lieutenant, 825 roubles; un sous-lieutenant, 750 roubles; un enseigne, 675 roubles. Une pension supplémentaire et proportionnelle était en outre allouée à ces officiers pour leurs frais de domestiques. Les médecins et les pharmaciens devaient, en cas de maladie, leur donner gratuitement les uns des soins, les autres les médicaments. Enfin, les villes où ils établiraient leur résidence étaient tenues de leur fournir le logement, le chauffage et l'éclairage.

La sollicitude constante de Nicolas pour les intérêts généraux de l'empire embrassait tous les rouages qui faisaient mouvoir l'immense machine dont il était à la fois le cœur, la tête et le bras. Les affaires litigieuses en fait de commerce, souffrant des lenteurs souvent inévitables dans les tribunaux ordinaires, réclamaient depuis longtemps la création de tribunaux de commerce. L'empereur Nicolas combla cette lacune en créant des tribunaux spéciaux dans les deux capitales et dans les villes où le commerce, par son importance et son éten-

due, rendait leur existence nécessaire. Ces tribunaux se composaient d'un président, de son adjoint et d'un nombre fixe de membres.

Mais c'est surtout dans l'intérieur de la famille que cette sollicitude active et de chaque jour se manifestait avec tout l'éclat d'une intelligence d'élite et d'un dévouement absolu. Le grand-duc héritier qui, d'après les lois de la nature et de la succession au sceptre de Pierre le Grand, devait continuer un jour sur le trône les œuvres de Nicolas, était l'objet de son attention particulière. Il avait distingué et choisi pour son gouverneur, alors que lui-même n'était encore que grand-duc, un simple officier de classe au corps des cadets, nommé Merder. Ce personnage, dont l'autorité devait exercer une grande influence sur le caractère et la vie d'un jeune prince réservé à de si hautes destinées, possédait toutes les qualités réclamées par l'importante mission qui lui était confiée. Il lui fut adjoint le célèbre poëte Joukovski, et en qualité de précepteur un Suisse né sous une infime mais heureuse étoile, M. Gille. L'harmonie parfaite qui régnait entre ces personnages unis par les liens de l'autorité morale devait produire d'excellents résultats dans l'éducation du jeune prince. Aussi les progrès qu'il fit dans toutes les branches des sciences humaines dépassèrent-ils les espérances, les exigences même de l'empereur Nicolas, aussi sévère envers ses fils au point de vue du devoir qu'il l'était envers lui-même, plus encore qu'il ne le fut jamais pour ceux qui ne lui appartenaient point directement par les liens du sang. A l'âge de douze ans, le grand-duc héritier passait pour l'un des princes les plus accomplis de l'Europe.

Son père surveillait lui-même son éducation, se rendant compte à certaines époques de l'année de ses tra-

vaux et de ses succès. C'était ordinairement pendant le carême qu'en présence de quelques rares privilégiés, le comte de Nesselrode, le prince Galitzin, Speransky et les membres de sa famille, l'Empereur procédait à l'examen du grand-duc héritier. Ces illustres personnages avaient également la faculté d'adresser des questions auxquelles le jeune prince répondait toujours avec une rare intelligence.

Un jour, c'était pendant le carême de 1832, après avoir passé en revue l'histoire des anciens peuples et celle des peuples modernes, étudiées sous la direction d'un juif converti, un nommé Liepmann, Speransky fit cette question au jeune Alexandre :

« Combien de Césars compte l'histoire romaine ?

— Autant que Notre-Seigneur a eu d'apôtres, douze, répliqua le prince.

— Parmi ces douze Césars, lequel prendriez-vous pour modèle ?

— Titus....

— Et vous, mon ami, demanda Speransky au jeune comte de Wielkorski, que l'Empereur, dans le but de stimuler l'émulation de son fils, lui avait donné pour compagnon d'étude et de jeu, auquel des douze Césars voudriez-vous ressembler?

— A Marc-Aurèle.

— Maintenant, Monseigneur, ajouta l'examinateur, dites-nous pourquoi votre appréciation, différant de celle du comte, donne la préférence à Titus ?

— Parce que Titus a régné peu de temps.

— Expliquez-nous votre pensée.

— Qui sait si à la suite d'un plus long règne Titus, ébloui par les séductions de la puissance, fasciné par les prestiges de l'adulation, mal conseillé par les intrigues

des courtisans, n'eût pas commis les mêmes fautes, les mêmes crimes que ses prédécesseurs? Les débuts du règne de Néron ne présageaient point à Rome les malheurs qui plus tard ont pesé sur elle.

— Très-bien, mon enfant, très-bien! s'écria Nicolas; puis, interrogeant à son tour, il demanda :

— La Russie a-t-elle eu des princes dont la mémoire maudite rappelle celle de Néron?

— Oui, Sire, répondit carrément Alexandre.

— Comment s'appellent-ils?

— Ivan IV.

— Dis-nous rapidement les cruautés qui ont souillé son règne. »

Le prince décrivit à grands traits les principaux actes d'une vie qui par ses monstruosités avait mérité à l'un des prédécesseurs de son père le surnom de *Ivan le Terrible.*

Se tournant alors vers le professeur Liepmann, Nicolas lui dit : « Je vous remercie, Monsieur, d'avoir appris à mon fils l'histoire de son pays au point de vue de la vérité, et non point telle qu'elle a été falsifiée par certains auteurs.

» Un jour que Pierre le Grand se faisait lire une traduction de Puffendorf, il remarqua qu'on avait affaibli plusieurs passages sévères pour la Russie. Il ordonna aussitôt que le texte fût rétabli dans toute sa pureté, ne désirant pas que l'on flattât ses sujets aux dépens de leur instruction, mais voulant que l'on fît servir l'enseignement de l'histoire à la correction de leurs défauts.

» Ainsi que mon illustre prédécesseur, ajouta Nicolas, j'entends que mon fils apprenne dans l'histoire les exemples qu'il doit suivre et ceux qu'il doit éviter pour le bonheur des peuples qui lui seront un jour confiés. »

L'empereur Nicolas avait le sentiment du droit et la passion de la justice poussés parfois à des rigueurs inexorables. Nul coupable, si haut placé qu'il fût, ne pouvait échapper à sa main de fer; au contraire, à l'élévation du délit il mesurait la grandeur de la chute. L'amiral prévaricateur devenait matelot; le général concussionnaire était renvoyé comme simple soldat au Caucase; le noble déshonorant son blason était impitoyablement déchu de son rang et de ses priviléges. Combien d'exemples de ce genre, exemples négatifs pour une civilisation qui commence par où les autres finissent! Nous ne parlons ici que des grands, car le peuple, le vrai peuple, celui qui porte encore la barbe et le cafetan, celui qui n'a point cueilli le fruit avant qu'il fût mûr, le peuple comprenait son maître, il ne tremblait pas sous la main qui le protégeait, il la bénissait, parce que le gantelet d'acier de cette main ne retombait jamais que sur le front des grands prévaricateurs.

Cette inflexibilité, devant laquelle tout ployait, même les affinités du sang, témoigne une grande énergie de principes et une admirable noblesse de caractère. Ce que l'histoire blâmera dans les rigueurs implacables de l'autocrate à l'égard des conspirateurs et des rebelles trouve son excuse, sinon sa justification, dans les fatales conditions d'un souverain qui lutte pour la conservation d'un trône et d'une puissance dont il doit rendre compte à ses peuples, à ses propres descendants.

Mais en dehors de ce champ défriché par la main de ses prédécesseurs, le caractère de Nicolas retrouvait sa majestueuse harmonie. Dans les choses mêmes qui n'avaient de rapports directs qu'avec sa seule individualité, il se révélait par des actes qui accusaient plus

encore qu'un cœur d'or caché sous une écorce d'acier. Sa vie en fournit de nombreux exemples.

Quelques mois après la soumission de la Pologne, un Polonais affilié aux sociétés secrètes se rend à Saint-Pétersbourg avec l'intention bien arrêtée de venger sa patrie par l'assassinat de l'Empereur. A cet effet, se procurant une arme qui permît au bras du meurtrier de trouver à coup sûr l'endroit qu'il veut frapper, il s'approche du Czar au moment où celui-ci passait une revue de sa garde au champ de Mars. Il n'a qu'un pas, qu'un mouvement à faire pour arriver au cœur de sa victime, le poignard tremble déjà dans sa main; il va porter le coup mortel, lorsque tout à coup, fasciné par le regard majestueux de l'autocrate, par sa dignité imposante, il s'arrête, hésite, puis, comme entraîné par une force irrésistible, il s'éloigne à grands pas du champ de manœuvre. Sous l'impression de ses remords et voulant prévenir le retour d'une pensée fatale, car la passion de la vengeance est toujours dans son cœur, il court au bureau des étrangers pour y réclamer un passe-port. Aux questions d'une police ombrageuse s'étonnant qu'après avoir déclaré l'intention de rester quelque temps à Saint-Pétersbourg, il changeait si brusquement d'idée, il répondit qu'une raison sérieuse exigeait son départ immédiat.

« Vous en avez le droit, lui répondit l'expéditionnaire des passe-ports. Où comptez-vous aller en quittant Saint-Pétersbourg?

— A Jérusalem.

— Dans quel but?

— Dans un but de dévotion. »

Malgré l'assurance de ses réponses, son air inquiet, embarrassé, la pâleur de son front, éveillèrent des soup-

çons. « C'est bien, lui dit l'expéditionnaire, vous pourrez revenir dans deux heures, votre passe-port sera prêt. » Le Polonais n'avait pas dépassé la porte, qu'un employé courait prévenir la police générale du comte Orloff. Celui-ci envoya aussitôt un de ses agents au bureau des passe-ports, où, deux heures après en être sorti, le Polonais se présentait de nouveau pour y subir encore un interrogatoire. Pressé de questions, il se trouble, se contredit, et finit par avouer complétement le projet qui l'avait amené à Saint-Pétersbourg. Il fut aussitôt mis en état d'arrestation.

L'Empereur, prévenu de cet incident étrange, et devinant aux remords de cet homme, à son inexpérience dans le crime, que le fanatisme seul avait un instant égaré son cœur, sa raison peut-être, désira le voir et l'interroger. Le Polonais fut immédiatement amené devant l'Empereur. Rien chez lui ne révélait un assassin vulgaire. Son attitude était calme, ferme, mais respectueuse.

« Est-il vrai, lui demanda l'Empereur, que tu sois venu à Saint-Pétersbourg pour m'assassiner?

— C'est vrai, Sire.

— Quel est le sentiment qui a pu t'inspirer la pensée d'un semblable crime?

— L'amour de mon pays.

— La haine seule conçoit et perpètre de sanglants sacrifices.

— L'amour en politique est le synonyme de la vengeance. Or, c'est parce que j'aimais trop ma patrie que j'ai voulu la venger.

— De la position qu'elle s'est faite par sa faute, n'est-ce pas? Est-ce moi qui lui ai mis les armes à la main contre le droit et contre l'autorité? Est-ce moi qui

l'ai poussée à la révolte, d'abord dans la rue, puis sur les champs de bataille? Est-ce moi qui ai fermé son cœur à la voix de la clémence et du pardon? La Pologne a voulu détacher un fleuron de la couronne de Russie : gardien de cette couronne, j'ai dû la défendre. Qu'aurais-tu fait à ma place?...

— Vous êtes Russe, Sire.

— Et Polonais, puisque je suis roi de Pologne.

— Par droit de conquête, Sire.

— La conquête sanctionnée par la victoire devient une majesté.... » Il y eut alors entre les deux interlocuteurs un moment de silence. L'Empereur reprit :

« Qui t'a empêché de commettre un grand crime?

— Votre regard d'abord, Sire, puis la main d'un bon ange sans doute.

— Éprouves-tu du repentir?

— Oui, Sire, celui d'avoir osé concevoir la pensée d'un crime qu'heureusement je n'ai pas commis. N'importe, je suis coupable; ma vie vous appartient, et, sans vous demander une grâce que vous ne m'accorderiez pas, je vous la donne.

— Sans réserve?

— Oui, Sire.

— A ces conditions je l'accepte.... Tu vivras, mais dès demain tu repartiras pour Varsovie.

— Je suis prêt, Sire.

— Tu prendras du service dans mon armée en qualité de soldat, et comme, je n'en doute pas, tu es un homme de cœur, tu effaceras bientôt par ta conduite le souvenir d'un crime que je pardonne et oublie. »

Deux ans après, le Polonais était capitaine; plus tard il se distinguait au siége de Sébastopol. Il commande aujourd'hui un régiment en qualité de colonel.

Les anecdotes, nous l'avons dit, sont des coups de pinceau pour les portraits que l'histoire dessine en vue de la postérité; nous espérons que la gravité de l'histoire ne nous reprochera pas d'en avoir été prodigue. Les détails font toujours ressortir l'ensemble d'un beau modèle.

C'était par une de ces belles nuits boréales, si fréquentes en hiver à Saint-Pétersbourg; un incendie brûlait au ciel. L'Empereur, qui bien souvent voulait s'assurer par lui-même de l'ordre qui régnait dans sa capitale, passait devant un corps de garde. Regardant par une fenêtre ce qui se passait dans l'intérieur, il aperçut l'officier de service en tenue irréprochable, mais dormant tranquillement assis devant une table. Il avait le shako sur la tête, l'épée au côté, prêt à marcher au premier appel. Une feuille de papier, des plumes et une écritoire se trouvaient sur la table. L'Empereur fit signe à la sentinelle de le laisser entrer sans trahir son incognito. L'officier dormait toujours. Nicolas s'approcha de lui, et jetant un coup d'œil rapide sur le papier, il lut les lignes suivantes :

*État de mes dépenses et de mes recettes.*

| Doit. | Roubles. |
|---|---|
| Logement. . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Nourriture. . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Chauffage . . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Dettes. . . . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Pension alimentaire à ma mère. . . | 000 |
| TOTAL . . . . . . . . . . . | 000 |

| Avoir. | Roubles. |
|---|---|
| Solde . . . . . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Recette . . . . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Espérances. . . . . . . . . . . . . . | 000 |
| Reste du . . . . . . . . . . . | 4,000 |

La preuve?

Qui payera cette somme?

Le sommeil interrompant sans doute la recherche de ce problème, l'officier de service s'était endormi tenant encore sa plume à la main.

L'Empereur, reconnaissant en lui l'un des meilleurs officiers de sa garde, plus riche de cœur que de fortune, écrivit au crayon sous la phrase interrogative Qui payera cette somme? Nicolas.

Une ou deux heures après, l'officier se réveillant et cherchant la solution du problème interrompu, jeta un si grand cri de joie à la vue de la signature de l'Empereur que le poste entier accourut à sa voix. En homme d'esprit et de cœur, l'officier fit présenter les armes à la signature impériale. Le lendemain, une ordonnance du palais lui apporta les 4,000 roubles avec un billet de Nicolas lui recommandant de choisir mieux à l'avenir le temps et le lieu pour dormir, mais de continuer comme par le passé à servir son empereur et à prendre soin de sa mère.

Malgré son abord sévère et imposant, l'empereur Nicolas n'était pas l'ennemi des observations, surtout lorsqu'elles étaient dictées par l'esprit à une pensée juste. Quelque temps après avoir donné l'ordre aux officiers de certains régiments de porter la moustache, que

des règlements antérieurs prohibaient, Nicolas confia le commandement général des Cosaques au grand-duc héritier, trop jeune encore pour se conformer à la nouvelle ordonnance. A deux ou trois mois d'intervalle, l'Empereur rencontrant sur la Perspective un très-jeune officier de Cosaques dont la lèvre supérieure était vierge encore du duvet ordonnancé, s'approcha et lui dit :

« Tu ignores donc l'oukase que j'ai rendu au sujet des moustaches ?

— Je m'en suis réjoui l'un des premiers, Sire.

— Comment alors te trouves-tu en contravention?

— Par esprit d'imitation, Sire.

— Comment cela?

— Je ne peux suivre un meilleur exemple que celui de mon général : il ne porte pas de moustaches, je n'en porte point; mais je promets à Votre Majesté de m'en offrir une bonne paire lorsque celles de mon général auront poussé.

— Ce jour-là, répliqua l'Empereur, je veux que tu m'en apportes les étrennes.

— Je vous le promets, Sire. »

Le 13-25 octobre 1832, le canon de la forteresse apprit à Saint-Pétersbourg que la Providence venait de donner un nouveau fils à son empereur. Ce prince reçut le nom de Michel.

Pierre le Grand avait dit dans son fameux plan tracé pour l'agrandissement de son empire [1] : « Mon successeur devrait maintenir la Russie dans un état de guerre perpétuelle. » Sans le désirer, peut-être, Nicolas avait accepté ce legs. Les plaies de la guerre de Pologne saignaient encore, que la Russie eut à combattre de nouvelles insurrections. A l'autre extrémité de son empire,

[1] Voir les Documents historiques, n° 20.

les montagnards du Caucase et du Daghestan avaient repris les armes : Kasi-Moullah, l'un de leurs chefs les plus redoutables, s'empara de quelques villages, qu'il pilla, et se mesura avec les troupes russes, qui ne réussirent qu'avec peine à délivrer le Daghestan de cet audacieux chef de parti.

Kamsad-Beek, autre rebelle non moins fameux, lui succédant, souleva deux mille montagnards, à la tête desquels il envahit la province de Djary, et propagea la sédition chez les Lesghis. Ce partisan, après avoir intercepté toute communication avec la forteresse de Zakataly, menaçait les provinces de Yelcussi et de Scheki. Résolu de déjouer ses projets, le lieutenant général Rosen marcha contre lui et dispersa une première bande de mille insurgés. Il compléta la défaite de ces peuplades sauvages par une nouvelle victoire qui coûta la vie à Kasi-Moullah, tué dans le défilé inaccessible de Gimry.

Vérification faite de son bilan militaire, l'année 1832 fut heureuse pour l'empereur Nicolas. L'unité moscovite, menacée en Asie et en Europe sur les frontières de son propre territoire, était sortie victorieuse de cette double lutte : l'épée avait détruit en Pologne la faible barrière élevée par le congrès de Vienne entre le colosse russe et l'Europe occidentale, où la préoccupation produite par cet événement allait se compliquer encore par l'attitude que la Russie se proposait de prendre dans la guerre du pacha d'Égypte contre le sultan Mahmoud.

Seul entre tous les cabinets européens, celui de Saint-Pétersbourg s'était prononcé entre les deux parties belligérantes. Dès le mois de juin, il avait rappelé son consul général d'Alexandrie, preuve d'un bon vouloir pour le Divan dont celui-ci songea à profiter après la bataille de Konièh. Dans la situation désespérée que lui avaient faite

les armes égyptiennes, il ne pouvait que recourir à l'assistance des nations chrétiennes. Déjà, il s'était adressé à l'Angleterre, mais le cabinet de Londres avait refusé de lui prêter son appui. Ce fut la plus vieille ennemie de l'empire ottoman, la puissance que la Porte pouvait à bon droit considérer comme la cause première de ses malheurs, la Russie enfin, qui vint la protéger par une intervention armée dans Constantinople avec autant de zèle que s'il se fût agi de ses propres intérêts.

La Russie agissait comme puissance auxiliaire, préservatrice ; mais l'Europe ne savait-elle pas que c'était sous ce masque qu'elle était autrefois intervenue dans les affaires de la Pologne, qu'elle venait de livrer aux serres de ses aigles ? De là s'explique cette méfiance universelle qui se manifesta, surtout en France et en Angleterre, au moment où ces aigles dirigeaient leurs ailes vers les riches contrées que Pierre le Grand avait recommandées à leur vol.

Ce fut à cette époque que l'empereur Nicolas prescrivit, par un rescrit au ministre des finances, d'inscrire au grand-livre des dettes de l'État un emprunt de 80 millions de francs, avec intérêt de 5 pour 100 et de 1 pour 100 d'amortissement. La maison Hope, d'Amsterdam, chargée de le réaliser, l'émit au taux de 84. Les souscriptions furent immédiatement remplies.

Nous passerons sur les détails du conflit turco-égyptien, qui, sans aucun doute, aurait ouvert Constantinople à l'heureux Ibrahim, libre, comme il le disait lui-même alors, d'aller faire boire son cheval dans les eaux de Scutari, si l'intervention russe ne fût arrivée à temps pour conserver à Mahmoud sa capitale, seul point important que les troupes égyptiennes eussent encore à occuper. Nous arriverons de suite aux conséquences de

cette grosse affaire, qui excita en Angleterre et en France une sensation telle que l'on put croire un instant à une rupture complète entre ces deux puissances et la Russie.

Tandis que le protectorat russe couvrait la capitale de l'empire ottoman et que l'armée égyptienne prenait une attitude de plus en plus menaçante, Ibrahim refusait de souscrire à un traité conclu entre l'amiral Roussin et la Porte, le premier secrétaire de l'ambassade de France, accompagné d'un officier du Sultan, partait le 18-30 mars pour le quartier général du pacha d'Égypte. Il était porteur d'un hatti-schérif par lequel le Grand Seigneur accordait à Ibrahim les quatre pachaliks de Syrie : Saint-Jean-d'Acre, Damas, Alep et Tripoli, avec leurs dépendances; il devait, en outre, employer toute son influence pour faire accepter ces concessions.

Les pourparlers durèrent quatre jours. Ibrahim consentit enfin à évacuer l'Asie Mineure, renonçant à toute autre prétention, mais réservant toutefois la question relative au district d'Adana, qui deviendrait l'objet d'une négociation ultérieure.

Sur ces entrefaites, le comte Orloff, muni des pouvoirs les plus étendus, soit en qualité d'ambassadeur extraordinaire, soit comme commandant en chef les armées de terre et de mer, arrivait à Constantinople en même temps que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne débarquait dans cette capitale. De son côté, Ibrahim, qui n'avait plus de raisons pour retarder sa retraite, s'apprêtait à repasser le Taurus en présence de deux officiers, l'un Russe et l'autre Turc, envoyés à son camp pour surveiller et constater l'évacuation de l'Asie-Mineure par les troupes égyptiennes.

Ce fait accompli, l'occupation du territoire ottoman par l'armée russe, d'après la déclaration même du ca-

binet de Saint-Pétersbourg, n'avait plus sa raison d'être. Cette armée, fidèle à la parole du Czar, quitta la rade de Buïukdéré pour regagner les ports de la Russie; ce mouvement eut lieu le 29 juin-10 juillet.

Dès lors, la question orientale semblait être définitivement résolue, lorsque la découverte d'un traité conclu entre la Porte et la Russie vint raviver cette question menaçante pour l'équilibre de l'Europe, qui la considérait avec raison comme l'épée de Damoclès. Ce traité, négocié avec un profond mystère par le comte Orloff, et signé le 26 juin-8 juillet à Constantinople, constituait de la part de la Russie à l'égard de la Porte un protectorat dont la portée n'échappa point aux puissances occidentales. Aux termes de cette convention, les deux parties contractantes avaient formé une alliance défensive contre toute attaque extérieure ou intérieure, dont la durée était fixée à huit ans. Dans ce but, la Russie s'engageait à fournir au Divan toute l'assistance dont celui-ci pourrait avoir besoin, soit sur terre, soit sur mer. Par un article supplémentaire, la Porte s'engageait de son côté, le cas échéant, de fermer le détroit des Dardanelles aux vaisseaux de l'étranger.

Cette dernière clause fut généralement considérée comme la remise des clefs du Bosphore dans les mains de la Russie, dont les flottes, pouvant à leur gré déboucher désormais dans la Méditerranée et rentrer dans la mer Noire sans crainte d'y être poursuivies, auraient le privilége de porter la guerre chez les autres sans la redouter chez elles. Il y avait d'autre part trop de germes de perturbations en Turquie pour que les termes du traité qui les prévoyait ne parussent pas annihiler de fait l'indépendance politique de cette puissance. Aussi la froideur qu'avait laissée après elle la question polonaise

prit une tournure belliqueuse, surtout en Angleterre, dès que le traité du 8 juillet y fut connu. Indépendamment des efforts faits par les deux grandes puissances occidentales pour neutraliser ce traité, les gouvernements français et anglais adressèrent de vives représentations à celui de Saint-Pétersbourg.

La note du chargé d'affaires de la France se fit remarquer surtout par une énergie à laquelle la politique bâtarde de Louis-Philippe n'avait point habitué l'Europe. Elle était conçue en des termes qui ne laissaient aucun doute sur les intentions du cabinet des Tuileries d'adopter en dehors de ce traité la ligne de conduite que lui traceraient les circonstances, si, à une époque indéterminée, les stipulations du traité devaient produire une intervention armée de la Russie dans les affaires intérieures de la Turquie. L'ambassadeur anglais à Constantinople remit une note conçue dans les mêmes termes à la Porte Ottomane.

La réponse que le comte de Nesselrode fit dans le courant du mois d'octobre à ces déclarations était habile : « Il ne pouvait comprendre, disait-il, les motifs des regrets manifestés par le gouvernement français et les objections auxquelles le traité du 8 juillet pouvait donner lieu. Le traité était uniquement défensif, et avait été conclu entre deux puissances indépendantes et dans la plénitude de leurs droits. Il n'attaquait en rien les intérêts des autres États. Cet acte changeait, à la vérité, la nature des rapports qui avaient existé jusqu'à ce jour entre la Porte et la Russie, mais il ne reconnaissait à personne le droit de suspecter un état de choses qui, entre les deux parties contractantes, faisait succéder des relations intimes à une longue inimitié; en conséquence, ajoutait l'illustre diplomate, l'Empereur, mon

maître, guidé par les intentions les plus pures comme les plus désintéressées, est fermement résolu, le cas échéant, de remplir fidèlement les engagements stipulés, malgré les protestations du chargé d'affaires de la France, qu'il considérait d'ailleurs comme non avenues. »

Ainsi qu'on le voit à la nature de ces documents, la fameuse entente cordiale dont le gouvernement de Louis-Philippe poursuivait la chimère se traduisait par des explications pleines d'aigreur et d'animosité. Le rôle que le cabinet des Tuileries avait joué dans le drame de la révolution polonaise n'était point fait pour lui concilier les sympathies de l'empereur Nicolas, qui ne laissait échapper aucune occasion de prouver son mauvais vouloir pour ce qu'il appelait une usurpation de famille. Quoi qu'il en soit, la question d'Orient, si pleine d'orages, ne devait se vider les armes à la main que beaucoup plus tard.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE.



## CHAPITRE PREMIER.



## CHAPITRE DEUXIÈME.

## CHAPITRE TROISIÈME.



## CHAPITRE QUATRIÈME.



## CHAPITRE CINQUIÈME.



## CHAPITRE SIXIÈME.

## CHAPITRE SEPTIÈME.



## CHAPITRE HUITIÈME.



## CHAPITRE NEUVIÈME.



## CHAPITRE DIXIÈME.

## CHAPITRE ONZIÈME.



## CHAPITRE DOUZIÈME.



FIN DE LA TABLE.



